

NUMÉRO I.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1787.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement est expiré au premier Janvier, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, *Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.*

HÔPITAUX CIVILS.

Extrait des registres de l'Académie royale des Sciences, du 22 Novembre 1786; rapport des Commissaires, chargés par l'Académie de l'examen d'un projet d'un nouvel Hôtel-Dieu, imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'imprimerie Royale, 1786.

LES Commissaires nommés par l'Académie, en conséquence des ordres du Roi, ont cru que leur premier devoir étoit de comparer l'Hôtel-Dieu tel qu'il est aujourd'hui à l'Hôpital qu'on propose de construire dans l'Isle des Cygnes. L'examen de l'état actuel de l'Hôtel-Dieu ne doit-il point en effet précéder tout autre objet de discussion, & déterminer si on doit admettre le projet de M. Poyet, ou tout autre plan qu'on jugera convenable? Les Commissaires ont fait usage, dans leurs recherches, de tous les moyens qu'il a été en leur pouvoir de rassembler, & ils ont été aidés comme d'autant d'objets de comparaison, des éclaircissemens pris dans les hôpitaux de la Charité, de l'hospice de S. Sulpice, les infirmeries de la Salpetriere & des Invalides: c'est d'après cet examen qu'ils se font les trois questions suivantes. L'Hôtel-Dieu est-il un hôpital suffisant pour la ville de Paris? Est-il commode? Est-il salubre pour les pauvres malades dont il est l'asyle?

L'Hôtel-Dieu, dans l'état actuel, ne contient que 1219 lits; mais cet hôpital ne fournit pas même toutes les ressources que ce nombre de lits comporte, car comme les Infirmiers & les Infirmieres, qui sont au nombre de 283, n'ont pour coucher que quelques petits cabinets dans les environs des salles, une partie couche dans les lits destinés aux malades, en sorte que dans la réalité il n'y a que 1000 lits qui servent à ces derniers (1). Il s'ensuit donc que l'Hôtel-Dieu, tel qu'il est, ne peut qu'être insuffisant pour les 1986 malades qui s'y trouvoient, par exemple, le 12 Janvier 1786. Dans une autre année, savoir en 1752, il y eut 4000 malades reçus & traités dans le même espace, qui aujourd'hui ne peut en recevoir convenablement 1986 : aussi fut-on obligé de les coucher jus-

(1) En supposant que l'Hôtel-Dieu reçût les augmentations projettées du côté de la rue de la Bucherie, le nombre de lits qu'il peut manifestement recevoir en les espaçant convenablement, & ceux qu'il feroit possible d'y ajouter, ne s'éleveroit pas au-delà de deux mille.

qu'à 4 & même 6 dans le même lit ; on fut réduit à en transporter aussi sur le ciel des mêmes lits. Quand l'hôpital d'une grande ville, d'une ville infiniment peuplée, ajoutent les Commissaires, n'a que des secours si foibles & si bornés, non seulement dans les temps malheureux, mais même dans les temps ordinaires, la justice permet de prononcer, & l'humanité oblige de dire que cet hôpital est insuffisant.

Quant à la commodité & à la salubrité de l'Hôtel-Dieu, on répond à la fois à ces deux questions qui se tiennent de trop près pour être séparées. Or, la disposition générale de l'Hôtel-Dieu, la disposition forcée par le défaut d'emplacement, obligent d'établir beaucoup de lits dans les sales, & beaucoup de malades dans les lits. On trouve que sur les 25 salles de cet hôpital il y en a seulement 6 à deux rangées de lits, 6 en ont trois files, & 13 ont quatre files, de sorte que plus de la moitié des salles est surchargée de quatre rangs de lits. C'est un fait que, si des gens en santé auroient droit de se plaindre de cette affreuse disposition, les malades doivent en être repoussés par la répugnance, & n'y être amenés que par le désespoir. Le spectacle des maux dont ils sont de toutes parts environnés & dans le lit qui les avoisine & dans le leur, ajoute au sentiment de leurs propres maux. C'est un fait que les morts y sont mêlés dans le même lit avec les vivans, & quand cette association des malades dans un lit ne feroit que rendre plus fréquentes les méprises des remedes & des alimens, ce danger ne suffiroit-il point pour en faire proscrire l'usage?

Mais il y a en outre d'autres considérations de détail qui doivent faire abandonner l'usage d'admettre des lits à plusieurs malades. Un lit de malades, disent les Commissaires, est un lieu de repos pour la nature souffrante & un moyen de sommeil pour la nature que les souffrances ont fatiguée. Or, pour peu que le corps repose, il faut que les muscles soient dans un état de relâchement, & que les membres puissent être fléchis : il faut changer de position pour éviter les effets de la compression de certaines parties. Un lit de 4 pieds 4 pouces ne peut pas suffire à cette situation quand on y place 4 ou 6 malades : la communication de la gale qui est éternelle à l'Hôtel-Dieu, la vermine, l'augmentation de la chaleur & la fétidité, sont encore les fruits de cet entassement des malades placés dans une situation opposée, & couchés les uns aux pieds, & les autres à la tête. Outre d'autres inconvéniens graves, le sommeil ne pénétre donc point, ou il pénétre rarement, imparfaitement, dans ces lits d'amertume & de douleur.

Le reste dans un autre numéro.

MÉDECINE.

Nouvelles considérations sur l'odontalgie (douleurs de dents), prises (1) de l'ouvrage Anglois de M. Bell.

On doit voir avec peine que les douleurs de dents qui sont un des maux les plus ordinaires, & quelquefois le plus cruel, soient livrées pour le traitement à une avengle routine, ou même à des pratiques de bonnes gens, & dirigées comme au hasard & sans aucune attention à la nature de la cause ; il faut souvent beaucoup de sagacité pour remonter au vrai principe de ces douleurs, qui peutêtre très-varié, comme une fluxion catarrale, une inflammation, une matière âcre qui corrode le nerf de la dent, un ulcère des gencives, un vice scorbutique ou vénérien, le tartre qui s'engendre à la racine des dents, les impressions subites du froid en sortant d'un lieu chaud, la lésion des parties adjacentes ou éloignées qui agissent sur les dents par sympathie, une collection de matière dans les sinus maxillaires, la carie de l'os de la mâchoire ou des dents, les défauts de l'émail, la dentition, &c. C'est cependant sur la nature de la cause qu'on doit fonder le traitement, & delà vient que dans l'usage ordinaire, tel remède qui soulage une personne, devient inutile ou même nuisible pour un autre. M. Bell a distingué avec clarté & avec précision les principes qu'on doit se former sur cet objet, & nous croyons qu'il est important de les faire connoître.

I.

Il arrive quelquefois qu'une dent a été rompue par une chûte ou un coup, sans qu'il

(1) *A system of surgery, by Benjamin Bell, member of the royal colleges of surgeons, &c. vol 4e. Edinburg. 1786.*

s'ensuive d'autre inconvénient qu'une douleur passagère proportionnée à la nature de l'accident. Il paroît donc que ce n'est pas seulement l'action de l'air sur le nerf de la dent mis à découvert, qui peut exciter une vive douleur, il faut reconnoître un certain degré de sensibilité dans la dent elle-même qui la rend susceptible de cette impression douloureuse. Cet état du nerf devenu plus sensible, peut être produit par diverses causes, sur-tout par l'action des acides ou des autres substances stimulantes contenues dans les alimens, par le trop fréquent usage des curedents qui font quelquefois revenir la douleur comme par accès, par l'exposition à un courant d'air froid & humide: telles sont les circonstances accessoires qui peuvent produire de très-violentes douleurs dans une dent privée d'une partie de son émail.

M. Bell examine les causes qui, indépendamment de toute violence étrangere, peuvent altérer l'émail des dents & produire la carie; on met ordinairement de ce nombre l'action des acides, ou bien les parcelles alimentaires qui peuvent rester apres le repas entre les dents & s'y putréfier; mais si on examine avec soin la nature de ces causes, elles paroîtront insuffisantes. On doit convenir que l'action fréquente des acides, même les plus doux, devient nuisible à l'émail, & qu'il faut en général l'éviter; mais si c'étoit-là la cause de la carie des dents, un grand nombre d'entr'elles en devroit être en mêmetemps attaqué, tandis qu'au contraire cette carie commence presque dans tous les cas par une petite tache noire qui s'étend lentement, & n'attaque souvent qu'une seule dent. A l'égard des particules putrescentes des alimens qui peuvent se loger dans les intervalles des dents, il ne paroît pas qu'elles puissent produire la carie dans le court espace d'un repas à l'autre, & d'ailleurs c'est un point qui peut être aisément déterminé par l'expérience. M. Bell a mis une dent nouvellement extraite au centre d'un morceau putride de bœuf; l'ayant retirée huit jours après, elle se trouva être dans le même état qu'auparavant, & ne parut nullement altérée. Si un pareil effet a lieu à l'égard des dents mortes, entiérement plongées dans une substance putride, à plus forte raison doit-on le présumer des dents considérées dans l'état vivant, & seulement en contact avec des parcelles de matières légérement altérées. D'ailleurs, toutes les parties de la dent, prises indistinctement, peuvent se carier, autant celles qui retiennent des particules alimentaires que les autres. M. Bell convient de bonne-foi qu'on ignore encore la cause particuliere qui peut produire la carie des dents, & qu'il faut la regarder comme une maladie de cette partie, qui, comme tout autre, tient à l'habitude générale & à la constitution du corps.

De cette dernière considération on doit déduire que, même dans les violentes douleurs, on ne doit pas toujours faire arracher la dent cariée, que dans la pratique ordinaire ce principe est poussé trop loin, & qu'on extrait chaque jour des dents auxquelles il ne faudroit pas toucher, malgré l'inutilité des autres remedes employés anterieurement; car il arrive souvent que le soulagement ainsi obtenu est passager, & que la carie aussi-tôt se fixe sur quelqu'autre dent qui, en peu de temps, devient aussi affectée que la première, & celle-ci étant ôtée, le désordre se continue de l'une à l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. M. Bell a vu plusieurs cas semblables, & il a observé que cette pratique n'avoit alors aucun avantage, puisque la douleur se fixoit avec la même violence dans les os maxillaires apres que toutes les dents avoient été ôtées; aussi a-t-il adopté une pratique différente, en sorte qu'après avoir fait arracher une ou deux dents, si la douleur continue de revenir, il ne conseille point d'aller plus loin, mais seulement d'éviter l'exposition à l'air durant l'accès, de faire prendre des doses de laudanum proportionnées au degré de la douleur, &, durant le calme, d'avoir une attention convenable à la propreté de la bouche par des lotions fréquentes avec de l'eau froide. Il convient aussi, quand cela est praticable, de boucher l'ouverture de la dent cariée, de manière à prévenir l'action de l'air sur le nerf. C'est ainsi, suivant cet Auteur, que plusieurs personnes ont échappé non seulement aux accès de douleur, mais encore au supplice cruel de l'extraction des dents qui étoient les premières affectées, & au danger d'en prendre de nouvelles.

On a conseillé d'ôter avec une lime la tache noire ou cariée, pour empêcher le progrès du mal; mais suivant M. Bell, c'est exposer la partie affectée à un plus libre accès de l'air qu'auparavant, & il a vu toujours

que cette pratique étoit nuisible, qu'elle étoit suivie de nouvelles douleurs, & que le progrès de la carie devenoit plus rapide, au lieu que, pendant que cette tache subsiste, elle sert à couvrir & à protéger les parties saines qui sont au-dessous. Quand une ouverture de la dent laisse le nerf à découvert, on est dans l'usage, pour empêcher le contact de l'air ou des substances alimentaires, de la remplir avec de la gomme lacque, de la cire d'Espagne, ou des feuilles d'étain, d'or, &c. suivant que l'embouchure du trou, produit par la carie, est plus ou moins grande que le fond. Mais il faut avoir soin avant cela de rendre le nerf de la dent aussi insensible qu'il peut le devenir, soit en le laissant découvert quelques jours, soit en y insérant de temps en temps quelques gouttes d'une huile essentielle. L'avantage de boucher ainsi la cavité de la dent est fondée sur des faits, & il y a un grand nombre d'exemples qui prouvent qu'une dent cariée a été ainsi conservée plusieurs années sans produire ni douleur ni d'autre inconvénient, pourvu qu'on évite l'impression d'un air froid & humide, & qu'on choisisse une habitation sèche & exempte de toute humidité. Nous devons ajouter, quoiqu'en dise M. Bell, qu'il faut s'accoutumer à couvrir peu la tête durant la nuit, & ce point nous est constaté par des faits très-authentiques, & c'est ce qu'on peut d'ailleurs reconnoître par l'expérience.

Lorsque la douleur produite par une dent cariée n'est pas trop forte, on est quelquefois soulagé ou même guéri, en appliquant de l'opium ou du *laudanum* directement sur le nerf découvert. Le camphre peut aussi être très-utile, soit employé seul, soit allié avec l'opium, ou dissous dans l'esprit-de-vin: l'éther produit aussi quelquefois les mêmes effets: il en est de même d'un elixir qu'on trouvera annoncé ci-dessous. L'usage de ces substances, de même que celui des huiles essentielles, peut rendre le nerf de la dent comme calleux & insensible: enfin si ces moyens devenoient inefficaces, on pourroit avoir recours à des applications faites avec prudence de quelques gouttes d'acide vitriolique, ou de tout autre acide minéral qui ne pourroit manquer de cautériser le nerf. On suppose qu'on prenne toutes les précautions pour empêcher l'action corrosive de ces acides sur les parties contiguës.

La suite dans un autre numéro.

AVIS DIVERS.

On prévient le public que les elixir & opiat odontalgiques de feu M. le Roy de la Faudigniere, chevalier de l'ordre du mérite, & chirurgien-dentiste de Mgr. le Duc des Deux-Ponts, pour les maladies des dents & des gencives, se distribuent toujours même maison, au Pavillon de la rue & Place Royale, chez la personne à qui cette recette a été transmise par donation.

On trouve annoncée dans les Affiches de Provence, du 19 Décembre, une eau préservative & curative, excellente, dit-on, pour guérir entr'autres maladies les fleurs-blanches les plus opiniâtres. Honneur soit rendu à l'heureux Inventeur de ce remède mystérieux; mais nous devons faire remarquer que ce genre d'écoulement tient en général à la disposition du corps, & à un genre de vie trop sédentaire: on ne peut par conséquent le guérir avec sûreté qu'en augmentant l'exercice du corps à l'air libre, en faisant un moins long séjour dans le lit, &c. Il est vrai que cette réforme dans la manière de vivre peut être secondée par l'usage de quelque remede simple, comme la teinture de rhubarbe prise pendant quelque temps à la dose d'une demie-cuillerée le matin & le soir. Une autre plante dont l'efficacité est très-reconnue pour les fleurs-blanches, est la camphrée (*camphorata Monspelliensis*) qui vient en abondance dans le Bas-Languedoc. On en peut prendre l'infusion théïforme & en appliquer des sachets sur les aines; on peut aussi en tirer une eau distillée, ou la faire infuser dans du vin blanc qu'on prendroit à petites doses. C'est ainsi qu'on pourra se consoler sans regret d'être privé de l'eau mystérieuse qu'on débite à Marseille.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 2.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1787.

DERNIER AVIS.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement est expiré au premier Janvier, sont priés de vouloir bien le renouveler incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise. Ceux qui ne l'auront pas fait renouveler ne recevront plus aucun numéro. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

HYGIÈNE.

Quelle est la différence de la chaleur animale qui se développe par l'exercice du corps, & de celle qui est communiquée par la présence du feu?

IL en est de la chaleur animale comme des autres phénomènes de la nature: l'expérience apprend sans cesse que la recherche de leurs causes est vaine, & cependant on fait sans cesse de nouveaux efforts pour l'assigner: l'air atmosphérique, a-t-on dit, abandonne le feu élémentaire dont il est imprégné, & le communique au sang veineux du poumon; d'un autre côté, le sang veineux abandonne en échange (1) son phlogistique à l'air respiré qui subit une altération analogue à celle que lui fait éprouver la combustion. Le feu élémentaire dont l'air atmosphérique est dépouillé, se développe, ajoute-t-on, dans le cours de la circulation, & devient le principe de la chaleur animale; mais sans nous arrêter aux phénomènes qu'offre l'état de fièvre (*voy. ant. de Haen, pars 3e & 4e, Rat. med.*), que de faits qui ne peuvent s'accorder avec cette hypothèse! Les personnes qui sont suffoquées par des vapeurs méphitiques, telles que la fumée de charbon, le gaz de la fermentation, &c. conservent leur chaleur plusieurs heures après que toutes les fonctions vitales ont cessé, & que la respiration n'a plus lieu. N'en est-il pas de même dans les accès hystériques? N'est-il pas connu que des hommes ont vécu plusieurs années sans que leur artère pulmonaire fût capable de transmettre le sang aux poumons, à cause de l'ouverture du trou de botal qui donnoit lieu à une circulation d'un autre genre?

On doit donc abandonner en bonne logique toutes ces prétendues explications de la chaleur animale, & convenir qu'elle est ainsi que la sensibilité & l'irritabilité un des attributs primitifs du corps vivant, dont il reste seulement à étudier & à comparer les phénomènes; elle s'engendre indépendamment de la volonté: son énergie est correspondante avec la force des autres fonctions de la vie; l'action du froid extérieur qui semble devoir la diminuer, l'augmente en produisant une espèce de réaction, sur-tout

(1) Les adversaires du phlogistique font jouer au principe charbonneux du sang, le rôle que les autres transmettent à son phlogistique.

dans un individu robuste: c'est une expérience connue de tout le monde qu'après avoir manié de la neige ou de la glace, les mains prennent une couleur rouge & acquerent un accroissement de chaleur. Le froid est donc un vrai stimulant qui augmente réellement la vigueur & la force, par ses impressions répétées; ce n'est point seulement par une simple astriction des fibres, mais encore en produisant un nouveau développement de chaleur, & en donnant plus de force & de ressort à tous les organes, pourvu toutefois qu'il n'excède point certaines bornes.

La chaleur étrangère que communiquent en hiver nos foyers ne peut que produire des effets contraires, si on n'a recours à des alternatives de quelque exercice à l'air libre: on sait avec quelle violence se développent les affections nerveuses durant cette saison; par un séjour constant dans des appartemens chauds & bien clos; le corps y acquert une sensibilité extrême, on devient sujet aux fluxions, les membres contractent une espèce d'engourdissement, & la digestion surtout devient débile & languissante; les effets du dessèchement du corps par l'action d'une chaleur étrangère se font sur-tout sentir durant la nuit: le sommeil est léger, de peu de durée, & souvent interrompu par des songes effrayans: il est moins propre à réparer les forces qu'à augmenter le délabrement de la santé & la foiblesse. Un Danois me rapportoit un jour une coutume tres-salutaire qu'observent les dames de Copenhague, même pendant les froids les plus âpres. Elles se dérobent par intervalles à leurs foyers, accompagnées des personnes de leur société, vont certaines fois par jour faire des courses rapides sur les places publiques, & rentrent ensuite chez elles avec une faim dévorante; c'est ainsi qu'elles savent se procurer une digestion facile & un sommeil paisible. On sait aussi que les courses en traîneaux sont pour les gens du Nord un des meilleurs préliminaires, pour goûter les délices d'une table délicate & bien servie.

Rien en général n'est plus salutaire en hiver que quelque marche précipitée, ou un exercice de corps quelconque fait à l'air libre. Les contractions alternatives des divers muscles contribuent par le frottement à produire un accroissement de chaleur naturelle qui se développe en outre par l'action stimulante de l'air extérieur: la circulation en devient plus vive & plus animée; il se fait une distribution uniforme d'une chaleur douce & bienfaisante, & toutes les fonctions de la vie semblent prendre une marche nouvelle; le bien-être qui succède annonce assez qu'on a rempli le vœu de la nature. L'exercice du corps peut même faire résister à l'action du froid le plus violent, & garantir de son atteinte. Les Hollandois qui aborderent au Spitzberg eurent occasion de reconnoître combien ce moyen naturel de fomenter la chaleur animale, est préférable à celui que produit la présence des matieres en combustion. Ceux qui resterent sédentaires dans des huttes bien closes auprès d'un grand feu périrent de froid, au lieu que ceux qui firent beaucoup d'exercice à l'air libre furent conservés. On sait qu'un froid extrême peut agir si fortement sur la tête, qu'il s'ensuive un sentiment de constriction dans cette partie, un état d'insensibilité, & enfin un sommeil mortel, si on ne prévient le danger par un exercice violent. Boerhaave rapporte dans ses écrits, qu'étant obligé de voyager par un temps tres-froid, il commençoit déja d'éprouver ces symptômes dans sa voiture, qu'il descendit aussi-tôt, & qu'il évita une mort imminente par une marche rapide & de longue durée.

Hôpitaux civils.

Suite du rapport des Commissaires, chargés par l'Académie des Sciences, de l'examen du projet d'un nouvel Hôtel-Dieu (voyez le numéro précédent).

La multiplication des étages à l'Hôtel-Dieu, & la mauvaise disposition des salles placées les unes au-dessus des autres, ou accouplées dans différentes directions, produisent nécessairement la confusion, le défaut d'ordre & l'infection de l'air. Les convalescens sont confondus avec les malades; à côté de la salle des fous on trouve celle des maladies chirurgicales; les maladies ordinaires sont mêlées avec celles qui sont contagieuses. Les hommes attaqués de la petite-vérole sont plusieurs dans un lit; les femmes qui ont cette même maladie sont confon-

dues avec les fébricitantes. On ne peut éviter le bruit & le mouvement dans la salle des blessés, & la propreté y est impossible ; celles des femmes enceintes & des accouchées ne sont pas mieux disposées ; ces femmes sont trois ou quatre dans un même lit, & respirent un air corrompu & humide ; en prenant un terme moyen, il y a cependant tous les ans 1433 meres qui viennent à l'Hôtel-Dieu donner des enfans à l'État, qui sont d'on âge à en faire espérer d'autres, & dont la conservation devient d'autant plus précieuse

On sait que l'air que nous respirons est composé pour les trois quarts d'un fluide délétere nommé mophete atmosphérique, & pour l'autre quart d'un air éminemment respirable, qui sert à entretenir la vie, & qui est en partie dénaturé dans les poumons. Si l'air n'étoit pas renouvellé au bout d'un certain temps, nous péririons au milieu d'un fluide dénaturé & devenu mortel. Cela posé, MM. les Commissaires ont dressé une table de la quantité d'air que les malades ont à respirer dans divers hôpitaux. Il résulte de leur examen que les malades à l'infirmerie de la Salpétriere & aux Incurables, ont chacun à respirer 7 toises cubes & demie : à la Charité il y a telle salle où ils en ont aussi 7 toises, & telle autre où ils en ont dix, tandis qu'à l'Hôtel-Dieu dans la salle S. Paul ; 344 malades n'ont chacun qu'une toise & demie, & dans la salle S. Landry, 374 malades n'ont chacun qu'une toise & un quart. Un pareil inconvénient deja très-grand est encore augmenté par le défaut de circulation de l'air, qui provient du petit nombre de croisées, des embarras du linge qu'on y suspend, de l'accouplement des salles & de l'entassement des étages. Doit-on donc s'étonner qu'en comparant la mortalité de l'Hôtel-Dieu avec celle de divers autres hôpitaux, soit étrangers, soit nationaux, le désavantage se trouve entiérement du côté du premier ; elle est presque double de celle de la Charité.

La conclusion de MM. les Commissaires est que l'Hôtel-Dieu est insuffisant, incommode, insalubre. Il lui faut un emplacement plus vaste, & la nécessité de le transférer ailleurs est démontrée. Vient ensuite l'examen détaillé du projet de M. Poyet. On convient que l'édifice projetté auroit une très-grande supériorité sur l'Hôtel-Dieu actuel, mais MM. les Commissaires pensent que cet hôpital seroit trop vaste, & qu'il auroit l'inconvénient de rassembler un trop grand nombre de malades dans un même lieu. Ils proposent donc de construire quatre hôpitaux chacun pour 1200 malades, les batimens étant disposés en longues galeries paralleles. Dans le cas où on voudroit réduire la dépense, ils pensent que l'Hôpital S. Louis & celui de Sainte Anne pourroient être pris pour former deux de ces hôpitaux, & que les deux autres seroient bien placés, l'un sur le terrein des Céleftins, & l'autre près l'Ecole Militaire.

Un examen sévère des faits, l'art de les présenter dans l'ordre le plus lumineux, une heureuse application des principes modernes de la physique à la médecine, le ton le plus sage, le talent d'émouvoir par la simple exposition des objets, & non par les prestiges de l'éloquence, rendent le rapport des Commissaires digne de servir de modèle, & deviennent l'heureux présage du changement qu'il fait attendre pour l'humanité pauvre & souffrante.

MÉDECINE.

Observation sur une guérison de la danse de S. Guy, opérée par le cuivre ammoniacal. (The Lond. med. journ. 1786, part the second).

On sait que la danse de S. Guy consiste dans des mouvemens convulsifs qui attaquent les enfans des deux sexes avant l'âge de puberté, qui affectent communément le bras & la main d'un seul côté, quelquefois des deux côtés, & qui ressemblent à des gesticulations des histrions. Lorsque le malade veut exécuter des mouvemens volontaires, il le fait d'une manière précipitée ou interrompue par l'effet des convulsions qui ont lieu dans une direction contraire. On diroit qu'il se plaît à augmenter la surprise & l'amusement que ses contorsions causent au spectateur. Les facultés intellectuelles sont affectées dans cette singulière maladie, d'une légère aliénation, & il survient des émotions variées & aussi déraisonnables que celles qu'on observe dans l'affection histérique.

La jeune perſonne dont parle l'Editeur du Journal de Londres, fut attaquée de la danſe de S. Guy environ à l'âge de cinq ans, après avoir éprouvé quelques années auparavant une fievre violente avec une enflure douloureuſe des pieds. Cette affection convulſive attaqua d'abord ſes mains, & bientôt après ſes pieds, de ſorte qu'elle ne pouvoit ni ſe tenir debout, ni ſe ſervir de ſes bras: les bains de mer lui furent utiles; ils lui rendirent l'uſage de ſes extrémités inférieures dans peu de temps, & fortifièrent ſes mains; mais deux années après, c'eſt-à-dire, au commencement de Novembre 1785, les mouvemens convulſifs revinrent ſoudainement ſans aucune cauſe manifeſte, & avec une plus grande violence.

M. Willan, D. M. qu'on avoit appellé pour donner du ſecours à la malade, trouva que les muſclès de la face; auſſi bien que ceux des extrémités ſupérieures & inférieures, étoient généralement affectés de convulſions irrégulières. On avoit été obligé de lier d'une manière ſerrée ſes deux jambes enſemble, & d'attacher ſes bras à ſes côtés pour prévenir la fatigue exceſſive que lui cauſoient les mouvemens de ſes membres. On lui adminiſtra, le 25 Novembre, un léger purgatif, & on lui fit commencer l'uſage des pillules ſuivantes.

℞. Cuivre ammoniacal 1 grain (1).

Thériaque d'andromaq. autant qu'il en faut, pour en compoſer une pillule.

La première pillule devoit être priſe le matin à onze heures, & la ſeconde le ſoir.

Le 27 du même mois, la doſe du cuivre ammoniacal fut portée à deux grains, & ne cauſa point une impreſſion déſagréable dans l'eſtomac. Le jour ſuivant, chaque priſe fut compoſée de deux pillules; parce que la doſe de cuivre ammoniacal fut portée à trois grains, & avant la nuit la malade put marcher autour de la chambre, quoique avec peu de fermeté; mais les mouvemens convulſifs de ſes mains n'avoient point encore ceſſé. Le médicament cependant à cette dernière doſe, cauſa un peu de nauſées, & on ne l'augmenta pas davantage. Le 29 Novembre, la malade recouvra l'uſage entier de ſes jambes, & ſes mains furent moins agitées. Le premier Décembre elle put encore mieux ſe ſervir de ſes mains, & écrire même ſans peine. Le remède fut continué encore une ſemaine, & la perſonne ſe rendit à la campagne parfaitement rétablie.

(1) *Note du Rédacteur.* Eſt-ce aux parties cuivreuſes du vitriol bleu ou à celles qui ſont ferrugineuſes qu'on doit l'effet antiſpaſmodique du cuivre ammoniacal? Voyez ſur cet objet, *la mat. méd. de Lewis, t. 2.* Quoiqu'il en ſoit, la meilleure manière de préparer en cryſtaux ce qu'on appelle cuivre ammoniacal, eſt celle qu'on trouve dans les Mém. des Cur. de la nat. t. 1. Dans une ſolution de bleu de vitriol dans l'eau, on ajoute peu-à-peu de l'alkali volatil juſqu'à ce que la liqueur ne ſe trouble plus par cette addition. Après cela on verſe dans cette liqueur tranſparente autant d'eſprit-de-vin qu'il en faut pour ſéparer l'eau. C'eſt ainſi qu'on obtiendra de beaux cryſtaux de couleur de ſaphir. Une telle préparation a l'avantage de n'offrir aucune partie de cuivre unie avec l'acide marin. Le même remède eſt efficace contre l'épilepſie.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 3.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU *Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.*

ANNÉE 1787.

Vues générales sur la rédaction de la Gazette de Santé.

MARQUER les progrès les plus saillans que font l'art de guérir & les branches de l'histoire naturelle qui s'y rapportent, ne rien omettre de ce qui se passe de remarquable en ce genre, soit en France, en Angleterre ou en Allemagne, s'attacher plutôt à des résultats d'observations qu'à des cas isolés de pratique, sans cependant exclure ces derniers, éviter un langage trop mystérieux & embarrassé de termes techniques, pour rendre nos feuilles d'une utilité plus étendue & plus générale: tel est le plan que nous avons suivi l'année dernière, & que nous croyons devoir adopter pour l'avenir. Les encouragemens que nous recevons du public peuvent-ils ne point nous inspirer un nouveau zèle?

Une critique saine & impartiale est très-rare dans les sciences; elle l'est encore plus en médecine où une foule de convenances, d'intérêts, ou de liaisons à respecter, font rabaisser des ouvrages dignes d'estime, ou distribuer gratuitement des éloges. La connoissance des vrais principes de l'art de guérir doit d'ailleurs dicter le jugement, pour qu'on ne confonde point l'Observateur éclairé avec l'empirique hardi, & l'avide distributeur de remedes. Nous laissons à décider jusqu'à quel point nous avons rempli cette tâche, l'année derniere.

Il n'est que trop ordinaire de donner dans l'abus des médicamens & de compter presque pour rien la diététique dans les maladies aiguës ou chroniques; ceux qui méditent avec soin les écrits des vrais Observateurs reconnoissent cependant que c'est ce moyen simple qui souvent excite les efforts salutaires de la nature, & qui doit toujours seconder l'effet des autres remedes: ces principes ont été invariables depuis Hippocrate jusqu'à nous, mais leur application doit recevoir de nouveaux développemens par les progrès constans que font chaque jour l'Histoire naturelle, la Chymie & la Botanique. C'est d'après ces considérations que nous avons inséré dans plusieurs de nos feuilles des remarques & des observations sur la diététique & sur l'hygiène: elles ne paroîtront déplacées qu'aux personnes dont les vues resserrées ne font consister la médecine que dans le seul art de classer dans leur tête & de distribuer des formules: l'empressement avec lequel plusieurs autres Journaux de littérature ou de sciences ont adopté ces différens articles, nous font un sûr garant du goût du public & du degré d'importance qu'il y attache.

MÉDECINE.

Mémoire pour M. SMITH, Médecin Anglois & Médecin des Cent-Suisses du Roi, 1786.

On a déféré au Procureur du Roi M. Smith,

comme un empirique audacieux qui faisoit payer au poids de l'or des drogues pernicieuses, qui avoit donné la mort à quelques-uns de ses malades, & qui exerçoit à Paris la Médecine sans titre. On a fait une visite juridique dans sa maison, on lui a intenté un procès, &c. Nous n'entrerons point dans les détails de l'accusation, ni des moyens qu'il emploie pour se justifier: un pareil examen appartient aux tribunaux de justice: nous nous bornerons à donner une juste idée des principes de médecine que M. Smith expose dans son Mémoire.

Est-ce une nouveauté que M. Smith pense débiter lorsqu'il insiste sur le danger de l'esprit de systême & sur la nécessité de l'observation en médecine? C'est une vérité connue de tous les bons esprits depuis Hippocrate jusqu'à nous. On lui contesteroit plutôt ou du moins on doit restreindre une autre opinion favorite, qui consiste à consulter & à suivre l'instinct du malade qui le porte à desirer certains genres d'alimens; il rapporte un exemple dont il a été témoin à Dantzic. Une fille du peuple, attaquée d'une fievre putride, voyant sa garde manger de la choux-croûte, lui en demanda instamment, & en obtint une assiette entière qu'elle mangea avec avidité, & qui n'empêcha point la terminaison de la fievre dans huit jours. Une autre fois, ajoute M. Smith, un malade à qui on prodiguoit des alkalis, desira l'usage des acides qu'on lui avoit défendus; M. Smith les lui ordonna, & on s'attend bien que le malade fut aussi-tôt guéri. Nous convenons qu'on doit quelquefois déférer aux desirs violens du malade, mais qu'il faut savoir aussi leur résister quand leur objet est nuisible: devra-t-on permettre, par exemple, à une jeune personne qui a les pâles couleurs, de manger de la craie, des cendres, du charbon, &c. substances que la malade desire quelquefois avec une véhémence irrésistible?

« J'avois observé, dit M. Smith, que le » ginseng de la Chine, uni comme correc- » tif à une foule de remedes, étoit infini- » ment supérieur aux correctifs ordinaires, » qu'il soutenoit les forces du malade en dé- » pit du ravage de la drogue purgative, & » laissoit cependant à celle-ci toute son éner- » gie. J'ai vu, dit-il, des dépôts considéra- » bles, des maux d'estomac habituels, des » maux de nerfs opiniâtres, des hydropisies » caractérisées, céder, après une foule de re- » medes inutiles, au ginseng de la Chine, » allié avec d'autres drogues ». Nous en demandons pardon à M. Smith, mais quand on veut parler avec exactitude sur les vertus d'un remède, on l'emploie seul, on fixe toutes les circonstances particulières où se trouve le malade, les effets qu'il éprouve graduellement & la terminaison précise de la maladie. En vérité, la manière dont il s'énonce n'est nullement celle d'un Observateur comme il en fait profession (1). Il ordonne aussi le ginseng dans le cas d'obstructions qui, suivant lui, font la cause générale des maladies des gens riches. Quel heureux mot que celui d'obstruction! On entend chaque jour ce terme prononcé au hasard quand il ne reste rien à dire de juste & de précis sur une maladie.

Mais ce n'est pas-là encore le terme des grandes & prodigieuses nouveautés que M. Smith a introduites en médecine. Il emploie un remède bien plus extraordinaire; c'est le mirzalkhaïa, racine qui croît dans la Tartarie chinoise, qui a les mêmes propriétés que le quinquina, mais à un degré bien supérieur, suivant M. Smith. C'est, suivant lui, le fébrifuge le plus puissant qu'on connoisse. Voila comme ce nouveau Médecin embouche la trompette sans citer aucun fait qui porte le caractère de la candeur & de la vérité, car de bonne-foi les attestations signées par des malades que M. Smith produit, ne font que le mettre au niveau d'Aillaud, de tous les distributeurs de recettes.

Un autre spécifique qui est aussi prôné avec emphase dans le Mémoire dont nous parlons,

(1) Nous opposerons au témoignage de M. Smith celui d'un nom célèbre en Angleterre. M. Cullen, dans sa matière médicale, dit que le ginseng est un aromatique doux & propre à être mâché comme un objet d'amusement ordinaire aux orientaux, mais que ses qualités sensibles sont si foibles, qu'il ne mérite aucun rang en médecine. Il ajoute que son pouvoir stimulant & la propriété qu'on lui attribue d'exciter aux plaisirs de l'amour, sont absolument dénués de fondement. Linné dit dans ses écrits, que celui qu'on porte en Europe est très-sujet à être altéré.

eft le milpinkjem. M. Smith a cependant la modeftie d'avouer que ce n'eft fimplement que de la rhubarbe de la Chine qui a été mife en vogue par James Milpink. Cette rhubarbe, continue notre Docteur Anglois, eft fupérieure à celle qui naît en Mofcovie: elle n'a pas de propriétés différentes, mais elle en a, fuivant lui, d'infiniment fupérieures.

Tel eft le précis de la doctrine & des moyens de guérifon employés par M. Smith; c'eft-à-dire, que le quinquina eft décoré du beau nom de mirzakhaïa, & la rhubarbe du titre faftueux de milpinkjem; mais on doit remarquer que fous cette nouvelle décoration le quinquina fe vend quatre louis l'once, & qu'on n'en trouve qu'en Angleterre. Le milpinkjem & le ginfeng de la Chine fe vendent auffi à proportion de leur rareté. Nous demandons à tout Juge impartial fi une pareille pratique décèle un zele bien pur pour les intérêts de l'humanité. Dans un temps où les Médecins, vraiment éclairés par l'étude de la Botanique, parviennent à fubftituer prefqu'entièrement des plantes indigènes à celles qui nous viennent de l'étranger, M. Smith prend une voie oppofée: il renchérit encore fur cette préférence fouvent aveugle qu'on donne aux plantes exotiques; il leur donne des noms extraordinaires, leur attribue des vertus admirables, & il ne donne d'autre garant de fes vues défintéreffées que 40000 livres de rente acquis d'une autre maniere que par la pratique de la médecine; mais en lui fuppofant une pareille fortune, ne doit-on compter pour rien le defir de fe faire un grand nom, & la confidération attachée à une certaine prééminence de lumieres.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Jofephi Quarin facræ Cef. Reg. Apoft. Majeft. Confil. aulic. & archiatri, in nofocom. general. Vindobon. directoris fupremi, animadverfiones practicæ in diverfos morbos. Viennæ, 1786, in-8°. de 338 pag.

Le titre de l'ouvrage annonce affez qu'il ne doit point offrir des traités réguliers fur les diverfes maladies chroniques auxquelles il fe borne, mais qu'il renferme feulement des remarques détachées & comme des efpèces d'aphorifmes fur leurs fymptômes, leurs caufes & leur traitement. M. Quarin exerce la médecine depuis trente ans à Vienne avec un fuccès diftingué; il eft déjà connu par un autre ouvrage fur les maladies inflammatoires, & celui qu'il publie aujourd'hui étoit attendu depuis long-temps. On y découvre cependant peu de nouveautés; il ne fait qu'ajouter de temps en temps quelques réfultats de fes propres obfervations à un choix judicieux de ce qu'on trouve épars dans d'autres Auteurs célèbres; mais ce qui le diftingue furtout, c'eft la jufteffe, la fimplicité & un ton de candeur qui gagne la confiance.

Les maladies dont traite l'ouvrage de M. Quarin, font l'apoplexie, l'épilepfie, la toux, le crachement de fang ou l'hemophtifie, la phthifie, l'afthme, l'hydropifie de poitrine, l'afcite, le vomiffement de fang, le *cholera morbus*, la dyffenterie, la jauniffe, les hémorrhoïdes, la goutte & les maladies vénériennes.

M. Quarin donne quelquefois des préceptes très-folides & très-judicieux fur les moyens de rendre efficace un remède employé fans fuccès par d'autres Médecins moins habiles ou moins méthodiques. Rien ne décèle plus le Praticien éclairé que ce qu'il dit fur l'ufage du quinquina, par exemple, dans la phthifie. C'eft-là qu'on reconnoît la diftance immenfe qu'il y a entre un vrai Obfervateur, & l'empirique qui prefcrit une drogue fans choix & fans difcernement. Quelques Médecins profcrivent l'ufage de cette fubftance dans les cas de phthifie, d'autres la recommandent d'après leur expérience. M. Quarin fait connoître la fource de cette efpèce de contradiction en développant après une expérience de trente années, les précautions & les moyens fubfidiaires qui dans ce cas affurent l'efficacité du quinquina.

Quand on apperçoit un pouls dur, une douleur de poitrine, une augmentation de chaleur, une toux sèche & une expectoration difficile, on prefcrit une faignée fuivant l'âge ou les forces du malade, & on y joint l'ufage d'une boiffon adouciffante, telle que l'infufion des fleurs de bouillon blanc & de régliffe: après que les fymptômes précédens ont un peu diminué, on fait adminiftrer la décoction d'aigremoine, d'ortie, de perven-

che, ou d'autres plantes pectorales; si, lorsque l'expectoration est rétablie, les forces s'abattent, que la fièvre se rallume par intervalles & dans des temps marqués, c'est alors seulement à recourir au quinquina. Il faut même commencer par une dose légère & préférer d'abord la décoction de cette substance, qu'on rendra plus forte en faisant infuser le quinquina douze ou quinze heures dans de l'eau très-chaude, avant de lui faire subir une ébullition d'une heure: on ajoute vers la fin de l'ébullition un peu de salep (ou de fécule de pummes de terre) & après avoir passé la liqueur à travers un linge, on y fait dissoudre du sirop de consoude (ou du sucre). On fait prendre un verre de cette décoction de quatre en quatre heures. Lorsque par l'usage de cette décoction la chaleur brûlante diminue, & que l'expectoration devient d'une meilleure qualité, c'est alors qu'on donne le quinquina en substance, soit en bol, soit en mixture, à la dose de trois ou quatre gros par jour. M. Quarin avertit d'ailleurs d'avoir égard aux circonstances & à l'état du malade, pour seconder l'effet du quinquina par d'autres remèdes.

DEMANDE PARTICULIÈRE.

Un de nos Abonnés attaqué d'une petite dartre au visage, pour laquelle il a fait tous les remèdes imaginables sans pouvoir la détruire, & qui même paroît s'accroître, nous demande de lui indiquer une personne dont elle puisse réclamer le secours.

Nous ferons remarquer que ce genre de maux ne cède guère qu'à un usage long-temps continué de quelque simple administré avec constance, ce qui demande une personne qui ait soigneusement cultivé la Botanique; qui puisse se passer des plantes exotiques, & trouver tous ses moyens dans celles qui sont indigènes. Plusieurs faits ont démontré l'efficacité de la racine de patience sauvage, de bardanne, celle des fleurs de bruyere, du suc de la velvote, de la saponaire, de la scabieuse, &c. Une autre plante dont les vertus sont encore constatées, c'est la fumeterre (*fumaria*) diversement administrée. Voici un cas récemment arrivé. Une personne du sexe avoit une dartre miliaire au bras, qui avoit résisté à l'action de plusieurs remèdes; un Médecin Botaniste lui prescrivit l'usage de la décoction de fumeterre récente ou sèche, coupée avec autant de lait, & prise le matin à la dose de quelque tasse; il recommanda aussi de faire baigner chaque jour le bras dans une décoction de la même plante; il fit éviter les épices & les alimens échauffans, & la dartre disparut entièrement après cinq ou six mois de ce traitement simple. Le même Médecin a vu la personne six mois après sa guérison, & il n'y avoit eu aucun signe de retour de la dartre: pour guérir avec sûreté ce genre d'affection, il faut procéder avec sagesse, agir lentement sur la masse du sang, & prévenir ainsi d'autres maux que pourroient produire un traitement inconsidéré, & la disparition de la dartre.

La personne qui fait la demande peut s'adresser au Bureau de la Gazette de Santé, & on lui indiquera le Médecin qui a fait part de l'observation précédente.

Suite des Livres nouveaux qui se trouvent chez Amand Kœnig, Libraire à Strasbourg, avec les prix.

DURETI (Ludovici) Interpretationes in magni Hippocratis coacas prænotiones, opus admirabile, in tres libros distributum, curante A. P. Chrouer, in-fol. maj. Lugd. 1784. . . . 21 l.

ENSLIN (J. Chr.) de Boleto suaveo lente Linn. in-4°. maj. Manulieimii, 1785, cum tab. œnea. 1 liv. 16 s.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 4.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Le Médecin Philosophe, ouvrage utile à tout citoyen, dans lequel on trouve une nouvelle maniere de guérir, puisée dans les affections de l'ame & la gymnastique, par M. Doppet, *Docteur en médecine de la Faculté de Turin.* A Turin, chez les Frères Reycends, libraires; & se trouve à Paris, chez le Roy, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à vis celle de la Parcheminerie, 1787. Brochure de 78 pages.

HIPPOCRATE, en séparant l'art de conserver & de rétablir la santé des autres sectes de la Philosophie, n'en resta pas moins persuadé des grands rapports de la Morale avec la Médecine. Le Médecin Philosophe, a-t-il dit, est semblable aux dieux: mais on ne doit point se dissimuler la difficulté qu'a un écrivain de remplir cette tâche dans un siècle aussi éclairé que le nôtre. Après avoir passé plusieurs années à s'instruire comme Médecin, & s'être formé un goût sûr par une étude réfléchie des vrais Observateurs, il faut encore connoître la nature de l'homme comme historien & comme moraliste. On n'a même atteint qu'une partie de son objet si on n'y a joint l'étude des vrais modeles de la Littérature ancienne & moderne: si on se sent assez de talens pour vaincre ces obstacles, il faut avoir le courage de vivre en outre plusieurs années dans la retraite pour attendre le vrai point de maturité, voir peu de malades dans les divers rangs de la Société, mais observer avec soin & se rendre un compte rigoureux de ce qu'on observe: tels sont les préliminaires qu'on doit s'imposer avant que d'écrire sur la Médecine philosophique, ou s'attendre à n'avoir tout au plus qu'un succès éphemere.

Que doit-on penser d'après cela du foible essai que nous annonçons? En vérité on ne se sent point le courage d'en faire la critique. On n'y trouve aucun plan, aucun ensemble, ce sont des idées communes ou de vagues réminiscences de ce qu'on trouve dans tous les ouvrages d'Hygiène sur les affections de l'ame, comme remede, sur les avantages de l'exercice du corps, sur l'éducation des enfans, sur les fleurs blanches; cet opuscule ne peut être d'aucune utilité qu'à ceux qui n'ont jamais lu aucun ouvrage de Médecine. L'Auteur prétend enseigner une nouvelle maniere de guérir, sans doute parce qu'il ne prescrit point de médicamens; mais les préceptes qu'il donne ne remontent-ils pas aux temps d'Hippocrate? Il y a long-temps qu'on sait, par exemple, que les affections de l'ame, telles que l'enthousiasme, l'espoir, la confiance, peuvent aider la vertu des médicamens, & qu'elles en prêtent à ceux qui n'en

ont pas. Il est encore fort inutile de rappeller que « l'art de se conserver en santé ne con» siste pas seulement à se modérer dans le » boire & le manger, mais qu'il faut encore » savoir modérer ses passions ». L'homme le plus borné connoît cette maxime.

Rien certainement n'est plus louable dans nos mœurs actuelles que de faire sentir la nécessité de l'exercice du corps, puisque son oubli est le germe du plus grand nombre de maladies chroniques; mais l'Auteur sera bien éloigné de faire une révolution s'il se contente d'indiquer vaguement les pratiques qu'on observoit dans les anciens *Gymnases*. « La jeunesse, dit-il, avoit un endroit par» ticulier pour s'exercer sous des maîtres ap» pellés *Gymnastæ*. Les athletes avoient aussi » leur appartement. Les exercices consistoient » à jouer au palet, au ballon, à la paume, à » lancer le javelot, à lutter, à danser, à cou» rir, à sauter & à monter à cheval; une » partie de ces exercices se pratiquoit pour » la santé..... Appliquons la gymnastique » médicinale à nos usages & à nos mœurs. » Parmi les exercices, il y en a qui sont à » la mode comme le ballon, la paume, le » volan, & il y en a d'autres qui sont natu» rels à l'homme, la promenade, la course, » l'art de nager, la déclamation, la musique, » la danse, &c. » Tout cela est sans doute de la plus grande vérité. Mais suffit-il de tracer ainsi foiblement des maximes importantes pour opérer un changement dans nos mœurs actuelles.

Art des Accouchemens.

Observation sur un accouchement contre nature, où l'enfant présentoit le bras gauche (1), *par* M. Pinel, *maître en chirurgie à Saint-Paul, en Languedoc.*

Je fus appellé le 15 Septembre de l'année derniere, à 7 heures du soir, pour donner du secours à une femme qui étoit en travail de son premier enfant depuis trois jours; les eaux étoient écoulées depuis les premières douleurs; on voyoit au-dehors de la matrice le bras gauche jusqu'à l'insertion du muscle deltoïde, & ce membre étoit tres-tuméfié & livide à cause des efforts imprudens qu'avoit faits la sage-femme dans l'espérance de faire sortir le fœtus dans cette position: après m'être assuré que ce dernier étoit mort, & avoir tenté vainement de réduire le bras pour achever l'accouchement, j'examinai la situation de ce fœtus, qui étoit telle, qu'il avoit le dos appuyé sur la symphise des os pubis, la tête penchée sur l'os sacrum, & au milieu des extrémités inférieures, & les fesses engagées dans le détroit intérieur.

Dans une pareille circonstance, je demandai d'être secouru par quelque personne de l'art; mais la malade s'y opposa, & me témoigna la plus grande confiance; ce qui me donna un nouveau courage pour la délivrer du danger. Je voyois d'abord de grandes difficultés en ce qu'il ne m'étoit pas aisé de faire la section du bras à son articulation avec l'omoplate: je me déterminai donc à couper les muscles à-peu-près à l'insertion du deltoïde, & je glissai un scalpel tout le long de l'os humerus, pour aller couper la capsule articulaire, afin de faire l'extirpation du bras, ce qui me coûta beaucoup de peine. Plusieurs expériences m'ont convaincu qu'il n'étoit pas possible d'arracher ou de déchirer le bras en le tordant comme l'ont avancé plusieurs Auteurs, à moins qu'on n'ait à faire à un fœtus avorté; les douleurs de la mère étoient continuelles, & je la laissai reposer un instant, apres quoi j'introduisis la main dans la matrice, & je trouvai encore de nouveaux obstacles par la situation du fœtus; ce fut avec toutes les peines possibles que j'amenai un pied en dehors, tant les contractions de la matrice étoient considérables; la position de la tête du fœtus m'opposoit encore un autre obstacle, & m'empêchoit de ramener audehors l'autre pied; je vis que tous mes efforts seroient vains pendant tout le temps que la femme resteroit située sur son lit, & couchée sur le dos; je l'engageai donc à prendre une autre position contraire, & de manière que son corps portât sur les coudes & les genoux. Les muscles du bas-ventre alors dans un état de relâchement, opposèrent moins de résistance, & je glissai ma main un peu plus aisément pour amener

(1) Il sera curieux de rapprocher cette observation d'une autre observation de même nature, insérée dans le Journal de Médecine, en Novemb. 1786.

l'autre pied du fœtus au-dehors; par-là je terminai aussi-tôt l'accouchement.

Le placenta étoit venu en même temps que le fœtus, & il survint une perte considérable qui me fit craindre pour les jours de la malade. Je passai le reste de la nuit auprès d'elle; & je commençai, quatre heures après l'accouchement, à lui faire servir du bouillon d'heure en heure. Elle se plaignit d'une colique violente durant la matinee; elle fut très-altérée, son ventre se tuméfia, & devint très-douloureux: j'appliquai des cataplasmes émolliens sur la partie, & je lui fis administrer des lavemens de même nature. Elle usa d'une tisane de capillaire, édulcorée avec le sirop de la même plante: elle resta deux jours à-peu-près dans le même état, éprouvant des douleurs cruelles, sans doute à cause de l'état d'irritation de la matrice causée par la longueur du travail & les manœuvres imprudentes de la sage-femme. Après ce terme, les lochies parurent, les accidens diminuerent, & le lait monta au sein en abondance.

On voit par cette observation quel danger extrême éprouvent les accouchées, & combien de fœtus sont privés du jour par le défaut de principes & l'ignorance des sages-femmes. On a voulu éviter ces inconvéniens en pensionnant dans ce pays-ci, comme dans beaucoup d'autres, un Chirurgien chargé de donner des leçons aux femmes destinées à secourir les accouchées: ce dernier a même publié un petit ouvrage sur les accouchemens; mais la plus grande partie de ces femmes ne savent pas lire, & je demande d'ailleurs s'il est possible d'expliquer & de faire entendre les principes de cet art, à des personnes qui n'ont aucune connoissance d'anatomie, & qui, la plupart, sont de vraies machines. Peut-être seroit-il plus utile de nommer dans chaque district d'une lieue & demie ou deux lieues, un Chirurgien en exercice dont la capacité fût reconnue, & qu'on obligeroit de subir un examen dans la ville ou il auroit passé maître, ou même dans la capitale de chaque province. Il arriveroit par-là moins d'accidens aux mères, & combien d'enfans ne feroient point conservés?

On voit encore par l'observation précédente, que la situation que l'on donne à la mère ne contribue pas peu à abréger le travail & à faire terminer l'accouchement. Plusieurs autres expériences m'ont convaincu que la situation que j'ai fait prendre à l'accouchée ci-dessus, en la faisant soutenir sur ses coudes & sur ses genoux, étoit très-favorable dans certaines positions de l'enfant, & qu'elle donnoit beaucoup de facilité à l'Accoucheur. Il y a aussi un préjugé que l'observation précédente tend à détruire; c'est celui qui fait condamner l'usage des lavemens pour les accouchées; il est tellement enraciné dans notre province, que c'est avec peine que j'ai décidé les parens de la malade ci-dessus à lui en faire administrer. Je crois cependant que c'est le remède le plus puissant dans toutes les inflammations qui attaquent les viscères du bas-ventre.

Chymie médicale.

L'eau ordinaire dans laquelle on jette un peu de sel marin peut-elle dissoudre le mercure cru?

Un remède mercuriel employé depuis quelque temps avec succès, & dont on faisoit un mystère, mais qu'on vient de faire connoître, donne lieu à la question précédente; voici cette espèce de préparation:

On prend demi-livre ou une livre de mercure cru à volonté, & l'ayant mis dans un bocal ou dans un vaisseau quelconque de verre, on y verse, suivant la capacité du vaisseau, trois ou quatre bouteilles d'eau d'environ deux livres chacune, ayant soin d'y faire dissoudre une cuillerée à café de sel marin ordinaire pour chaque bouteille d'eau, on agite fortement le tout ensemble comme pour faire dissoudre le mercure, & on fait usage de cette eau en boisson à la dose d'environ deux bouteilles par jour; on continue d'en verser de nouvelle sur le mercure cru à mesure qu'on la consomme, & on répète le procédé ci-dessus; des linges trempés dans la même eau sont appliqués sur les maux vénériens, & renouvellés à mesure qu'ils se sèchent. Il y a eu déja plusieurs guérisons de maux vénériens par cette méthode, & nous pouvons garantir sur-tout l'exemple d'un écoulement virulent avec ce qu'on appelle une chûte de la matiere dans le scrotum, parfaitement guéri par ce moyen.

Pour prouver qu'il y a dans ce cas une vraie dissolution du mercure, on rapporte qu'une livre de ce métal, traité pendant une douzaine de jours de la manière précédente, a été réduit à 15 onces : nous ne voulons point cependant garantir ce dernier fait, & nous invitons les gens de l'art à le constater. Il paroît que cette manière d'administrer le mercure tient plutôt à un essai fait au hasard qu'à une expérience suggérée par des principes solides; en effet, le sel commun renferme le sel marin à base d'alkali fixe, & le sel marin à base de terre calcaire. Il est, suivant M. Macquer, absolument neutre, ne péchant ni par excès d'acide, ni par excès d'alkali, & d'ailleurs on ne connoît que les sels vitrioliques & nitreux, & le sel sédatif qui puissent le décomposer en dégageant son acide. Quelle espèce de combinaison peut-on donc supposer dans la préparation précédente? C'est un point à éclaircir par d'autres expériences faites avec exactitude, tantôt en employant l'eau distillée, tantôt l'eau de riviere, & en comparant ce qui résulte de l'emploi d'un sel marin bien pur & seulement à base d'alkali fixe, avec ce qui arrive en faisant usage du sel ordinaire: il faut d'ailleurs fixer avec précision toutes les doses employées. C'est un objet vraiment digne de recherches. Quoi qu'il en soit, il étoit important de faire connoître le remède précédent, car il auroit bien pu se trouver quelque empirique qui, en le tenant secret, auroit vendu 6 livres la bouteille l'eau de la Seine.

PRIX EXTRAORDINAIRE

Proposé par l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy.

La Lorraine se ressent du dépérissement général des forêts; la cherté du bois augmente chaque jour, & tout fait craindre pour l'avenir la disette de cette matière de première nécessité. Il n'est pas difficile d'assigner les causes de ce malheur; il est la suite nécessaire du luxe & de la multiplicité des forges, des verreries, des fayanceries, des salines, &c. qui, en produisant une immense consommation de bois, épuisent nos forêts.

Pour obvier aux inconvéniens qui peuvent en résulter, M. de la Porte, Intendant de la Province, a remis à l'Académie de Nancy, le fonds d'un prix extraordinaire, dont le but est d'inviter les Savans à la recherche d'un combustible propre à suppléer au bois en Lorraine.

L'Académie empressée de seconder les vues patriotiques & bienfaisantes de ce Magistrat, propose pour sujet de ce prix les questions suivantes :

1°. *Y a-t-il des signes certains de l'existence d'une mine de houille ou charbon de terre, dans un terrain quelconque?*

2°. *Quels sont les cantons de la Lorraine, où l'on peut présumer qu'il existe de ces mines?*

3°. *Quelle seroit la méthode la plus facile & la moins dispendieuse d'en constater la découverte?*

L'énoncé du Programme doit faire sentir que l'on désire que les Auteurs s'attachent principalement à indiquer des observations relatives à cette Province, à désigner les lieux où ils auront fait leurs observations, & où ils croiront avoir de bonnes raisons de soupçonner qu'il existe une houillière.

L'Académie doit prévenir qu'elle ne regardera point comme un indice sûr de la présence du charbon minéral, cette terre argilleuse, noire & feuilletée, ni les couches de schiste calcaire, bitumineux & inflammable, qu'on rencontre en Lorraine, presque par-tout.

Le reste dans le numéro prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 5.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Observations on the nature, kinds, causes and prevention of insanity, lunacy or madness. By THOMAS ARNOLD, *M. D.* c'est-à-dire, Observations sur la nature, les espèces, les causes de la manie, avec les moyens de la prévenir; par M. ARNOLD, D. M. à Londres. 2e vol. 1786.

ON a justement reproché, dans le temps, au premier volume, le défaut de clarté & d'ordre, ainsi qu'un grand nombre de digressions inutiles: l'Auteur n'y marche qu'entouré de l'appareil imposant de divisions générales, d'une multiplication superflue d'espèces & de définitions laborieusement enfantées; mais tout cet étalage scientifique n'aboutit qu'à des moyens tres-bornés de prévenir la manie; on lui doit cependant quelque éloge à titre de compilateur, puisqu'il a sçu rassembler comme dans un foyer, des connoissances éparses dans des volumes nombreux, & dont quelques-uns même sont très-rares. Le second volume offre plus d'ensemble & de liaison dans ses diverses parties, & l'Auteur semble avoir mis à profit des critiques très-sages qui lui avoient été faites dans plusieurs écrits périodiques de Londres.

Les causes de la manie sont très-variées: l'Auteur rapporte aux causes physiques, des changemens dans la substance du cerveau, des glandes endurcies, des tumeurs, des épanchemens de divers fluides, des dépressions du cerveau, la petitesse de la tête ou toute autre cause de compression ou d'irritation. Il met au nombre des causes morales une étude ou une application trop forte, des passions vives de différente espèce, une imagination trop active & une ame foible; mais à parler exactement, les deux dernieres ne font que disposer à la manie sans la produire. Le Docteur Arnold examine séparément ces diverses causes, & il en indique avec soin les effets, mais d'une manière un peu prolixe. Il attribue aussi un pouvoir trop exclusif aux causes morales: quand on réfléchit, par exemple, à l'aliénation de la raison qui provient d'un excès d'étude, on n'y voit pas seulement une altération produite sur le fluide nerveux, mais on apperçoit encore quelque affection hypocondriaque qui marche d'un pas égal, & quelque lesion des organes de la digestion ou des autres viscères abdominaux. Il faut toujours avoir cet objet en vue dans la pratique de la Médecine, & ne point se borner à la simple considération du siége des facultés morales.

Les moyens de prévenir la manie se rapportent sur-tout aux attentions du régime & au soin d'éviter toutes les causes occasionnelles du dérangement de la raison: ainsi l'Auteur recommande la modération

dans le manger, le boire, le sommeil & les plaisirs de l'amour; il fait un devoir de l'exercice du corps & d'une attention particulière à empêcher la trop grande activité de l'imagination; mais il insiste sur la culture assidue des facultés de la pensée, en évitant les veilles & une contention d'esprit trop forte & trop uniforme. L'auteur a senti aussi combien il importe de conserver la paix du cœur qui tient à l'exercice de la vertu; il recommande l'accomplissement du culte religieux, libre de toute superstition, de tout enthousiasme & des vaines frayeurs d'une ame foible & livrée aux scrupules.

CHYMIE-MÉDICALE.

Observations sur le Kermès minéral, par un de nos Abonnés.

Les Chymistes allemands, françois ou italiens des deux derniers siècles, ont multiplié à l'infini les préparations de l'antimoine, dans l'espoir d'y trouver des spécifiques nouveaux contre nos maladies. Les traités de Chymie, & les dispensaires de ce temps-là, offrent plusieurs médicamens de ce genre, préparés avec les alkalis, la terre calcaire & même avec la chaux vive. L'usage de quelques-uns s'est soutenu jusqu'à la découverte du kermès minéral que la Ligérie a le premier fait connoître en France: on peut en voir l'histoire & le procédé pharmaceutique dans le Dictionnaire de Chymie de M. Macquer, où cet article est rédigé avec beaucoup d'art & de sagesse.

La quantité du kermès produit par cette opération, comparée à celle de l'antimoine & de l'alkali qu'on a employés, est très-petite; aussi cette poudre préparée d'après le procédé de la Ligérie, adopté par la Faculté de Médecine de Paris, a-t-elle conservé son premier prix; les Chartreux la vendent encore 12 livres l'once; lorsque le kermès minéral se vend à un prix beaucoup plus modique, comme cela a lieu dans quelques départemens où la consommation en est considérable, & où la livre pesant se vend depuis 16 jusqu'à 20 francs, le Médecin ne doit point attendre des effets comparables à ceux qu'on obtient de ce médicament préparé par le procédé de la Ligérie. M. Geofroy fut un des Chymistes qui, dans la vue de modérer le prix du kermès minéral, proposa un procédé pour en obtenir dans une plus grande proportion; mais n'étant point parvenu à lui donner la couleur, & sur-tout la légéreté de celui de la Ligérie, & les Médecins ayant observé qu'il ne produisoit pas les mêmes effets sur les malades, son procédé, ainsi que celui de beaucoup d'autres Chymistes, fut proscrit de la Pharmacie. « Lorsque l'observation constante de » la Médecine-pratique a déterminé sûrement » les effets d'un remède composé, dit judicieusement M. Macquer, c'est une témérité condamnable que de vouloir y faire » la moindre réforme ou innovation ».

Il faut pardonner à M. Macquer de s'être énoncé avec une sévérité qui paroît s'éloigner de son caractère: il n'avoit point prévu que la Chymie alloit prendre une nouvelle face, c'est-à-dire, qu'on alloit renverser l'ancienne nomenclature, chasser le phlogistique de son trône, rapporter le plus grand nombre des phénomènes à la composition & à la décomposition de l'eau, lever le voile mystérieux des causes cachées, presque tout expliquer & tout entendre. C'est sans doute à un des points de cette doctrine que nous devons rapporter un nouveau procédé dû à M. de Fourcroy, pour faire le kermès minéral, & inséré dans le Journal Polytype, n°. 93, & dans le n°. 20 de la Gazette de Santé, année 1786. Cet habile Chymiste répend des doutes sur les notions qu'on s'étoit formées du kermès minéral, & il expose ses propres conjectures. S'il parvient jamais à les réaliser, on lui aura deux grandes obligations. La première sera d'avoir démontré la fausseté de la théorie du kermès, donnée par Geoffroy, d'après les faits, & adoptée par Baron, Rouelle, Macquer, &c. qui ont prétendu qu'il étoit un foie de soufre antimonié. La seconde, d'avoir fourni un moyen absolument nouveau, & qui fera époque dans l'histoire de l'art, c'est d'enlever, *sans peine*, avec l'alkali, le soufre de l'antimoine; d'où il résultera absolument qu'en fondant son kermès on obtiendra la quantité de régule que contenoit le minéral.

De quelque manière que l'on applique l'alkali du nitre à l'antimoine, soit qu'on les fasse bouillir, ou qu'après les avoir triturés long-temps on les jette dans l'eau bouillante, on obtient toujours par le refroidissement une

petite quantité de kermès minéral proportionnée à celle de l'alkali qu'on a employée. Tous les alkalis ne sont pas également propres à produire du kermès; outre les différences de couleur & de pesanteur qui résultent de la manière d'agir de chacun de ces sels, l'alkali de la soude & le natrum d'Egypte n'en produisent à peine qu'un demi-gros par livre. Il faut absolument employer un alkali végétal pur, c'est-à-dire, exempt des sels neutres, & le nitre est jusqu'à présent le seul dont on puisse l'obtenir avec ces conditions essentielles; il a encore l'avantage du côté du moindre prix : la livre du nitre coûte 20 sols, & elle donne environ quatre onces d'alkali bien pur.

Faudra-t-il donc rejetter le procédé du kermès minéral proposé par M. de Fourcroy? Non, mais il faut attendre, pour lui donner un rang en Pharmacie, que son efficacité soit constatée par une expérience d'une aussi longue suite d'années, que celui de la Ligérie.

ART DU DENTISTE.

Suite de l'article inséré dans le numéro premier, sur les douleurs des dents.

Après avoir traité des douleurs de dents qui proviennent de leur carie, l'Auteur anglois passe aux autres causes d'une nature différente qui, quoique produisant des effets analogues, exigent un autre traitement.

II.

Les douleurs des dents peuvent provenir d'une inflammation, soit des parties intérieures de la dent affectée, soit de la membrane qui environne sa racine.

On doit juger que la douleur des dents tient à une affection inflammatoire lorsqu'elle a été produite à la suite d'une exposition imprudente au froid en sortant d'un lieu chaud, lorsqu'elle est permanente & qu'elle affecte une dent qui est saine en apparence, & sur-tout lorsque la joue contiguë & les gencives sont affectées d'enflure ou même de suppuration. Toutes les causes d'inflammation qui attaquent les autres parties du corps, peuvent aussi affecter la racine de la dent ou la membrane qui la revêt, mais la plus ordinaire est une impression brusque du froid. On a observé aussi une autre cause qui, quoique rare, a quelquefois lieu, c'est une espèce de petite exostose qui se forme à la pointe de la racine, qui n'est d'abord douloureuse que par la simple distension, mais qui finit par produire un état inflammatoire violent, & une douleur tres-aiguë.

En général, dans les affections inflammatoires des dents, les meilleurs remèdes sont les saignées locales, comme les scarifications des gencives contiguës avec une lancette, ou l'application des sangsues sur les parties. M. Bell a souvent vu la douleur céder entièrement à l'application d'un vésicatoire directement opposé à la partie affectée. Souvent aussi une forte dose de *laudanum* a été efficace en diminuant l'irritation douloureuse de la dent. Nous avons dit que pour prévenir la douleur de la carie des dents, ainsi que la carie elle-même, il importe de s'habituer à tenir la tête peu couverte même durant la nuit. C'est le contraire dans les affections inflammatoires; elles demandent que la tête soit tenue aussi chaudement qu'il est possible. On a même remarqué qu'alors des fomentations faites avec l'eau chaude réduite en vapeurs, ou les décoctions des herbes émollientes, ont produit un soulagement qu'on n'avoit pu obtenir d'aucun autre remède.

Quand tous les autres moyens sont vains on est obligé d'en venir à l'extraction de la dent, mais il faut y procéder d'une manière lente & graduée; car comme dans un semblable cas, les racines de la dent sont entières & très-fermement attachées, si on tournoit l'instrument trop brusquement, elle seroit rompue, & ses racines restant au-dedans & entretenant l'état inflammatoire, on ne retireroit aucun avantage de l'opération. Dans plusieurs circonstances M. Bell trouvant la dent bien saine, l'a replantée après l'extraction, & l'ayant liée avec celles qui lui étoient voisines, elle reprenoit une nouvelle vie, pourvu toutefois que la membrane qui sert à entourer ses racines ne fût pas dans un état inflammatoire, car alors la tentative étoit vaine & très-douloureuse.

III.

Les douleurs des dents qui proviennent par sympathie des affections des parties éloignées.

Quelquefois les douleurs des dents sont

tres-vives sans qu'on observe aucune affection apparente des parties voisines, & sans qu'on obtienne aucun soulagement des vésicatoires, des sangsues, de l'application des spiritueux, ni des huiles essentielles, &c. On a même beau arracher une ou plusieurs dents, la douleur persiste avec la même violence si elle tient à une maladie primitive, comme à un rhumatisme, à une disposition goutteuse, ou à un état histérique, à la grossesse, à des mauvais sucs de l'estomac. Si l'état de la langue & le défaut d'appétit indiquent en même temps des mauvais levains dans l'estomac, rien ne soulage plus promptement les maux des dents qu'un émétique. M. Bell dit avoir vu les plus violentes douleurs de ce genre qui avoient résisté plusieurs semaines à tous les autres remèdes, céder tout-à-coup à un vomitif: si ces douleurs étoient périodiques, il employoit le quinquina après l'évacuation de l'estomac. Quand des affections semblables de ce viscere donnent lieu aux maux des dents, on n'obtient aucun soulagement du *laudanum*, mais quand ils proviennent d'une affection rhumatismale, goutteuse, ou histérique, les préparations où entre l'opium peuvent éloigner la douleur ou empêcher ses retours, en tenant la tête chaudement. Dans des cas d'histérie le *laudanum* échoue quelquefois, employé sous les formes ordinaires, & il réussit combiné avec l'æther.

Quand les douleurs des dents tiennent à un état de grossesse, les opiats ont rarement du succès, ou du moins ils ne produisent qu'un soulagement passager; M. Bell reconnoît n'avoir trouvé alors aucun remède aussi efficace que la saignée du bras un peu copieuse, à cause de l'etat pléthorique qui domine alors; il dit avoir vu des femmes qui avoient souffert, durant plusieurs semaines, les douleurs les plus cruelles, malgré tous les remèdes, & qui éprouvoient un soulagement prompt après la saignée. En général, quand la douleur des dents est unie avec une autre maladie primitive, & qu'on a lieu de soupçonner qu'elle en dépend, il faut que tous les remèdes soit dirigés vers cette maladie, & on ne doit s'appliquer qu'à la combattre en tâchant en même temps de diminuer la douleur des dents par des calmans.

Suite du Prix proposé par l'Académie royale de Nancy.

L'Académie, après avoir détaillé les principes sur lesquels les concurrens se dirigeront pour discuter la question proposée, annonce que le Prix sera de la valeur de 25 louis, & qu'il sera décerné dans la séance de l'Académie du 8 mai 1788. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier février de la même année, à M. DE LA PORTE, Intendant de la Lorraine, à Nancy.

AVIS.

La demande qui a été insérée dans le troisième numéro de nos Feuilles de cette année, a donné lieu à quelques lettres qui nous ont été adressées sur la guérison des dartres du visage, opérée, l'une par un Etudiant en Médecine, l'autre par un Elève en Pharmacie, &c. On sent bien qu'il importe peu de les rendre publiques & de faire un mystère des choses les plus connues. Tout Médecin peut trouver, soit dans la Botanique, soit dans la Chymie, des secours contre ces sortes d'affections. Nous avons seulement cité une observation parmi un grand nombre d'autres pour indiquer qu'il faut toujours procéder avec réserve: outre les plantes dont nous avons parlé, on obtient également du succès des préparations mercurielles, de la douce-amère, du sirop diaphorétique, des bains, &c. pour peu qu'on employe quelqu'un de ces remèdes avec méthode, & que le malade ait de la constance.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 6.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIÈNE.

Sur les effets de la compression qu'exercent sur notre corps certaines parties de nos vêtemens.

(Extrait des Opuscules de chirurgie de M. Lombard.) (1)

C'EST un très-favorable présent de nature, dit Montagne, que la coutume qui endort notre sentiment à la souffrance de plusieurs maux: on pourroit ajouter qu'elle sert aussi à perpétuer des usages pernicieux dont les effets lents & presque insensibles aboutissent à des maladies quelquefois incurables. Ces réflexions naissent naturellement de ce que dit M. Lombard sur les abus de la compression de certaines parties de notre corps, exercée par nos vêtemens. Au lieu d'asservir la forme de ces derniers aux loix invariables que prescrit la conservation de la santé, rien n'est plus soumis aux fantaisies, aux caprices de la mode ou à un instinct routinier qui en consacre les abus.

M. Lombard considère les effets de la compression relativement à la santé des troupes; il dit que l'usage établi & trop généralement adopté en France de faire porter des vêtemens trop justes aux soldats, & la coutume pernicieuse où l'on est d'exiger qu'ils serrent leurs cols pour leur donner un air martial, est sujette à de grands inconvéniens. Il est porté à croire que les engorgemens fréquens des glandes du col & de la mâchoire, les ophtalmies, &c. auxquels les soldats sont sujets, dépendent sur-tout de cette compression habituelle. Les vestes, les culottes & les guêtres même ont des suites aussi nuisibles. J'ai vu, dit-il, des soldats se plaindre de douleurs des extrémités inférieures causées par l'étroitesse seule du canon de la culotte. Que doit-on dire de la pression qu'exercent des guêtres très-serrées durant des marches forcées? N'est-ce pas gêner à contre-temps l'action des muscles au moment où leur jeu devroit être le plus libre? Les articulations ne devroient-elles pas aussi être exemptes de toute entrave? Qu'on se rappelle le vêtement militaire des anciens Romains, leur *paludamentum*, leur *sagum* & leur *caliga*, espèce de bottine qui ne s'élevoit qu'à mi-jambe, & on se convaincra qu'on n'avoit rien omis de ce qui étoit propre à conserver la liberté du systême musculaire: des membres

(1) *Opuscules de chirurgie sur l'utilité & l'abus de la compression & les propriétés de l'eau froide & chaude dans la cure des maladies chirurgicales*, par M. LOMBARD, *chirurgien-major en chef de l'hôpital royal & militaire de Strasbourg*, &c. A Strasbourg, chez Treuttel, libraire; & à Paris, chez Didot le jeune, & Barrois, quai des Augustins, 1786, 1 vol. *in*-8°.

d'ailleurs exposés à l'action de l'air & de la lumière, n'en deviennent que plus robustes.

On pourroit encore étendre bien plus loin les réflexions de M. Lombard, relativement à la forme des vêtemens que l'usage a consacrés. Je ne parle plus du maillot ni des autres entraves du premier âge, qu'on s'empresse par-tout de proscrire; mais peut-on se dissimuler les effets nuisibles de nos modes sans cesse variables, mais toujours constantes par leurs abus; on diroit que l'homme épuise toutes les ressources de l'industrie pour se mettre dans la contrainte, & pour se créer de nouveaux maux; les pieds, les genoux, les hanches, les épaules & le col, sont altérés dans leur forme & ne peuvent prendre leur entier développement. On devient sujet à des callosités des pieds, à des varices & à des engorgemens du tissu cellulaire des jambes qui rendent ensuite les moindres plaies souvent incurables; on donne lieu à des douleurs & à l'amaigrissement de la cuisse: les épaules & les aisselles trop serrées par les habits, entretiennent la foiblesse des extrémités supérieures; le serrement du col oppose un obstacle au retour du sang par les veines jugulaires, & pour faire cesser la pâleur du visage on produit quelquefois des gonflemens des glandes, des tumeurs lymphatiques, des vertiges ou même une disposition plus prochaine à l'apoplexie.

On ne peut sur-tout concilier avec l'état actuel de nos lumières, la méthode barbare des corps dont se lacent le plus souvent les personnes du sexe: on a beau faire connoître ses effets destructeurs: le desir de plaire & la voix du préjugé étouffent les cris de la raison. M. Barker a publié dans le Journal de Médecine (mois de novembre 1785) des observations sur les effets de la compression habituelle faite avec des corps trop étroits & excessivement serrés. Il rapporte l'exemple d'une dame qui, en se faisant ainsi lacer avec tous les efforts possibles, éprouva toutes les suites de la gêne, de l'irrégularité de la circulation & de la stagnation des liqueurs, c'est-à-dire, des varices, des tubercules, des squirrhes & des suppurations. L'estomac & les intestins furent attaqués d'une inflammation lente & de gangrene, & l'épiploon qui étoit excessivement volumineux étoit comme détruit par des tubercules & des foyers de matière purulente. Une autre dame qui, depuis sa première jeunesse, portoit des corps beaucoup trop étroits & excessivement serrés, éprouva un gonflement des glandes du col & une foiblesse des cuisses, accompagnés d'une gangrène interne & d'une hydropisie de poitrine incurable & mortelle.

MATIÈRE MÉDICALE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

MESSIEURS,

Permettez que j'aie l'honneur de vous communiquer mes réflexions sur la question proposée dans votre Gazette de Santé, nº. 4, savoir: *L'eau ordinaire dans laquelle on jette un peu de sel marin peut-elle dissoudre le mercure cru?*

Je prendrai la liberté, en qualité de Chymiste, d'assurer que cela ne se peut pas, & cela par les mêmes raisons, Messieurs, que vous en donnez. Un sel parfaitement neutre n'est pas capable d'opérer une dissolution sur le mercure si étendu dans l'eau qu'il puisse l'être; & en supposant qu'il fût possible que le mercure eût été réduit à une once de diminution après une douzaine de jours, il n'auroit pu souffrir cette diminution que par un excès d'acide qu'il faudroit supposer dans le sel dont on s'est servi (ce qui seroit une supposition bien gratuite); mais supposons que cela puisse être, cette dissolution d'une once de mercure n'auroit pu se faire qu'en admettant au moins trois fois le poids du mercure, d'acide marin, ce qui en auroit fait tout de suite quatre onces de corrosif auquel il n'auroit manqué que d'être sublimé pour faire un sublimé corrosif qui est un poison très-actif, & dont ceux qui en font usage ne donnent que quelques grains dans une pinte d'eau préparée. Je ne puis donc croire que le sel marin ait été d'aucune utilité dans la boisson dont il est question, & j'aimerois mieux croire que le mercure ait communiqué à l'eau une vertu magnétique en vertu de laquelle l'eau imprégnée de cette vertu irradiative auroit opéré les effets qu'on lui a attribués, ce qui est encore bien difficile à concevoir.

On connoît en Médecine un remède qui fait merveille contre les vers des enfans, & dont plusieurs personnes m'ont assuré avoir

fait usage contre ce qu'on appelle la maladie de Cythere, & s'en être bien trouvés: c'est l'eau hermétique d'Augerius; en voici la recette.

Eau mercurielle d'Augerius, contre les maux vénériens & les vers.

Mettez une livre d'argent-vif bien purifié dans un sac de toile bien cirée que vous fermerez exactement avec une ficelle, suspendez-le dans un pot avec quatre pintes d'eau de rivière que vous ferez bouillir jusqu'à la réduction de trois pintes; alors coulez la décoction & en faites boire au malade un verre le matin à jeun & un autre le soir pendant un assez long temps. Ce remède est efficace contre tous les maux vénériens récens, & il contribue beaucoup à la guérison de ceux qui sont invétérés s'il ne les guérit pas; il fait aussi mourir les vers.

Le mercure peut resservir encore au même usage plusieurs autres fois, pourvu qu'on ait soin, lorsqu'on le retire du pot, de le laisser exposé à l'air.

Voici une autre préparation d'infusion de mercure semblable à la précédente, extraite des Œuvres médicinales de l'herboriste d'Attigna, dont un de mes amis fait actuellement usage: s'il guérit, je me ferai un vrai plaisir, Messieurs, de vous en informer.

Eau mercurielle d'Attigna.

Prenez dix grands verres d'eau commune, mettez-les dans un vaisseau sur un feu clair & fort modique, où vous la ferez bouillir doucement l'espace de deux heures avec une grosse poignée de petite centaurée rouge dans une terrine de terre vernissée, où vous ajouterez quatre onces de mercure cru très-purifié; pour lors vous la passerez au travers d'un linge, laissant la centaurée & le mercure dans la terrine, sur lesquels vous verserez de nouveau dix autres grands verres d'eau semblable que vous ferez bouillir deux autres heures: passez cette seconde eau que vous mettrez avec la première dans une fiole de verre double bien bouchée, dans laquelle vous mettrez ainsi le mercure. Quand quelqu'un voudra s'en servir, il en boira le matin à jeun un plein verre, laissant à part le mercure qui pourra servir autant de fois qu'on voudra pour la même chose: si le malade est attaqué de maux vénériens, son urine sera le soir comme putride, il continuera cette boisson jusqu'à parfaite guérison: cette eau est également excellente contre les vers.

Je ne sais, mais je serois disposé à avoir plus de confiance dans ce remede que dans celui qui a fait le sujet de la question. Au moins si celui-ci ne guérit pas, je ne crois pas qu'il puisse faire aucun mal. D'ailleurs, c'est à l'expérience qu'il faut s'en rapporter, & il me semble qu'elle est si facile à faire qu'on ne doit pas la négliger, invitant ceux qui la feront de vous en donner connoissance; mais puisque je suis sur un pareil sujet, je crois, Messieurs, devoir vous communiquer un autre remède très-simple contre les maux vénériens, que m'a appris un de mes amis intimes tres-digne de foi, & d'ailleurs connoisseur & grand amateur de Chymie & de Médecine; mais comme il m'a donné ce remede sous le plus grand secret, vous trouverez bon que je ne le dépose aussi dans votre Gazette que sous le plus grand secret, ne croyant pas au surplus être tenu strictement à garder un secret dont la connoissance peut être utile à l'humanité.

On prendra deux litrons de bled de Turquie, autrement dit maïs, bien épluché, qu'on fera bouillir dans six pintes d'eau jusqu'à ce qu'elles soient réduites à quatre: il faut en boire deux pintes par jour, & suivre un régime régulier sans cependant se trop gêner, & continuer jusqu'à parfaite guérison: voilà toute la recette. Celui qui me l'a communiquée m'a assuré, sur son honneur, en avoir vu de très-bons effets, & avoir été guéri lui-même radicalement par ce seul remède.

Voilà, Messieurs, de quoi il s'agit; vous en croirez ce que bon vous semblera; mais l'expérience en est je crois bonne à faire, facile, peu coûteuse & sans aucun danger: si cela se trouve confirmé, adieu les frictions mercurielles, le sublimé corrosif en tisane, & tous les dangers qui accompagnent souvent ces sortes de traitemens: adieu tous les remedes vantés & débités si chèrement dans le public par nos empiriques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Le Baron DE BORMES,
un de vos Abonnés.

A Paris, ce 29 janvier 1787.

ANNONCES.

TRAITÉ des Bandages herniaires, dans lequel on trouve, indépendamment des bandages ordinaires, des machines propres à remédier aux chûtes de la matrice & du rectum, à servir de récipient dans le cas d'anus artificiel, d'incontinence d'urine, &c. par M. JUVILLE, *chirurgien-herniaire.* A Paris, chez l'Auteur, rue du Hasard-Richelieu, n°. 6; & chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques. *in-8°.* avec figures, 1786.

NOUVELLES DE MÉDECINE DU NORD.

HISTOIRE de la maladie du feu Roi de Prusse, par CH. THÉOP. SELLE. A Berlin, chez Mylius, 1786. *in-8°.* de 64 pages, en allemand.

On y donne tous les symptômes qui se changèrent en hydropisie & causèrent la mort; on décrit les remèdes qui ont été employés.

DES Champignons vénéneux & innocens qui croissent dans le Duché de Wirtemberg & dans les autres provinces d'Allemagne; par J. S. KERNER, *Conseiller aulique, & Professeur d'histoire naturelle; in-8°.* de 64 pag. en allemand.

L'Auteur s'est servi, pour la composition de ce livre, des ouvrages de Krapf, Gmelin, Schæffer & Batsch. Il distingue les champignons en agarics, bolets, elavaires, truffes & lycoperdons, qu'il divise ensuite en espèces particulières, après quoi viennent leurs caractères communs & particuliers; il y ajoute quelques histoires. Il a recueilli avec soin une foule de matériaux, & ne produit presque rien de son propre fonds. Il a même omis beaucoup de choses qu'il réserve pour des supplémens.

M. K. P. J. Sprengel s'occupe à Halle en Saxe d'un Commentaire-pratique sur les Aphorismes d'Hippocrate.

LE Traité des propriétés, des effets du café, par BENJ. MOSELEY, *qui a mérité une traduction françoise, vient d'être également traduit de l'anglois en allemand.* A Lubeck, chez Donat. *in-8°.* de 64 pages.

LA Dissertation sur la manière de conserver la santé des enfans, par M. ALP. LE ROY, *vient d'être traduite en allemand.*

ON traduit en allemand l'ouvrage anglois de T. REID, *sur la nature & le traitement de la phthisie pulmonaire.*

Les livres allemands suivans se trouvent chez A. Kœnig, libraire à Strasbourg.

SYSTEMATISCHE Beschreibung, &c. Description systématique des papillons d'Europe, par l'Auteur de *la Nomenclature entomologique.* Première volume contenant les papillons de jour. A Halle, chez Hemmerde, 1787. *in-8°.* avec figures, & 282 pages. Prix, 3 liv. 8 s.

ASERTRENE beytræge, &c. Additions choisies à la science vétérinaire. Première partie. A Leipsick, chez Reich, 1786. *in-8°.* de 264 pages. Prix, 2 liv. 15 s.

UNTERHALTENDE aufsælze, &c. Mémoires amusans sur plusieurs sujets de médecine, par C. H. BRANDEAU. Seconde partie. A Marbourg, dans la Librairie académique, 1787. *in-8°.* de 148 pag. Prix, 16 sols.

BUKKING, &c. Mémoire medico-chirurgicale sur le charbon bénin. A Stendal, 1786. *in-8°.* de 64 pages. Prix, 15 sols.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 7.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux divers branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Traitement qu'on employa aux isles de la Société, pour guérir M. Cook d'une sciatique. (*Voyez le troisième voyage du Capitaine Cook, &c.*)

ON me pria, dit Cook, d'assister aux actions de graces qu'on faisoit aux dieux pour la conclusion de la paix; mais étant malade, je ne pus profiter de l'invitation, & je retournai à bord accompagné de la mère d'oToo, de ses trois sœurs & de huit autres femmes: elles me dirent qu'elles vouloient passer la nuit dans le vaisseau, & que leur but étoit d'entreprendre la guérison de la maladie dont je me plaignois. J'avois une sciatique, & la douleur se faisoit sentir de la hanche aux pieds; j'acceptai les soins bienfaisans qu'elles me proposoient; j'ordonnai qu'on leur dressât des lits sur les planches de ma chambre, & je me soumis à leur traitement: elles se rangèrent autour de moi, & elles se mirent à me presser avec les deux mains de la tête aux pieds, & sur-tout dans les parties où je souffrois: elles me pétrirent jusqu'à faire craquer les os & à me fatiguer comme si l'on m'avoit roué de coups. C'étoit le 22 septembre 1777. Lorsque j'eus subi cette espece de discipline un quart-d'heure, je fus bien aise de m'y soustraire; l'opération néanmoins me soulagea sur le champ, & je me décidai à permettre qu'on la recommençât avant de me coucher. Elle eut tant de succes la seconde fois, que je passai une très-bonne nuit. Mes douze femmes me traitèrent de nouveau le lendemain matin avant de retourner à terre; elles revinrent le soir, c'est-à-dire le 23 septembre, & je consentis de bon cœur à me laisser pétrir. Je n'éprouvois plus aucune espece de douleur; & ma guérison étant bien achevée, elles me quittèrent le 24 septembre. Les O Taïtiens donnent à ce traitement le nom de Romée..... Il est d'un usage universel aux isles de la Société.

CHIRURGIE-PRATIQUE ET LÉGALE.

De vomituum diversis speciebus accuratiùs distinguendis, &c. c'est-à-dire, Sur la distinction plus exacte qu'on doit faire de diverses espèces de vomissemens, &c. Dissertation latine qui a fait la matière d'un acte publié aux Ecoles de Chirurgie de Paris, par M. PIPELET, sous la présidence de M. *Louis*, 1786.

Les Professeurs habiles apperçoivent, sans peine, que ce qui manque le plus souvent aux candidats, c'est le défaut de précision & de justesse dans les idées: rien donc n'est plus utile pour leur former un jugement solide, que de leur fixer quelque objet pris jusqu'alors dans une acception vague & susceptible d'une

détermination plus exacte : tel est le vomissement qui offre les plus grandes variétés pour les causes & la méthode du traitement : le rapport immédiat qu'a la dissertation présente avec un des points les plus épineux de la Chirurgie légale, doit en rendre encore l'analyse précieuse. L'Auteur, après avoir fait précéder la description anatomique en général de l'œsophage & du ventricule, & après avoir rappellé la contractilité particulière de ce dernier viscère & son irritabilité, réfute l'opinion des physiologistes qui attribuent le vomissement à l'action du diaphragme & des muscles abdominaux : il passe ensuite aux causes variées qui peuvent produire cet état convulsif du ventricule, telles sont une inflammation ou toute autre affection qui peut le rendre plus irritable, un endurcissement squirrheux de ses membranes, des tumeurs des parties voisines, un changement de situation dans l'estomac lui-même, ou ses affections sympathiques avec d'autres viscères lézés, comme la tête, les reins, la vessie, &c. La passion iliaque & des hernies étranglées peuvent encore donner lieu aux vomissemens. Or, comment le Médecin ou le Chirurgien pourra-t-il diriger le traitement s'il méconnoît le vrai principe de cette affection ?

Le *merycisme* ou l'espèce de rumination à laquelle certains hommes sont sujets, mérite encore une distinction particulière. Parmi les exemples que les Auteurs en rapportent, quelques-uns ne doivent pas être rangés dans cette classe, mais d'autres lui appartiennent proprement. Tel est celui de ce noble de Padoue dont parle *Fabricius ab aquapendente*. Cet homme, une heure environ après le repas, sentoit ses alimens revenir à la bouche, & il en faisoit une seconde mastication avec une sensation de plaisir. On rapporte encore l'exemple d'un allemand qui, demi-heure après le repas, se retiroit tout seul dans un coin de la salle pour ruminer en liberté : il disoit qu'en rappellant ainsi ses alimens à la bouche, il éprouvoit une sensation très-agréable, & qu'il lui sembloit lécher du miel. On peut ajouter encore à cet exemple celui d'un étudiant en médecine dont parle Conrad Peyer (1). On ne doit point confondre avec la rumination l'espèce de vomissement qui tient à une hernie du ventricule : le traitement de ce genre de hernie doit être le même que pour celle des intestins ; c'est-à-dire, la réduction de la partie déplacée & un bandage propre à la contenir. Il faut d'ailleurs manger peu, & se nourrir d'alimens de facile digestion. Le repos & le coucher sur le dos doivent être alors recommandés. La contractilité de l'estomac est beaucoup favorisée par un régime sévère, & par une boisson légèrement aromatique froide & souvent répétée.

Mais la grande importance d'avoir des notions exactes sur le vomissement, paroît sur-tout dans les rapports juridiques. En voici un exemple rapporté par l'Auteur de la *Dissertation* d'après Gerbezius, médecin allemand. Ce dernier fut appellé pour faire l'ouverture du cadavre d'un marchand soupçonné d'avoir été empoisonné par sa femme qui étoit belle & d'une humeur discordante. Ce malheureux avoit resté quatorze jours au lit, se plaignant de nausées, de vomissemens & de tranchées violentes : l'examen attentif des parties fit bientôt découvrir une hernie étranglée de l'intestin colon qui étoit gangrené & percé. La femme fut dès-lors déclarée innocente : mais n'est-il pas affreux d'avoir laissé ainsi le malade pendant quatorze jours, sans chercher à reconnoître la cause du mal, & à lui sauver la vie par une opération chirurgicale ?

Voici encore un exemple arrivé à Paris en 1743. Un homme éprouva subitement les symptômes les plus violens. On appella des Médecins, au nombre desquels étoit le célèbre Astruc, & il fut décidé que le malade avoit été empoisonné ; ce fut encore l'avis des Médecins & des Chirurgiens du Châtelet, après avoir procédé à l'ouverture du cadavre.

(1) *Note du Rédacteur.* Je puis citer un exemple frappant d'un homme sujet au merycisme : c'étoit un instituteur que j'ai eu dans ma jeunesse, & dont j'ai d'ailleurs à révérer la mémoire ; il s'étoit bien porté jusqu'environ l'âge de 30 ans sans rien éprouver de semblable ; étant alors devenu peu sobre pour la boisson, il fut attaqué d'une violente sciatique, & bientôt après du merycisme ; les alimens, pendant le premier temps de la digestion, lui revenoient jusqu'à douze ou quinze fois à la bouche en grande quantité : il les remâchoit de nouveau, & les ava oit. J'ai été témoin de ce phénomène pendant six ou sept années. Il est mort d'hydropisie long-temps après.

Il est bien singulier d'entendre le fameux Cochin (1) soutenir l'opinion contraire, en alléguant que l'art de guérir ne roule que sur des conjectures, que les accidens décrits dans le rapport des Chirurgiens du Châtelet, comme des ulcérations, des excorations, des taches noires, le velouté de l'estomac détruit, pouvoient procéder de la corruption du sang, que rien n'est plus bizarre que les opérations de la nature. De pareilles déclamations dans un homme qui n'avoit aucune connoissance d'anatomie & de chirurgie, ne sont-elles pas bien extraordinaires, & ne font-elles pas voir jusqu'à quel point on peut abuser du talent de l'éloquence lorsqu'on parle de ce qu'on ne connoît nullement.

Il faut convenir que l'art de guérir a, comme toutes les autres parties de l'histoire naturelle, ses doutes & ses obscurités; mais dans le plus grand nombre des cas il a ses principes fondés sur l'observation & l'expérience. Si un homme sain est tout-à-coup attaqué de symptômes violens sans qu'aucune autre maladie ait précédé, on n'a encore que des soupçons peu fondés : mais qu'aussitôt après sa mort il donne des signes de putréfaction, que son ventre se météorise, que son visage soit défiguré, qu'il rende une salive sanglante, que ses cheveux tombent, que son estomac soit distendu, parsemé de taches livides, qu'il soit même percé, les soupçons d'empoisonnement acquèrent une bien plus grande force; mais ils ne peuvent encore produire la conviction, si on ne trouve le poison, soit dans l'estomac, soit dans les matières rejettées par le vomissement, & qu'en le donnant avec des alimens à un chien, il ne produise sur lui les mêmes symptômes; si le poison est d'une nature saline & soluble, ou d'une très-petite masse, ou bien qu'il ait été emporté par la boisson dans le canal intestinal, il faut alors peser avec soin les circonstances antécédentes, concomitantes & conséquentes; il faut examiner avec attention l'état de l'œsophage & de la bouche : mais de tous les signes que peut offrir l'ouverture du cadavre, le plus convaincant & le plus sûr, est la séparation ou l'abrasion de la tunique interne ou veloutée de l'estomac, car un pareil détachement ne peut être produit que par l'application d'une matiere vénéneuse; & il a été prouvé par des expériences réitérées de M. Hebenstreit, que la putréfaction seule ne le produit jamais.

(1) Œuvres de M. Cochin, tome V.

ART DES ACCOUCHEMENS.

*Réflexions critiques sur l'observation de M. P*** insérée dans la Gazette de Santé, n°. 4 de cette année.* (L'Auteur de ces réflexions est M. *Giniés*, ancien Chirurgien-major des vaisseaux du Roi, & maître en Chirurgie de la ville d'Argentan, à Boucey.)

En publiant un fait observé, on doit avoir pour but les progrès de l'art; la réussite dans une manœuvre ne prouve pas toujours que ce soit la bonne, ni qu'on doive l'imiter; & tant que les Auteurs jugeront, par l'événement, de la bonté de leurs observations, il arrivera dans bien des cas qu'elles seront inutiles, & fort heureux pour l'humanité si elles ne sont pas nuisibles.

M. P*** fut appellé pour accoucher une femme dont l'enfant présentoit le bras gauche qui étoit hors de la vulve jusqu'à l'insertion du deltoïde : il paroît que l'Auteur a méconnu la véritable position de l'enfant : la seule notion que nous puissions en avoir, c'est celle du bras sorti: en effet, tout le monde conçoit qu'il est impossible que les fesses s'engagent dans le détroit inférieur en pareille circonstance.

Note du Rédacteur. On trouve parmi les Observateurs, des cas où une main de l'enfant étoit hors de l'orifice inférieur, & les fesses engagées directement dans le détroit inférieur. (voyez l'ouvrage anglois de Gilfart, observ. 44.) Ne peut-il pas arriver que les deux fesses ou une des fesses, par une position oblique dans le détroit inférieur, aient permis au bras de glisser au dehors jusqu'à l'insertion du deltoïde?

La première indication que M. P*** se crut obligé de remplir, fut l'amputation du bras.

Note du Rédacteur Point du tout: M. P*** déclare expressément avoir fait d'abord de vains efforts pour faire la réduction du bras, & ce ne fut que postérieurement à ces efforts qu'il se détermina à l'amputation.

Pourquoi amputer le bras, ajoute M. Giniés? est-ce pour se procurer le moyen d'introduire la main dans la matrice? Mille observations ne constatent-elles pas qu'on y parvient sans recourir à ce funeste moyen. (J'ai fait plusieurs accouchemens de cette

classe dans l'année précédente, sans avoir éprouvé la moindre difficulté, pour terminer ces accouchemens, quoique dans une circonstance le bras sorti fût très-tuméfié.)

Note du Rédacteur. M. Giniés ne nous apprend là rien de nouveau; on n'a qu'à ouvrir le moindre recueil d'observations, & on y trouvera des cas semblables. (voyez les observat. 21e, 38e, 57e, 58e de M. Gilfard, célèbre accoucheur anglois.) La manœuvre ordinaire est alors de glisser simplement la main le long de l'épaule, du tronc de la cuisse du fœtus, d'aller saisir successivement ses deux pieds, ou de fixer les deux doigts dans le pli de son jarret, d'amener ainsi les extrémités inférieures en dehors, en faisant rentrer par une circonvolution l'épaule & le bras qui étoient sortis: mais il y a quelquefois des cas uniques contre lesquels l'adresse de l'Accoucheur le plus expérimenté échoue; ainsi, dans la cinquième observation de l'Auteur anglois que j'ai déja cité, l'épaule étoit si fortement engagée dans l'orifice de la matrice, & le bras avoit été tellement tiraillé par des manœuvres imprudentes d'une sage-femme, que l'Accoucheur, quoique très-habile, ne put nullement introduire la main dans la matrice, & qu'il fut obligé d'arracher le bras qui étoit d'ailleurs livide: il termina, après cela l'accouchement, & délivra la mère du danger extrême où elle étoit réduite.

Or, on peut voir par la suite de l'observation de M. P... que la femme qu'il accoucha ne fut pas réduite à une moindre extrémité, & que c'est avoir fait beaucoup que de l'avoir sauvée. Je fais que dans des cas semblables on propose de diminuer le volume du bras tuméfié par l'application des sangsues ou par des scarifications; mais il peut se trouver des cas extrêmes dans lesquels tous ces moyens sont insuffisans, malgré les progrès actuels de l'art des accouchemens. M. Smelie (page 369 de la trad. franç. tome I) dit expressément qu'il faudroit alors nécessairement emporter le bras dans son articulation avec l'épaule, s'il étoit descendu assez bas pour pouvoir le faire. Je puis ajouter encore le témoignage d'un des Accoucheurs les plus sages & les plus expérimentés de ces derniers temps; il est très rarement nécessaire, dit M. Jacobs, (école-pratique des accouchemens, Gand, 1785) d'arracher le bras si ce n'est dans une nécessité absolue, lorsqu'on voit qu'après toutes les tentatives on mettroit par un plus long délai la vie de la femme en danger. Pourquoi donc M. Giniés vient-il reprocher à celui qui a observé une semblable pratique de n'être point au niveau des connoissances acquises?

Le même critique demande quels signes ont pu déterminer M. P... sur la mort de l'enfant. Il est vrai qu'ils n'ont point été rapportés dans l'observation: celui qui l'a faite savoit qu'il parloit devant des gens de l'art, & qu'il n'avoit pas besoin d'entrer dans tous ces détails: quoi qu'il en soit, l'événement a prouvé que son jugement n'avoit point porté à faux.

Il paroît cependant que c'est la manœuvre ordinaire de M. P***. Plusieurs expériences, dit-il, l'ont convaincu qu'il n'étoit pas possible d'arracher ou de déchirer le bras en le tordant, comme l'ont avancé plusieurs Auteurs, à moins qu'on ait affaire à un enfant avorti.

Note du Rédacteur. Ici l'équivoque n'est que dans le terme *expérience* que M. Giniés prend pour des cas de pratique, au lieu que l'auteur de l'observation n'entend que des essais faits dans des amphithéâtres lorsqu'il faisoit ses cours d'anatomie & d'accouchemens à Paris. La preuve en est, qu'il déclare dans sa lettre d'envoi, que c'est le seul cas de ce genre où il ait été obligé d'en venir à l'amputation du bras de l'enfant, & d'ailleurs peut-on ignorer que des cas semblables sont infiniment rares, même pour les Accoucheurs les plus employés des plus grandes villes. C'est vouloir tout envenimer que de supposer qu'on en fait une pratique générale.

La position bizarre que M. P*** a fait prendre à la malade, dit M. Giniés, est indécente & n'est plus en usage.

Note du Rédacteur. Comment peut-on dire qu'il y ait quelque position indécente pour une malheureuse accouchée qui est sur le point d'expirer, & celle qui tend à la délivrer promptement peut-elle blesser les loix les plus austères? On est étonné d'entendre la décision en dernier ressort du critique qui prétend qu'elle n'est plus en usage. M. Smelie (traduct. franç. tome I, page 212) dit expressément: «D'autres fois il sera plus avantageux » de faire appuyer la femme sur ses genoux & sur » ses coudes, &c. » M. Jacobs, dans l'ouvrage que j'ai déja cité, & qui est un des plus récens & des plus justement estimés, dit aussi: « Lorsqu'on » veut extraire les pieds de l'enfant & les faire » passer sous l'arcade du pubis, on trouve beau- » coup de difficultés à le faire lorsque la femme » est couchée sur le dos; on doit par conséquent » la faire poser sur ses coudes & sur ses genoux ».

Je n'ai omis aucun des points de la critique de M. Giniés, j'ai seulement retranché des personnalités choquantes qu'on ne doit jamais se permettre dans les papiers publics; on doit discuter les points de doctrine & les faits, parce que la discussion est toujours utile aux progrès des sciences: l'aigreur n'est bonne à rien.

ERRATA du Numéro 6.
Page 23, col. prem. lig. 8, au lieu de cirée, *lisez* serrée.

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 8.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Manuel pour le service des malades, ou *Précis des connoissances nécessaires aux personnes chargées du soin des malades, femmes en couche, enfans nouveaux-nés, &c. par M.* CARRERE, *Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, &c.* A Paris, chez Lamy, lib. quai des Augustins, 1786. *in-12* de 215 pages.

Les soins qu'on donne aux malades, dit avec raison M. Carrere, contribuent souvent autant que les remèdes à la guérison des maladies; ils exigent, ajoute-t-il, des connoissances particulières qui seules peuvent les rendre utiles. C'est dans cette vue que l'Auteur retrace les qualités nécessaires aux gardes-malades la conduite qu'elles doivent tenir, & les soins variés qu'elles doivent s'imposer eu égard aux malades & aux maladies; il passe ensuite aux observations que doivent faire les gardes-malades sur les diverses espèces de pouls & ses variétés, sur les fièvres, sur les évacuations, soit critiques, soit symptômatiques, & sur les momens propres à l'administration de divers médicamens, soit émétiques, purgatifs, ou saignées.

Mais il nous paroît que dans ces quatre derniers chapitres, l'Auteur perd un peu de vue qu'il écrit pour des personnes étrangères à la Médecine; il semble en effet comme impossible de leur donner des idées exactes sur le pouls, la fièvre, les crises, qui supposent un esprit cultivé, des principes solides, & souvent une finesse d'observation qu'on reçoit rarement de la nature. L'ouvrage de M. Carrere offroit dans l'exécution une grande difficulté; c'étoit de déterminer avec précision où doivent finir les connoissances de la garde-malade, & où elle ne doit plus agir que par l'ordre du Médecin. L'auteur ne paroît pas avoir été assez en garde contre cet obstacle dans le Manuel que nous annonçons, quoique le plan en ait été nettement conçu & judicieusement exécuté.

Nous n'insisterons point sur l'analyse de cet ouvrage plutôt destiné à propager les lumières, qu'à reculer les limites de la science. Nous ajouterons seulement que l'Auteur se met davantage à la portée des gardes-malades en leur traçant des règles sur l'administration des médicamens, soit internes, soit externes, sur la préparation des médicamens les plus usuels & des alimens, enfin sur les précautions propres à se garantir des maladies contagieuses. Nous nous contenterons de rapporter ici le sirop d'ipécacuanha dont on doit la préparation à MM. de Lassonne & Cornette, & qui est très-utile sur-tout pour les enfans dont il est quelquefois impossible de vaincre la répugnance pour

les remèdes. On le prépare de la manière suivante :

On prend vingt grains d'ipécacuanha entier, on les concasse, on les fait bouillir légèrement dans huit ou neuf onces d'eau pendant neuf ou dix minutes ; on passe alors la liqueur à travers un linge ; on y ajoute quatre ou cinq onces de sucre en bien remuant ; on la remet sur le feu, & on la laisse cuire jusqu'à consistence de sirop ; lorsqu'il est froid, on peut l'aromatiser avec un peu d'eau de fleurs d'orange.

On donne ce sirop aux enfans à cueillerées à café toutes les trois, quatre ou cinq heures; il devient légèrement purgatif, & est surtout très-utile dans la coqueluche.

CHYMIE-MÉDICALE.

Eau minérale de Vaupereux, entre Bievre & Igny, paroisse de Verrieres. Broch. in-12 de 12 pages, 1786.

MM. les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine, pour procéder à l'examen de cette eau, après avoir reconnu la situation du lieu, son aspect, la nature du terrein qui fournit ces eaux, & les végétaux qui croissent au bord & dans les environs de la source, ont remarqué que le limon que cette eau dépose est chargé d'ocre, quoiqu'elle soit d'une limpidité parfaite: elle ne présente rien à l'odorat; mais MM. Duhaume & Levacher ont trouvé qu'elle avoit un goût d'encre à écrire.

Les Commissaires ayant procédé à l'analyse de cette eau par la voie des réactifs, elle a présenté les phénomènes suivans. Une pièce d'argent exposée aux impressions de cette eau, ne s'est altérée ni à la source, ni hors de la source. Transportée à Paris & déposée dans un laboratoire dont la température étoit à sept degrés au-dessus de la glace, cette eau a donné au bout de quatre heures à l'aréomètre quatre pouces une ligne; tandis qu'à la même température & dans le même espace de temps, l'eau distillée donnoit six pouces quatre lignes, & l'eau de Seine quatre pouces dix lignes. L'eau de Vaupereux n'altère point la couleur du papier teint avec le curcuma, ou avec le fernambouc; elle rougit la teinture de tournesol, & donne au sirop de violette une couleur verdâtre qui acquiert de l'intensité à mesure qu'on garde le mélange. La teinture & la poudre de noix de galles lui font contracter promptement une couleur vineuse.

L'alkali prussien, l'eau de chaux prussienne, donnent à l'eau de Vaupereux une légère teinte de bleu. L'alkali volatil caustique la fait louchir sensiblement, & y occasionne un précipité blanc très-léger. Les alkalis fixes, végétal & minéral aérés en précipitent aussi une terre blanche. L'eau de chaux y occasionne sur le champ un précipité blanc assez considérable. Le savon s'y dissout assez facilement; la dissolution est d'un blanc opaque sans cependant se coaguler. Les acides minéraux ne troublent point l'eau de Vaupereux; l'acide saccharin & la dissolution de terre pesante par l'acide marin donnent un précipité blanc très-sensible. La dissolution d'argent par l'acide nitreux donne un précipité blanchâtre & floconeux, qui noircit à l'air comme la lune cornée. Celle de mercure par le même acide fournit également un précipité blanc. Ces phénomènes se sont présentés presque les mêmes avec l'eau examinée en sortant de la source, ou gardée pendant deux mois, même un an & plus; mais il faut dans ce dernier cas que les bouteilles aient été bouchées exactement.

On a mis dans une cornue quatre pintes d'eau de Vaupereux aussi-tôt après son arrivée à Paris. On a ajouté au bec de la cornue une vessie absolument vuide d'air. En faisant bouillir l'eau, elle a fourni environ cinq pouces cubiques d'air qui s'absorboit par l'eau, & qui précipitoit l'eau de chaux. Vingt-cinq pintes de la même eau, évaporées au bain marie, ont laissé deux gros six grains de résidu salin ocreux, & qui n'est point déliquescent, ce qui donne six grains de résidu par pinte. On a cherché la nature de ce résidu de la manière suivante.

La moitié a été traitée par l'eau distillée pour enlever toute la portion soluble. Elle a donné une dissolution un peu colorée qui a laissé sur le filtre toute la portion insoluble, laquelle après avoir été bien séchée pesoit 52 grains. La liqueur évaporée a donné en différentes crystallisations des crystaux de sel marin colorés par un peu de matière extractive. Toutes ces crystallisations réunies ont

donné 21 grains. Pour s'assurer de la quantité de matiere extractive que pouvoient contenir ces 21 grains de matiere saline, on les a traités avec une suffisante quantité d'esprit-de-vin un peu phlegmatique, qui a dissous 18 grains de sel que l'on a obtenu par l'évaporation en petits crystaux cubiques; ce qui a fait juger que la matiere extractive qui s'est séparée en petits floccons, devoit peser trois grains.

Quant à la matière insoluble dans l'eau, on l'a partagée en deux, pour la soumettre à différentes épreuves. On en a mis la moitié, c'est-à-dire 26 grains dans un creuset pour la calciner. Pendant quatre heures qu'a duré l'opération, elle a perdu 11 grains. Les 15 grains restans ont été traités avec de l'eau distillée bouillante, qui a dissous toute la chaux; environ 12 onces d'eau distillée ont dissous 10 grains de chaux, ce qui a suffi pour donner à l'eau distillée un goût caustique & même pour former pellicule ou créme de chaux, en la laissant exposée à l'air. Il restoit 9 grains que l'eau distillée n'avoit point attaqués. Leur couleur ocreuse annonçoit du fer. En le précipitant ensuite par l'alkali prussien, on a trouvé à-peu-près 7 grains. Le résidu que l'acide marin n'avoit point attaqué, & qui s'étoit précipité en petites molécules crystallines, pesoit deux grains. On a reconnu que c'étoit de la sélénite.

Les autres 26 grains ont été examinés par l'acide nitreux bien pur. La combinaison s'est faite avec effervescence & dégagement d'air fixe. Il y a eu deux grains de sélénite que cet acide n'a point dissous. La liqueur qui étoit légerement colorée a été précipitée par l'alkali volatil caustique. Le précipité étoit rougeâtre & en floccons légers. Ces floccons réunis & exposés à l'air sont devenus verdâtres, & se sont trouvés après la dessication du poids de 7 grains. La liqueur évaporée à siccité, on a chassé tout l'acide nitreux par une légère calcination; ce qui a fourni le moyen d'obtenir toute la terre calcaire qu'elle contenoit, & qui est restée dans le creuset.

Il résulte de tous ces faits que l'eau de Vaupereux contient de la terre calcaire & du fer tenus en dissolution par l'air fixe, du sel marin, un peu de sélénite & très-peu de matiere extractive. A ces conclusions du rapport, adoptées par la Faculté, M. Levacher de la Feutrie ajoute que d'après la connoissance de toutes ces substances minérales, l'eau de Vaupereux doit être regardée comme un médicament diurétique, apéritif, tonique, dont l'usage est souvent indiqué dans le traitement des maladies. Ceux qui voudront s'en procurer peuvent s'adresser à M. Levacher de la Feutrie, soit sur le lieu même, soit à Paris, rue Saint-Antoine, entre la rue royale & l'hôtel Boisgelin.

CHIRURGIE.

Sur l'usage de l'eau froide dans les cas de plaie. (Extrait des Opuscules de chirurgie de M. Lombard, &c.

Les remèdes mystérieux ou compliqués sont toujours saisis avec empressement; ceux au contraire qui sont très-simples tombent sans cesse en désuétude, & ils resteroient oubliés si des observateurs ne les retiroient sans cesse de l'obscurité. De ce dernier nombre est l'eau froide dont les grands avantages ont été constatés dans tous les temps par des expériences sans nombre. M. Lombard en a fait dans plusieurs cas un usage judicieux: il rapporte l'exemple du succès qu'il en obtint dans le traitement d'une blessure où les tendons des muscles extenseurs & des os du métacarpe avoient été coupés transversalement. Il faisoit imbiber l'appareil d'eau froide avec recommandation expresse de le rafraîchir si-tôt que le malade éprouveroit un certain degré de chaleur. On trouve dans les recueils d'observations l'histoire de plusieurs plaies de tête, compliquées de fortes commotions, guéries par l'usage extérieur de l'eau froide, en faisant précéder les saignées & d'autres remèdes internes, & accompagnant l'application du topique fait à la tête, de pédiluves avec de l'eau tiede aussi souvent que les circonstances le permettent.

Il y a cent exemples où les fomentations & les douches d'eau froide sont parvenues à calmer des douleurs de tête opiniâtres, à dissiper l'inflammation des méninges & les mouvemens convulsifs des phrénétiques & des maniaques même. Bloch rapporte qu'un homme qui avoit passé plusieurs nuits à l'étude des belles-lettres, fut saisi tout-à-coup d'une violente douleur de tête qui ne

céda qu'à l'eau froide. M. Lombard paroît avoir saisi avec sagacité l'indication qu'offre la diversité des tempéramens relativement à la préférence de l'eau froide ou de l'eau chaude. Deux fusiliers d'Hesse d'Armstadt entrèrent à l'hôpital de Strasbourg, blessés de coups de verges pour cause de désertion; l'un, âgé de 22 ans, étoit d'un tempérament humide, & avoit la fibre très-lâche; l'autre, âgé de 38 ans, étoit au contraire d'une constitution robuste, bilieuse & sèche. Le premier fut pansé constamment avec l'eau froide, & parfaitement guéri le neuvième jour, quoique les tégumens eussent été déchirés assez profondément en plusieurs endroits. L'autre fut fomenté avec l'eau chaude. Quoiqu'il eût été plus maltraité que le premier, il guérit néanmoins le dixième jour. On voit, par cet exemple, comment un observateur le dirige avec intelligence, suivant les circonstances qui lui sont offertes, tandis que l'aveugle routiné ne suit dans tous les cas qu'un plan uniforme. On voit encore les bons effets de ces principes éclairés dans un autre cas. Une personne qui étoit d'une complexion sèche, & qui avoit la fibre très-irritable, reçut une blessure au deltoïde. La tuméfaction étoit excessive, la plaie fut agrandie pour évacuer le sang, & la tumeur fut fomentée avec l'eau chaude: le lendemain elle étoit diminuée de moitié, & la guérison fut prompte.

On trouve encore d'autres usages de l'eau froide pour remplir des indications chirurgicales, dans une lettre de M. Chaussier à M. Lombard, insérée dans le même volume. Cet habile Chirurgien propose, pour prévenir les escarres gangreneuses du dos qui forment une complication désagréable pendant les longues fièvres, de laver chaque jour la peau des lombes & du sacrum, avec une éponge trempée dans l'eau froide; & ensuite de bien essuyer la partie avec un linge doux & sec. Il ajoute, en venant à l'appui de l'emploi que fait M. Lombard de l'eau froide à titre de topique, que rien n'est plus propre à faire sentir combien il faut être réservé dans l'usage des remèdes composés, dans l'application des onguens gras, des emplâtres ténaces & résineux dont on a si long-temps & si souvent abusé. Il rapporte aussi l'usage qu'on peut faire du même topique pour arrêter les hémorrhagies utérines, spécialement dues à l'inertie de la matrice lorsque les femmes sont délicates, sensibles & sujettes à des affections nerveuses; enfin sa lettre est terminée par une observation curieuse de la guérison d'une éruption pustuleuse, avec une sanie âcre qui affectoit la jambe d'un homme de 60 ans, sujet à la goutte.

ANNONCES.

PHARMACOLOGIE chirurgicale, ou *Science des médicamens externes & internes, requis pour guérir les maladies chirurgicales, suivie d'un traité de la Pharmacie, relatif à la préparation & à la composition des médicamens; par M.* PLENK, *1786. in-8°.* relié. Prix, 6 liv. A Paris, chez Barrois le jeune, libraire.

ŒUVRES d'Hippocrate, aphorismes, traduits d'après la collation de vingt-deux manuscrits & des interprètes orientaux; par M. LE FEBVRE DE VILLEBRUNE, *1786.* in-8°. broché. Prix, 1 liv. 10 s.

AVIS.

Le sieur *Millerant*, chocolatier de S. A. S. Mgr le Prince de Conti, rue des Fossés Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 2, près celle du Roule, prévient les personnes qui ont confiance en lui, & qui voudroient se procurer de son chocolat, approuvé par les Faculté & Société royale de Médecine, que des colporteurs & autres vont vendre de maison en maison du chocolat qu'ils disent être le sien, & que pour mieux tromper le public, on lui a dérobé plusieurs moules marqués de son nom. Ainsi pour arrêter cet abus, & éviter les reproches, il avertit que son chocolat ne se distribue que chez lui à prix fixe.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 9.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

SALUBRITÉ PUBLIQUE.

Dissertation sur la nature des eaux de la Seine, avec quelques observations relatives aux propriétés physiques & économiques de l'eau en général, par M. PARMENTIER. A Paris, chez Buisson, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, 1787.

LA conduite des eaux pour les différens besoins de la Capitale a dans ces derniers temps fixé de nouveau les vues d'une administration sage & éclairée; on est revenu sur des projets dont on n'avoit fait que différer l'exécution; l'un, celui des pompes à feu, offre déja le spectacle d'un des chefs-d'œuvre de l'hydrodynamique appliqué à un des plus grands objets d'utilité publique; l'autre, celui de la conduite des eaux de l'Yvette dans la Capitale, fait tout espérer d'après un premier essai, & on se promet de voir bientôt réaliser un de ces monumens dignes de la grandeur de l'ancienne Rome. La dissertation de M. Parmentier ne pouvoit donc reparoître dans une époque plus propre à la rendre intéressante. Mais a-t-il assez de rigueur & d'exactitude dans les faits qu'il avance? N'a-t-il pas substitué en général la forme d'un discours oratoire à une discussion froide & impartiale? C'est ce qu'il s'agit d'examiner en écartant tout esprit de parti toujours propre à égarer.

Nous ne reviendrons point sur la salubrité de l'eau de la Seine & de la rivière d'Yvette, puisque personne ne la désavoue, & on n'a d'ailleurs qu'à consulter le compte qui fut rendu à la Faculté de Médecine de Paris par les Commissaires nommés pour l'examen de l'eau de la rivière d'Yvette en 1766. Ce beau travail peut être cité comme un modèle de précision & d'exactitude. Mais que doit-on penser des expériences que M. Parmentier rapporte avoir faites sur cent pintes d'eau de la Seine, prises au-dessus de Paris, près Charenton, puis sur un pareil volume d'eau pris au-dessus du pont-neuf, & enfin sur une égale quantité de la même eau puisée dans la Seine vis-à-vis Passy? Devoit-il suffire de rapporter vaguement les résultats de pareils essais, dont mille attentions de détail font sur-tout le prix? Il falloit imiter la scrupuleuse sévérité des Commissaires de la Faculté qui tenoient jour par jour un compte rigoureux des produits de leurs expériences comparatives. Un pareil enchaînement de faits bien observés valent bien des périodes arrondies d'un style oratoire, & ce sont eux seuls qui intéressent en matière de science.

L'Auteur, toujours dirigé par des vues patriotiques, parcourt les divers objets propres à corrompre l'eau de la Seine dans l'enceinte de Paris, & il compare leurs effets

par rapport à l'eau, aux compositions, & décompositions qui ont lieu dans l'atmosphère sans l'altérer. « Loin donc, ajoute-il, » que l'eau de la Seine se vicie en traversant Paris, il semble au contraire qu'elle » y acquiert de la qualité par l'augmentation de son mouvement.... qu'elle y prend » plus de ténuité, de légereté & de saveur..... » qu'elle y possède une surabondance d'air » qui s'y forme au moyen du mouvement » augmenté dans son passage par l'impulsion » des matières qu'on y jette, que par cette » raison l'eau de la Seine est maintenant plus » salubre que sous la première race de nos » Rois, lorsque Paris ne contenoit que » trente mille habitans ». On pourroit demander à l'Auteur s'il a voulu faire une amplification de réthorique, ou s'il prétend enrichir la Chymie de nouveaux faits. Dans ce dernier cas le procédé naturel eût été de comparer l'eau de la Seine prise à la pointe de l'isle Saint-Louis & au-dessous du pont-Royal, & de prouver d'une manière directe & simple, que sous même volume la dernière eau contient plus d'air que la première. Tout autre moyen est illusoire.

Tout se présente en beau dans un objet chéri; aussi la prédilection de M. Parmentier, pour l'eau de la Seine, va-t-elle jusqu'à lui faire dire que quand on seroit obligé de la boire trouble & bourbeuse, le peu de matière terreuse qu'elle contiendra ne produira d'autre effet que d'augmenter le lest des alimens. Voilà, sans doute, une manière de lester nos alimens, que l'hygiène ne connoissoit pas. La limpidité de l'eau de Seine obtenue par les fontaines filtrantes sera toujours, suivant le même Chymiste, aux dépens d'une portion surabondante d'air: autre assertion avancée sans preuve & sans aucun fait constaté : elle est même si versatile, qu'on peut dire le contraire avec autant de fondement, & alléguer qu'en multipliant ainsi les points de contact avec l'air, on facilite l'absorption de ce dernier. Mais encore une fois est-ce par des raisonnemens aussi frivoles qu'on doit procéder en physique & en Chymie.

Les Commissaires de la Faculté rapportent que les habitans des bords de l'Yvette qu'ils ont interrogés font journellement usage de ces eaux de préférence à l'eau des sources qu'ils ont également à leur portée. Les choses ont sans doute changé depuis vingt ans, puisque M. Parmentier assure le contraire.

Nous ne nous arrêterons point sur les idées générales que donne ce Chymiste des avantages des grandes rivières sur les petites; on voit que tout ce chapitre se réduit à rendre plus saillantes les objections déja faites contre la conduite des eaux de la rivière d'Yvette, malgré les protestations réitérées de ne vouloir point contrarier ce projet. Nous renvoyons d'ailleurs pour la solution de ces objections aux deux mémoires lus autrefois par M. de Parcieux à l'Académie des sciences. « Les moyens que j'indique, dit ce modeste » & savant Académicien, pour s'assurer des » différentes parties du projet, le mettroient » à l'abri de toute attaque de cette espèce, » si des intérêts particuliers de tout genre » ne l'emportoient trop souvent sur l'intérêt » public; mais tel est le sort de presque tout » ce qu'on propose : le bien est le plus difficile à faire ».

Nous sommes les admirateurs des Pompes à feu autant qu'on puisse l'être : il est beau en effet de voir cette machine admirable porter en abondance l'eau salubre de la Seine au haut d'une colline dans un réservoir immense, pour être de là distribuée au moyen des conduits souterrains dans tous les quartiers de la ville; mais sera-t-il moins beau de voir naître dans la conduite des eaux de l'Yvette, un monument digne de la gloire nationale, propre à subsister sans altération, & à contribuer à l'utilité publique durant une longue suite de siècles. Il faut balancer les avantages & les désavantages réciproques de ces deux grands établissemens, & tâcher de faire jouir le public des uns, en diminuant la somme des autres: de même qu'on a fait des reproches à l'eau de la rivière d'Yvette, relativement à son goût marécageux, aux changemens produits par le froid ou le chaud, &c. l'eau de la Seine, soit en passant, soit en séjournant dans des reservoirs particuliers ou dans des conduits de bois (1), ne peut-elle point offrir quelque inconvénient? C'est le sort de toutes les

(1) Nous invitons M. Parmentier de revenir sur un fait qu'il a présenté d'une manière inexacte; c'est la formation de *l'hepar sulphuris* dans les eaux

grandes entreprises d'offrir des difficultés dans les détails de l'exécution. L'homme impartial ne les déguise jamais, & une industrie active & courageuse parvient à les vaincre.

La suite à l'ordinaire prochain.

MATIÈRE MÉDICALE.

Manuel des goutteux & des rhumatisses, ou *l'art de se traiter soi-même de la goutte, du rhumatisme & de leur complication, avec la manière de s'en préserver, de s'en guérir & d'en éviter la récidive; par M.* GACHET, *Maître en Chirurgie, auteur de l'elixir anti-goutteux.* A Paris, chez M. Gachet, fils, quartier Saint-Denis, rue Beauregard, n°. 50, au premier, & chez le Boucher, libraire, quai de Gevres, 1786.

On doit louer dans cet ouvrage le zèle & les bonnes intentions que l'Auteur a mises pour combattre une maladie chronique contre laquelle on a si long-temps & si vainement cherché un remede spécifique; on sent bien que si les événemens répondoient dans tous les cas à l'annonce du livre, ce seroit un des plus grands présens qu'on ait jamais pu faire à l'humanité; mais quoique l'Auteur porte le caractère de la candeur & de la bonne-foi, quoiqu'il évite le langage fastueux des empiriques, & qu'il cherche à s'étayer des principes de la théori, on sent bien qu'il se laisse entraîner par une prévention trop favorable pour son elixr, & qu'il n'en limite point assez l'usage; on voit en effet que le tempérament, l'âge, la manière dont on a vécu, le climat, la complication de quelque autre maladie, doivent être susceptibles de variétés sans nombre, & ne peuvent admettre un seul & unique remède.

Dans les notions que M. Gachet donne sur la goutte, il ne s'est nullement arrêté aux ouvrages où cette maladie est développée avec profondeur, comme Sydenham, Musgrave, Vanswieten, Cullen, &c. S'il en avoit fait une étude suivie, il y a apparence qu'il se fût abstenu de nous donner un chapitre sur la démonstration théorique de la cure: on est & on sera encore long-temps sans pouvoir rendre la chose aussi claire que l'Auteur le prétend, & d'ailleurs en médecine comme dans toutes les sciences naturelles, tout ce que peut faire l'homme, c'est de bien étudier les phénomènes, de les classer avec ordre, de faire avec soin la distinction des cas différens, & d'appliquer les moyens que l'expérience & l'observation ont fait connoître. Or, à cet égard nous trouvons dans la nourriture végétale & dans l'exercice, variés suivant les circonstances, les deux plus puissans moyens de guérir dans un grand nombre de cas ou de prévenir la goutte: les expériences en ont été si souvent réitérées, qu'on n'a bas besoin d'en citer des exemples; mais il faut pour cela trouver un malade assez docile & assez courageux pour embrasser la réforme.

Ce n'est pas que l'elixir anti-goutteux de M. Gachet ne puisse être utile dans plusieurs cas, soit pour donner de l'energie aux organes de la digestion, soit pour soutenir ou préparer un effort salutaire de la nature; Sydenham, dans les dernières années de sa vie, n'avoit-il pas recours aux cordiaux comme aux vins de Canarie, ou aux vins rouges de France, & même à la thériaque pour soulager les symptômes de la goutte. M. Gachet rapporte dans son ouvrage plusieurs attestations en faveur de son elixir, & le ton de véracité qui règne dans son

séléniteuses des puits. La petite explication qu'il déduit de la décomposition de l'eau, prouve seulement qu'il a de la subtilité dans l'esprit, ou qu'il veut faire sa cour aux Chymistes modernes: s'il examine la chose de plus près, il se convaincra combien cette raison est peu fondée; de l'eau d'Arcueil laissée dans une bouteille avec le contact de l'air extérieur, s'est conservée long-temps & n'a point donné de *l'hepar sulphuris*, suivant l'expérience d'un Chymiste très-exact, tandis que l'eau filtrée de la Seine, rassemblée dans un vase très-propre, à la dose de neuf à dix pintes, s'est corrompue après quelques jours, & a donné une odeur hépatique très-forte. C'est donc à la petite quantité de matière extractive répandue dans l'eau de la Seine, & qui ne se trouve pas dans l'eau d'Arcueil prise à la source, qu'on doit la formation de *l'hepar sulphuris*. On répète dans ce moment-ci ces expériences pour pouvoir en parler d'une manière plus décisive.

ouvrage n'en laisse nullement douter; mais il seroit à désirer qu'on eût noté avec un soin égal les cas où ce remède a pu nuire lorsque les goutteux étoient dans des circonstances à devoir s'interdire les échauffans & les cordiaux. Un des grands inconvéniens attachés aux remèdes dont on fait un mystère, & pour lesquels leur auteur conserve une prévention trop marquée, c'est que leurs effets ne peuvent être nullement discutés, & qu'on ne détermine point les cas contraires à leur usage; au lieu que les remèdes connus & dont le débit n'est pas possédé à titre de propriété, comme le quinquina, le mercure, &c. ont été soumis à un examen sévère par les observateurs, & si on les applique maintenant mal-à-propos, ce n'est point la faute de la médecine, mais cela vient seulement de ce qu'on n'est point au niveau des connoissances acquises.

BIOGRAPHIE.

Recherches sur la vie & les ouvrages de Pierre Richer de Belleval, *fondateur du Jardin Botanique donné par Henri IV à la Faculté de Médecine de Montpellier en 1593, pour servir à l'histoire de cette Faculté, & à celle de la Botanique.* A Avignon, chez Albert Joli, imprimeur-libraire, près le Marché-Neuf, 1786.

La vie & les ouvrages de Pierre Richer de Belleval font le sujet d'un prix proposé par la Société royale des Sciences de Montpellier: l'Auteur des recherches que nous annonçons s'est proposé de fournir des lumières relativement à l'objet de ce concours; ceux qui s'intéressent à la gloire de l'école célèbre de Montpellier, peuvent trouver encore dans cet opuscule une foule de détails curieux sur cette école & sur le jardin de botanique, à l'époque du règne de Henri IV. On y trouve une érudition agréable & variée; nous devons au même Auteur les deux traités suivans, également recommandables par leur utilité, un esprit observateur & une grande étendue de connoissances.

ANNONCES.

TRAITÉ de l'Olivier, contenant l'histoire & la culture de cet arbre, les différentes manières d'exprimer l'huile d'olive, celles de la conserver, &c. Seconde édition, corrigée & augmentée. A Montpellier, chez Bascon, libraire, rue des Capucins, 1784. Volume *in*-8°. de 356 pages, sans la préface, imprimé en caractère *Cicero* non-interligné, avec des notes, sur du papier bâtard fin. Prix broché, 4 liv. 4 s.

LETTRES d'un Médecin de Montpellier à un Magistrat, sur la Médecine vétérinaire. Deux brochures *in*-8°. de caractère *petit-romain.* La première qui est de 65 pages, contient un plan général d'étude de cet art, avec un projet d'établissement d'une école vétérinaire à Montpellier. La seconde de 119 pages, renferme 418 articles qui sont les titres & les notices des ouvrages relatifs à la connoissance des animaux domestiques, & à celle de leurs maladies; elle porte le titre de bibliothèque vétérinaire. Prix de la première Lettre, 16 s. br. & la seconde Lettre, 1 liv. 4 s. br. A Montpellier, chez la veuve Gontier, lib. à la Loge; & chez Bascon, rue des Capucins.

TABLEAU des variétés de la vie humaine, avec les avantages & les désagrémens de chaque constitution, & des avis très-importans aux pères & aux mères sur la santé de leurs enfans de l'un & de l'autre sexe, sur-tout à l'âge de puberté, &c. par M. DAIGNAN, *docteur en médecine de l'Université de Montpellier, Médecin ordinaire du Roi, consultant des camps des armées & des hôpitaux de Sa Majesté, &c.* 2 vol. *in* 8°. A Paris, chez l'Auteur, rue Bergère, n°. 17, 1786.

Nous rendrons incessamment compte de cet intéressant ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

SALUBRITÉ PUBLIQUE.

Dissertation sur la nature des eaux de la Seine, &c. par M. PARMENTIER. (Second extrait.)

« Si la Seine, dit M. Parmentier, pût fournir à ses habitans un volume d'eau qui » ne fera borné que par l'étendue de leurs » besoins, n'est-il pas plus superflu qu'utile » d'aller chercher à grands frais une ressource dans les rivières du voisinage dont » l'eau, malgré toutes les précautions, aura » toujours les inconvéniens attachés aux » petites rivières ». Pour que ce raisonnement fût dans toute sa force, il faudroit qu'on eût dérivé un bras considérable de la Seine au-dessus de Paris, qu'on eût conduit cette partie des eaux dans un lieu assez élevé de cette Capitale pour les distribuer à volonté en un courant non interrompu; qu'une construction solide eût assuré la durée de cet établissement sans altération, & presque sans dépense, durant une grande suite de siècles: ce n'est qu'à ces conditions que l'eau de la Seine pourroit contrarier le projet de la conduite des eaux de l'Yvette, & que M. Parmentier pourroit prendre un ton tranchant & décisif; ce ton d'ailleurs s'accorde peu avec l'aveu modeste qu'il fait ensuite lui-même, que c'est à l'Académie des Sciences consultée qu'il appartient de prononcer.

M. Parmentier revient sans cesse sur les inconvéniens attachés aux petites rivières: il ne fait pas attention que c'est à l'exécution du projet à faire éviter ces inconvéniens: l'eau prise à la source de l'Yvette n'a point, suivant lui, le goût marécageux qu'on lui reproche: il expose d'ailleurs, d'après les idées de M. Deparcieux, les moyens d'empêcher que dans la suite de son cours elle ne contracte ce goût: & que servent ses éternelles déclamations contre les petites rivières? N'est-ce point un fait connu que dans toutes les villes possédées par les anciens Romains, le premier soin de ces conquérans étoit d'y conduire de petites rivières ou des ruisseaux pour servir à tous les besoins publics ou particuliers des habitans. Les restes des aqueducs qu'on admire encore dans quelques-unes de ces Villes, & dont on peut voir l'énumération dans le premier mémoire de M. Deparcieux, ne l'attestent-ils pas, & ces superbes monumens auroient-ils existé si on se fût arrêté à de misérables objections de quelque Rcteur sur les inconvéniens des petites rivières.

M. Parmentier n'est pas plus heureux dans les objets de comparaison qu'il prend pour prouver son opinion particulière: « Il dit » que la ville de Londres, au moyen de » neuf pompes à feu, se trouve arrosée & » fournie d'eau abondamment ». Or voici ce qu'on trouve formellement dans le premier

mémoire de M. Deparcieux. (Mémoires de l'Acad. des Sciences, ann. 1762.). « La meilleure eau qu'on boive à Londres, & elle est bonne suivant le dire de toutes les personnes qui en ont bu, est en partie celle d'une semblable rivière (à celle de l'Yvette) qu'on a dérivée pour l'amener à cette grande Ville par un canal d'environ 40 milles d'Angleterre, valant 33 milles toises de France, le tout fait avec beaucoup moins de soin que je n'en propose pour amener l'eau de l'Yvette à Paris ». Il ajoute dans son second Mémoire, que cette petite rivière bien inférieure à l'Yvette, & qu'on n'a pu conduire à un endroit assez élevé de Londres, a donné lieu à la construction des pompes à feu dans cette Ville.

Ce n'est point en adoptant la forme d'un plaidoyer qu'on éclaircit un point d'histoire naturelle : en faisant valoir les avantages des pompes à feu pour la distribution des eaux de la Seine, il falloit mettre en opposition ceux de la conduite des eaux de l'Yvette, comme, de pouvoir arriver à Paris dans un lieu élevé de 67 pieds 9 pouces au-dessus du sol de l'Eglise de Notre-Dame, de procurer un volume d'eau de 1200 pouces cubes, qui peut même être porté à 2000 à l'aide de quelques légers travaux, de former un établissement propre à subsister sans dépense durant une longue suite de siècles, de pouvoir établir des courans dans les rues, de contribuer à leur propreté & à la salubrité de l'air, &c. Au lieu de tous ces rapprochemens, M. Parmentier se borne à des éloges continuels en faveur de la Seine, à répéter que « cette rivière est la plus admirable de » toutes les rivières, & ses eaux les meilleures » de toutes les eaux ». Son enthousiasme va même jusqu'à lui attribuer des qualités contradictoires (1), lorsqu'il suppose qu'elle acquiert de la légèreté & une surabondance d'air en traversant l'enceinte de Paris.

Une discussion sévère de tout ce que contient la dissertation de M. Parmentier seroit aussi longue que cette dernière, ce qui feroit d'un seul mal en faire deux. Nous nous sommes bornés à quelques réflexions relatives à la conduite des eaux de l'Yvette. L'intérêt de la vérité demandoit cette réclamation contre le petit ouvrage d'un Chymiste connu, qui s'est laissé entraîner par sa grande facilité d'écrire, sans discuter avec soin les faits qu'il avance & qui a fait plutôt voir l'abus qu'on pouvoit faire du raisonnement en physique, qu'il n'est parvenu à démontrer des vérités nouvelles.

MÉDECINE-PRATIQUE.

A treatise on the asthma, by T. WITHERS, &c. *London*; c'est-à-dire, Traité sur l'asthme, par M. WITHERS, D. M. À Londres, *in-8°*. 1786.

C'est ici, comme le dit un critique Anglois, un vieux édifice avec une façade moderne & des ornemens à la mode, ou en d'autres mots, c'est ici l'ancien ouvrage de Floyer sur l'asthme, avec des explications prises des principes que se sont faits les modernes sur le systême nerveux. L'exposition des symptômes de l'asthme, est claire & judicieuse, comme on doit l'attendre de l'Auteur que M. Withers a pris pour modèle; les observations particulières qu'il rapporte sont souvent frivoles ou imparfaites, & les effets des remèdes sont visiblement exagérés.

L'Auteur cite avec appareil un grand nombre d'autorités comme celles de Gaubius, de Vanswieten, de Gregori, de Whytt & de Cullen, pour prouver que les appartemens chauds sont nuisibles aux personnes affectées d'asthme; il ajoute que dans sa propre pratique il a eu occasion de voir beaucoup de malades de cette espèce, & il établit comme une vérité qu'on ne peut contester que le plus grand nombre des asthmatiques aiment à la passion un bon feu, une chambre chaude, des vêtemens commodes & un lit chaud, ce qui les rendoit

(1) L'expérience fait voir qu'une eau devient plus légère à l'aréomètre en la privant de son air sous le récipient de la machine pneumatique; c'est ce qu'ont constaté à l'égard des eaux de Buffan, les Commissaires nommés par la Faculté pour l'examen des eaux de l'Yvette. En comparant l'eau de Buffan, privée de son air avec celle qui ne l'étoit pas, la première s'est trouvée de 2 pouces 1 ligne & demie, plus légère que l'autre, à l'aréomètre.

plus faciles à être affectés par un temps froid, humide ou variable; on sent que ces remarques, quoique justes, sont ridicules de la manière dont l'Auteur les présente; car, quel est l'homme qui n'aime pas en hiver un bon feu, une chambre chaude, &c.; il falloit seulement montrer l'importance d'être bien endurci aux impressions du froid, & bien développer ce principe, sans faire des réflexions frivoles & minutieuses.

Il nous semble que l'Auteur se trompe, en recommandant beaucoup les préparations d'opium. En effet l'asthme qui est le plus d'une nature purement spasmodique, a pour solution l'expectoration, & c'est par cette évacuation que ses accès se terminent le plus complettement. On trouve toujours que lorsque les symptômes de l'asthme sont soulagés par l'opium, ils reviennent ensuite avec une plus grande force, & qu'on ne doit en attendre une rémission que lorsque l'expectoration s'enfuit. La seule nouveauté qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Withers, est l'emploi des fleurs de zinc, dont cet Auteur prétend avoir eu des succès; mais les cas de pratique qu'il rapporte sont exposés avec tant d'emphase, & si dépourvus des circonstances nécessaires, qu'on ne peut presque en tirer aucune lumière. Ainsi on doit le mettre dans la classe des Compilateurs peu adroits, qui n'offrent presque rien de bon dans leurs ouvrages, que ce qu'ils ont pris des autres.

OBSERVATION,

Sur une Phthisie propagée par contagion.

M. Pichler, dans son Mémoire sur les maladies contagieuses, dit relativement à la phthisie, qu'elle ne se communique pas aussi facilement que plusieurs Auteurs le prétendent, par les chemises, les habits, les lits, &c. Il doit sans doute y avoir quelques différences suivant les climats chauds ou froids pour la contagion, puisqu'en Espagne & en Italie on est dans l'usage de brûler tous les meubles & les vêtemens d'une personne morte de phthisie: mais, quoi qu'il en soit, le cas suivant montre combien il faut être réservé à cet égard, & ne pas employer à l'usage des vivans ce qui a pu servir à un phthisique. Cette observation nous a été communiquée par M. Luzuriaga, Médecin de Bilbao en Espagne.

Une Religieuse mourut dans un Couvent de cette Ville, avec tous les symptômes de la phthisie au dernier degré. On brûla tous les meubles de sa chambre, on blanchit les murs, le plafond & la porte; on lava le plancher, on y laissa quelque temps une couche de sable, & bientôt après la chambre qui étoit dans une belle exposition fut choisie & habitée par une autre Religieuse très-saine & d'une excellente constitution. Deux mois après elle commença à maigrir: le dépérissement alla en augmentant, la poitrine fut attaquée, la toux devint de plus en plus incommode, enfin elle passa par tous les degrés de la phthisie, à laquelle elle succomba vers le 8me mois, à compter de son séjour dans la nouvelle chambre. Après sa mort, on prit les mêmes précautions que ci-devant par rapport à la cellule, c'est-à-dire qu'on brûla tous les meubles, qu'on blanchit les murs, &c. On crut que ce second événement tenoit à un vice héréditaire qui s'étoit développé par la suite de l'âge, & les précautions qu'on avoit prises ne laissant aucun soupçon de danger, on permit à une troisième Religieuse très-saine, d'habiter encore la cellule vacante qu'une belle position rendoit d'ailleurs fort agréable. Cette dernière fut encore la malheureuse victime de la phthisie durant le cours de l'année. On ne douta plus qu'il n'y eut alors dans la cellule un germe de contagion; on fit de nouvelles recherches, & enfin on s'avisa qu'on n'avoit ni changé, ni nettoyé le cordon qui servoit à ouvrir la porte pendant que la Religieuse étoit au lit, & qui avoit été successivement imprégné de la sueur des mains des malades ou d'autres émanations malfaisantes. On ôta ce cordon, on réitéra les autres précautions d'usage; & depuis environ cinq années, il y a une quatrième Religieuse très-saine, & très-bien portante qui habite la même cellule.

MATIÈRE MÉDICALE.

Dissertatio pharmacologica de antispasmodicis, &c. c'est-à-dire, Dissertation pharmacologique sur les antispasmodiques, qui a fait la matière d'un acte public dans les écoles de la Faculté de Nancy; par M. COSTE, 1787.

L'Auteur fait une division des spasmes relative à la constitution individuelle, c'est-à-

dire suivant qu'ils sont unis à un état de foiblesse & de relâchement, ou bien qu'ils existent avec un état de trop grande tension & de roideur : par-là il parvient à concilier les principes de pratique de certains Auteurs, dont les uns recommandent l'usage des toniques & des fortifians, & les autres ne vantent que les relâchans. C'est ainsi, par exemple, que M. Pomme commence d'abord la cure des affections nerveuses par des bains froids, & qu'il passe ensuite aux bains tièdes, aux clysteres, aux fomentations émollientes, aux eaux minérales acidules, aux ptisanes rafraîchissantes ; au contraire, dans le systême de M. Whitt il faut avoir recours aux substances aromatiques & volatiles, pour donner du ton à la fibre. L'Auteur de cette dissertation a bien reconnu qu'aucune de ces deux pratiques ne doit être exclusive ; mais qu'il faut employer tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant les circonstances particulières & le tempérament de l'individu.

Au reste, l'Auteur de la dissertation insiste avec raison sur les secours qu'on peut tirer de l'hygiène, comme d'un bon air, de l'exercice du corps, de la paix de l'ame, de la musique, des lectures agréables : moyens naturels qui feront toujours les antispasmodiques les plus puissans & les plus sûrs dans une foule d'affections nerveuses.

LIVRES ALLEMANDS NOUVEAUX.

NEVES chemisches archiv; ou nouvelles archives pour la Chymie, par L. CRELL, 5e vol. A Leipsick, 1786, *in*-8°. de 317 pages. Prix, 3 liv. 10 f.

AUMWALL alled, &c. Choix de tous les traités, ou dissertations sur les découvertes les plus nouvelles de la Chymie, par le même. 4 vol. A Leipsick, chez Weygand, 1786. *in*-8°. de 300 pages. Prix, 4 liv.

MEDICINISCHE bemerkungen, &c. Remarques de médecine & de chirurgie, sur diverses maladies de poitrine, du bas-ventre, &c. par C. G. Eschenbach. Troisième collection. A Leipsick, *in*-8°. de 276 pages. Prix, 2 liv. 15 f.

MAGAZIN fur die gesamte, &c. Magasin pour la médecine domestique, par J. C. FAHNER. Second tome, onzième cahier. A Erfurt, chez Reyser, 1786. *in*-8°. de 64 pages. Prix, 15 sols.

THEORETISCHE und pratische, &c. Instruction théorique & pratique sur l'art des accouchemens, par E. FORSTEN. A Leipsick, chez Junius, *in*-8°. de 308 pages. Prix, 2 liv. 10 f.

VERSUCH einer abhandlung, &c. Essai d'un traité sur la guérison & la nature de plusieurs sortes de tumeurs, par VAN GESSIHER, traduit du hollandois. A Leipsick, chez Veygrand, 1787. *in*-8°. de 198 pages. Prix, 1 liv. 16 f.

GRUNDSÆTZE der technischen chemie, ou Principes de chymie technique, par GMELIN. A Halle, chez Gebaucr, 1786. *in*-8°. de 750 pages. Prix, 11 liv.

CHEMISCHE grundsaize, &c. Principes de chymie docimastique, par le même. A Halle, chez Gebauer, 1786. *in*-8°. de 402 pages. Prix, 3 liv. 12 f.

UBER die arsenik, &c. De l'empoisonnement occasionné par l'arsenic, des secours qu'il faut employer, & de l'entremise judiciaire, par HAHNEMANN. A Leipsick, chez Crusius, 1786. *in*-8°. de 276 pages. Prix, 2 liv. 5 f.

ABHANDLUNG von den pharmaceutischen, &c. Traité des compositions pharmaceutiques, traduit du latin, par M. J. JACQUIN. A Vienne, chez Kraus, 1786. *in*-8°. de 179 pages. Prix, 1 liv. 4 f.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO II.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HISTOIRE NATURELLE.

Découvertes faites dans le Nord, de nouveaux Animalcules.

IL est curieux de voir l'esprit d'observation & les progrès de l'optique contribuer d'un pas égal à agrandir à nos yeux les deux extrêmes opposés, le systême Planétaire & celui des Animalcules : on vient de découvrir en Astronomie les deux satellites de la planète d'Herschel, & presque en même temps M. Fabricius, Naturaliste Danois, a annoncé un ouvrage posthume de M. Muller, dans lequel on trouvera 379 nouvelles espèces d'Animalcules, distribuées en 97 genres, provenues des infusions, des matieres végétales ou animales dans des eaux de rivière ou de mer. On donnera dans le même ouvrage, les gravures de ces Animalcules, dont quelques-uns même sont colorés; mais une autre découverte dans ce genre, qui intéresse encore plus la médecine, est celle des Animacules, qui constituent proprement la gale humaine. Il est vrai que leur existence avoit déja été constatée par Hauptman, Hafenretter, & surtout Bonomo. Linnée fit encore des observations pareilles, mais il ne mit point de différence entre les vers ou mites qu'on trouve dans la farine, & ceux des boutons de la galle. M. Wichman, médecin à Hanovre, a poussé plus loin ses recherches (1), & il a reconnu les caractères distinctifs de ces Animalcules, qu'on pourroit appeller Psoriques.

Ce n'est point dans les boutons jaunes, suppurans, qu'on peut appercevoir ces insectes, mais dans les petites cloches ou pustules, qui se forment d'abord, & renferment une espèce d'eau sans couleur : là un œil perçant découvre un petit point blanc, qui, pris avec la pointe d'un canif, se remue d'une manière très-sensible. Avant la formation des petites pustules, l'insecte se trouve dans la peau, dans une espèce de sillon rougeâtre & en plus grand nombre que dans les pustules; il se forme aussi de petits canaux qui se terminent quelquefois en plus grandes pustules. Jusque-là ce ne seroit qu'un objet de curiosité; mais l'Auteur se sert du caractère de ces insectes pour distinguer avec précision la gale des autres maladies de la peau qui se trouvent par-là en différer, soit par les causes & la nature, soit pour les moyens curatifs. Peut-être pousse-t-il trop loin ses principes, en rejettant tous les remèdes internes pour la guérison de la gale propre-

(1) *Ætiologie der Kræze; c'est-à-dire Etiologie de la Gale par Jean-Ernest Wichmann, Médecin de la Cour de S. M. Britannique, à Hanovre. A Hanovre, chez les frères Helwing.* in-8°.

ment dite, à moins, a joute-t-il, qu'il n'existe quelque corruption intérieure, ce qui arrive le plus souvent quand la gale est invétérée. Le soufre & le mercure sont les deux moyens extérieurs. Au reste cet ouvrage est très-digne d'être connu, & on doit en désirer une bonne traduction. La planche qui l'accompagne, représente l'insecte de la gale, d'après les observations de Bonomo & celles de l'Auteur.

MÉDECINE.

Elémens de médecine pratique de M. CULLEN, P. M., *traduits de l'anglois sur la quatrième & dernière édition*, avec des notes, &c. *par* M. BOQUILLON, *Docteur-Régent de la faculté de médecine de Paris, &c. tome II;* chez Barrois le jeune, quai des Augustins, & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers.

En annonçant en 1785, le premier volume de cette traduction, nous avons rendu justice à l'étendue des connoissances de M. Boquillon. Nous nous sommes seulement exprimés avec liberté sur la forme & les vices du plan qu'il a adoptés : nous soumettrons encore quelques réflexions au jugement des personnes faites pour penser par elles-mêmes.

Il arrive rarement que le mérite d'un professeur public ne soit exagéré ; ses disciples sont en général trop peu éclairés ou trop prévenus pour juger sainement ; & ils ont intérêt d'ailleurs de faire rejaillir sur eux la gloire de leur maître : ce n'est donc point sur la grande célébrité de M. Cullen, ni sur la rapidité avec laquelle on enlève ses ouvrages, qu'il faut prononcer, c'est d'après un examen impartial de ses écrits : aussi le premier traducteur l'a-t-il regardé comme un professeur habile qui a rédigé avec beaucoup de clarté & de méthode les principes de la médecine, suivant les notions des modernes sur le systême nerveux, & qui l'a enrichie de beaucoup de vues nouvelles, sans contribuer proprement à ses progrès par des découvertes réelles : il a donc cru qu'il suffisoit de présenter l'ouvrage sans aucun autre développement, puisque son principal mérite consiste, sur-tout dans l'ordre & l'enchaînement des matières, & qu'on doit être bien loin de vouloir en faire un code universel de médecine: les élémens de cette science, quel que soit leur mérite, ne peuvent servir que de point de ralliement; mais quand on ne veut point se contenter de connoissances superficielles, il faut toujours faire une étude sérieuse des traités particuliers faits par les observateurs, sur les maladies qu'ils ont approfondies.

L'autre traducteur en a jugé autrement : il a cru devoir joindre au texte, non-seulement la Nosologie du même Auteur, mais encore quelques réflexions puisées dans ses leçons manuscrites, & des résultats d'observations que le traducteur ne doit qu'à lui-même ; en sorte que l'attention du lecteur est partagée entre plusieurs objets, & ne peut qu'avec peine suivre l'enchaînement des principes de l'Auteur anglois. Les remarques que fait M. Boquillon peuvent-elles suffire pour éclairer un jeune homme dans la pratique (1), & ne font-elles pas capables de lui inspirer une confiance présomptueuse qui l'empêche de recourir aux ouvrages cliniques? M. Cullen s'étoit occupé pendant plusieurs années, à faire un extrait clair & méthodique du fruit de ses réflexions & de ses lectures, en écartant d'autres idées secondaires, ou des détails propres à embarrasser sa marche ; ajouter donc des remarques & des préceptes détaillés de pratique au texte original, n'est-ce point renverser le plan de l'Auteur, & ramener précisément les inconvéniens qu'il avoit su éviter? Il nous paroît que les seules notes dont un pareil ouvrage soit susceptible, seroient celles où on discuteroit les principes généraux, & les vues hypothétiques de l'Auteur : or, ce sont celles précisément que M. Boquillon a évitées.

OBSERVATION,

Sur l'efficacité des fleurs de Zinc, dans l'Épilepsie.

Les expériences qu'on a faites dans ces derniers temps, & les bons effets qu'on a

(1) On citera ici pour exemple une des plus longues notes : celle qui traite de l'usage du quinquina dans la Phthisie. Pour se convaincre qu'elle laisse presque tout à désirer dans cette question, on n'a qu'à lire depuis la 83e jusqu'à la 89e page de l'ouvrage de M. Quarin : *Animadversiones practicæ in diversos morbos.*

obtenus des fleurs de Zinc dans les affections spasmodiques, méritent des encouragemens: on a opéré par son moyen des guerisons de la Danse de Saint-Guy : nous avons dit dans le N°. précédent, que le même remede avoit été tenté pour la cure de l'asthme spasmodique, & qu'il étoit à desirer qu'on renouvelât les mêmes essais d'une maniere plus exacte. Voici encore une autre affection analogue, c'est-à-dire une epilepsie provenue d'une cause morale qui a été guérie par le même moyen ; elle est consignée dans le journal de médecine de Londres, ann. 1786. On la doit à M. Lind, médecin de l'hôpital royal d'Heslar.

Celui qui fait le sujet de l'observation étoit un jeune homme de 19 ans, qui avoit contracté l'épilepsie par une frayeur ; les premieres attaques de cette maladie qui duroit depuis environ trois années, revenoient régulièrement une fois en trois semaines ou un mois ; dans les derniers temps leurs intervalles étoient moins longs, & elles revenoient périodiquement une fois la semaine, chaque samedi. Une sensibilité nerveuse augmentée, & des pincemens convulsifs l'avertissoient de l'approche de l'attaque, vingt-quatre heures d'avance. On avoit essayé sans effet la saignée, les vésicatoires, le quinquina, la valeriane, & divers autres remedes que le malade disoit ne pas connoître. C'est dans ces circonstances que M. Lind, après lui avoir donné un purgatif, commença à lui faire prendre, soir & matin, cinq grains de fleurs de zinc, réduites en pillule avec la conserve de Kinorrhodon. La dose du zinc fut portée par degrés jusqu'à dix grains, ce qui étoit tout ce que l'estomac en pouvoit supporter.

Durant ce traitement l'accès qui survint à la fin de la première semaine, fut plus doux qu'à l'ordinaire. La semaine suivante, au lieu d'une vraie attaque, le malade n'éprouva qu'un accroissement de sensibilité nerveuse, & les pincemens convulsifs qui en avoient été ci-devant les précurseurs : ces derniers même ne commencerent pas le jour qui précédoit l'invasion du mal, comme c'étoit l'ordinaire ; mais ils se bornerent au jour même où l'attaque feroit survenue sans l'effet du remède. La troisième semaine les symptômes qui marquoient l'approche de l'attaque, furent encore moins considérables que dans la seconde. A la quatrième ils ne furent que très-légers : dès que le malade les sentoient il prenoit toujours une dose des pillules de zinc, qui éloignoit constamment toutes les apparences du mal. Quelquefois il trouvoit qu'une pillule suffisoit pour cela, & d'autres fois il en falloit deux ; si les symptômes revenoient, il prenoit deux & même trois pillules, jusqu'à ce que tout sentiment de mal-aise eût cessé. L'usage des pillules de zinc fut continué deux fois le jour pendant six semaines, & le malade n'eut alors aucun retour, ni des attaques, ni des symptômes qui les précédoient ; en sorte que les jours même qu'il avoit coutume de les avoir, il étoit aussi exempt de mal que les autres jours d'intervalle : & son état ne laissa plus rien à désirer vers la fin de la sixième semaine du traitement.

AGRICULTURE.

Mémoires d'Agriculture, d'Economie rurale & domestique, publiés par la Société royale d'Agriculture de Paris, année 1785. Trimestre d'automne, à Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1787. *in-8°.*

On trouve dans ce volume des extraits des délibérations prises par la Société royale d'Agriculture, & des rapports de divers travaux présentés à la même société. Viennent après cela les mémoires dans l'ordre qui suit :

Mémoire sur les bleds que l'on cultive dans quelque partie de la basse Normandie, par M. le Marquis de TURGOT.

Mémoire sur les moyens de conserver les vins, particuliérement dans les citernes, par M. FOUGEROUX DE BONDAROY.

Observations sur la culture du Trefle & du Sainfoin, pour en former des prairies artificielles par M. le Marquis de BULLION.

Mémoires sur les espèces de Pins qui sont à préférer pour reparer les parties de nos forêts dégarnies de chênes, par M. FOUGEROUX DE BLAVAU.

L'Auteur de ce mémoire, après avoir parlé de l'épuisement de nos forêts, propose de substituer au chêne, dans les endroits où il ne peut plus venir, & où il ne se trouve

plus que des bois ou arbustes de peu de valeur, des espèces de pins dont le bois seroit plus avantageux, & qui pourroient y croître étant bien moins délicats que le chêne sur le choix du terrein. Les espèces auxquels il faut donner la préférence sont les pins de Riga, ceux d'Ecosse, & ceux du Lord Weymouth, dont on peut trouver des graines chez les marchands grainiers de Paris, ou même de Londres, si on a des demandes considérables à faire. L'Auteur du mémoire expose la manière de récolter les graines des pins, & celle de les semer pour en faire ensuite des plantations.

Mémoire sur les avantages du commerce des Farines, par M. PARMENTIER.

Observations sur la culture & les usages économiques du Genêt d'Espagne, par M. BROUSSONET.

La culture de cet arbuste est très-importante, puisqu'elle peut avoir lieu sur le sol le plus aride, sur les côteaux les plus en pente, & où presque aucune autre plante ne peut végéter : elle est actuellement répandue dans presque toutes les montagnes du bas-Languedoc, où M. Broussonet a eu occasion d'observer ses usages économiques. Ses principaux avantages sont de raffermir le sol, & de retenir la petite portion de terre végétale qui se trouve sur des côteaux pierreux; de fournir en hiver une nourriture saine aux moutons & aux chèvres, & de pouvoir tenir lieu du chanvre en fournissant, par le rouissage, de la filasse dont on fait du linge. M. Broussonet propose encore de multiplier le genêt dans des enclos particuliers, & d'en former des espèces de remise pour nourrir pendant l'hiver les cerfs, les chevreuils, & même les lapins. Les abeilles tirent aussi en assez grande abondance une substance miellée du Genêt d'Espagne, & sa multiplication pourroit engager ses cultivateurs à augmenter le nombre de leurs ruches.

Observation sur la maladie qui attaque quelquefois les moutons qui ont mangé le genêt d'Espagne, par M. THOREL.

M. Thorel décrit avec soin les symptômes de cette maladie, mais il convient qu'ils dépendent de l'usage immodéré du genêt, & que les moutons qu'on conduit dans le bas pré, ou auxquels on donne, dans la bergerie, le genêt mêlé avec le regain, le foin, les vesces, les feuilles, &c. en sont exempts.

Mémoire sur le fourchet, par M. CHABERT.

C'est une maladie douloureuse & inflammatoire qui affecte la partie inférieure des jambes du mouton. Il faut en suivre la description & le traitement dans le mémoire même.

Observations sur la végétation, par M. le Baron de COURCET.

Extrait des observations faites dans les différens cantons de la Généralité de Paris, par MM. THOUIN & BROUSSONET.

Séance de la société royale de médecine.

La société royale de médecine a tenu le 27 février 1787, sa séance publique dans l'ordre suivant : le secretaire a dit : la société royale de médecine avoit proposé dans sa séance publique du 30 août 1785, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres fondé par le roi, la question suivante :

Déterminer dans quelles espèces, & dans quel temps des maladies chroniques, la fièvre peut être utile ou dangereuse, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement.

Ce sujet a été traité par un grand nombre de concurrens. Trois Mémoires ont sur-tout fixé l'attention de la Compagnie, qui leur a distribué des prix dans l'ordre suivant :

Elle a adjugé le premier prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 livres, à M. Pujol, docteur en médecine, à Castres. Le second prix consistant en une médaille d'or, de la valeur de 150 vres, a été décerné à M. Dumas, docteur en médecine, à Lyon.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 12.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

TABLEAU de la vie humaine, avec les avantages & les désavantages de chaque constitution, des avis très-importans aux pères & aux mères sur la santé de leurs enfans, de l'un & l'autre sexe, sur-tout à l'âge de puberté; où l'on fait voir qu'à cette époque, où la plupart des maladies ne doivent pas être considérées comme telles, mais bien comme des efforts salutaires de la nature, pour le développement des organes, & que les maladies graves doivent être traitées avec plus de ménagement & de circonspection qu'à tout autre âge. Par M. M. G. DAIGNAN, Docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin ordinaire du Roi, consultant des camps, des armées & des hôpitaux de sa majesté; ci-devant premier médecin des armées de Bretagne & de Genève. A Paris, chez l'Auteur, rue Bergère, n°. 17; 2 vol. in-8°. 1786.

LE bon mot de Rousseau sur la médecine: « *qu'elle vienne donc sans le médecin* », est souvent répété, quoiqu'il fût bien plus juste de les engager l'un & l'autre à venir ensemble, lorsque le médecin est vraiment observateur; car avec cette condition toutes les objections disparoissent: la marche de la nature est étudiée & respectée, & on n'a point à craindre l'effet perturbateur des remèdes prodigués à contre-temps, ou donnés sans intelligence. Parmi les médecins qui, depuis Hippocrate, se sont fait une loi invariable de suivre ces principes, on peut classer l'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons: il a de plus le mérite d'avoir fixé ses recherches sur l'époque la plus intéressante de la vie de l'homme; celle qui donne le complément à l'existence, & dont la révolution profonde influe si puissamment sur tout le reste de la vie. M. Daignan remarque avec raison combien il y a peu de jeunes-gens qui à l'époque de la puberté soient d'une bonne constitution, & qui promettent un homme fort & robuste: entre les diverses causes qu'il en donne, il compte la mauvaise éducation physique & morale des enfans, l'exercice du corps trop négligé, & la fausse application des préceptes & des secours de la médecine.

Le travail de la nature, à l'époque de la puberté, ne se marque pas seulement par un sentiment de mal-aise, des tiraillemens, des douleurs dans les jointures des membres, un certain engourdissement, la gêne, la tension douloureuse des aines, & autres affections analogues; il survient encore d'autres dérangemens plus marqués qui font recourir souvent à une application imprudente des remèdes, comme la lenteur dans les mouvemens, moins de souplesse & de vivacité, le trouble des digestions, un sommeil interrompu, des évacuations irrégulières, une grande pesanteur de tête, des vertiges, des mouvemens

fébriles, & même une fièvre assez violente : quelquefois le travail de la nature, dit M. Daignan, se fait avec trop d'énergie : il s'excite des hémorragies ou des hémophthisies, &c. d'autres fois quand la nature est inactive, foible & languissante, il se produit des affections catharrales, des fluxions de toute espèce, le rachitis, le scorbut, l'engorgement des glandes : dans tous ces divers cas, l'Auteur propose les indications qu'il faut remplir suivant la condition de l'individu, & l'attention suivie qu'on doit avoir de ne point contrarier le plan de la nature : l'état de crise où elle se trouve mérite la plus grande réserve : « si » dans ce moment, ajoute-t-il, on a recours » à des moyens actifs, si on saigne, si on » purge ; tandis qu'il n'est question que d'une » soustraction de nourriture, on jettera tout » dans le désordre. »

On trouve dans l'ouvrage de M. Daignan plusieurs observations intéressantes, qui viennent à l'appui de ses principes généraux. Il importe de donner une idée de quelques-unes d'entre elles.

Le fils d'un bourgeois, sujet dans son enfance à des affections humorales, étoit réduit à l'âge de 16 ans à ne paroître, par son état de foiblesse, qu'un enfant de dix ans. A cette époque il fut atteint de la fièvre dans le mois de mars : M. Daignan fut d'avis qu'il ne falloit point se presser de la guérir, & la regarda comme un effort puissant de la nature : un conseil aussi sage pouvoit-il être suivi par les parens ? on consulta de toutes parts, & M. Daignan fut absolument obligé de soumettre le malade à un traitement : il ajoute que, malgré tous les soins & les remèdes, la fièvre dura heureusement sept à huit mois. Parvenu à l'automne sans espoir comme sans apparence de guérison, on lui fit manger du raisin à ses repas, suivant le conseil du médecin. Il survint un cours de ventre quelque temps après, & la fièvre disparut entièrement. On lui fit faire quelques petits voyages, & le printemps suivant on le fit changer d'air : il s'est développé peu à peu, & sans être bien vigoureux, il a acquis la taille & la force d'un homme ordinaire.

M. Daignan ajoute peu après une histoire semblable d'une demoiselle qui, à l'âge de 12 ans, fut atteinte de la fièvre tierce, & dont elle ne fut délivrée que sept à huit mois après, malgré tous les remèdes qu'on mit en usage. Elle commença à se développer & à grandir sensiblement, même pendant la fièvre : elle s'est fortifiée à raison de son accroissement ; elle a été mariée d'assez bonne heure, & quoique délicate elle est devenue mère de deux beaux enfans, sans aucun accident.

L'Auteur ne se borne point à considérer les simples incommodités qui surviennent durant la puberté ; il passe aux maladies que diverses erreurs de régime, & sur-tout une vie trop sédentaire peuvent entraîner : c'est encore ici où des exemples particuliers mettent dans le plus grand jour les idées saines qu'il s'est formées sur l'économie animale, & les principes élevés qui dirigent sa pratique.

« Un écolier de rhétorique, fort appliqué sur-tout à la poésie qu'il aimoit passionnément, étoit sujet à une migraine périodique qui duroit plus ou moins, mais jamais au-delà de vingt-quatre heures, & cette migraine le saisissoit deux fois par semaine, le mercredi & le vendredi vers les cinq heures du soir, avec tant de violence, qu'il ne pouvoit rien faire, & qu'il étoit souvent obligé de se coucher. Ce qui le tourmentoit le plus c'étoit des envies fréquentes & des efforts qu'il faisoit inutilement pour vomir. Il vomissoit cependant quelquefois, mais jamais autre chose qu'une eau claire, ce qui le soulageoit. Las de cette sujétion, on lui fit beaucoup de petits remedes sans succès. On appliqua les vésicatoires, qui causèrent la fievre pendant quelques jours, avec un mal de tête affreux dans l'intervalle de la migraine qui ne tarda pas d'un instant, & qui fut plus forte. On en vint enfin à la saignée qui le soulageoit dans l'instant. On le saigna ensuite si souvent, qu'il s'apperçut que la saignée nuisoit à son tempérament & à son imagination, sans le guérir entièrement ; en conséquence il s'en abstint, mais trop tard. La migraine a continué jusqu'à 25 ans ; il n'a jamais acquis le degré de force qu'il devoit espérer, ni conservé la vivacité qu'il avoit auparavant. »

Un jeune abbé fut mis au séminaire à l'âge de 14 ans. Des aigreurs d'estomac, des flatuosités, un sommeil interrompu & suivi de sueurs abondantes, lui firent réclamer les secours d'un médecin qui le fit saigner & purger, & le réduisit à l'usage des bouillons & des eaux : les sueurs disparurent, mais le sommeil devint interrompu, & il succéda bientôt une insomnie opiniâtre & un amaigrissement marqué.

A cette époque M. Daignan prescrivit l'exercice du cheval, l'usage du vin amer, & le malade reprit dans peu son premier état de santé.

La doctrine des tempéramens, telle qu'on l'expose dans les bons ouvrages de médecine, est rapportée dans celui de M. Daignan, & considérée sur-tout dans son rapport avec l'âge de puberté : vient ensuite le chapitre de l'influence réciproque des affections morales, & des passions sur les tempéramens : ce premier volume est terminé par le développement des suites & des dangers qu'entraînent pour le reste de la vie, de mauvaises habitudes familières aux jeunes-gens de l'un & l'autre sexe : l'Auteur rapporte des observations particulières, dignes de figurer à côté du tableau effrayant qu'en ont fait M. Tissot dans son Onanisme, & M. Bienville dans sa Nymphomanie.

On donnera l'extrait du second volume dans un autre N°.

HISTOIRE NATURELLE.

Mémoire pour servir à l'histoire de quelques insectes connus sous les noms de termes, ou fourmis blanches; par M. H. SMEATHMAN, ouvrage rédigé en françois, par M. CYRILLE RIGAUD, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, & accompagné de figures en taille-douce. A Paris, chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, n°. 13, *in-8°.* de 63 pag. 1786.

M. de Buffon a prétendu donner un principe par lequel on peut expliquer toutes les actions des animaux, quelques compliquées qu'elles puissent paroître : mais l'embarras n'augmente-t-il point à mesure qu'on observe les variétés de leur instinct? le termès, espèce d'insecte très-répandue en Afrique, & très-digne de l'observation des naturalistes, en offre un exemple remarquable : la grandeur & la forme de leurs habitations étonnent le voyageur, leur police intérieure offre l'image d'un gouvernement régulier, où tout est prévu pour la défense & pour la conservation soit de l'individu soit de l'espèce.

Nous ne nous arrêterons point à faire connoître la structure de leurs habitations: les dégats qu'ils causent, leurs diverses métamorphoses, & les distinctions qu'elles produisent dans leur ordre social : tous ces détails, nécessaires pour donner des idées précises, doivent être suivis dans l'ouvrage même : on trouvera sur-tout admirable leur système combiné de défense contre les attaques de l'ennemi, l'ardeur avec laquelle le termès ouvrier répare les brèches, l'intrépidité avec laquelle le termès soldat se porte contre l'ennemi qui cherche à détruire l'habitation commune, la prodigieuse fécondité de l'individu femelle qui jouit de tous les attributs de la royauté, enfin l'espèce de prévoyance qui fait veiller à la conservation des nids des jeunes termes, précieux gages d'une postérité nouvelle.

M. Rigaud qui a rédigé l'ouvrage en françois avec beaucoup de soin, finit par ces réflexions judicieuses. La nature, dit-il, exerce sur tous les êtres un pouvoir conservateur; elle tourne leur foiblesse à leur avantage; de l'impossibilité de se défendre, naît le besoin de se rassembler, & de celui-ci naissent tous les chefs-d'œuvre de l'industrie. Les insectes, pour la plupart trop foibles pour résister aux causes de destruction qui les environnent de toutes parts, sont aussi de tous les animaux ceux qui présentent le plus d'exemples de ce genre d'association, qui montre dans leurs travaux le plus d'intelligence.

ANNONCES.

Œuvres de M. l'Abbé SPALLANZANI, Professeur d'histoire naturelle dans l'université de Pavie, membre de la société royale de Londres, des Académies des curieux de la nature, de Berlin, de Stockholm, de Gottingue, de Bologne, de Sienne, &c. contenant 1°. ses Opuscules de physique animale & végétale; 2°. son Traité de la digestion; 3°. ses Expériences sur la génération des animaux & des plantes, le tout traduit de l'italien, par JEAN SENNEBIER, bibliothécaire de la république de Genève. A Pavie, & se trouve à Paris, chez Pierre J. Duplain, Libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie françoise, 1787, 3 vol. in-8°. prix 15 liv. br. & 18 liv. rel.

C'est une édition soignée & complette des œuvres du célèbre abbé Spallanzani: la collection est des plus précieuses, relativement à la physiologie & à l'histoire naturelle, de l'aveu de tous les savans. Nous y reviendrons dans quelque autre N°. pour en donner des idées justes & précises.

NOTICE DES LIVRES DE FONDS
de l'Editeur PIERRE J. DUPLAIN, Libraire.

	l.	f.
ABRÉGÉ d'hist. naturelle imité de l'Allem. de M. Raff, par M. *Perrault*, 1786, 2 vol. in-8°. fig.	12	
Causes célèbres & intéressantes avec les jugemens qui les ont décidées, rédigées de nouveau par M. *Richer*, avocat au parlement. Paris, 1774, & suivantes, 20 volumes in-12.	60	
Description de l'Arabie, par *Niebuhr.* Amst. 2 vol. in-4°. fig.; reliés en un volume.	24	
Essai sur l'homme de Pope, en 5 langues, Angl. Lat. It. Fr. Allem. in-8°.	4	
Forster charactêres plantarum, Londini, 1776, in-4°. chartâ magnâ cum nonnullis figuris.	24	
Grammaire Allemande de *Gottsched*, in-8°.	4	
Autre à l'usage de la nation françoise, par M. *Junker*, in-8°.	5	
Histoire de Don Quichotte. Paris, 1752, 6 vol. in-12.	15	
Institutions de médecine pratique, trad. de l'anglois de M. *Cullen*, par M. *Pinel.* Paris, 1785, 2 vol. in-8°.	12	
Instructions sur les procédures civiles & criminelles. Paris, 1768, in-12.	2	10
Introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la médecine, traduite de l'anglois de *Macbride*, par M. *Petit Radel*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, avec beaucoup de notes. Paris, 1787, 2 vol. in-8°. On trouvera à la tête de l'ouvrage l'éloge de l'auteur, par M. *Vicq d'Azir*, & à la fin le rapport des commissaires de la faculté de Paris.	12	
Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples, ou Recherches historiques & critiques sur les mystères du paganisme; par M. le Baron de *Sainte-Croix*, de l'Académie des Inscriptions. Paris, 1784, in-8°.	5	
Mémoire sur les maladies contagieuses, par *Pichler*, 1786, in-8°.	3	
Œuvres complettes de *J. J. Rousseau*, 12 vol. in-4°. fig. g. p.	150	
Œuvres complettes de l'abbé *Spallanzani*, contenant 1°. ses Opuscules de physique animale & végétale; 2°. son Traité de la digestion; 3°. ses Expériences sur la génération des animaux & des plantes; le tout trad. de l'italien par M. *Sennebier.* Paris, 1787, 3 vol. in-8°. fig.	18	
N. B. Je vendrai séparément, les Expériences sur la génération, in-8°. fig.	6	
Œuvres de M. de Fontenelle, derniere édition de Paris, 11 vol. in-12, fig.	33	
Révolutions (Histoire des) d'Angleterre, pour servir de suite à celles du P. d'Orléans; par M. *Turpin.* Paris, 1786, 2 vol. in-12.	6	
Réglemens sur les scellés & inventaires en matiere civile & criminelle. Paris, 1756, in-4°.	10	
Reussi dispensatorium universale, 1786, in-8°.	6	
Soldat (le) citoyen. 1780, in-8°.	6	
Stoll (Maximiliani) medici doctoris, & Medicæ praxeos professoris publici, ratio medendi in nosocomio practico vindobonensi, Paris, 1787, 1 vol. in-8°. qui contient les trois de l'édition de Vienne, & en outre une table générale des matières.	7	10
Scriptorum latinorum de aneuris matibus collectio edente Th. *Lauth*, cum fig., 1785, in-4°. maj.	16	
Tableau de l'histoire générale des Provinces-Unies, par *Cerisier.* Utrecht, 1777 à 1774, 10 vol. in-12.	30	
Traité de l'Hydrocèle, sa cure radicale, & traitement de plusieurs autres maladies qui attaquent les parties de la génération de l'homme; par M. *Imbert Delonnes*, premier chirurgien de M. le Duc d'Orléans. Paris, 1785, in-8°.	6	
Traité de la cataracte; par le Baron de *Wenzel.* Paris, 1786, in-8°. fig. br.	3	12
Traité des droits honorifiques des patrons & des seigneurs; par *Maréchal*; nouv. édit. revue & augm. par M. *Sérieux.* Paris, 1772, 2 vol. in-12.	6	
Traité des fiefs; par M. *C. Pocquet de Livoniere.* Paris, 1771, in-4°.	10	
Traité des minorités, tutelles, curatelles, avec les réglemens & arrêts intervenus sur ce sujet; par J. M. *Meslé*, avocat au parlement. Paris, 1785, in-4°.	12	

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

NUMÉRO 13.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

ÉCONOMIE RURALE.

Année rurale, ou calendrier à l'usage des cultivateurs; à Paris, chez Cuchet, libraire, rue & hôtel Serpente, 1787, 1 liv. 10 sols broché, & 1 liv. 16 sols, franc de port, par tout le royaume.

On se propose de publier chaque année un ouvrage peu volumineux, & dans lequel les cultivateurs trouveront tout ce qu'on pourra réunir de plus intéressant sur l'agriculture : on trouve dans celui de cette année le tableau abrégé des travaux d'économie rurale & domestique, à faire pendant chaque mois, la traduction des pronostics d'Aratus, pour apprendre à prévoir les changemens du temps, les signes de ces mêmes changemens, tirés des essais météorologiques de M. Toaldo, des remèdes sur la carte du froment, l'indication des principales plantes, qui peuvent servir de nourriture aux différens animaux; enfin des principes généraux sur les secours à donner aux noyés, & autres asphixiés. Le même volume a l'avantage de contenir une notice de différens arrêts du conseil d'état du Roi, ou de la cour du parlement, donnés durant les années 1785 & 1786, relativement à l'agriculture. Un pareil ouvrage est très-propre à répandre les lumières sur la classe des cultivateurs trop souvent dirigée par une aveugle routine. On pourra en juger par quelque article détaché que nous allons en extraire.

Rien ne contribue plus à donner de l'accroissement aux jeunes arbres, que de les laver depuis le mois d'avril jusqu'en novembre, au moins une fois par mois. On se sert à cet effet d'une brosse à poil doux & mouillée, jusqu'à ce qu'on ait enlevé de dessus la tige & les branches principales la mousse & la terre. Le lavage rend l'écorce plus susceptible de s'imbiber de l'eau des rosées & des pluies, & de se laisser pénétrer par l'air, la chaleur, les rayons du soleil, qu'on sait être si nécessaires aux plantes. Il est très-utile à la végétation des arbres, de leur enlever la vieille écorce écailleuse & remplie de mousse qui les recouvre; cette écorce détachée en partie du tronc, est encore le repaire des insectes qui rongent l'arbre.

Opiat pour les vieillards épuisés par l'âge & les infirmités. Au mois de juillet & d'août, on recolte des glands de chêne avant leur parfaite maturité. On a le soin d'enlever la peau ou l'écorce qui recouvre l'amande, & on les pile dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'ils forment une espèce de pâte. On mêle pour lors une partie de cette pâte avec une égale portion de miel, on incorpore le tout & on en forme une espèce de conserve qui est gardée dans des pots de faïence, à la cave ou dans un endroit frais. On prend tous les matins en se levant une cuillerée à bouche de cet opiat, & on ne-

mange que deux heures après. On a vu plusieurs vieillards restaurés par ce remède, que sa simplicité met à la portée de tour le monde.

MÉDECINE ET CHIRURGIE.

A Treatise on the venereal Disease. By John Hunter. in-4°. *London. C'est-à-dire, Traité sur la maladie vénérienne, par M. Jean Hunter, &c. 1786.*

Le nom de l'Auteur doit suffire pour réveiller l'attention publique, & on ne pouvoit manquer de trouver dans ce nouveau traité des points de pratique finement discutés, des vues saines & lumineuses sur l'économie animale, la marche d'un esprit sage, mais fait pour abandonner les routes battues, & pour penser par lui-même: aussi cet ouvrage a-t-il fait la sensation la plus vive parmi les savans, lorsqu'il a paru l'année dernière en Angleterre, & on s'est empressé d'en faire une traduction françoise, qui doit paroître à Paris le mois prochain; quelques égards qu'on doive avoir pour le nom de l'Auteur, il n'importe pas moins de soumettre quelques-unes de ses opinions à une discussion sévère, & d'éviter la déférence aveugle qu'on a trop souvent pour une autorité imposante.

L'introduction de l'ouvrage se rapporte à certaines loix de l'économie animale suivant des vues particulières de l'Auteur. Il expose différentes espèces de sympathie, & c'est là qu'il tâche de montrer que les manières d'agir des maladies sont incompatibles l'une avec l'autre: comme, par exemple, quand une fièvre survient elle suspend la gonorrhée: qu'une personne soit attaquée de la petite vérole, & que la rougeole survienne, on apperçoit cette dernière éruption entre les boutons de la petite vérole, ces mêmes boutons s'arrêter dans leur marche & ne reprendre leur cours ordinaire qu'après la disparition de la rougeole: alors ils parcourent leurs périodes de même que si la rougeole n'eût point existé: on voit donc dans ce cas que les deux maladies ne peuvent avoir lieu en même temps, & que leurs actions semblent s'exclure: on pourroit encore en apporter d'autres exemples; mais la proposition est-elle aussi générale que M. Hunter le donne à entendre sur-tout pour les maladies chroniques? il est vrai, par exemple, que la fièvre hectique qui succède aux vapeurs ou à l'histerie portées au dernier degré, fait cesser tous les autres symptômes de convulsions & de spasme; mais l'on voit aussi quelquefois une vraie fièvre hectique combinée avec la maladie vénérienne: le scorbut ne se trouve-t-il point quelquefois au même degré que les maux vénériens dans le même individu? la médecine n'offre-t-elle pas d'ailleurs une foule d'exemples, de complications de maladies?

M. Hunter compare ensuite dans la même introduction les pouvoirs des différentes parties du corps, suivant qu'elles sont plus ou moins voisines du cœur, & suivant les variétés de leur structure: un des points qui fait admirer sa sagacité, est celui qui développe le traitement de la mortification ou de la gangrène dans les maux vénériens: on a coutume de donner alors des cordiaux, dit l'Auteur; mais il a de fortes raisons de croire qu'on devroit les proscrire, à cause de l'effet général qu'ils ont d'augmenter l'action de la partie sans donner plus de force réelle au malade, en sorte qu'il succede bientôt un plus grand degré de foiblesse, quand l'excitation passagère qu'ils ont produite a cessé; la mortification fait donc de nouveaux progrès. Le traitement topique est aussi mal entendu suivant M. Hunter, comme les scarifications faites sur les parties vivantes, les fomentations chaudes, l'application des baumes & des huiles essentielles: tous ces divers stimulans augmentent, suivant lui, l'action de la partie qui n'est déja que trop violente: c'est d'après ces principes qu'il recommande à l'intérieur l'usage du quinquina, comme propre à augmenter le systême des forces, & à diminuer l'action de la partie; l'opium a aussi ce dernier effet s'il n'a point l'autre: M. Hunter dit avoir vu de bons effets de l'un & de l'autre de ces remèdes donnés intérieurement à haute dose, ou employés comme topiques: tout ce qu'on applique sur des parties affectées doit être froid. Telles sont les vues que M. Hunter propose contre les mortifications qui succèdent à la maladie vénérienne.

M. Hunter, dans le corps de l'ouvrage, examine la nature du virus vénérien & ses effets; ce sont en général des vues fines & ingénieuses, & des résultats d'une pratique profondément réfléchie: suivant lui la maladie vénérienne devient quelquefois la cause immédiate de

quelqu'autre maladie, dont le germe préexistant est alors développé : le mal vénérien n'agit point dans ce cas par une propriété spécifique de son virus, mais par l'effet général qu'il a de détruire les actions naturelles, en sorte qu'au moment ou la cure paroît complète, l'autre maladie se déclare: M. Hunter dit avoir vu quelquefois cette tendence si forte, que le germe caché se développoit même avant la fin de la cure antivénérienne, & durant le traitement mercuriel les symptômes empiroient. Si alors il s'attachoit à combattre la nouvelle disposition, le mal vénérien se renouvelloit, & ces effets avoient alternativement lieu: dans de pareilles circonstances il est heureux de pouvoir mener de front les deux traitemens, au lieu que l'embarras augmente quand ils sont d'une nature opposée. Si la maladie vénérienne se porte sur les poumons, quoiqu'on puisse corriger cette disposition, la phthisie peut en être la suite, & de la même maniere, quand les os sont affectés ou le nez, des tumeurs scrophuleuses ou la fistule lacrymale peuvent s'en suivre, quoique le mal vénérien ait été guéri.

La suite dans un autre numéro.

HYGIÈNE.

Une vie inactive, après de longues fatigues, est-elle dangereuse? (an post (1) longas defatigationes subito instituta vita deses, periculosa?)

La solution de cette question est précédée des principes généraux, sur les dangers de tout passage brusque d'un genre de vie à un autre opposé: l'Auteur expose les effets d'un travail immodéré, leur influence sur l'économie animale, & les dérangemens qui peuvent s'en suivre quand on fait succéder soudainement une vie inactive. Ces vues générales sont encore rendues plus sensibles par des exemples particulières: voyez, dit-il, le laboureur continuellement livré à des travaux durs & pénibles, parvenir cependant, plein de santé & de vigueur, à une extrême vieillesse: mais si devenu plus fortuné, il cesse d'exercer ses membres, il éprouve mille infirmités renaissantes qui ne sont dues qu'à la vie inactive qu'il a embrassée: l'exercice du corps doit alors lui tenir lieu de tout médicament; c'est-à-dire, que ce qui étoit auparavant le soutien de sa santé, servira à la lui rendre. Voyez de même le négociant qui a acquis une grande fortune, au prix de son travail assidu & de ses courses continuelles: veut-il en jouir dans la retraite? son bonheur se trouve empoisonné par des maladies humorales ou nerveuses. Le soldat, endurci à toutes les intempéries des saisons, à des marches forcées, & aux extrémités les plus dures, trouve dans les horreurs de la guerre un accroissement de vigueur & de force. Mais si la paix ramène la tranquillité & l'inaction, ses douceurs sont bientôt troublées par des fievres de différente nature, de fausses péripneumonies, le scorbut, & d'autres maladies qui font quelquefois autant de ravage parmi les troupes que peuvent en faire les armes de l'ennemi. Le passage des Alpes, & les fameuses journées de Trébies, de Trasimène & de Cannes, ne firent que rendre l'armée d'Annibal plus redoutable: mais sa perte fut de se plonger à Capoue dans le repos & les délices.

(1) *Quæstio medica Cardinalitiis disputationibus, mane discutienda in scholis medicorum die prima mensis martii, an. 1787, proponebat Maria-Antonius Petit, celub. facul. méd. Par. Baccalaureus.*

MATIÈRE MÉDICALE.

On trouve dans les affiches de Provence un avis sur une liqueur purgative & rafraichissante qui se vend 3 liv. la bouteille, & dont l'Auteur ne manque pas d'exalter les propriétés. Ce purgatif admirable a, selon lui, *le pouvoir & la vertu de s'attacher & faire sortir les anciennes obstructions vicieuses, difficiles à remuer, source de tous les maux anciens & nouveaux.*

Il est singulier qu'on veuille encore faire un mystère des purgatifs, pendant que les moindres connoissances en pharmacie peuvent en fournir sous les formes les plus variées: en voici un qui est connu sous le nom de *ptisane dépuratoire*, & qu'un pharmacien de Paris a mis fort en vogue dans ces derniers temps.

℞ Rapure de Gayac,
Racine de Squine,
Racine de Salsepareille,
Rapure de Sassafras, } de chaque deux gros.

Fleurs de Senné mondé, trois gros.
Fleurs de Pêcher, deux gros.

On fait infuser le tout durant la nuit dans une chopine d'eau bouillante, & le matin on y fait fondre deux onces de miel de Narbonne. La liqueur ainsi préparée sert pour trois jours, en en prenant un verre à froid, chaque matin. Quelquefois le premier est sans effet sensible, & même le second; mais il arrive rarement que le troisième ne produise une évacuation abondante : au reste, ce purgatif, qui pourroit d'ailleurs être simplifié, est commode, de nul danger, & n'empêche point de vaquer à ses affaires à l'ordinaire. Dans les campagnes on peut parfaitement substituer la rapure du bois de buis, & de genièvre, à la dose de quatre onces chacun, à la place des quatre bois sudorifiques, qui entrent dans la recette.

Suite de la séance de la Société royale de médecine.

Le mémoire latin envoyé avec l'épigraphe suivante : *A duplici errore cavere oportet neque vires naturæ spernere, neque nimis religiosè colere ; Greg. in conspect.* M. a paru devoir mériter à son Auteur le troisième prix; mais à l'ouverture du cachet, la société a trouvé que deux médecins s'étoient réunis pour la rédaction de ces recherches; cette circonstance imprévue a donné lieu à une délibération d'après laquelle on a offert à chacun d'eux une médaille d'or, de la valeur de 100 livres; les deux Auteurs de ce mémoire, sont MM. Van-Leeuwen & Van-Der-Eem, docteurs en médecine à Amsterdam.

L'*accessit* a été partagé entre M. Mezler, docteur en médecine, à Gengenbach, près Strasbourg, & M. Moublet-gras, docteur en médecine, à Tarascon, en Provence.

La société avoit annoncé qu'elle distribueroit dans cette séance des prix aux Auteurs des meilleurs mémoires sur la Topographie médicale des différens cantons & provinces; parmi ceux qu'elle a reçus, elle en a distingué six, aux Auteurs desquels elle a décerné des prix de la valeur d'un jetton d'or dans l'ordre suivant :

1°. M. Garnier, docteur en médecine à Neuf-Château, en Lorraine.

2°. A M. Ycard, docteur en médecine, à Bagnols, en Gévaudan.

3°. A M. Gerard, docteur en médecine, à Cotignac, en Provence.

4°. A M. Daquin, doct. en méd. à Chambery.

5°. A M. le chevalier de la Coudraye, résident aux Sables d'Olonne.

6°. A M. Tudesc, docteur en médecine, à Cette.

La société continuera de distribuer des prix aux Auteurs des meilleurs mémoires qui lui feront envoyés sur la Topographie médicale.

Parmi les mémoires de médecine pratique adressés depuis la dernière séance publique, la Société Royale en a distingué deux, dont elle a arrêté qu'il seroit fait aujourd'hui une mention honorable. Ces mémoires sont, l'un, de MM. Rebiere, maître en chirurgie à Brive, en bas Limousin, sur la rage, avec un journal du traitement fait à dix-sept personnes mordues par un loup enragé; l'autre de M. Pujol, docteur en médecine à Castres, sur une fièvre puerpérale, suivie d'un épanchement laiteux dans l'épiploon, & d'un dépôt terminé par une fistule au nombril.

La société informée que plusieurs médecins ont fait, sur les maladies nerveuses, & en particulier sur l'hystéricisme & l'hypocondriacisme, qui ont été le sujet d'un de ses prix, des recherches très-étendues, qui n'ont point été achevées assez tôt pour être envoyées au concours; elle les invite à les lui faire parvenir, elle leur donnera, si elle en est satisfaite, des marques publiques de son estime.

La société propose, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer, 1°. *S'il existe des maladies vraiment héréditaires, & quelles elles sont;* 2°. *S'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées.*

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

ÉPIDEMIE.

Description de la maladie qui afflige la paroisse de Vessey, en Bretagne, depuis la fin de janvier, jusqu'au présent jour seizième mars 1787.

LA mortalité qu'a causée & que cause encore cette maladie, a engagé M. Champfleuri médecin des épidémies en Bretagne, à demander des lumières sur sa nature : nous allons exposer la description qu'il en donne.

Les avant-coureurs en sont, 1°. des alternatives de froid & de chaud, qui sont suivies d'une moiteur d'un moment. 2°. Des vertiges; un grand mal de tête, & des douleurs dans les bras & sur-tout dans les jambes. 3°. Une perte d'appétit qui augmente de jour en jour. Il survient bientôt un frisson plus ou moins fort, suivi, dans différens individus, d'une fièvre plus ou moins considérable. Presque tous les malades se plaignent alors d'un point de côté qu'augmente une petite toux sèche qui se met de la partie; le mal de tête en devient aussi plus violent. Les redoublemens de cette fièvre ont lieu tous les soirs, & durent jusqu'au lendemain matin, avec un délire tranquille, pendant lequel les malades balbutient certains mots sans aucune suite. Ceux dont la douleur de tête n'est pas vive, tombent dans l'espèce d'assoupissement connu en médecine sous le nom de *Coma Somnolentum*. Un symptôme général de tous les malades est une amertume considérable de la bouche.

Au reste, l'aspect du malade est d'un mauvais augure ; ses traits sont défaits, son regard triste, & son teint d'un jaune tirant sur le noir. La langue est très-sèche, & noirâtre seulement au milieu, les urines sont très-rouges & les selles extrêmement fétides & variées en couleurs : on y remarque même des vers depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie. Le pouls en général est foible & lent, & peu différent de l'état naturel. Parmi les autres symptômes graves qui affectent certains malades, on observe aussi que le pouls est petit, sans ressort, & irrégulier. Près des deux tiers des malades offrent sur leurs corps des taches rouges semblables à des morsures de puces, & ces taches deviennent noirâtres lorsque la maladie prend une terminaison funeste.

Quelquefois le mal se porte sur le foie ou la rate, ce qui produit un flux de ventre violent, pendant lequel il survient une toux sèche qui fatigue extrêmement le malade : un sentiment douloureux à la racine de la langue se joint alors aux autres symptômes, ainsi qu'un engourdissement dans la cuisse & la la jambe du côté opposé.

Remarques du Rédacteur. Il est à désirer que M. Champfleuri nous donne encore

une expofition plus détaillée de la maladie, & qu'il y joigne le traitement qu'il a fuivi: cependant, ce qu'il en dit fuffit pour la faire claffer au nombre des fièvres bilioso-putrides, qui règnent quelquefois dans les campagnes, & dont le foyer eft dans les premières voies: on peut en voir un exemple dans celles dont M. Dufot donna la defcription en 1770, & qui dominèrent cinq ans dans le Laonnois. On y trouve à peu près les mêmes caractères que dans celle qui règne actuellement à Veffey. Le tartre émétique donné les premiers jours, la boiffon d'une fimple ptifane faite avec les feuilles de piffenlit le miel & un peu de vinaigre, les lavemens & les bains de pieds fouvent employés, le vin de quinquina pour foutenir les forces après l'effet des remèdes évacuans, l'attention de faire tenir les malades hors du lit le plus qu'il étoit poffible: tels furent les moyens qui furent fuivis des fuccès les plus conftans & les plus atteftés. La faignée fut abfolument profcrite après qu'on eût remarqué qu'elle ne produifoit que de mauvais effets. On peut voir auffi dans l'ouvrage de M. Stoll (1) les moyens que l'expérience a conftatés pour le traitement de ces fièvres gaftriques accompagnées de fymptômes de pleuréfie, qui n'ont abfolument qu'un caractère bilieux & nullement inflammatoire.

Mais, pour ne laiffer rien à défirer fur un objet auffi important, je vais rendre compte d'une differtation qui a paru à Gottingue l'année 1784, & ou l'on trouve la defcription & le traitement d'une fièvre putride épidémique parfaitement analogue à celle que M. Champfleuri fait connoître: l'Auteur la défigne fous le nom de fièvre pétéchiale, à raifon des éruptions pourprées qui eurent lieu.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Obfervationes de febre petechiali, &c. c'eft-à-dire, obfervations fur une fièvre avec des pétéchies, par M. ALTHOF, *à Gottingue, in-8°. de 48 pag.*

Le village où cette fièvre eut lieu fe trouve peu éloigné de Gottingue & porte le nom d'Ellersbanfen. L'Auteur en donne la topographie, & il paffe enfuite à la defcription de l'épidemie, après l'avoir foigneufement obfervée fur plus de 75 malades: les commencemens avoient été dabord lents durant l'hiver, mais elle ne parut dans toute fa force que vers le mois de février: on n'a pas befoin d'infifter fur tous les fymptômes qui fe manifeftoient avant l'invafion de la maladie comme des laffitudes, des douleurs de tête avec des friffons, le dégoût, des naufées, un fommeil troublé, la langue sèche, la conftipation, la pâleur du vifage, les traits défigurés, &c. Vers le troifième ou le quatrième jour, le malade éprouvoit des alternatives de froid & de chaud, la langue fe couvroit d'une croûte jaunâtre; le mal de tête devenoit très-violent, avec des vertiges & une tenfion douloureufe dans ce qu'on appelle la foffette du cœur. Vers le cinquième ou fixième jour, il furvenoit une toux sèche affez violente, & dans quelques-uns, un point de côté qui offroit toutes les apparences d'une pleuréfie; il y avoit vers le foir un redoublement marqué, qui duroit quelquefois jufqu'au lendemain matin.

Vers le quatrième, quelquefois le cinquième, le fixième ou le feptième jour, on remarquoit à la peau des taches pourprées, égales ou plus grandes que la tête d'une aiguille: quelquefois auffi elles furent remarquées dès les premiers jours, & elles difparurent enfuite: les extrémités fupérieures & inférieures en furent fur-tout affectées; leur couleur étoit quelquefois un rouge pâle, d'autres fois d'un beau pourpre, ou enfin d'un rouge tirant fur le noir. Le fecond jour ou le troifième après l'éruption, elles fembloient difparoître: quelquefois auffi elles perfiftoient jufqu'à la terminaifon de la maladie: tous les malades n'offroient point ces taches pourprées; ceux qui en furent exempts, eurent des fymptômes moins graves: leur éruption ne parut produire aucun foulagement dans les autres.

Au refte, les fymptômes empiroient de jour en jour. Les malades paroiffoient plongés dans le fommeil jour & nuit; & durant cet affoupiffement, ils balbutioient & fembloient

(1) *Maximiliani Stoll medici doctoris & medicæ praxeos profefforis publici ratio medendi in nofocomio practico vindobonenfi nova editio accuratior & emendatior, &c. Parifiis apud Petrum J. Duplain, bibliopolam, cour du Commerce 1787.*

rêver. Ils déliroient aussi durant l'état de veille : pendant le progrès de la maladie, la croûte de la langue prenoit une couleur de plus en plus foncée & noirâtre. Le pouls étoit petit & inégal, & en le touchant on éprouvoit la sensation d'une chaleur mordicante : la respiration étoit laborieuse, & les efforts de toux vains. Plusieurs malades rendirent des vers par les selles : enfin des yeux concaves, le nez en pointe, & les lèvres livides offroient un aspect d'un sinistre augure : M. Althof rapporte ensuite les symptômes qui annonçoient une mort imminente ou une terminaison heureuse.

Le même médecin dirigé d'ailleurs par les conseils de M. Richter doyen de la faculté de Gottingue, eut recours dès les premiers temps à l'émétique, & avec un tel succès, que sur plus de 70 malades, il n'en périt aucun de ceux qu'on eut soin de faire vomir durant quelqu'un des quatre premiers jours de la maladie. M. Althof donnoit trois grains de tartre émétique dans une solution d'autant de gros de sel de glauber (1), & de trois onces d'eau de fontaine, il en faisoit prendre par cuillerées chaque quart d'heure ; ce qui faisoit rejeter une grande quantité de bile verte mêlée de pituite, & ce qui étoit suivi de quelques selles très-liquides. Lorsque le malade avoit une forte diarrhée, on substituoit l'ypékakoanha au tartre émétique. Quelquefois l'un ou l'autre de ces remèdes suffisoit ; mais lorsque la fièvre se renouvelloit après le vomissement, ainsi que les signes de saburre, on faisoit boire abondamment de la ptisane d'orge, édulcorée avec le miel, & rendue acidule avec un peu de vinaigre : on purgeoit trois jours après avec la manne, le tamarins, & quelque sel neutre, ou bien on répétoit l'émétique. M. Althof se plaint que les circonstances ne lui aient point permis de faire recourir aux clystères autant qu'il l'auroit désiré. De temps en temps il faisoit dissoudre du sel ammoniac dans la ptisane d'orge, & il répétoit une seconde fois le purgatif ci-dessus. La crême de tartre fut aussi employée dans les cas d'une grande putridité dans les premieres voies : l'esprit de mindérer uni avec la manne produisit aussi de très-bons effets sur les constitutions phlegmatiques : enfin le quinquina fut donné dans certains cas, pour remédier à la prostration des forces & aux effets de la putridité : on en vint aussi quelquefois à l'application des vésicatoires. La durée de la maladie, quand elle parcourut ses périodes, fut environ de 20 jours, & de quatre ou cinq semaines dans quelques cas graves.

D'après ce traitement méthodique, sur 75 malades que M. Althof eut à traiter, il n'en périt que cinq, soit par leur peu de docilité à suivre les avis du médecin, soit par les effets de la pauvreté, ou la nature trop grave des symptômes.

(1) *Voyez sur ce mélange le N°. 26 de la Gazette de Santé, année 1786.* On peut aussi donner une solution simple de tartre émetique, en faisant boire de l'eau tiède après chaque vomissement.

BOTANIQUE.

D. Jo. Davidis Schoepf, &c. Materia medica Americana ; c'est-à-dire, Matière médicale Américaine, qui traite principalement du règne végétal, par M. Jean David Schoepf, médecin aulique & militaire du sérénissime Margrave de Brandebourg - Culmbach, membre du collége de médecine, à Erlangue, chez Palmins, à Strasbourg, chez Kœnig, 1787, *in*-8°. de 170 pages. Prix 2 liv.

Plusieurs années de résidence dans l'Amérique septentrionale, ont mis M. Schoepf dans le cas d'y observer les plantes utiles à la médecine, à l'économie & aux arts. Ce traité offre donc les plantes d'un usage reconnu, rangées suivant la méthode sexuelle du chevalier de Linné ; chaque article est conforme à l'ordre que ce savant Naturaliste a adopté dans sa matiere médicale ; c'est-à-dire, qu'à la phrase & au nom spécifiques, sont ajoûtés ceux d'un usage vulgaire en Angleterre, le traitement pharmaceutique, quelques synonymes, l'indication du lieu natal de chaque végétal, ses qualités, vertus & usages, tant médicinaux qu'économiques. S'il y a beaucoup de ces plantes communes aux deux hémisphères, il y en a un grand nombre indigène à l'Amérique, & qu'il seroit fort facile de naturaliser en France, puisque les dégrés de température sont à peu près les mêmes pour les deux contrées.

Faisons connoître quelque plantes américaines utiles :

1°. La *Cinoglosse de Virginie* a ses feuilles ovales, amplexicaules ; elles sont vulnéraires stiptiques. Les Virginiens s'en servent pour suppléer au tabac à fumer, elles sont moins fortes, sa racine est en usage contre la diarrhée, & contre toutes sortes d'écoulemens.

2°. Le *Tulipier*. (*Liriodendron tulipifera. L.*) Ce charmant arbre appartient à la nouvelle Angleterre & à la Floride. Il s'est assez bien acclimaté en France, puisqu'on le rencontre souvent dans les jardins des curieux. Les Américains font usage de la racine, de l'écorce, de la semence ; sa racine est jaunâtre, cassante, un peu âcre, & fébrifuge. L'écorce est vermifuge, la semence apéritive. L'écorce de la racine, infusée dans de l'esprit de vin, est un bon médicament contre les fièvres intermittentes, les rhumatismes & la goutte. Les feuilles concassées appliquées sur le front guérissent les maux de tête ; l'onguent préparé avec les bourgeons est employée contre la gangrène & l'inflammation.

3°. L'*Eperviere de Gronovius* ; (*Hierracium gronovii. L.*) est originaire de Pensylvanie & de Virginie. Elle est vivace, & sa racine est recommandée contre les douleurs de dents.

L'*Aulnée d'automne* ; (*Helenium autumnale. L.*) naît spontanément dans le Canada, & la Virginie. On la trouve dans les jardins botaniques d'Orléans & de Nancy. C'est une plante vivace qui est amère ; c'est sans doute pour cela qu'on lui attribue la propriété de guérir la fièvre.

5°. Le *Noyer noir de Virginie* occupe une grande place tant par ses vertus médicales que pour l'explication de ses usages dans la teinture & les arts.

Suite de la séance de la Société royale de médecine.

Ce prix sera distribué dans la séance publique de la fête de Saint-Louis 1788 ; les mémoires seront remis avant le premier de mai de cette année ; ce terme est de rigueur.

La société propose, pour sujet d'un second prix de la valeur de 600 livres, dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante :

Déterminer par l'observation, quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes, & des pays marécageux, soit pour ceux qui habitent dans les environs, soit pour ceux qui travaillent à leur desséchement, & quels sont les moyens de les prévenir & d'y rémédier.

Ce prix sera distribué dans la séance publique du carême de 1789. Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier de cette année ; ce terme est de rigueur.

Les mémoires qui concourront à ces prix seront adressés francs des port à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel de la société royale de médecine, rue des Petits-Augustins, n°. 2, *avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, & la même épigraphe que le mémoire.*

La suite dans un autre numéro.

Errata des numéros précédens.

Page 41, colonne première, ligne 20, au lieu de 97 genres, *lisez* 17 genres.

Page 49, colonne première, ligne 24, carte du froment, *lisez* carie du froment.

Page 51, colonne première, ligne 41, particulières, *lisez* particuliers.

Page 52, colonne première, lignes 14 & 15, quatre onces, *lisez* quatre gros.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

ANNÉE MÉDICALE.

Nouvelles instructives bibliographiques, historiques & critiques de médecine, chirurgie & pharmacie, pour l'année 1787, ou Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoissances & à l'abri des erreurs relatives à l'art de guérir; dédiées à S. A. S. Mgr le duc d'Orléans, premier prince de sang, par M. Retz. (1) tome III; à Paris chez Méquignon, l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie, 1787, in-18. broché 3 livres, & relié 3 liv. 10 sols.

L'ANNÉE littéraire offre en médecine, comme dans toutes les autres sciences naturelles, très-peu d'ouvrages marqués par l'esprit d'observation, un grand nombre de compilations faites avec plus ou moins d'adresse, & une foule de brochures éphémères, fruits de la jactance & du charlatanisme: au milieu de cette énorme cohue les journaux font entendre leurs voix, ils s'expliquent avec plus ou moins de franchise, de zèle ou de lumieres, & blessent souvent l'amour-propre des Auteurs: mais comme on ne peut point supposer que ces mêmes journaux jouissent du privilège exclusif d'être infaillibles, voici encore un autre ouvrage qui semble exercer une dictature suprême sur les Auteurs, les compilateurs, les charlatans, les nouveaux remèdes & les journaux, d'où résulte une espèce d'année littéraire de la médecine. Les jugemens de son auteur, qui eux-mêmes ne doivent point être toujours exempts des foiblesses de l'humanité, tourneront en général aux progrès de l'art de guérir. La discussion ne peut être qu'utile aux sciences naturelles, sur-tout quand on s'exprime avec une liberté noble & décente; elle sert à former le goût & à secouer le joug de l'autorité, si souvent funeste en médecine. La critique a d'ailleurs beau faire: les bons ouvrages échappent au naufrage général, & les mauvais ne surnagent qu'un instant, pour tomber ensuite dans un oubli éternel.

Les principaux articles contenus dans l'ouvrage que nous annonçons, sont les constitutions de l'atmosphère considérées comme causes des maladies populaires, les constitution des climats considérées sous le même rapport, avec un projet de géographie médicale, le rapport de 66 ouvrages nouveaux publiés en 1786, les remèdes à l'index prescrits

(1) *Ce tome fait la suite des tomes premier & deuxième publiés déja pour les années 1785 & 1786.*

par les chirurgiens, les accoucheurs, &c. enfin quelques traits de jonglerie. M. Retz doit s'attendre à être jugé avec la plus grande sévérité par les gens de l'art dont plusieurs croiront devoir faire appel de ses jugemens. La plus exacte impartialité est sur-tout nécessaire pour ne point donner prise à de justes réclamations. (1) Les hommes ne se soumettent point aisément aux décisions d'un censeur suprême, & ce n'est que par la plus sévère vigilance sur ses propres productions qu'on peut se faire pardonner ce zèle : on en a une preuve dans une diatribe très-amère qui lui a été adressée l'année passée : quoi qu'il en soit, on doit lui savoir gré du libre essor qu'il donne à sa pensée, & du courage qu'il a d'attaquer les erreurs & les abus qui se glissent en médecine, sans égard pour les rangs & les titres.

CHIRURGIE.

Observation sur la guérison d'un squirrhe au sein, produite par un caustique.

Madame Germain, logée au collége de l'Ave-Maria, près Saint-Etienne du Mont, à Paris, nous apprend qu'elle vient d'être guérie d'un squirrhe au sein, au moyen d'un caustique appliqué par un anonyme : elle cite pour témoins de cette cure M. Cosnier, médecin de Paris, rue Saint-Martin, & M. Cozette, père, apothicaire, rue Saint-Jacques: nous allons donner un extrait de sa lettre qu'elle nous prie de rendre publique.

« Il y a sept ans que je me suis apperçue d'une dureté au sein, de la grosseur d'une noix muscade : elle est restée dans le même état pendant quatre ans, malgré l'usage de plusieurs remèdes, tant internes qu'externes : je venois de voir mourir une dame de mes amies d'un cancer au sein, qui avoit commencé par une dureté semblable à la mienne, & qui l'avoit conduite au tombeau après avoir souffert des douleurs continuelles & insoutenables. Il y a deux ans environ que cette dureté a augmenté au point qu'elle étoit parvenue au mois de juillet dernier, à être de la grosseur d'un citron. J'ai redoublé mes efforts pour la faire disparoître sans pouvoir y parvenir : on m'avoit conseillé l'opération avec les instrumens, mais je n'ai jamais voulu m'y soumettre. Heureusement que dans cette perplexité j'ai vu une demoiselle que M. *** venoit de guérir, & je n'ai pas balancé de me soumettre au même traitement.

» Je n'ai été réduite que quelques jours à une diète légère, avant & après l'application du caustique. Le reste du traitement j'ai vécu à mon ordinaire : le caustique n'est resté appliqué qu'une heure & demie, pendant lequel temps je n'ai pas souffert beaucoup. Il n'est survenu aucune inflammation, ni gonflement, sur le reste du sein ; je n'ai senti aucune douleur une demi-heure après que le caustique a été ôté : l'escarre est tombée quelques jours après, emportant avec elle toute la dureté ; la plaie n'a pas tardé à être guérie : j'ai pris peu de médicamens internes: voilà la vérité. Vous sentez, messieurs, combien cette méthode peut arracher des bras de la mort, de personnes attaquées de cancer au sein, & combien vous devez vous intéresser à la leur apprendre. ...

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signée GERMAIN.

A Paris, ce 25 mars 1787.

Remarque du Rédacteur. Voilà donc une cure qu'a opérée un anonyme par le moyen d'un remède inconnu, & qui est d'ailleurs exposée par une personne étrangère à l'art de guérir: on sent combien toutes ces circonstances la rendent imparfaite pour le progrès de la médecine ; cependant nous n'avons pas voulu priver quelques malheureuses du secours qu'elles peuvent en tirer, en supposant qu'elles prendront des informations exactes. Au défaut des lumières que nous ne pouvons nous procurer sur le caustique merveilleux qui a opéré la guérison de madame Germain, nous allons rendre compte d'un objet analogue, & propre à mettre sur la voie des recherches.

(1) M. Retz, page 142, rapproche deux passages différens des deux traducteurs de M. Cullen, qui semblent indiquer des sentimens opposés : s'il avoit rapproché les deux traductions du même endroit du texte original, il auroit trouvé le plus parfait accord. Au reste la phrase angloise est celle-ci : *warm bathing has been commonly employed as a remedy in this disease, and often with advantage.*

MATIERE MÉDICALE.

An account of the late Dr Hugh Martin's cancer pouder, &c. c'est-à-dire, rapport de la poudre à cancer du docteur Martin. (*Extrait des transactions de la société philosophique Américaine, établie à Philadelphie*, vol. 11, 1786).

M. Rhus expose dans son mémoire les recherches qu'il a faites pour connoître le principal ingrédient d'une poudre contre le cancer dont M. Martin chirurgien d'armée faisoit un secret, & qu'il employoit avec succès: les épreuves chymiques auxquelles cette poudre a été soumise, n'ont laissé aucun doute sur la présence d'une chaux arsenicale: le grand art de l'employer avec succès est, selon M. Rhus, de la délayer & de la mêler de telle manière, qu'on diminue la violence de son action. La poudre de M. Martin paroît avoir cet avantage: son application est moins douloureuse que celle du caustique lunaire: elle excite une inflammation modérée qui sépare les chairs fougueuses des parties saines, & qui attire sur le cancer un afflus abondant d'humeurs. Rarement produit-elle une escarre, & elle est propre à pénétrer les replis les plus profonds des cancers ulcérés.

Il paroît que la chaux arsenicale se trouve mêlée dans le remède de M. Martin, avec d'autres poudres végétales, & dans la proportion d'un quarantième. Ces autres poudres végétales paroissent être un mélange inconnu, auquel M. Rhus a substitué celle de la racine & des bayes du *solanum lethale*, espèce de morelle. Il pense même que puisqu'on n'ajoute cette poudre que pour émousser l'activité du poison, la fleur de farine de froment peut remplir le même but. Dans les cas même où M. Martin appliquoit sur le cancer une plume trempée dans un liquide, il paroît que ce n'étoit qu'une foible solution du minéral ci-dessus dans l'eau. Cependant il faut convenir que ni le caustique arsenical, ni tout autre qu'on citeroit, ne peut être employé indistinctement dans tous les cas. Il y en a où l'instrument tranchant doit être préféré. Dans d'autres où tout le système lymphatique est infecté du vice cancereux, on sent bien que si on a quelques secours à espérer ce n'est que de l'influence d'un régime convenable, ou du long usage de quelque remède interne.

Si le médecin doit dans quelques cas essayer les remèdes violens des empiriques, c'est surtout dans le cancer qui est un mal si terrible.

MÉDECINE.

Tableau des variétés de la vie humaine, &c. par M. Daignan. (*Second extrait.* Voyez le N°. 12.

M. Daignan dans son second volume donne des avis très-importans aux pères & aux mères sur les moyens de conserver & d'entretenir la santé des jeunes-gens de l'un & de l'autre sexe, après la puberté: il fait le parallèle des effets de la nature & de l'art dans la terminaison des maladies, en les distribuant par grandes classes, & en offrant des résultats de trente ans de pratique: il finit par différens tableaux des variétés de la nature humaine, relativement à ses périodes d'accroissement & de déclin.

On reconnoît en général, dans la marche de M. Daignan, une grande sagesse & une attention marquée de seconder les opérations de la nature, & de ne point les troubler. Mais il a choisi un sujet très-compliqué, & très-susceptible encore d'être approfondi par de nouvelles recherches. Aussi M. Daignan n'offre-t-il son ouvrage que comme un essai propre à encourager les vrais observateurs. Peut-être que les faits dont il donne le développement auroient été encore plus saillans, s'il avoit déterminé d'une manière plus fixe le titre de son livre, en ne considérant seulement que l'époque de la puberté & des maladies qui lui sont particulières: il auroit fallu peut-être resserrer davantage les matières, & supprimer une foule d'idées secondaires, que tout lecteur intelligent devine sans peine: l'art suprême de faire un livre est de ne s'arrêter que sur les idées principales, & de laisser beaucoup à penser. Nous ne faisons cette remarque que parce que l'ouvrage de M. Daignan suppose un grand mérite, & qu'il seroit à désirer qu'il fît sur l'esprit du public toute l'impression dont il est susceptible par son importance.

BIOGRAPHIE BOTANIQUE.

Notices sur la vie & les ouvrages du père Plumier.

(Extrait de l'ouvrage de M. Guys, qui a

pour titre, Marseille ancienne & moderne, Paris, 1786.)

Le père Plumier Dominicain, peut, de l'aveu de tous les botanistes, être mis en parallèle avec le célèbre Tournefort, dont il étoit le contemporain : il fut envoyé par le gouvernement aux isles françoises de l'Amérique, & il y forma le recueil le plus abondant & le plus riche. Il décrivoit, il dessinoit les plantes comme personne ne les avoit décrites, ni dessinées avant lui. Les isles de Saint-Domingue, de la Guadeloupe, de la Martinique, sont celles dont il a principalement décrit les productions. Son herbier doit être à la bibliothèque du Roi, & ses manuscrits sont dans celle de l'Académie des sciences de Paris, qui les avoient réclamés ou même achetés après sa mort. Il y en a au moins dix volumes in-fol. On n'en a encore imprimé qu'un petit nombre, (1) & tous les autres méritent de voir le jour.

M. Desfontaines qui a fourni à M. Guys les principaux traits de l'éloge du P. Plumier, a lu avec attention ces manuscrits : il assure qu'il n'y a rien de plus parfait dans ce genre. Les descriptions des plantes y sont faites avec toute l'exactitude, la précision & l'élégance qu'on peut désirer. Quoique les dessins soient sans ombre, ils paroissent néanmoins mériter la préférence sur tous ceux qu'on peut leur comparer, parce que l'Auteur aussi bon dessinateur qu'excellent Botaniste, s'étoit attaché à faire ressortir les caractères distinctifs des objets qu'il vouloit représenter. Ses ouvrages renferment un grand nombre de plantes dont la connoissance seroit utile à l'avancement de botanique. M. Banks, de la société royale de la Londres, en a fait imprimer depuis peu un volume, & il a fait des instances pour obtenir la liberté de faire imprimer à ses dépens les œuvres complettes de cet Auteur : mais l'Académie des sciences de Paris paroît disposée à en faire elle-même les frais. Le P. Plumier étoit sur le point de faire un troisième voyage en Amérique, par ordre du gouvernement, spécialement pour examiner l'arbre qui produit le quinquina ; il tomba malade à Sainte-Marie, en Espagne, & il mourut dans un couvent de son ordre, en 1706, âgé de 60 ans.

(1) Ses œuvres imprimées sont 1 vol. in-fol. ; sur la maniere de tourner le traité des fougères, 1 vol. in-fol. Ces plantes d'Amérique, 1 vol. in-fol. idem, des plantes d'Amérique, 1 vol. in-fol. Catalogue des plantes, 1 vol. in-4°.

ANNONCES.

Mémoire sur les maladies les plus familières à Rochefort, avec des observations sur les maladies qui ont régné dans l'armée navale combinée pendant la campagne de 1779, par M. Lucadou, médecin de la marine dans ce département, & chargé des fonctions de premier médecin dans cette armée. A Paris, chez Guillot, libraire de Monsieur, frère du Roi, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, 1787.

Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

Suite de la séance de la Société royale de médecine.

ORDRE DES LECTURES

Qui ont été faites dans la séance publique de la Société Royale de Médecine, du 27 février 1787.

Après la distribution & l'annonce des prix par le secrétaire,

M. Crochet a lu une notice des essais faits d'après les ordres du gouvernement, à Mousseaux, sur l'allaitement artificiel des enfans nouveaux nés, par les commissaires de la société royale de médecine.

M. Vicq d'Azir a lu l'éloge de M. Serrao, premier médecin du Roi de Naples, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de la même ville, & associé étranger de la société.

M. Desperrieres a lu un mémoire sur les causes des maladies des gens de mer.

M. de la Guerenne a lu un mémoire sur les effets de l'opium en général, & sur ses propriétés dans le traitement des fièvres intermittentes.

La séance a été terminée par la lecture que M. Vicq d'Azir a faite de l'éloge de M. Scheele, membre de l'académie de Stockholm, associé étranger de la société.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 16.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Manuel de la fille de basse-cour. A Paris, chez Vente, Libraire des Menus-Plaisirs du Roi, & des Spectacles de sa Majesté, rue des Anglois, 1787, in-16, de 95 pages. Edition très-soignée.

L'HOMME pourroit à peine subsister sans les animaux domestiques : ce sont eux qui fournissent à la plus grande partie de ses besoins : mais en les soumettant à son empire, il s'impose le devoir de veiller à leur conservation : il faut les nourrir, les élever & les propager : il faut par conséquent avoir des connoissances d'histoire naturelle, & ne pas se reposer sur des traditions vagues, ou une imitation servile : le recueil que nous annonçons ne peut donc qu'être d'une utilité générale. Les personnes de tout rang y trouveront un objet d'instruction, soit qu'elles veuillent agir par elles-même, ou diriger les autres par leurs lumières.

Les animaux domestiques dont il est question dans ce manuel, sont les pigeons, les poules, les poules-d'inde, les canards, les oies, les vaches & le cochon : on y trouve décrits d'une manière claire & précise les moyens de les conserver, & d'en propager les espèces : on ne néglige aucun des objets de détail relatifs à leur nourriture, à leur santé ou à leurs maladies les plus ordinaires : pour donner une idée du style familier, mais en même temps élégant de l'auteur, nous allons rapporter ce qu'il dit du choix du coq : « Un bon coq doit être de taille moyenne, mais cependant plus grande que petite, le plumage noir, ou d'un rouge obscur, les pieds gros, garnis d'ongles forts, & les ergots longs & pointus, les cuisses longues, grosses & fournies de plumes, la poitrine large, le col long, garni de plumes de diverses couleurs : il faut que son bec soit fort & crochu, ses yeux pleins de feu, & étincelans, sa crête & ses barbes grandes, & d'un beau rouge vif, la queue à deux rangs, recourbée, relevée au-dessus de la tête. Le coq doit être libre dans ses mouvemens, & sur-tout bien emplumé ; qu'il chante souvent, & qu'il gratte bien la terre pour avoir des vers & autre chose pour ses poules ; enfin, qu'il soit vif, alerte, pétulant & ardent à caresser ses poules ». Les derniers mots de ce portrait rappellent les beaux vers de M. l'abbé de Lille, sur le coq.

Qui Roi sans tyrannie, & sultan sans mollesse,
A son serrail ailé, prodiguant sa tendresse,
Joint les droits de la force aux droits de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et qui né pour l'amour, ainsi que pour la gloire,
Aime, combat, triomphe, & chante sa victoire.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Observations and facts relative to the practice of inoculation, &c. c'est-à-dire, Observations & faits relatifs à la pratique de l'inoculation de la petite vérole. (Extrait du London médical journal.)

On a déja un grand nombre d'écrits sur l'inoculation de la petite vérole; & cependant il restoit à déterminer plusieurs points de pratique qui ont la plus grande influence sur le succès de l'opération, & qui ont été l'objet des recherches de MM. Houlston & Covey, inoculateurs anglois. Leurs observations ont été insérées dans des articles séparés du journal de médecine de Londres, & nous allons en donner l'extrait qui nous paroît très-important.

M. Houlston rapporte l'exemple d'un jeune homme qui prit la petite vérole pour avoir couché dans la chambre où une autre personne avoit essuyé la même maladie quelques années auparavant. Il a été conduit de là à rechercher combien de temps un fil imprégné de matière varioleuse pouvoit conserver la propriété de communiquer la petite vérole. Pendant treize ans il la conserva, dans une petite boîte légèrement fermée, un fil de soie crue, infecté de cette matière. Une partie de ce fil fut exactement appliquée sur une légère incision faite au bras d'un enfant de deux ans. Il s'ensuivit un certain degré d'inflammation dans la partie qui avoit été piquée; mais la petite vérole n'eut point lieu. Le même enfant fut inoculé un mois après avec de la matiere récente: la petite vérole, avec tous ses symptômes, en fut la suite. La même matière qui étoit gardée depuis treize ans, fut aussi sans effet dans deux autres tentatives qui en furent faites. M. Houlston ne poussa pas plus loin ses expériences, relativement au terme où la matiere varioleuse conservée peut communiquer la maladie.

M. Covey a repris ensuite le même objet. Suivant lui, du fil de coton, si on le fait sécher avec soin après l'avoir humecté de matière varioleuse, & si on le conserve à l'abri de l'air, peut retenir long-temps sa qualité contagieuse; mais le même inoculateur avoue qu'il n'a point cherché à fixer le terme, & qu'il n'a jamais fait usage que de fils qui avoient été imprégnés tout au plus depuis six semaines.

Les incisions pratiquées par l'inoculation, sont quelquefois affectées d'une inflammation partielle qui ne dure que peu de jours, & qui disparoît sans produire la maladie: dans ce cas-là le malade est encore sujet à prendre la petite vérole par les voies ordinaires: mais M. Covey a constamment remarqué que quand la partie incisée est affectée d'une inflammation proprement dite, & accompagnée d'une efflorescence purpurine aux environs, vers le onzième ou douzième jour de l'inoculation, quoiqu'il ne survienne point d'éruption, ni d'autres symptômes, la personne est cependant en sûreté à l'avenir contre toute contagion de la petite vérole. Le même rapporte un fait qui prouve que quoique les incisions opérées pour l'inoculation n'offrent aucun signe d'inflammation, cependant la matière varioleuse peut avoir été communiquée par les voies de la circulation, & donner lieu à la maladie sept à huit jours après.

On sait que les nourrices & les gardemalades en soignant des personnes qui ont une petite vérole de mauvaise qualité, contractent un petit nombre de pustules qui mûrissent, & se desséchent de même que les boutons de la petite vérole ordinaire, quoiqu'elles n'éprouvent aucun des symptômes propres à cette maladie, & cela même peut arriver à des personnes qui ont eu long-temps avant la petite vérole.

Peut-on prendre la matière varioleuse dans son état de crudité, c'est-à-dire, soit celle qui découle des incisions enflammées, soit des boutons avant l'état de maturité? une pareille matière est-elle propre à l'inoculation? M. Covey rapporte l'exemple de trente personnes qui furent inoculées avec de la matière prise du bras d'une personne, cinq jours après l'inoculation. Dans tous ces cas, le lieu de l'incision présenta une grande pustule proéminente, mais la petite vérole ne se déclara point. Cette expérience fut répétée sur neuf personnes, & donna le même résultat, c'est-à-dire, que l'inflammation de l'incision n'entraîna point les symptômes de la petite vérole. La matière aqueuse & tenue des larges vésicules qui paroissent quelquefois dans la petite vérole, n'est pas propre non plus à

l'inoculation : elle fut sans effet dans une tentative qu'on fit une fois sur trois personnes, une autre fois sur quatre.

Voici maintenant la pratique de l'inoculation la plus exempte d'inconvéniens, & celle qui est suivie par M. Schultz dans l'hôpital de Londres, destiné à cet usage. On ouvre avec une lancette les sommets d'un petit nombre de pustules varioleuses, dans leur état de maturité, & on humecte un fil de coton avec cette matière purulente : on fait ensuite sécher doucement ce fil auprès du feu, & après cela on le conserve dans une boîte, ou dans une fiole légérement bouchée (1). Quand on veut ensuite se servir de ce fil pour inoculer, on fait au bras une très-légère incision avec une lancette, de manière à enlever seulement l'épiderme, & presque sans verser du sang : on place sur cette légère piqure le fil de coton imprégné de matiere varioleuse, & on l'assujettit ainsi avec une bande & sans emplâtre. Il s'établit une inflammation plus ou moins considérable dans cette partie, & les symptômes de la maladie se déclarent quelques jours après. Si, avec cette précaution, il ne survient point de petite vérole, le malade est en sûreté pour l'avenir contre toute contagion semblable, car on sait que certaines personnes n'en sont point susceptibles.

Quant à la préparation du malade, en employant de forts purgatifs, des mercuriels, &c. c'est le plus souvent un charlatanisme qui est même nuisible aux constitutions délicates : on ôte souvent par-là à la nature une partie de ses forces, & on trouble sa marche dans les périodes de la petite vérole : on a remarqué que sur 90 personnes qui furent inoculées dans un village d'Angleterre, & qui furent préparées par l'usage de forts purgatifs, il en mourut ensuite dix, dans un état de vraie phthisie. Le plus sûr est de suivre les principes du docteur Gatti, qui procédoit à l'inoculation sans aucune préparation, excepté dans quelques cas particuliers, & relativement à l'état de la personne : & en effet, quelle préparation peut être préférable à celle d'une bonne santé, & où tous les sucs sont doux dans une proportion exacte, & sans acrimonie ?

(1) Si on n'avoit pas le soin de faire sécher le fil, avant de l'enfermer, la matière pourroit se putréfier. M. Wal dit qu'on a observé des animalcules dans ce même fil, quand il a été enfermé humide, & qu'il a été gardé long-temps. La chose est si importante, que le contact d'une pareille matière putride pourroit très-bien communiquer une fièvre maligne. M. Monro rapporte que sur cinq personnes inoculées avec une pareille matière gardée depuis long-temps, trois ne furent pris de la fièvre que cinq semaines après l'inoculation, & que deux de ces derniers en moururent. Un quatrième eut la petite vérole, & un cinquième n'éprouva rien.

Matière médicale.

Lettres adressées aux dames de charité de la campagne ; par M. Martin, ancien apothicaire de l'Hôtel de l'Ecole Royale Militaire, & des hôpitaux de l'armée, seconde édition, augmentée de plusieurs lettres & mémoires. A Auxerre, chez L. Fournier, Imprimeur de la ville, 1786, *in-8°.* de 40 pages.

Ces lettres, comme on doit l'imaginer, ne contiennent que des recettes peu nouvelles, & quelques objets d'instruction pour les personnes à qui elles sont adressées. Voici cependant une observation sur la morsure de la vipère, qui mérite d'être remarquée. On y trouve le traitement qu'on fuit dans l'hôpital d'Auxerre dans des cas semblables.

» Le nommé Merat, âgé de quarante-cinq ans, étant occupé à faucher, fut vivement piqué par une vipere. Il lui survint un moment après un engourdissement dans le pied qui se communiqua très-vîte à toutes les parties inférieures. On conduisit le malade chez lui, où il but beaucoup de lait à plusieurs reprises, & le vomit comme il l'avoit pris. Alors la foiblesse & l'oppression furent très-grandes, & on le conduisit à l'hôtel-dieu dans cet état, avec un pouls très-foible, une violente douleur d'estomac, & un affaissement total. L'enflure même avoit gagné le visage, & les paupières étoient aussi considérablement enflées. On lui fit prendre un verre de vin, dans lequel on avoit ajouté douze gouttes d'eau de Luce, & on lui frotta la partie où il avoit été piqué, avec un verre de vin dans lequel on avoit mis vingt-quatre goutes de la même eau.

Trois heures après on lui donna la même potion, & on réitéra le même pansement du pied. Le soir à huit heures on répéta la potion & le même pansement qui produisirent des sueurs considérables. Le lendemain on recommença la potion & le pansement comme la veille; ce que l'on a continué. L'enflure s'étant dissipée de jour en jour, le malade fut parfaitement guéri, & est sorti de l'hôtel-dieu après avoir été suffisamment purgé. Plusieurs autres habitans de la campagne ont été mordus de vipères & conduits à l'hôtel-dieu d'Auxerre, où ils ont été traités suivant la même méthode, & avec le même succès.

MÉDECINE PRÉSERVATIVE.

Aphorismes relatifs à la conservation de la santé. (*Nouvelles instructives bibliographiques, &c. Par M. Retz, tome II, ann. 1786.*) (1)

Aph. XXIV.

« Une chose fort utile à la santé, qu'on néglige encore, seroit de se passer de temps en temps du principal repas qui est, à Paris, le dîner. L'appétit languissant, des lassitudes indiquent l'efficacité de cette privation; mais il ne faudroit pas prendre le désir de satisfaire une habitude, pour un besoin vrai. »

Aph. XXXV.

« Les bains font, avec raison, partie du régime de la santé; mais on abuse de ce préservatif dans la Capitale, d'une manière sensible. Les personnes les plus délicates, sont celles qui en prennent le plus, & celles qu'il faudroit plutôt en détourner. »

Aph. XL.

« Il y a des remèdes à la mode qu'on peut laisser prendre lorsqu'ils sont sans conséquence pour la santé, & qu'ils peuvent donner du repos à l'imagination : mais malheur aux malades imaginaires, qui veulent être guéris par des remèdes!

Nous avons cru devoir offrir ces exemples des aphorismes, de M. Retz, qui sont très-judicieux : ils font voir l'injustice d'une critique qui en a été faite, & dans laquelle on les condamne sans restriction. Nous ajouterons qu'on a repliqué à cette critique : mais nous ne nous arrêterons point sur ce genre d'ouvrages polémiques qui n'intéressent qu'indirectement les sciences.

(1) Voyez le N°. précédent de la Gazette de Santé.

ANNONCES

De Livres nouveaux qui ont paru en Allemagne.

Handbuch der theoretischen &c. Manuel de botanique théorique & pratique, à l'usage de chacun; par Lowe, à Breslau, chez Loewe, 1787, *in-8°.* de 409 pages. 4 liv.

Geschichte, der trepanations, &c. Histoire du Trépan & de son traitement nécessaire; par Robert le jeune, traduit de l'anglois, à Leipsick, chez Weygand, 1787, *in-8°.* de 124 pages. 1 liv. 4 sols.

Versuch und, &c. Essai & plan d'un traité pratique de la sympathie du systême de la digestion, avec l'éclaircissement des opérations du médecin praticien; par M. W. de Neufville, à Gottingue, chez Dietrich, 1786; *in 8°.* de 120 pages. 16 sols.

Vertheidigung der, &c. Apologie des vomitifs souvent négligés, démontrée par des observations de médecine-pratique; par J. W. Neumann, traduite du latin, à Wismar, chez Boedner, 1786, *in-8°.* de 180 pages. 1 liv. 4 sols.

Theoretische und pratische, &c. Traité théorique & pratique sur l'inflammation, la suppuration, la gangrène, le squirre & le chancre, avec les méthodes pour guérir ces maladies; par Nicolai, à Jena, 1786, 2 vol. *in-8°.* 7 liv. 10 sols.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 17.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE-LÉGALE.

Femme accusée d'avoir distribué un remède mortel, & condamnée par les premiers juges à des peines afflictives. (Extrait du journal des Causes célèbres, mars 1787.)

L'ART de guérir, pour être exercé avec avantage, demande deux qualités trop souvent rares, le zèle & les lumières. Les médecins & les chirurgiens dispersés dans les petites villes & les campagnes, se trouvent éloignés de tout objet d'instruction & d'émulation, s'ils n'aiment l'étude. Ils négligent même pour la plupart d'entretenir avec la capitale une certaine correspondance de lumières, au moyen des papiers publics : le peu de connoissances qu'ils ont acquises s'efface bientôt: ils se livrent à une aveugle routine, étayée de quelques principes vagues, & enhardie par une longue habitude de voir des malades, sans réflexion & sans aucune notion exacte des maladies; de-là vient un si grand nombre de fautes dans la pratique: ces abus sont encore plus saillans dans le cas de médecine & de chirurgie légale, où un jugement peu éclairé peut faire infliger des peines ou même condamner à mort la personne la plus innocente. En voici un nouvel exemple

La demoiselle Coustou distribuoit depuis long-temps à Béziers un élixir dont le secret lui avoit été transmis : elle contrevenoit sans doute à une Déclaration du Roi, qui défend aux empyriques de distribuer des remèdes dans le royaume sans l'attache de la Société Royale de médecine : on devoit par conséquent l'assujettir à suivre les loix ; mais étoit-on autorisé à l'accuser d'un crime chimérique ?

I.

La dame Pastourel presque octogénaire, malade d'une chûte dangereuse, & d'un estomac si affoibli qu'elle ne pouvoit supporter les alimens, désira d'essayer l'élixir de la demoiselle Coustou : deux verres seuls arrêtent le vomissement & retablissent les forces au point de permettre à cette femme de quitter sa chambre, où elle étoit depuis quarante jours, & de descendre auprès de sa famille. A la seconde dose la malade, peut-être par une lésion de l'organe du goût, trouva le breuvage un peu aigre & n'en usa plus. Trois jours s'écoulent dans le meilleur état, le quatrième elle se sent pressée d'un vomissement, après avoir pris du ratafia: deux jours se passent sans accident ; le septième elle meurt presque subitement, sans convulsion & sans douleur.

Des personnes mal-intentionnées sèment le bruit qu'un breuvage empoisonné vient de donner la mort à la dame Pastourel, & que ce breuvage est l'élixir de lademoiselle Coustou. Ils l'insinuent dans le public : le procureur du

Roi requiert auſſitôt une nouvelle information, la deſcente du juge & l'ouverture du cadavre. C'étoit au milieu des chaleurs brûlantes de l'été l'année 1785, dans l'état de diſſolution & de puanteur cadavéreuſe, qui ne pouvoit manquer d'avoir lieu durant cette ſaiſon. Les experts prétendent avoir ſenti une liqueur croupiſſante dans l'eſtomac, & y avoir reconnu le *parfum de la fleur d'orange :* il leur paroît que le velouté de ce viſcère d'un ſujet octogenaire, eſt détruit : on trouve des *points livides dans les inteſtins*, produits par l'*action de quelque liquide âcre, irritant ou corroſif :* on parle d'*une tendance à la gangrène, la cauſe prochaine de la mort de la dame Paſtourel.*

Le corps du délit paroît ainſi conſtaté, & un décret de priſe au corps eſt lancé le lendemain contre la veuve Couſtou, ſignifié le même jour, annoncé par un crieur public dans les rues de la ville ; & ſix huiſſiers, eſcortés d'un détachement de grenadiers Suiſſes de la garniſon, marchent pour s'aſſurer d'une femme ſexagénaire : elle étoit abſente de ſa maiſon, & avoit été paſſer quelques jours dans les champs pour cueillir des ſimples néceſſaires à la compoſition de ſon élixir. Elle fut avertie, & ſe cacha juſqu'au moment de ſa juſtification. Du fond de ſa retraite elle adreſſa un acte en plainte au procureur du Roi. Trente perſonnes honnêtes, domiciliées à Béziers, & guéries de maladies graves par ſon élixir, rendent témoignage en ſa faveur. Un avocat, qu'elle a guéri, prend ſa défenſe : ſoins tardifs ! une ſentence définitive du 27 juillet de la même année, condamne la demoiſelle Couſtou, par contumace, a être enfermée pendant cinq ans dans le couvent du bon Paſteur, maiſon de force de Béziers, à cent livres d'amende au profit des pauvres, &c. Mais la condamnée obtint un ſurſis, & les moyens de défenſe furent dirigés contre la procédure entière.

I I.

On voit aiſément que le rapport des experts eſt dénué de preuves ſolides, & qu'il n'y a point de corps de délit : auſſi M. Louis ſi juſtement célèbre par ſes lumières & ſon eſprit de diſcuſſion dans la chirurgie légale, s'eſt déclaré un des défenſeurs de la veuve Couſtou. Les auteurs du rapport de Béziers, dit-il, ont vu la phlogoſe, l'inflammation, & la lividité de l'eſtomac avec des points gangreneux : « il réſulte de-là que la dame Paſtourel eſt morte d'une inflammation gangreneuſe, & que l'eſtomac en a ſouffert les plus funeſtes atteintes. Cette ſimilitude des réſultats entre les cauſes naturelles & les poiſons, eſt atteſtée par les meilleurs auteurs, qui n'ont pas craint de conclure que les ſignes de poiſon étoient ſouvent incertains : ils ont déploré que les bornes de l'art & celles de l'eſprit humain ne permettent en bien des cas de rien aſſurer de poſitif. Dabord, c'eſt d'après les effets obſervés du vivant des malades qu'il faut eſſentiellement juger, plus que d'après quelques impreſſions trouvées ſur quelques viſcères après la mort. »

« La dame Paſtourel a eu des douleurs, des vomiſſemens antérieurement à l'uſage du remède qui la ſoulagea. Elle a eu pluſieurs jours de mieux, & ſa mort n'a été précédée d'aucun accident fâcheux.... Les poiſons intérieurs cauſent des ſymptômes qui viennent en foule & produiſent un extrême déſordre dans l'économie animale : or, cela n'a point eu lieu à l'égard de la dame Paſtourel. La première priſe du remède l'a ſoulagée. Le dégoût qui l'a empêchée d'en prendre le ſecond jour n'a point empêché qu'elle ne ſe trouvât mieux pendant pluſieurs autres ; ſa mort a été imprévue.... D'ailleurs, les poiſons pris à l'intérieur ne laiſſent aucun moment de relâche, juſqu'à ce qu'ils aient été chaſſés du corps, ſi la nature triomphe, ou qu'ils faſſent périr le malade. La dame Paſtourel a eu trève & relâche : aucun ſymptôme de poiſon n'a précédé ſa mort, qui a été paiſible & inattendue. »

M. Louis s'étaye d'une foule d'autorités reſpectables, qui recommandent la plus grande prudence pour ne pas confondre les effets des ſubſtances vénéneuſes avec ceux qui cauſent la corruption, la malignité des humeurs, l'acrimonie corroſive & la dépravation de la bile, &c. Il blâme les experts de Béziers, de s'en être tenu à des preuves peu ſolides : (Voyez les Gaz. de Santé, N°. 39, année 1786, & N°. 7, année 1787) Enfin la veuve Couſtou par arrêt du 14 juillet 1786, a été déchargée d'accuſation de poiſon ; mais il lui a été défendu de continuer la diſtribution de ſon remède ſans une approbation de la Société royale de Médecine.

Physique Animale et Végétale.

Œuvres de M. l'abbé Spallanzani, Professeur Royal d'Histoire naturelle dans l'Université de Pavie, Membre de la Société Royale de Londres; &c. contenant, 1°. ses opuscules de physique animale & végétale; 2°. son traité de la digestion de l'homme & des animaux; 3°. ses expériences pour servir à l'histoire de la génération des animaux & des plantes, le tout traduit de l'Italien par Jean Senebier, Bibliothécaire de la république de Genève. On y a joint plusieurs lettres relatives à ces Opuscules, écrites à M. l'abbé Spallanzani par M. Charles Bonnet & par d'autres Naturalistes. A Pavie, & se trouve à Paris, chez Pierre J. Duplain, Libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie françoise, 1787, trois vol. in-8. avec fig. prix 15 liv. brochés, 18 livres reliés.

Le nom de M. l'abbé Spallanzani est déja si célèbre, ses écrits sont si universellement connus, & si justement admirés, qu'on est dispensé d'en donner une analyse détaillée. Il suffira de rappeller ici avec quelle exactitude rigoureuse & quelle ingénieuse sagacité il procède dans ses expériences: c'est un bel exemple à offrir en médecine, où on se donne si rarement la peine de discuter avec soin les observations, & de les rendre justes & concluantes. On doit remarquer que la physiologie moderne, celle qui consiste dans une exposition simple & précise des faits, sans aucun alliage de raisonnemens vagues, doit une grande partie de ses progrès à l'illustre naturaliste dont nous annonçons les ouvrages.

Il est question, dans le premier volume, des animalcules qu'on remarque au microscope, dans les infusions des substances végétales ou animales: pour reconnoître l'effet de la chaleur sur ces animalcules, diverses infusions des mêmes semences ont été soumises, toutes choses d'ailleurs égales, à une ébullition plus ou moins prolongée: dans d'autres cas, avant de faire infuser les semences, on les a torréfiées ou même réduites en charbon. L'illustre Auteur de ces expériences les a encore variées davantage en exposant les germes des animalcules au froid le plus rigoureux, produit même par des moyens artificiels: un chapitre entier est ensuite consacré aux recherches les plus curieuses sur les effets du froid relativement à l'économie animale, & sur le sommeil léthargique qui s'empare en hiver de plusieurs espèces d'animaux. Les animalcules ont été enfin soumis aux impressions des odeurs de diverses liqueurs, de l'électricité & du vuide.

On sait combien les animalcules spermatiques ont fixé l'attention des savans, depuis les observations microscopiques de Lewenoeck, jusqu'aux recherches qui ont fait admettre à M. de Buffon l'existence des molécules organiques: on ne peut désormais se faire une idée juste de cette branche de la physique animale, que par une étude suivie de ce qu'on en trouve dans le second volume des œuvres de M. l'abbé Spallanzani: une autre partie de ce même volume est consacrée à ses expériences à jamais mémorables sur la digestion des animaux à estomac musculeux, & sur celle des animaux à estomac membraneux, soit frugivores, soit carnivores. Il résulte de ces expériences, qu'aucune des trois fermentations distinguées par les chymistes sous le nom de spiritueuse, acide & putride, n'a lieu dans la digestion. 2°. Que, quoique cette fonction vitale soit quelquefois unie à un principe acide, il se perd quand elle s'achève. 3°. Qu'il ne paroît jamais un principe putride dans la digestion lorsque l'animal est en santé. 4°. Que les sucs gastriques sont antiseptiques.

Le troisième volume dont nous parlerons ailleurs, & qui n'est pas moins digne que les précédens de l'attention des médecins & des naturalistes, offre une foule d'observations & de recherches relatives à la génération.

Chymie-médicale.

Farther observations on the action of lime water and magnesia on common Peruvian Bark, &c.; c'est-à-dire, Observations ultérieures sur l'action de l'eau de chaux & de la magnésie sur le quinquina ordinaire; par M. Scheele, D. M. (Lond. med. jour. an. 1787.)

Pour bien entendre ces observations, il faut revenir sur deux autres articles insérés dans des cahiers précédens du journal de médecine de Londres.

On avoit publié, en 1773, à Londres un ouvrage sur les propriétés dissolvantes de la magnésie calcinée. M. Scheete a fait des recherches sur cet objet, relatives à la dissolution du quinquina, & voici une de ses expériences.

On prend deux gros de quinquina en poudre & un demi gros de magnésie calcinée: (au point de lui faire perdre par la calcination plus que la moitié de son poids) on les triture & on les combine ensemble dans un mortier avec quatre onces d'eau distillée pendant dix ou quinze minutes; il faut remarquer qu'on ajoute l'eau par dégrés, & de manière à reduire d'abord la matière en une pâte. L'infusion étant filtrée s'est trouvée avoir les propriétés suivantes:

Elle étoit d'une couleur rouge très-foncée, & supérieure à celle de l'infusion de quinquina ordinaire dans l'eau de chaux: elle étoit plus amère & plus astringente au goût qu'une infusion simple de quinquina: sa couleur transparente persévéroit trois ou quatre jours, & à peine vers la fin d'une semaine avoit-elle fait un pas vers la fermentation, pendant que la simple infusion de quinquina dans l'eau fermente en deux jours. L'eau d'ailleurs, au moyen de la magnésie, se chargeoit davantage de la matière extractive du quinquina, puisque la gravité spécifique de l'infusion en devenoit beaucoup plus grande. Quant aux propriétés médicinales de cette infusion, M. Scheete rapporte que les comptes que lui en ont rendus quelques-uns des ses amis, après l'avoir employée, étoient aussi satisfaisans qu'il pouvoit le désirer. Il rappelle que quelques médecins ont prescrit le quinquina en poudre avec la magnésie, & quelques grains d'une substance aromatique, dans la vue seulement que la magnésie préviendroit la constipation que peut produire le quinquina. Il paroît, d'après les recherches de M. Scheete, que l'efficacité du quinquina en seroit beaucoup augmentée, en le donnant de cette manière.

M. Irwing a fait quelques objections à M. Scheete, sur l'infusion du quinquina préparé avec la magnésie, ce qui a donné lieu à une replique & à une réfutation solide. Voici la formule employée ordinairement par M. Scheete.

℞ Quinquina en poudre, demi-once,
Magnésie blanche calcinée, un gros.

On combine le tout ensemble dans un mortier, pendant un quart d'heure, avec un peu d'eau pure pour en faire une pâte: on ajoute ensuite peu à peu neuf onces d'eau pure. On laisse infuser le tout une demi-heure, en agitant le vase, & on filtre la liqueur à travers le papier. Cette infusion entière peut-être prise dans un jour en doses partielles de trois ou quatre cuillerées de table, de la même manière & dans les mêmes cas qu'une infusion ordinaire de quinquina.

ASSEMBLÉE PUBLIQUE

De l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres, d'Orléans, du vendredi 12 janvier 1787.

M. Crignon de Bonvalet, *vice-président*, a ouvert la séance, en félicitant l'assemblée sur le nouveau titre que la Société venoit d'obtenir de sa Majesté, & sur l'éclat & les secours que se prêteroient mutuellement les sciences & les belles-lettres.

M. Marcandier, *directeur*, a lu une lettre par laquelle M. l'intendant annonçoit à la compagnie l'obtention des lettres patentes du Roi, portant érection de *la Société de physique, d'Orléans*, en *Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres*. Cette lecture a été suivie decelle des lettres patentes, données à Fontainebleau au mois d'Octobre, 1786, & enregistrées au parlement le 20 décembre suivant.

M. Huet de Froberville, *secrétaire perpétuel*, a fait valoir, dans un discours analogue à la circonstance, les heureux effets en général de l'étude des Lettres, & ceux qu'on doit se promettre, en particulier pour Orléans, de l'établissement d'une Académie qui les accueilloit d'une manière illimitée.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 18.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Histoire de la Société Royale de Médecine, année M. DCC. LXXII & M. DCC. LXXIII, avec les mémoires de médecine & de physique médicale pour les mêmes années, tirés des registres de cette Société. A Paris, chez Théophile Barois, le jeune, Libraire de la Société Royale de Médecine, quai des Augustins, 1787, *in*-4°.

LES objets renfermés dans ce nouveau volume, sont l'annonce des prix proposés par la Société royale de médecine, durant les années 1782 & 1783; les éloges de MM. Lorri, Girod, Macquer, Targioni Tozetti, Spielman, Cusson, Bergman, & Vandoëveren, des extraits d'ouvrages publiés par les membres de la Société Royale de médecine, depuis l'impression de son dernier volume, des observations météorologiques, (1) des observations de médecine, enfin un recueil de mémoires divers sur la médecine-pratique, la chimie médicale, la topographie, l'électricité médicale, &c. Le peu d'étendue de nos feuilles ne nous permet point d'indiquer en détail ces objets : nous nous bornerons dans ce Numéro & quelques-uns des suivans à des morceaux détachés de quelques articles pour qu'on puisse juger par soi-même de l'importance des matieres renfermées dans ce volume, & qu'on cherche à puiser de nouvelles lumieres dans l'ouvrage même.

I.

Extrait de l'éloge de M. Vandoëveren. « Il ouvre, dit M. Vicq d'Azir, les fastes de notre art, & il voit que tous les procédés, quels qu'ils soient, semblent avoir reçu la sanction de l'expérience; que toute pratique a ses faits, comme toute croyance a ses martyrs; que Silvius de-le-Boé, en cherchant à neutraliser des acides imaginaires, Paracelse en vantant les sudorifiques, & en proscrivant la saignée, Chirac & Silva, en versant au contraire le sang à grands flots, Fises, en prodiguant les purgatifs dès le principe des fièvres, se sont appuyés sur des observations où mal faites, ou mal appréciées. Il remonte à l'époque où Baglivi s'est trompé sur la cause des mouvemens alternatifs du cerveau, & où toute l'école d'Italie s'est égarée avec lui : il suit le génie de Boërhaave dans ses systêmes sur l'in-

(1) Pour éviter dans les observations météorologiques les défectuosités qui peuvent venir des instrumens, la Société a fait choix du sieur Mossy, quai Pelletier, à Paris.

flammation & sur les diverses altérations des fluides. Par-tout où est l'erreur, il découvre que de fausses inductions, tirées des faits, en sont la source ; il la surprend dans la bouche même du vieillard, qui abuse de la théorie, en déclamant contre elle ; il prouve qu'on est novice dans la science des faits, tant que l'on n'a point assez de lumières pour les bien voir, ou assez de méthode pour les bien juger : il appelle l'observation au tribunal de la philosophie ; enfin, il montre que si la médecine est fille du temps, l'empirisme n'a que trop prolongé son enfance, & qu'elle ne peut devoir ses progrès qu'aux seuls conseils de la raison. »

II.

Guérison de la danse de Saint-Guy par le camphre. Parmi les observations de médecine-pratique, on trouve un cas de danse de Saint-Guy qui avoit résisté aux remèdes les plus vantés contre cette affection nerveuse, & qui fut guérie de la manière suivante par M. de Périeres : il conseilla des demi-lavemens faits avec une décoction de camomille & de mélilot, dans laquelle on fit ajouter deux gros de camphre, dissous dans un jaune d'œuf. La malade les gardoit une demi-heure, & quelquefois plus : elle en prenoit de quatre en en quatre heures. Après le cinquième il y eut une diminution marquée dans les mouvemens convulsifs. Le sommeil revint par intervalles : ne pouvant attribuer qu'à l'usage du camphre le calme survenu, il en fit doubler la dose dans deux demi-lavemens, qui se prenoient toutes les vingt-quatre heures. Les convulsions diminuèrent graduellement, & à l'époque du douzième jour, il ne resta que beaucoup de foiblesse. Insensiblement la jeune demoiselle recouvra sa première santé : cinq mois après, elle devint nubile sans aucun accident.

La sœur cadette de la même personne, âgée de seize ans & trois mois, fut attaquée de la même maladie que l'aînée : on la fit saigner du pied, & elle prit deux bains dans la même journée, & au sortir de chacun on lui administra des demi-lavemens avec trois gros de camphre. J'abandonnai dit M. de Perieres, tous les autres remèdes antispasmodiques, & tout le fatras des médicamens si vantés en pareil cas, & si souvent inutiles ; le seul usage du camphre a guéri cette maladie en neuf jours. On doit observer seulement que cette demoiselle resta deux mois & demi dans une espèce de stupeur.

Il paroît donc que le camphre est le meilleur moyen qu'on puisse employer dans les maladies convulsives, & que, pris en lavemens dans des cas semblables, il a des effets sûrs & supérieurs à ceux qu'il a coutume de produire lorsqu'on l'administre par la bouche : on le donne seulement à plus forte dose.

III.

Observations sur la préparation & sur les propriétés médicinales de l'éther nitreux & de la la liqueur anodyne nitreuse, par MM. de Lassone père, & Cornette.

L'objet de ce Mémoire est très important, puisqu'il tend à introduire en médecine, d'après une méthode précise & très-bien décrite, une nouvelle liqueur anodyne. MM. de Lassonne & Cornette, après plusieurs remarques sur les diverses manières de préparer l'éther nitreux, ajoutent avoir fait un grand nombre d'expériences, en variant les proportions respectives des deux liqueurs qui le composent, & leurs divers degrés de force ou de rectification avant leur mélange ; après en avoir rapproché & comparé les résultats, ils en ont déduit le meilleur procédé & celui qui devroit être désormais suivi pour avoir plus aisément, & à moins de frais, un éther nitreux bien pur, & sur-tout une excellente liqueur anodyne nitreuse, dont la préparation ne sera plus incertaine, variable, ni une sorte de mystère, comme on le reproche avec raison à la liqueur anodyne minérale d'Hoffman.

I.

Dans une spacieuse cornue de verre on met une livre d'acide nitreux très-pur, (la pureté de cet acide est essentielle) avec une pareille quantité d'esprit de vin ou d'eau-de-vie double du commerce, l'une & l'autre liqueur donnant vingt-cinq ou vingt-six degrés au pèse-liqueur de M. Baumé. A l'instant du mélange, il se développe une chaleur qui ne fait monter le thermomètre de Réaumur que de trois ou

quatre degrés. On adapte à la cornue un ballon ou récipient qu'il faut lutter avec des bandes de papier collé : on les perce en les traversant avec une grosse épingle qu'on y laisse. La cornue, placée dans une poêle de fer battu, doit porter sur une couche mince de sable. Avant d'administrer le feu, il convient de laisser le temps aux deux matières mêlées de se pénétrer. Après deux ou trois heures, on commence la distillation, en conduisant le feu très-doucement & par degrés, de sorte que la voûte de la cornue, au fort de l'opération, soit à peine échauffée. On retire ordinairement de cette quantité de mélange, quatre ou cinq onces d'éther nitreux très-pur d'une couleur légèrement citrine, d'une odeur pénétrante, mais fort suave, chargée d'une très-petite portion d'acide étranger à la vraie mixtion éthérée. Pourvu qu'on opère avec ces ménagemens on ne court aucun risque; il se dégage si peu de gaz, qu'on est obligé de lui donner une issue plus libre.

Quoique cet éther nitreux soit d'abord assez pur, il faut cependant le rectifier, en y mêlant une suffisante quantité d'alkali fixe très-sec, pour le purger entièrement de la portion d'acide étranger, quelque petite qu'elle soit. On redistille alors avec les mêmes précautions indiquées : le nouvel éther, d'une extrême ténuité, passe sans couleur, bien aromatique, & parfaitement limpide & pur.

II.

Voici maintenant une méthode sûre & invariable pour obtenir une bonne liqueur anodyne nitreuse. On met dans une ample cornue de verre une livre d'acide nitreux très-pur, (cette pureté absolue est encore ici nécessaire) avec deux livres d'esprit de vin, l'un & l'autre constamment au même degré qu'on l'a déja dit pour l'éther nitreux. On laisse digérer le mélange pendant plusieurs heures : on le distille ensuite à une très-douce chaleur jusqu'à la diminution d'environ moitié, ou jusqu'à ce que la totalité de la liqueur spiritueuse soit passée. On trouve dans le récipient une liqueur très-aromatique, très-suave, mais fort chargée d'acide libre, & surabondant qu'il s'agit de détruire & de saturer en projettant une suffisante quantité d'alkali fixe bien sec sur la totalité de la liqueur distillée. Après quoi on la redistille de nouveau avec la même circonspection. On peut ainsi préparer en peu de temps, sans danger & à peu de frais, dix ou douze onces d'une liqueur, anodyne nitreuse toujours constante, uniforme & jamais exposée à varier, comme il arrive à celles qui d'ailleurs seroient préparées avec plus de peines & plus de soins, en opérant sur les différens résidus de l'éther nitreux. Telle est la liqueur anodyne nitreuse que MM. de Lassonne & Cornette employent comme médicament.

On trouve dans le même Mémoire des remarques sur la liqueur anodyne minérale d'Hoffman, qui, outre le défaut d'être incertaine & variable pour la préparation, a des inconvéniens réels dans la pratique de la médecine, comme de suspendre les sécrétions, d'échauffer la gorge, de causer la toux, de diminuer sensiblement le cours des urines, &c; tandis que la liqueur anodyne nitreuse, a presque toujours été employée avec un succès plus marqué contre les affections vaporeuses, les vomissemens spasmodiques, la migraine, le hocquet, les palpitations du cœur, les pincemens douloureux de l'estomac, & contre les toux convulsives. On trouve à la fin du Mémoire deux observations particulières des effets comparatifs de la liqueur anodyne minérale d'Hoffman & de la liqueur anodyne nitreuse, qui prouvent la supériorité de celle-ci sur la première. On doit donc desirer qu'il se produise, à cet égard, une réforme dans la pharmacie.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Mémoire sur les maladies les plus familières à Rochefort, avec des observations sur les maladies qui ont régné dans l'armée navale, combinée pendant la campagne de 1779, par M. Lucadou, médecin de la Marine dans ce département, & chargé des fonctions de premier médecin dans cette armée. A Paris, chez Guillot, Libraire de Monsieur, frère du Roi, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, 1787, in-8°. de 336 pages.

Les Médecins des hôpitaux & des armées, dit M. Lucadou, « voyent à la fois un grand nombre de malades atteints de la même mala-

die ; ils la confidèrent en même-temps dans toutes fes époques, ils en obfervent les différentes terminaifons ; ils ont fous les yeux les divers termes de comparaifon qui leur font apprécier les efforts falutaires ou erronés de la nature... Cette pofition eft très-avantageufe pour connoître parfaitement le caractère & les progrès de la maladie. » On peut ajouter que M. Lucadou a tiré le plus grand parti de ces circonftances favorables : fon ouvrage annonce par-tout un obfervateur attentif, un Médecin éclairé, & plein de candeur & de zèle : l'expofé de fa pratique devient précieux pour tous ceux qui fe deftinent à parcourir la même carrière, ainfi que pour ceux qui veulent approfondir la doctrine des fièvres.

Les maladies qu'il a obfervées pendant l'automne, en dix ans de pratique, fe réduifent aux fièvres & aux cours de ventre : dans la première partie de fon ouvrage, il traite des fièvres intermittentes fimples, des intermittentes compliquées, des intermittentes malignes & des rechûtes : dans la feconde, il expofe fucceffivement les fymptômes & le traitement de la diarrhée & de la dyffenterie : dans la troifième partie il eft queftion des maladies qu'on obferve pendant l'hiver, comme de celles qui réfultent des fièvres intermittentes & du long féjour dans les hôpitaux, des maladies catharales, des fluxions de poitrine & des fièvres pneumoniques, c'eft-à-dire des fièvres dont l'inflammation de poitrine eft un fymptôme conftant, & qui font beaucoup plus fréquentes à Rochefort que les fluxions de poitrine effentielles. Parmi les obfervations & les réflexions de M. Lucadou fur les maladies qui ont régné dans l'armée navale combinée pendant la campagne de 1779, on trouve l'expofition & le traitement de la fièvre putride des premières voies, de la fièvre putride générale & de la fièvre maligne.

HYGIÈNE.

An in convivii principio merum, in extremo aqua, bonum ? au commencement d'un grand repas la boiffon du vin eft-elle falutaire, & celle de l'eau vers la fin ? (1)

Les plaifirs de la table échauffèrent quelquefois les vertus auftères de Caton l'ancien, dit Horace, (*narratur & prifci Catonis mero incaluiffe virtus*) la médecine eft loin de ne permettre jamais ces légers écarts, & de prefcrire un régime toujours monotone & fymétrique : mais elle donne ici un confeil falutaire pour augmenter l'activité des forces digeftives, & faciliter la folution des mets variés qu'on fert dans les repas d'appareil : le vin bu dans le commencement réveille les fonctions organiques de l'eftomac, rend le corps plus agile, l'efprit plus gai, l'imagination plus vive & plus riante ; mais fi dans la fuite du repas on paffe les bornes de cette boiffon, le corps s'engourdit, la bouche fe deffèche, la voix devient tremblante, les yeux fe couvrent d'un nuage : à cette époque il eft falutaire d'abandonner les liqueurs fpiritueufes, & de boire de l'eau pour délayer les parties groffières, arrêter l'expanfion enivrante des vapeurs vineufes, & faciliter la folution de la pâte alimentaire, en lui donnant un véhicule doux & tempérant, qui la pénètre & favorife la formation du chyle.

ANNONCES.

De Livres nouveaux qui ont paru en Allemagne.

Newes Magazin-fur die, &c, Nouveau magafin pour la médecine légale, & la police médecinale, par J. T. Pyl, premiere partie du troifième volume, à Stendal, chez Franze & Groffe, 1786, *in*-8°. de 168 pages, 2 livres.

Uber die natur, &c. Sur la nature & la guérifon de la phthifie pulmonaire, avec un fupplément fur l'ufage & les effets émétiques, par Thomas Ried, traduit de l'Anglois par Diel, à Offenbach, chez Weifs & bred, 1787, *in*-8°. de 365 pages.

Newe fammlung de, &c. Nouveau recueil de traités choifis pour les chirurgiens, douzième partie à Leipfick, chez Weygand, 1786, *in*-8°. de 325 pages, 3 livres.

(1) *Quæftio medica Cardinalitiis difputationibus difcutienda in fcolis Medicorum, &c. Année 1787. L'Auteur de la thèfe eft M. Calmé.*

Les perfonnes qui voudront faire inférer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les femaines régulièrement) font priées d'adreffer les paquets & lettres, ainfi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoife, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement eft de 9 liv. 12 fols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 19.

GAZETTE DE SANTÉ,

Où Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

LETTRE

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

J'AI été toujours en garde, Messieurs, contre l'exercice routinier de l'art de guérir, si ordinaire dans les petites villes & les campagnes, comme vous le remarquez dans l'avant-dernier numéro de vos feuilles : je reçois régulièrement les papiers publics, & je ne suis pas le dernier à me procurer les ouvrages dont on me fait connoître le mérite. Une autre source d'instruction m'est encore ouverte ; c'est une correspondance littéraire avec un de mes anciens compagnons d'étude, qui exerce à Paris, & qui m'apprend bien des anecdotes particulières qui souvent ne peuvent être consignées dans les journaux : mon émulation est quelquefois emflammée quand j'apprends le succès de nos grands maîtres ; mais leurs fautes, car quel est le mortel qui n'en fait pas, me vengent un peu dans mon humble asyle, de l'orgueil dédaigneux que donne trop souvent le séjour de la Capitale pour ceux qui en vivent éloignés.

Je me bornerai aujourd'hui à deux faits récens qui méritent d'être connus ; je n'en donnerai même qu'un simple précis, & je supprimerai les noms, puisque la réputation de tout homme doit-être respectée. Les fautes des savans doivent être autant une leçon pour eux que pour ceux qui leur sont inférieurs en mérite : elles doivent inspirer aux uns & aux autres plus de réserve & une plus sévère vigilance sur eux-mêmes.

Premier fait.

Une Angloise fait une chûte de cheval & se luxe l'avant-bras dans le bois de Boulogne : un chirurgien est appellé pour faire la réduction & assure l'avoir faite : quinze jours se passent sans que les douleurs diminuent ; & la malade, violemment tourmentée, demande de nouveaux avis ; elle consulte un fameux renoueur qui déclare que la réduction n'est point faite, mais il ajoute qu'il ne se charge pas d'en venir à bout, vu le temps qui s'est déjà écoulé, & il engage la malade à chercher du secours ailleurs : deux chirurgiens sont appellés ; ils examinent avec soin l'état du membre, & ils concluent que la réduction n'est point faite : l'époque déjà éloignée de l'accident leur paroît être un obstacle ; mais ils tentent de nouveau, & parviennent réellement à réduire la luxation

On sent bien que l'engorgement, qui avoit subsisté si long-temps, ne fut pas prompt à se dissiper : aussi la dame en conçut-elle encore de nouvelles allarmes, avec d'autant plus de fondement qu'elle avoit déjà été trompée une fois. Elle voulut encore avoir l'avis d'un autre chirurgien, qu'on eut soin de ne pas prévenir

de ce qui s'étoit passé : celui-ci, après l'examen du membre, déclara que l'os n'avoit point été remis en sa place ; mais bientôt après ayant su que deux de ses confrères avoient déclaré le contraire, & qu'ils avoient opéré la réduction, il examina la malade de nouveau, & il se rétracta en avouant qu'il avoit été d'abord induit en erreur. Autres soupçons & autres perplexités de la part de la dame, qui ne voyoit de tous côtés que des avis contradictoires.

Elle demanda encore à consulter un autre chirurgien, toujours dans la classe des plus fameux, ayant soin de lui laisser parfaitement ignorer tout ce qui s'étoit passé à l'égard de ses confrères : celui-ci porte la plus grande attention dans l'examen du membre, & déclare nettement que la luxation n'est pas réduite ; la dame poussée alors à bout, & ne sachant plus quel parti prendre, demande pour le lendemain une consultation, & propose à ce dernier chirurgien de se trouver chez elle, avec un autre de ses confrères qu'elle feroit appeller : ce choix, comme on se l'imagine, tomba sur un des chirurgiens qui avoit concouru à opérer, en dernier lieu, la réduction : celui ci, comme s'il avoit été appellé pour la première fois, engagea l'autre consultant à examiner le bras de la dame, & à mettre par écrit le résultat de son opinion : la crainte de se compromettre, & le soupçon qu'on lui tendoit un piège arrêtèrent ce consultant. Quelques signes d'intelligence, qu'il crut appercevoir, lui firent procéder à un nouvel examen : il se rétracta & déclara que la luxation étoit réduite ; l'état de la malade qui alloit de mieux en mieux, & les assurances qu'on lui donna, de n'avoir plus rien à craindre, dissipèrent enfin ses inquiétudes, & sa guérison n'a plus été équivoque.

Second fait.

Un militaire avoit reçu dans la dernière guerre un coup d'arme à feu qui lui avoit fracturé le péroné : on avoit extrait la balle avec quelques esquilles de cet os ; mais la blessure, loin de se fermer, avoit dégénéré par la suite du temps en ulcère & toute la jambe étoit très-gonflée, avec quelques callosités : on lui avoit prescrit dans le temps tous les petits moyens qu'on ne manque jamais de proposer quand on ne connoit que vaguement l'origine d'une maladie. Il étoit venu, il y a quelque temps, à Paris pour se soumettre à un traitement, & il avoit été envoyé successivement à différentes eaux minérales, mais leur usage n'avoit été suivi d'aucun succès : de retour dans la capitale, il a consulté séparement plusieurs chirurgiens fameux, sans en obtenir de réponses satisfaisantes : quelques-uns ont cru ne voir dans son mal qu'un étranglement des aponévroses des muscles de la jambe, étranglement qui feroit bien plus propre à produire une gangrène sèche ou une affection aigue, qu'un engorgement inflammatoire & chronique. Enfin, il a pris l'avis d'un chirurgien qui, en examinant les choses de plus près, & en rapprochant les circonstances de l'origine du mal, de l'état actuel du malade, a conjecturé la présence d'un corps étranger resté primitivement dans la blessure ; il s'en est assuré par la sonde, & ayant pratiqué une incision assez profonde avec le bistouri, il a extrait une esquille d'environ neuf à dix lignes de longueur : le reste du traitement a été approprié aux circonstances ; & le malade depuis l'époque peu éloignée de l'opération, marche à grands pas vers une guérison assurée.

Vous me pardonnerez, Messieurs, de n'avoir point exposé ces faits dans les détails & sous les formes que leur auroient donnés les maîtres de l'art. Je ne suis ni Académicien, ni Professeur, & si je me suis fait entendre, j'ai rempli mon objet. Je continuerai à faire dans mon village tout le bien qui dépendra de moi, exempt des illusions de l'amour-propre & de la précipitation du jugement, qui sont si propres à égarer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un Chirurgien de province.

ÉCONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE.

Mémoire sur les avantages que la province du Languedoc peut retirer de ses grains, considérés sous leurs différens rapports avec l'agriculture, le commerce, la meûnerie & la boulangerie ; par M. Parmentier : avec le Mémoire sur la nouvelle manière de construire les moulins à farine, pour conduire cet art & celui de la meûnerie à leur perfection ; couronné par l'Académie Royale des Sciences, dans la

séance de novembre 1785; par M. Dransy, Ingénieur du Roi, avec figures gravées d'après ses desseins. On y a joint un manuel sur la manière de traiter les grains & d'en faire du pain. A Paris, de l'imprimerie des Etats du Languedoc, sous la direction de P. F. Didot jeune, quai des Augustins, in-4°. 1787, prix 10 livres quatre sols broché, & 12 livres relié.

MM. les députés des Etats du Languedoc avoient été chargés de prendre, durant leur séjour dans la Capitale, tous les renseignemens relatifs à la meûnerie & à la boulangerie, & de faire même soumettre à quelques expériences les bleds du Languedoc envoyés pour cet effet à Paris: ils se sont adressés au comité de l'école gratuite de boulangerie: les membres de ce comité se sont portés avec zèle à seconder des vues aussi bienfaisantes & aussi propres à opérer en Languedoc une révolution dans ces arts de première nécessité; c'est ce qui a donné lieu au Mémoire que nous annonçons.

Dans la première partie de ce Mémoire il est question de la nature & des propriétés des bleds, de leur nettoiement, des accidens qui leur surviennent pendant qu'ils végètent, de leur conservation, de leur transport & des soins qu'ils exigent avant d'être portés au moulin. Tous les détails de la construction des moulins, de l'opération de la mouture & de bluterie sont développés dans la seconde partie. L'objet de la troisième est la boulangerie, considérée depuis le moment où la farine est sortie du moulin, jusqu'à celui de sa cuisson, & après qu'elle est transformée en pain. Le simple énoncé de ces différens articles suffit pour en faire sentir l'importance: les procédés sont d'ailleurs décrits avec toute la clarté & toute l'exactitude qu'on devoit attendre de M. Parmentier, si versé dans les connoissances chymico-économiques.

Le nettoiement des grains, leur mouture, la bluterie & la cuisson du pain, ne pouvant s'exécuter que par le secours des instrumens propres à chacune de ces différentes opérations, pour les perfectionner, les Etats-Généraux du Languedoc se sont procuré les meilleurs modèles de cribles, de moulins, de blutoirs & de fours, qu'ils ont déposés dans les cabinets de physique de Toulouse & de Montpellier, pour l'instruction des meûniers & des boulangers qui auroient besoin de les consulter. Nous ne saurions trop insister sur l'importance des réformes salutaires que cette propagation de lumières devroit produire dans le Languedoc. Pour nous renfermer aujourd'hui dans la meûnerie, nous osons dire, que l'état de grossierté & d'imperfection où se trouvent les moulins dans cette province, quand on les compare avec ceux des environs de Paris, a de quoi étonner; à voir leur méchanique & leurs inconvéniens sans nombre, on se croit encore au siècle du roi Dagobert. On y connoît que ce qu'on appelle mouture à la grosse; & dans Toulouse même, où les beaux-arts & les sciences ont été depuis longtemps cultivés, on voit encore dans le moulin du Bazacle (1) un monument de la barbarie des temps les plus reculés.

Médecine-Pratique.

Extrait d'une observation sur l'efficacité des frictions de la Teinture des cantharides dans des cas de paralysie. (Histoire de la Société Royale de Médecine, pour les années M. D C C. LXXXII, & M. DCC. LXXXIII, &c.).

Une femme âgée de trente-cinq ans, d'une grande sensibilité, se trouvoit depuis cinq ans, sans aucune cause connue, percluse des extrémités inférieures, qui ne paroissoient pas d'ailleurs altérées. Cette paralysie étoit cependant accompagnée d'un froid glacial des extrémités & du dos. M. Chevillard, appellé pour lui donner du secours, fit d'abord précéder le traitement, d'une purgation & des fumigations aromatiques qui n'eurent aucun effet. Il fit commencer ensuite l'usage intérieur de la Teinture des cantharides, à la dose de dix gouttes, & en faisant prendre par dessus une écuellée de lait bouilli. Ce remède continué huit jours, en augmentant graduellement la dose, ne produisit aucun changement notable. Enfin,

(1) Voyez dans le Mémoire de M. Dransy ses réflexions sur le moulin du Bazacle établi à Toulouse.

le même médecin prescrivit les frictions qu'on faisoit avec une infusion de cantharides plus animée.

℞. Cantharides fraiches, mises en poudre, demi-once; faites-les digérer dans une livre & demie de bonne eau-de-vie, jusqu'à ce que la teinture soit forte.

On administra les frictions faites avec cette infusion, en commençant par les pieds, & en continuant successivement les jours suivans par les jambes, les cuisses, les reins & la colonne épinière, jusqu'à la nuque, en frottant chaque jour une certaine portion de cette surface, & en proportionnant la quantité de Teinture à l'étendue des parties frictionnées. On diminua en même temps la dose de la Teinture prise à l'intérieur.

Dès le jour où les frictions parvinrent aux reins, la malade sentit, pour la première fois, la froideur & la pesanteur qu'elle éprouvoit dans le dos, se dissiper & se changer en une douce chaleur; les pieds, jusque-là glacés, cessèrent de l'être; les urines coulèrent plus abondamment, & sans douleur. Alors la malade commença à aller seule dans sa chambre, & sans appui. Toutes les fois qu'on frictionnoit la colonne épinière jusqu'à la nuque, les jambes acquéroient sensiblement plus d'agilité. On avoit été seulement obligé d'interrompre pendant trois jours les frictions, à cause de la grande chaleur qu'elles occasionnoient. Tel étoit en moins d'un mois le progrès de ce traitement, dans une paralysie incomplette qui duroit depuis cinq ans. On engagea la malade à aller prendre les eaux de Luxeuil. En passant à Lons-le-Saunier, elle rendit visite à M. Chevillard, après avoir traversé la ville à pied, & seulement à l'aide d'un bras; mais le traitement fut changé, & M. Chevillard apprit que la malade étoit retombée dans son premier état. Il ne l'a plus revue.

On trouve à la suite de cette observation un cas d'hémiplégie, où l'efficacité des frictions de Teinture de cantharides, suivant la même méthode, n'a pas été moins manifeste. Voilà donc un nouveau remède contre la paralysie, qui mérite, de la part des observateurs, l'attention la plus particulière.

ANNONCES.

Traité de la fièvre maligne simple, & des fièvres compliquées de malignité, par M. Chambon de Montaux de la Faculté de Médecine de Paris, de la Société Royale de Médecine, Médecin de la Salpêtrière, &c. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1787; 4 volumes in-8°.

Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

PRIX

Proposé par l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres d'Orléans.

Ce prix sera distribué à l'Auteur qui parviendra à *déterminer par des expériences précises & directes;*

1°. *Si l'eau est une substance composée, ou si elle est une matière simple ou élémentaire;*

2°. *Si celle que l'on obtient par la combustion du gaz inflammable avec l'air vital est produite dans l'acte même de cette combustion, ou si elle n'en est que dégagée; c'est-à-dire, si réellement elle provient de la combinaison de l'air vital ou de sa base avec l'air inflammable, ou si cet air vital & tous les fluides élastiques ne sont pas eux-mêmes une modification de l'eau, opérée par sa combinaison avec la matière du feu, de la lumière ou de la chaleur.*

L'Académie voulant offrir aux concurrens un prix proportionné à l'importance de cette question, elle ajoutera 400 liv. à pareille somme, provenant de celui qu'elle n'a pas décerné cette année. Ainsi ce second prix sera de 800 liv.

Toutes personnes, excepté les Académiciens résidens, seront admises au concours. Les Memoires écrits en françois ou en latin seront adressés *francs de port*, ou sous le couvert de M. l'Intendant de la Généralité d'Orléans, au Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier juin de 1788.

Les Auteurs ne feront si connoître ni directement, ni indirectement. Ils joindront à leurs ouvrages, écrits lisiblement, un billet cacheté, qui contiendra leur nom & leur demeure. Ils mettront à la tête du Mémoire une devise ou épigraphe, qui sera répétée dans le billet & à sa souscription.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 20.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Maladies des yeux endémiques en Syrie & en Egypte. (Voyage en Syrie & en Egypte, par M. C. F. Volney. A Paris, chez Volland, Libraire, quai des Augustins, 1787, deux vol. *in*-8°.)

LES maladies les plus familières dans certaines régions, comparées avec la nature des lieux & la manière de vivre des habitans, peuvent donner de nouvelles connoissances sur les causes & les moyens préservatifs de ces mêmes maladies: c'est-là un avantage que nous devons aux relations des voyageurs.

La cœcité, les ophtalmies & autres affections des yeux sont, suivant M. Volney, très-fréquentes en Egypte & sur les côtes de la Syrie: en parcourant les rues du Kaire, ce voyageur dit avoir rencontré, sur cent personnes, vingt aveugles, dix borgnes & vingt autres personnes dont les yeux étoient enflammés, purulens ou affectés de taches: presque tout le monde y porte des bandeaux, indices d'une ophtalmie naissante ou convalescente. Il faut remarquer qu'au Kaire, qui est une ville sale & pleine d'immondices, on y est plus sujet aux affections des yeux qu'ailleurs; que le bas peuple en est plus souvent attaqué que les gens aisés, & les naturels, plus que les étrangers: les paysans du Delta y sont plus sujets que les Arabes Bédouins. M. Volney ajoute, contre le sentiment de Prosper-Alpin, que les fluxions des yeux n'ont point de saison marquée, & que c'est une endémie commune à tous les mois & à tous les âges.

On ne peut donc admettre pour cause principale, dit le même voyageur, ni les vents du midi, ni la poussière fine répandue dans l'air. L'habitude de dormir sur les terrasses peut y contribuer; mais ce n'est pas la seule cause, car dans les pays intérieurs & loin de la mer, tels que la vallée de Balbek, le Diarbek, les plaines de Hauran & dans les montagnes, on dort sur les terrasses sans que la vue en soit affectée. Si donc au Kaire, dans tout le Delta & sur les côtes de Syrie, il est dangereux de dormir à l'air, il faut que cet air prenne du voisinage de la mer une qualité nuisible: cette qualité, sans doute, est l'humidité jointe à la chaleur & à un certain état salin dû aux exhalaisons de l'eau de la mer; ce qu'on connoît par l'irritation & la démengeaison qu'on éprouve dans les yeux. Parmi les causes des mêmes maladies, on doit aussi compter le régime des Egyptiens, qui consiste sur-tout en fromage, lait aigre, miel, résiné, fruits verds, légumes cruds, nourriture ordinaire du peuple, &

propre à produire dans le bas-ventre un trouble qui, suivant les médecins, (1) se porte sur la vue: les oignons cruds, dont ils abusent, portent aussi atteinte à l'organe de la vue, comme les moines de Syrie l'ont fait remarquer à M. Volney sur lui-même.

Parmi les causes qui sont propres à tenir les yeux dans un état de foiblesse, on doit compter aussi l'usage qu'ont les Egyptiens de raser leurs têtes toutes les semaines, & de les couvrir d'une coëffure très-chaude; ce qui en rend le tissu de la peau plus délicat, & dès lors la moindre impression du froid supprime la transpiration, dont la matière répercutée se porte sur les dents ou sur les yeux, & y produit des fluxions, dont la succession finit par détruire l'organe lui-même. Ce qui prouve l'influence de cette cause, dit M. Volney, c'est que les anciens Egyptiens qui portoient la tête nue, n'ont point été cités par les médecins comme affligés d'ophtalmies, & les Arabes du désert qui se la couvrent peu, sur-tout dans le bas âge, en sont de même exempts. Tout ceci confirme ce que nous avons dit ailleurs de l'avantage de tenir la tête découverte, & de l'endurcir à l'action du froid, pour prévenir les fluxions des dents & des yeux.

Une grande partie des cœcités en Egypte est causée par les suites de la petite-vérole, ou du mauvais traitement qu'on y suit: dès le septième jour on y permet le laitage & le poisson salé, comme en pleine santé. Dans la dépuration on ne purge jamais les malades, & on évite sur-tout de leur laver les yeux, quoiqu'ils les aient pleins de pus, & que les paupières soient collées par la sérosité desséchée: ce n'est qu'au bout de quarante jours que l'on fait cette opération, & alors le séjour du pus, en irritant le globe, y a déterminé une espèce de cautère qui ronge l'œil entier. On pratique peu l'inoculation en Egypte.

Anatomie.

Traité d'Anatomie, par M. Vicq d'Azir, &c. seconde livraison; prix, 12 livres 16 sols 3 deniers.

N°. II.

Planches anatomiques avec des explications très-détaillées, par M. Vicq d'Azir; première partie. Organes contenus dans la boite osseuse du crâne. Cerveau de l'homme.

Nous avons rendu compte, dans nos feuilles de l'année passée, de la première livraison de cet ouvrage, qui se continue toujours avec le même soin & la même exactitude: dans la seconde que nous annonçons aujourd'hui, la première planche, c'est-à-dire, la septième, relativement à celles de la première livraison, représente un grand nombre d'objets. On voit dans la première figure de cette planche le réseau, ou la toile vasculaire, qui réunit les plexus choroïdes, & dans l'épaisseur duquel se trouvent les veines de Gallien & leurs différens rameaux. L'auteur expose la manière défectueuse dont Haller a représenté ces objets, & il rappelle l'attention particulière qu'il a donnée lui-même à cette partie de son travail. Les autres objets, représentés séparément par autant de figures, sont une variété des veines de Gallien, la distribution vasculaire du réseau placé entre les plexus choroïdes au-dessous de la voûte à trois piliers, la face inférieure du repli membraneux de la pie-mère, qui est placée entre les plexus choroïdes, & qui est appellée *toile choroïdienne*, une coupe oblique des couches optiques, la lyre, c'est-à-dire, une des variétés des reliefs que l'on observe sur la face inférieure de la voûte à trois piliers, enfin une autre variété de la lyre.

La première figure de la planche huitième représente les couches optiques, les corps striés, la glande pinéale & les tubercules quadrijumeaux avec une exactitude qu'on ne trouve point dans la planche IIIe du VIIe fascicule de Haller. La seconde figure de la même planche représente une coupe horizontale très-superficielle, faite au bord supérieur

(1) C'est un fait connu depuis long-temps, qu'il y a des ophtalmies seulement entretenues par l'état de l'estomac. Je puis en citer un exemple récent. Un homme pléthorique éprouvoit depuis quelques jours un défaut d'appétit & des embarras dans les premières voies. L'œil droit fut attaqué d'un gonflement inflammatoire avec un écoulement des plus abondans d'une humeur séreuse. Un purgatif ordinaire produisit une grande évacuation & fit cesser aussi-tôt la fluxion de l'œil. (*Note du Réd.*)

& externe des corps ftriés. Les coupes plus profondes font repréfentées dans les planches fuivantes. Les figures 3e, 4e, 5e & 6e de la même planche offrent la face inférieure de la voûte à trois piliers, ou triangle médullaire, avec les filets ou reliefs que l'on défigne fous le nom de lyre.

La planche neuvième repréfente le cerveau vu en deffus, & dans lequel, le corps calleux & la voûte à trois piliers étant enlevés, on a fait, au bord externe des corps ftriés, une coupe dirigée horizontalement de dedans en dehors fans porter atteinte à la bandelette ftriée ni aux couches optiques. La dixième planche repréfente une coupe du cerveau, faite immédiatement au-deffous de la précédente, dont elle diffère en ce que la fection des corps ftriés n'eft pas horizontale, mais dirigée obliquement de dedans en dehors & de haut en bas. Dans la planche fuivante, on voit une coupe plus profonde que la précédente. Enfin, la douzième planche repréfente une coupe horizontale du cerveau faite en deffus & au niveau des deux commiffures, de maniere à montrer celle qui eft poftérieure, le développement de celle qui eft antérieure & le fond du troifième ventricule.

M. Vicq d'Azir finit les explications des planches par des remarques fur la pofition des vaiffeaux moyens du cerveau. Il obferve que leurs branches principales répondent prefque par-tout à quelque fciffure ou à quelque intervalle triangulaire, qui fe prête jufqu'à un certain point à leur gonflement, & peut diminuer dans bien des cas le danger de la compreffion. On trouve à la fin du cahier des réflexions hiftoriques fur les planches, analogues à celles que M. Vicq d'Azir publie dans ce fecond cahier. On a par ce moyen le tableau complet de ce qu'ont fait dans le même genre les autres anatomiftes, & de ce qui eft le fruit de ces propres recherches.

MATIÈRE MÉDICALE.

Supplément au difpenfaire univerfel, par M. Chretien Frédéric Reuff, Profeffeur en médecine à Tubinge. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787, in-8°.

Nous avons annoncé, l'année paffée, l'ouvrage dont on publie le fupplément; on prétend réparer l'omiffion qui avoit été faite de l'article des onguens par une inadvertance typographique: cependant il faut convenir que les bons efprits ne réclamoient pas bien hautement contre cet oubli du Profeffeur de Tubinge. On fait combien la chirurgie moderne a fimplifié cette partie du traitement topique, & fait abandonner une foule de formules barbares & compliquées. Il femble que quand on fait des livres de matière médicale, il faudroit fe garder de ramaffer indiftinctement tout ce qui tombe fous la main; qu'il faudroit faire un choix judicieux d'après les connoiffances les plus modernes qu'on a acquifes fur la chymie & la botanique, & laiffer dans un éternel oubli ces reftes de polypharmacie arabe dont tant d'ouvrages de médecine font encore infectés.

Si nous voulions donner un exemple de ces fatras médicamenteux nous pourrions prendre celui qu'on trouve dans le fupplément de M. Reuff, fous le titre fuivant: *Elixir de citrons purgatifs.* On fait entrer dans cet élixir du jalap réfineux, de l'écorce de citrons, de la canelle, du diagrède foufré, de la femence d'anis, de l'efprit de vin très-rectifié; & on propofe cette compofition pour purger les enfans. Voilà bien des efforts à pure perte, puifqu'on peut produire plus fûrement cet effet avec des pruneaux, du miel, ou bien encore quelque firop fecondé par la boiffon d'une tifane légère & édulcorée avec le fucre.

Nous ne nous arrêterons point fur une foule d'autres formules oifeufes, ou qui choquent les règles d'une faine chymie. Nous nous bornerons à rapporter la recette d'une cire employée contre les douleurs des dents, & qui eft une combinaifon, comme c'eft l'ordinaire, de fubftances âcres avec l'opium: cette recette même pourroit être fimplifiée.

℞. Réfiné de guayac, deux gros.
Extrait d'opium, } de chaque demi-
Gomme d'euphorbe, } gros.
Huile diftillée de canelle, } de chaque
De gérofle, } dix gouttes.

Mêlez, faites-en une maffe de la confiftence de la cire, & dont vous formerez de petits cylindres. On en applique de petites parcelles fur les dents cariées & douloureufes.

On doit remarquer que M. Reuff fait ufage du Baumier (*populus balzamifera. L.*) dans plufieurs de fes compofitions.

CHIRURGIE.

De fractura olecranii, &c. c'eft-à-dire, *De la fracture de l'olécrane ; differtation latine qui a fait la matière d'un acte public aux écoles de chirurgie de Paris*, année 1786.

Cette fracture de la partie fupérieure du cubitus peut être comptée parmi les accidens ordinaires, & cependant les chirurgiens qui ne font point au courant des connoiffanees acquifes, & qui s'en tiennent aux traités des des maladies des os de M. Duverney, ou de M. Petit, peuvent faire des fautes graves & même caufer la perte du mouvement de l'avant-bras, en donnant lieu à une enkilofe. M. Camper d'après plufieurs cas malheureux de pratique, a été le premier à abandonner l'ancienne méthode, qui confiftoit à employer dans ce cas un bandage ferré, & à tenir l'avant-bras dans un état d'extenfion jufqu'à ce que le calus fût formé : il a remarqué qu'il falloit laiffer le traitement aux foins de la nature fans employer de bandage : les vues de de ce chirurgien habile ont été encore perfectionnées à Paris, & il a été reconnu qu'il ne falloit pas laiffer l'avant-bras dans le repos comme le prétendoit M. Camper ; mais qu'il falloit lui faire exécuter chaque jour de petits mouvemens de flexion & d'extenfion. Nous allons rapporter deux obfervations dont l'auteur de la differtation a fait ufage.

Un jeune homme âgé de 24 ans reçut un coup de pied de cheval qui lui fractura l'olécrane. Le bras devint fi gonflé & la contufion fut fi confidérable, qu'on ne put reconnoître la fracture qu'après que les calmans généraux eurent appaifé les fymptômes ; on n'employa point de bandage, & on conferva fa liberté au membre, qui, après que les accidens furent calmés, refta de lui-même dans un état de demi-flexion : chaque jour, à différentes reprifes, le malade avoit foin d'exécuter doucement & avec lenteur de petits mouvemens de l'avant-bras de toutes les manières qui lui étoient poffibles. La faculté de le mouvoir devint de jour en jour plus facile, la douleur diminua ; & trois femaines après, la flexion & l'extenfion purent être exécutées fans le fecours du chirurgien. Enfin, le malade en vint au point que, quoique les mouvemens du bras ne fuffent pas tout-à-fait auffi libres qu'auparavant, il put reprendre fon travail ordinaire de garçon imprimeur.

Un homme de trente ans, ayant levé le bras pour détourner un coup de bâton qu'on lui portoit fur la tête, fut frappé au coude & eut l'olérane fracturé tranfverfalement. Il y avoit peu de gonflement, & les parties fracturées étoient peu écartées. Le malade ne fut retenu que cinq ou fix jours dans fa maifon ; car à cette époque l'ufage des relâchans avoit entièrement fait difparoître le gonflement du bras. M. Bottentuit, qui étoit chargé du traitement, appliqua feulement une petite compreffe épaiffe à la partie poftérieure du bras, un peu au-deffus de l'olécrane, & il la fixa avec un bandage peu ferré. A la partie inférieure étoient fixés deux anneaux, à travers lefquels paffoient deux cordons, qui, enfuivant le trajet du cubitus, venoient s'attacher au carpe ; enforte que l'ayant-bras à demi fléchi pouvoit à la vérité s'étendre, mais ne pouvoit point fe fléchir davantage fans faire defcendre le bandage & la compreffe, & par conféquent, fans rapprocher le fragment de l'olécrane du cubitus. Après le traitement il ne refta aucun intervalle entre les deux pièces primitivement fracturées.

ANNONCES.

Recherches fur l'origine & le fiège du fcorbut, & des fièvres putrides ; ouvrage traduit de l'Anglois de M. Milman, par M. Vigaroux de Montagut, Docteur en médecine, & Membre de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A Paris, chez P. F. Didot jeune, quai des Auguftins. Et à Montpellier, chez Rigaud, Libraire, quai des Auguftins, 1786.

Nous rendrons inceffamment compte de cet ouvrage.

Les perfonnes qui voudront faire inférer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les femaines régulièrement) font priées d'adreffer les paquets & lettres, ainfi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoife, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement eft de 9 liv. 12 fols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 21.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU *Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.*

ANNÉE 1787.

CHYMIE.

Nouveautés en chymie.

ON fait que M. de Morveau a publié une nouvelle nomenclature de la chymie dans l'Encyclopédie méthodique ; mais, comme elle n'étoit point fondée sur les théories modernes & les expériences les plus récentes des chymistes, cet objet avoit besoin d'être repris dès les fondemens : il falloit rendre d'ailleurs cette nomenclature plus simple & plus uniforme, en la liant avec l'état actuel de la science. C'est ce qui a donné lieu à un mémoire, lu par M. Lavoisier dans la dernière séance publique de l'Académie des sciences ; ce chef célèbre de la doctrine antiphlogistique a fait sentir combien il importoit de rendre plus facile l'accès de la chymie, en y introduisant des dénominations prises de la nature des objets chymiques, tels que les ont fait connoître les expériences modernes : il a fait voir que toute langue étoit une méthode analytique, que les noms devoient avoir un rapport direct avec les idées & avec les objets de ces idées ; qu'il en étoit bien autrement dans les ouvrages de chymie les plus connus, où le langage mystérieux des alchymistes & des propriétés relatives au corps humain ont introduit une foule de termes barbares, & qui n'ont aucun rapport avec la nature des corps chymiques.

M. Lavoisier s'est donc occupé de cette utile réforme dans une suite de conférences particulières avec des chymistes distingués, pour considérer la chose sous tous les points de vue & prevenir les objections qu'on pourroit faire.

Ces mêmes principes sont développés dans les leçons publiques de chymie du jardin du Roi, avec toute la clarté & l'élégance qu'on devoit attendre de M. de Fourcroi, coopérateur de la nouvelle nomenclature : il expose aux yeux du public une table méthodique où les objets de la chymie sont disposés suivant leur plus ou moins grand degré de simplicité ou de composition. On a soin d'avertir que ceux qui sont regardés comme simples, ne le sont que relativement à l'état actuel de nos connoissances en chymie ; qu'on ne prétend exprimer que cet état actuel, & non ce qu'elle pourra devenir dans la suite. Les novateurs ont d'ailleurs la sagesse de n'offrir la nouvelle nomenclature qu'en faveur de ceux qui commencent, & de joindre toujours le mot synonyme en faveur de ceux qui sont déjà instruits, pour éviter toute confusion ; ils ajoutent que chacun est le maître de s'en tenir aux noms anciens, à ceux même qui sont les plus bizarres, & qui tiennent à des compositions des arts, à des idées chimériques des alchymistes, ou à des propriétés médicales ; qu'il leur soit seulement permis d'écarter cet inutile fratras en faveur des

commençans, de leur épargner depenibles efforts de mémoire, & de leur doner, sur un très-grand nombre de points, es idées plus justes & plus exactes.

Nous venons de remplir le rôle de siples historiens, en rapportant avec fidélité ne espèce de révolution qui se prépare en clymie, & qui portera certainement plus que ur la nomenclature : nous tâcherons d'évter deux écueils également à craindre dans ce état de crise ; celui des novateurs zélés qui e trouvent nécessairement entraînés au-delà es limites, & qui ne s'en tiennent pas toujous à l'induction rigoureuse des faits, & celui des partisans de l'ancienne doctrine du phlogitique, qui ne veulent pas même se rendre à l'évidence de certains faits, & qui ne soumettent point à une discussion suivie & impartiale, les nouveaux principes. Nous tâcherons conc d'exposer les fondemens de la nouvelle no menclature, quand elle sera publi.e, soit parce qu'elle est liée avec les progrès que fait chaque jour la chymie, soit parce qu'il nous feroit impossible, sans cela, de nous faire entendre dans la suite en rendant compte des faits nouveaux, ou des ouvrages qui paroîtront sur cette science.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Traité de la fièvre maligne simple & des fièvres compliquées de malignité, par M. Chambon de Montaux, de la Faculté de médecine de Paris, de la Société Royale de médecine, médecin de la Salpétrière, &c. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1787, *in*-12 de 4 vol. prix 10 liv. broché, & 12 livres relié.

Il en est de la fièvre maligne comme de beaucoup d'autres objets de médecine qu'il est souvent plus aisé de sentir & de distinguer d'un coup d'œil, que d'en donner une définition exacte. Des principes solides, & un tact un peu exercé par la fréquentation des hôpitaux, feront connoître dès le début la fièvre maligne simple ; il est au contraire difficile de s'en former une idée en rapprochant les définitions qu'en donnent les auteurs de médecine : les uns la font consister dans la manière brusque & funeste dont la maladie se termine ; ceux-ci dans l'intensité des symptômes ; ceux-là dans une inflammation violente ; quelques-uns dans les exanthèmes : une dissolution extrême dans les humeurs la constitue suivant d'autres ; Fernel la définit une fièvre pestilentielle modérée. M. chambon, après avoir examiné séparément ces définitions, adopte la suivante, qui d'ailleurs paroît réunir le plus de caractères non équivoques de cette maladie.

« Quand une maladie en apparence, dit M. Chambon, détruit d'une manière insensible les sources de la vie, qu'elle donne ensuite naissance aux accidens les plus graves, & cause la plupart du temps la mort du malade qui en est attaqué, elle doit avoir le nom de maligne, parce que la malignité consiste précisément dans la disproportion qui se trouve entre la légéreté apparente de la maladie, celle de son invasion, & la cause de ses suites cruelles ; elle consiste encore dans la différence de ses premiers symptômes avec ceux qu'on remarque quand la maladie est arrivée à son plus haut degré d'accroissement. »

La multiplicité des causes variées que les auteurs de médecine ont assignées à la fievre maligne, ne doit point étonner ; car quelle est celle des sciences naturelles qui n'a pas excité les mêmes débats, quand on a voulu se livrer à l'explication des causes ? & la chymie même n'est-elle pas de ce nombre ? M. Chambon a cru devoir remonter aux vices mêmes du fluide vital ou nerveux, comme principe immédiat ou cause prochaine de la fievre maligne : il a destiné plusieurs chapitres à des considérations particulières sur l'excès ou le défaut du fluide nerveux, sur ses combinaisons, son épaississement, son acrimonie, ses mélanges avec des principes vénéneux, &c. Il faut convenir qu'on ne devoit point s'attendre à trouver cette théorie surannée dans un ouvrage moderne & fait par un médecin éclairé : une logique rigoureuse doit imposer la loi de ne parler que de ce qui est du ressort de l'observation & de l'expérience : or, l'une & l'autre sont bien loin d'autoriser les prétendues modifications qu'on attribue au fluide vital. On peut s'en convaincre en comparant le systême lymphatique au systême nerveux.

Le systême lymphatique a été démontré & décrit : on parvient à l'injecter avec du mercure ; on connoît la nature du fluide qu'il contient & sa conformité, soit avec un des principes du sang, soit avec d'autres fluides épanchés dans des cavités. Les vaisseaux qui servent de véhicule à la lymphe sont démontrés ; on sait qu'ils ont des valvules, & la

direction de ces valvules est connue : les recherches anatomiques les plus exactes ont donné de nouvelles lumières sur la propagation & la nature des maladies qui tiennent à des vices de la lymphe ou des vaisseaux où elle circule ; mais qu'il en est bien autrement du système nerveux & du prétendu fluide qu'on y fait circuler ! Les nerfs sont des espèces de cordons solides, & dont aucun art n'a pu manifester la cavité : le fluide nerveux n'a jamais été rendu sensible par aucune expérience directe, ou, s'il existe, il suit des loix absolument différentes des autres fluides ; & dès lors il faut s'interdire tout raisonnement sur sa nature. Il est immédiatement soumis au pouvoir de la volonté ; il se porte en un clin d'œil dans toutes les parties du corps ; il a des rapports avec l'électricité & le fluide magnétique : il préside dans l'économie animale à des fonctions qui ne paroissent avoir aucun rapport entr'elles, comme la contraction des muscles, les sensations de la vue, de l'ouïe, du toucher, &c. les secrétions des différentes humeurs & la sensibilité qui est si variée, suivant la nature des organes. Il n'offre donc aucune prise à des expériences comparatives ; & les faits isolés qui le font présumer, attestent qu'il ne faut lui attribuer aucune des qualités physiques qui sont communes aux autres fluides.

Nous ne nous arrêterons point au diagnostic, aux symptômes & au prognostic de la fièvre maligne simple, puisque ces connoissances, sur lesquelles nous avons de si excellens ouvrages en médecine, doivent être familieres à tous ceux qui pratiquent, & que M. Chambon n'a fait que les rédiger avec ordre & avec méthode, en les enrichissant du fruit de ses propres observations. Le traitement de la même maladie est exposé dans le second volume, où M. Chambon fait preuve de beaucoup d'érudition, & où il examine séparément la nature & les effets des divers moyens curatifs dont l'expérience a constaté l'efficacité. On doit lui savoir gré d'avoir discuté avec soin les effets de la saignée dans cette maladie, puisqu'il existe encore des Praticiens qui ne la prodiguent que trop, d'après les principes de Chirac & les idées d'un prétendu embarras dans la circulation du cerveau, ou d'une compression de ce viscère. Nous avons regret de ne pouvoir ici transcrire tout au long une observation qu'il rapporte à ce sujet, & qui met dans le plus grand jour les suites funestes de cette théorie vague & erronée.

On conçoit à peine pourquoi ces méthodes perturbatrices & hasardées ont pu être si généralement adoptées, tandis qu'on montre de la répugnance pour des préceptes sages & consacrés par l'antiquité, comme l'usage du bain dans les fièvres malignes. Tout ce que dit M. Chambon à cet égard est très-bien vu : il expose la doctrine des anciens, fait voir combien l'assertion de Galien, qui paroît contraire à l'usage des bains dans cette maladie, est peu fondée, & il finit par rapporter des observations directes en faveur de ces mêmes bains. Pourquoi n'a-t-il point parlé du bain froid dans cette maladie ? (1) Ce qu'il dit d'ailleurs de l'opium, du camphre, du quinquina, des ventouses, de la boisson de l'eau froide, &c. est conforme aux règles de la plus saine pratique.

(*Nous rendrons compte des deux derniers volumes dans un autre numéro.*)

MÉDECINE.

Exemple particulier d'une fièvre puerpérale, dont la terminaison a été funeste ; observation communiquée par M. le Tual Dumanoir, docteur en médecine, breveté du Roi, à Bayeux.

L'observation que je présente aujourd'hui ne doit pas être regardée comme un fait nouveau, puisqu'on n'en voit que trop souvent de semblables, soit par un attachement à d'anciens préjugés, soit parce qu'on n'emploie point à temps le moyen curatif de M. Doulcet, docteur régent de la faculté de médecine de Paris. Mais elle offre une particularité digne de remarque ; c'est qu'un des symptômes qu'on regarde comme essentiel à la fièvre puerpérale, savoir le gonflement très-douloureux, ou la tension de l'abdomen, n'a point été sensible ; ce qui confirme d'ailleurs l'opinion de plusieurs auteurs qui pensent que cette fièvre n'est pas une maladie particulière & *sui generis*, mais que la pluparr de ces fièvres ont un caractère de putridité, que quelques-unes sont malignes, que d'autres sont

(1) Voyez les Remarques sur le traitement des fièvres malignes, & leur cure par l'eau froide & l'air frais. (Gazette de Santé, année 1786, numéro 36.)

inflammatoires ; qu'enfin elles peuvent être diversement compliquées suivant un nombre infini de causes ou de circonstances accidentelles. J'ai été d'ailleurs engagé à publier ce cas de pratique, quoique malheureux, parce qu'il n'y a pas de plus puissante leçon que les omissions ou les fautes qu'on voit commettre.

Madame de**, âgée de 26 ans, de moyenne stature, cheveux blonds, douée d'un bon tempérament, étoit devenue enceinte de son troisième enfant; sa grossesse n'avoit été accompagnée d'aucune incommodité, & au bout du terme fixé par la nature, (18e avril 1787) elle accoucha d'un garçon bien portant; les eaux s'écoulèrent peu de temps avant l'accouchement, & le cordon ombilical rompit entre les mains de l'accoucheur en la délivrant. La malade ayant été couchée reposa, on lui donna un bouillon, pour boisson de l'eau sucrée ; les urines & les lochies prirent leurs cours ordinaire ; il s'établit une sueur légère, & la nouvelle accouchée dormit pendant la nuit : le dix-neuf se passa fort bien, elle mangea du pain & de la gelée de groseille, un potage à midi; on lui présenta du pain & des confitures le soir, mais elle les refusa.

Le vingt se passa comme le jour précédent; mais, à cinq heures du soir, après s'être plainte d'un mal-aise universel, il survint un frisson avec des envies de vomir: la fièvre s'alluma, le pouls devint serré, la peau brûlante, la sueur se supprima, les seins se trouvèrent flétris, le ventre plat & non douloureux, & il se manifesta un dévoiement si considérable que pendant la nuit elle fut dix à douze fois à la garderobe. On lui donna alors une décoction de chiendent & de réglisse, dans laquelle on fit fondre du sel végétal. Le vingt-un les accidens furent les mêmes; la langue n'étoit point chargée, mais la malade éprouva une difficulté de parler au point qu'à peine elle pouvoit se faire entendre; le dévoiement qui augmenta, s'opéroit involontairement : on proposa alors de lui faire prendre un mi-noratif avec la casse & le lait; mais la difficulté qu'elle éprouvoit dans la déglutition fit qu'on lui administra un lavement qu'elle rendit peu après. On se contenta alors d'ajouter à sa tisane, du sirop de violette. Pendant la nuit les accidens furent les mêmes; à peine pouvoit-on remarquer un intervalle entre les redoublemens. Il parut aux mains & à la gorge quelques petites taches livides, qui donnèrent lieu d'attendre une éruption; mais elle ne furent pas plus loin.

Le vingt-deux fut comme le jour précédent; l'affaissement devint plus considérable; la parole fut absolument anéantie; mais la malade paroissoit encore observer avec les yeux. On lui appliqua deux emplâtres vésicatoires aux jambes. Le vingt-trois tous les accidens furent en augmentant, & elle mourut pendant la nuit, à trois heures du matin: sa mort fut douce : les lochies coulèrent jusqu'à ce moment: le ventre ne fut ni sensible, ni météorisé; mais depuis le frisson du vingt, les sueurs ne reparurent plus, & le dévoiement ne l'abandonna pas un instant.

Rem. du R. On voit que dans le cas précédent, comme l'observe M. le Tual, on n'a point saisi le moment favorable, qui étoit le temps du premier frisson, pour donner le remède de M. Doulcet, qu'une expérience constante montre toujours efficace à l'hôtel-dieu de Paris, & par-tout où on suit la même pratique; ce remède, comme on fait, consiste à donner quinze grains d'ypékakuanha en deux doses, à une heure & demi d'intervalle; à réitérer le lendemain, soit que les symptômes soient diminués, soit qu'ils persistent dans la même intensité, & s'ils continuent encore, à répéter l'usage du même remède jusqu'à trois ou quatre fois, suivant leur opiniâtreté. La malade fait usage de boissons adoucissantes, & est purgée vers le septième ou huitième jour. C'est ainsi qu'on sauve, à l'hôtel-dieu de Paris, toutes les femmes attaquées de fièvres puerpérales.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

N U M É R O 22.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Nouvelles observations sur la vertu fébrifuge de l'écorce de marronnier d'Inde, (Hippocastani Vulg.) constatée dans une épidémie par M. de la Croix, médecin des épidémies, à la Ferté-Bernard.

M. Zulatti a publié dans le trente-deuxième numéro de la Gazette de Santé, année 1783, des faits de pratique qui lui font révoquer en doute l'efficacité de l'écorce de marronnier d'Inde à titre de fébrifuge: il se déclare pour la négative absolue d'après l'avis de Moehring, sans vouloir cependant qu'on en proscrive entiérement l'usage. Mais parce que ce médecin n'en a point retiré tout l'avantage qu'il devoit en attendre contre les fièvres, s'ensuit-il qu'on ne doive point se livrer à de nouveaux essais? je pourrois alléguer en faveur de ce remède le témoignage de MM. Zannichelli, Torra & d'autres médecins. (1) Mais je m'en tiens aujourd'hui au résultat de ma propre expérience. Sans vouloir exalter cette écorce au-dessus du quinquina, je rapporterai scrupuleusement ce que j'ai observé en distinguant avec soin les cas où on doit l'employer, & ceux où on doit s'en abstenir, suivant la variété des tempéramens & la nature des accidens. J'insisterai aussi sur les moyens curatifs préparatoires, sur le choix de l'écorce, son administration & son usage; circonstances essentielles dont M. Zulatti ne fait point mention. Il importe aussi de bien fixer le caractère de l'épidémie dont je parle, & dont plus de 400 individus ont été affligés.

(1) MM. Coste & Willemet (*Essais sur quelques plantes indigènes, &c.*) rapportent avoir guéri onze fébricitans, differens d'âge & de constitution, en employant l'écorce de marronnier d'Inde à la même dose qu'on a coutume de donner le quinquina. Ces onze malades ont été guéris en dix jours, sans aucune récidive. M. Wauters, médecin de Wetteren, près de Gand, rapporte (*Dissertatio medico-botanica de quibusdam plantis Belgicis, &c.* année 1785.) avoir aussi employé heureusement l'écorce du marronnier d'Inde, réduite en poudre, & prise à la dose d'une drachme, soir & matin, dans l'eau commune. Il en préparoit aussi une apozême, en faisant bouillir une once de cette écorce dans deux livres d'eau de fontaine, jusqu'à la réduction d'un tiers de la liqueur. Vers la fin de l'ébullition, lon ajoutoit une once de racine de réglisse, & on filtroit. On faisoit quatre prises de cet apozême, qu'on administroit de quatre en quatre heures, hors du temps de l'accès. *Note du R.*

I.

Je fus chargé, en 1786, par ordre de M. l'intendant de Tours, du traitement d'une fièvre tierce bilieuse qui régnoit à Augé, & autres paroisses du bas Vendomois, près de la ville de Mondoubleau. Cette fièvre a pris quatre caractères divers en quatre époques, qui se sont succédées depuis le mois de juillet jusqu'au mois de novembre de la même année.

Caractère de la première époque, c'est-à-dire, *vers la fin de juin & le mois d'août*. Cette fièvre fut d'abord tierce, double tierce, & elle a dégénéré dans les uns en fièvre maligne, lente nerveuse, & dans les autres en fièvre putride. Les signes s'annonçoient dès le quatrième accès: chaque redoublement revenoit avec des vomissemens excessifs d'humeur bilieuse tantôt liquide, tantôt épaisse & noire; les malades éprouvoient un resserrement extrême des hypochondres, avec des douleurs aiguës dans toutes les parties aponévrotiques du corps.

Caractère de la deuxième époque, vers la fin d'août & le mois de septembre. Cette fièvre étoit alors rémittente avec des pétéchies symptomatiques, compliquée d'affections vermineuses; elle a été aussi mésentérique. Lorsque ces pétéchies paroissoient le quinzième ou le dix-septième jour de la maladie, la mort étoit certaine.

Caractère de la troisième époque, vers les premiers jours d'octobre. La fièvre devint tierce, double tierce dans les uns, quarte, double quarte dans les autres; elle a eu la même marche que celle de Paris. Voyez le Journal de médecine du mois d'octobre 1786.

Caractère de la quatrième époque, vers la fin d'octobre & le mois de novembre. Si ces fièvres avoient été constamment tierces ou quartes, soit regulières, soit anomales, on observoit dans tous les malades des obstructions de la rate, avec un léger embarras du foie, qui ont été suivis de tension du bas-ventre, & ensuite d'hydropisie avec anazarque: ceux, au contraire, qui n'avoient pas essuyé ces derniers accidens à la suite de ces fièvres étoient tous sujets à des efflorescences farineuses critiques sur tout le corps. Plusieurs de ces fièvres ont été accompagnées d'assoupissemens comateux aux redoublemens.

Les évacuations salutaires ont été un vomissement abondant de matieres bilieuses & un dévoiement pareil spontané. Si la nature avoit été lente dans ces sortes de crises, les langueurs & la convalescence étoient fâcheuses: il en étoit de même si on avoit administré trop tard l'émétique. Si la dissolution acrimonieuse dominoit dans les tempéramens irritables à l'âge de 25 & 30 ans, la fièvre étoit continue putride; si la ténacité des humeurs avoit lieu dans la jeunesse, comme depuis la naissance jusqu'à 18 ans, les progrès étoient plus lents à cause de l'indolence: si la même affection dominoit dans les gens de 40 ans & au-dessus, les obstructions & les infiltrations étoient inévitables. Elle a été maligne putride dans les jeunes gens épuisés, & intermittente dans les gens plus forts & plus robustes, ainsi que dans le bas âge. La convalescence a été aussi longue dans l'intermittence que dans la continuité où les rechûtes ont été plus fréquentes.

II.

Traitement par les moyens généraux. Dans l'état de malignité, de continuité, & de rémittence, le tartre émétique étoit le premier remède si la chaleur étoit modérée, si la nature se trouvoit plus opprimée par plénitude & engorgement de cette humeur bilieuse que par acrimonie, avec irritation & avec des douleurs aiguës: si la fonte de l'humeur étoit plus manifeste avec foiblesse & inanition, l'ipécacuanha étoit préférable. Les premières voies étant ainsi vuidées, on donnoit des apozèmes chicoracés, qu'on rendoit souvent laxatifs avec le tamarins ou la casse & la crême de tartre. Lorsque la chaleur étoit violente & les anxiétés précordiales excessives dans les mois de juillet & août, les vomitifs donnés après le le quatrième accès étoient nuisibles. Si la malignité & la putridité augmentoient malgré ces secours, on employoit une décoction de cette écorce, qu'on rendoit acidule avec l'esprit de vitriol dulcifié: on répétoit de temps en temps les minoratifs aigrelets en apozème avec un grain d'émétique, donné ainsi *fractis dosibus*. Si cette fièvre étoit avec délire ou assoupissement, les véficatoires aux jambes étoient utiles. L'expérience a démontré qu'après le

mois d'août ils étoient plus nuisibles, en ce qu'ils augmentoient la rigidité de la fibre, la sécheresse de la peau, l'irritation du genre nerveux, & enfin la dissolution du fluide lymphatique. Deux cent malades de cette fievre ont été heureusement traités de cette manière.

III.

Traitement par l'écorce de marronnier d'Inde. Tels ont été les fièvres continues qui sont devenues ensuite intermittentes, ou celles qui ont toujours conservé le caractère d'intermittence depuis le principe jusqu'à la fin, soit qu'elles aient été récentes ou invétérées avec des obstructions.

Première règle observée avant l'usage de cette écorce. Lorsque les premières voies étoient chargées de saburre & d'humeurs bilieuses, si l'engouement étoit léger, si la fibre étoit lâche avec stupeur du genre nerveux dépendant de l'amas du levain fébrile, le tartre émétique devoit précéder, ou la poudre fébrifuge d'Helvétius, ou une décoction de rhubarbe & de coralline de Corse avec la crême de tartre, suivant Baglivi. Si la fonte ou dissolution prédominoit sur la tenacité, l'ipécacuanha étoit préférable, & on faisoit succéder les purgatifs ci-dessus, mais à plus forte dose. On faisoit prendre ensuite par jour, en deux fois, une demi-once de l'opiat suivant:

℞. Ecorce de marronnier d'Inde pulvérisée, trois onces.

Crême de tartre, une once.

Miel, autant qu'il en faut pour donner un peu de consistance à l'opiat.

On faisoit boire immédiatement après un verre de tysane ou d'oseille ou de polypode de chêne. Trois onces d'opiat ont suffi pour la cure dans les cas déjà rapportés.

Deuxième règle. Si le genre nerveux étoit sensible, & si la fibre étoit rigide avec empâtement excessif des hipochondres, accompagnée de chaleur & d'irritation, on donnoit d'abord les apozêmes purgatifs, & on prescrivoit l'usage d'une tysane de polipode de chêne. On administroit un vomitif le jour qu'on commençoit le remède suivant. Ce remède consistoit dans une décoction de l'écorce de marronnier d'Inde avec la crême de tartre. Les malades en faisoient usage pendant cinq ou six jours.

La suite dans un autre numéro.

Histoire Naturelle.

Amphibiorum virtutis medicatæ Defensio; c'est-à-dire, *Défense de la vertu médicale des amphibies*, par M. Jean Hermann, Professeur public ordinaire de médecine, chanoine de Saint-Thomas, à Strasbourg, chez Heitz. 1787, *in*-4°. de 42 pages.

M. Hermann, dans cette dissertation, qui est la première partie d'un travail très-intéressant, ne comprend point sous le nom d'amphibie les loutres, les castors, les phoques, & en général tous les animaux qui habitent à peu près également l'un & l'autre élément; il ne traite point du tout de ces animaux, mais seulement de *ceux qui ont un squelette osseux, dont les os sont peu durs, qui ont le sang froid, qui nous paroissent froids au toucher, & qui ne sont pas des poissons*, c'est-à-dire, *qui sont destitués d'une ouverture latérale servant à la respiration.* M. Hermann a déjà montré, dans ses belles tables des affinités des animaux, que ce dernier caractère distinguoit aisément les amphibies proprement dits des poissons cartilagineux, ou *amphibia nantia* de Linnée, qui les avoit réunis aux autres pour plusieurs raisons.

Ainsi les amphibies de M. Hermann ne comprennent qu'un petit nombre de genres, savoir: la tortue, la grenouille & le crapaud, le lézard & la salamandre, le dragon volant & toute la famille des serpens. Mais si ces genres sont peu nombreux, leurs espèces sont en revanche extrêmement multipliées. La plupart sont peu connues & difficiles à distinguer les unes des autres; c'est ce qui fait attendre avec impatience la suite de l'ouvrage de M. Hermann.

Dans cette première partie, qui fait l'objet de cet article, il examine en détail l'économie animale des amphibies, & fait distinguer leur différence de celle des autres animaux. Une particularité digne de remarque, c'est que tous les animaux à sang chaud ont à redouter le venin de la morsure de la vipère, tandis qu'il n'en est pas de même pour tous les animaux à sang froid; que la vipère,

& même les autres serpens d'Europe & les tortues ne sont point ou presque point affectés de cette morsure empoisonnée. M. Hermann explique ce phénomène d'une manière très-ingénieuse, simple & conforme à la nature. On ne peut douter de la force & de l'effet des alimens sur les animaux. Puisqu'il y a tant de végétaux doués de propriétés, pourquoi ces propriétés ne se communiqueroient-elles pas plus ou moins aux animaux qui font usage de ces végétaux? mais il y a peu d'amphibies qui se nourrissent de plantes; la plupart vivent d'insectes, de vers, soit molusques soit testacées, & même d'autres amphibies.

Tous ces animaux n'ont-ils pas des qualités spécifiques qu'on pourra aussi rapporter à leurs alimens, sur-tout à une âcreté plus ou moins modifiée. Il est plus que probable que cette âcreté se communique à toute la substance des amphibies, & que de-là proviennent leurs vertus médicales, leur insensibilité aux morsures vénéneuses & même la subtilité de ce poison qui est devenu propre à la plupart, après qu'ils ont extrait les parties vénéneuses des alimentaires dont ils font usage.

Les chymistes ont fait quelques essais sur les principes des amphibies; M. Hermann les rapporte & les discute. Il démontre que les expériences ne sont pas assez encore nombreuses, & que d'ailleurs une espèce fournit des résultats bien différens d'une autre espèce; quelquefois même des individus semblables, mais analysés dans des temps différens, n'ont pas offert les mêmes produits. Le principe odorant mérite aussi une attention particulière dans la classe des amphibies; très-peu de modernes s'en sont occupés. M. Hermann rapporte sur ce point une foule de faits inconnus ou épars dans les auteurs. On reconnoît dans tout le cours de cette section un naturaliste éclairé & versé non seulement dans sa science favorite, mais encore dans la médecine, dans plusieurs langues, & dans la lecture des voyageurs des nations les plus éclairées.

CHIRURGIE.

Le Chirurgien-dentiste, ou traité des dents, où l'on enseigne les moyens de les entretenir propres & saines, de les embellir, d'en réparer la perte & de remédier à leurs maladies, à celles des gencives, & aux accidens qui peuvent survenir aux autres parties voisines des dents; avec des observations & réflexions sur plusieurs cas singuliers; ouvrage enrichi de quarante-deux planches en taille douce. Par Pierre Fauchard, chirurgien-dentiste, à Paris. Troisième édition revue, corrigée & augmentée. A Paris, chez Servières, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 1786, 2 volumes in-12.

L'auteur, après avoir exposé l'accroissement des dents, leur structure, leur utilité, passe aux maladies que les dents de lait causent aux enfans, & il enseigne les remèdes qui leur conviennent. Il entre dans tous les détails relatifs à la conservation & à l'embellissement des dents: il partage ensuite les maladies qui peuvent les attaquer en trois classes, suivant que les causes en sont extérieures & manifestes, ou bien intérieures & cachées, ou enfin suivant que les maladies sont symptômatiques. On y trouve aussi beaucoup d'observations très-précieuses sur les maladies des dents les plus singulières que l'auteur a traitées & guéries. Les instrumens employés dans les maladies de la bouche, & un grand nombre de pièces anatomiques curieuses, sont rendus sensibles par les planches. On doit imaginer cependant que l'ouvrage doit un peu se ressentir de l'époque où il a été écrit (au commencement du siécle), & qu'il doit renfermer des recettes trop compliquées d'opiats, de poudres & de liqueurs qu'on destine à la conservation des dents: il y a aussi des instrumens qui ont été simplifiés ou perfectionnés, soit en France, soit en Angleterre, comme on peut le voir dans le traité de chirurgie de M. Bell. Mais il n'en résulte pas moins que ce traité est un des plus complets qu'on puisse desirer, & que cette édition nouvelle est un service rendu au public.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres; ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

EAUX MINÉRALES.

Traité analytique & pratique des eaux thermales d'Ax & d'Ussat, avec la description des bains, des douches & des fontaines, & la meilleure manière de les employer dans les différentes maladies; par M. Pilhes, D. M. de la Faculté de Montpellier, médecin intendant de ces eaux, correspondant de l'Académie des Sciences de Toulouse, professeur de l'art des accouchemens, & pensionné par la province de Foix. A Pamiers, chez André Larroire, imprimeur des États de Foix, rue Major, 1787; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, *in*-8°.

LA ville d'Ax, dans le comté de Foix, est située dans une vallée agréable & entourée de montagnes graniteuses; elle a une certaine conformité de nom avec la ville d'Aqs, qui est en Gascogne, & qui a aussi des eaux thermales, connues même des anciens Romains. Les eaux thermales d'Ax, quoique peut-être d'une antiquité moins reculée, remontent cependant bien avant dans l'histoire du comté de Foix; mais elles étoient peu fréquentées parce qu'on ne pouvoit point y parvenir en voiture, & que ce n'est que dans ces derniers temps qu'on en a facilité l'accès, en pratiquant des routes larges & commodes. Les sources de ces eaux sont très-multipliées, & offrent plusieurs variétés, soit pour les degrés de chaleur, soit pour la quantité des substances qu'elles tiennent en dissolution. La chaleur de celles qu'on employe en médecine, s'étend depuis le vingt-quatrième jusqu'au trente-neuvième degré du thermomètre de Réaumur: ce qui procure les moyens d'en nuancer l'usage, & de l'assortir aux besoins des divers malades.

I.

Considérations chymiques sur les eaux minérales d'Ax. M. Pilhes a vérifié l'expérience qui prouve que les eaux minérales thermales se refroidissent plus lentement que l'eau commune. Il fait ensuite deux grandes classes de ces eaux qu'il divise en sulfureuses & savonneuses, suivant que le soufre ou d'autres substances onctueuses prédominent dans ces eaux. Celles de la source dite de l'*Hôpital* sont si évidemment hépatiques, qu'elles déposent dans leurs cours un vrai soufre naturel d'un beau citron. M. Pilhes fit ouvrir trois pieds de l'aqueduc de l'eau dite *des Canons*, qui a quatre pouces de large, & il ramassa sans peine une livre de soufre qu'il rapporte avoir envoyée à M. Chaptal, professeur de chymie des États du Languedoc. Parmi les eaux savonneuses on peut ranger les eaux dites de *Couloubret*, qui contiennent beaucoup moins de soufre que

les précédentes, mais qui charrient en plus grande quantité que les autres sources, des matières glaireuses & filamenteuses qui paroissent quelquefois en floccons noirs & blancs, & d'autres fois en filamens très-blancs, & qui rendent très-onctueux le plan incliné sur lequel ces eaux coulent.

M. Pilhes s'est attaché à connoître la nature de ce dépôt glaireux qui n'a ni odeur, ni saveur, & qui étant desséché diminue beaucoup de volume & offre une apparence de mousse. Il a fait brûler de cette matière dans un creuset; il en a fait aussi bouillir dans l'eau, & enfin par une digestion dans l'esprit de vin, ce dernier s'est trouvé légèrement coloré en jaune. Les résultats de ces divers procédés lui font conclure que c'est une substance bitumineuse & qui se rapproche de la nature du succin. Il se propose de pousser encore plus loin ses recherches à cet égard, & on ne sauroit trop l'y engager (1); c'est une substance encore peu connue en chymie, & dont il seroit à desirer qu'on eût une analyse exacte, en opérant sur de grandes quantités, en la traitant de différentes manières, & en recueillant avec soin les fluides aëriformes que le feu pourroit en faire dégager.

Nous ne nous arrêterons point sur l'autre partie de l'analyse de M. Pilhes, qui consiste à établir les proportions des sels neutres, tels que la sélenite, le sel marin, le sel d'epsom & la magnésie, dans des quantités données d'eau minérale, prises à différentes sources. Nous remarquerons seulement à l'égard des eaux d'Ussat, que ce médecin relève & combat une opinion généralement accréditée sur la nature sulfureuse de ces eaux, & qu'il prétend qu'elles ne contiennent point un atôme de soufre: mais ne pourroient-elles pas contenir du gaz purement hépatique, qui deviendroit sensible en le recueillant sous un appareil pneumatochymique au mercure, & en examinant l'action qu'il exerceroit sur ce métal. On fait toutes les connoissances que nous devons à M. Bergman, sur l'analyse des eaux sulfureuses, & la distinction qu'il faut faire des eaux minérales *hépatiques*, d'avec les eaux minérales *hépatisées*.

M. Pilhes, d'ailleurs, pour écarter toute idée d'une prévention trop favorable pour des eaux minérales dont il est le médecin-intendant, & qu'il fait administrer sur les lieux aux malades, a engagé M. Chaptal a en répéter l'analyse, & on trouve dans son ouvrage la lettre en réponse de ce dernier chymiste.

I I.

Propriétés médicinales des eaux minérales d'Ax. Ces eaux quant à leur nature sont parfaitement analogues à celles de Barèges & de Bagnières de Luchon, & il résulte en outre de l'observation qu'elles sont efficaces dans les mêmes maladies, comme dans les affections catharrales des poumons, les maladies de l'estomac avec relâchement, les obstructions du foie, les dartres ou d'autres affections de la peau, &c. Ces eaux, employées tant en bain qu'en boisson & en douche, ont produit une foule de guérisons très-constatées, comme il le paroît par les témoignages de plusieurs médecins du pays de Foix, ou des environs. On trouve encore à Ax, une étuve dont on peut à volonté augmenter plus ou moins la vapeur, & en échauffer l'atmosphère humide, depuis le vingt-quatrième degré, jusqu'au trentième. Ce qui offre un véritable bain de vapeurs, genre de bain si efficace dans plusieurs affections rebelles & invétérées. L'air lui-même qu'on respire à Ax, est un remède pour les personnes menacées ou même attaquées de phthisie pulmonaire ou d'asthme. On a observé que de semblables malades étoient foulagés en respirant, au bord des fontaines & des bassins, la vapeur hépatique dont l'air est imprégné. Ce n'est

(1) C'est un nouveau point d'analogie entre les eaux d'Ax & celles de Barèges. M. d'Arcet remarque, dans ses leçons de chymie, qu'on a reconnu à Barèges une matière bitumineuse blanchâtre, qui s'attache aux feuilles des herbes croissantes dans le courant de l'eau, & qui offre au tact un caractère onctueux dû en partie à l'argile. Une demi-once de cette substance grasse a fourni par l'analyse de l'alkali volatil, du sel ammoniac, de l'huile de pétrole, du natrum & de l'argile. Il paroît que cette substance mêlée d'argile & de bitume est tenue en dissolution dans l'eau, au moyen de quelque gaz qui se dégage par le contact de l'air, & laisse précipiter la partie solide. *Note du R.*

point d'ailleurs ici une opinion qu'on cherche à accréditer. On sait que Galien a plusieurs fois envoyé ses poitrinaires en Sicile, pour respirer auprès des volcans la vapeur sulfureuse qui s'en exhale.

M. Pilhes rapporte un grand nombre d'observations particulières, de divers maux qui ont été guéris ou très-soulagés par les eaux minérales d'Ax. Son ouvrage écrit d'ailleurs avec candeur inspire la confiance que les eaux méritent, & ne peut qu'en donner l'idée la plus avantageuse. Nous finirons par rapporter à leur égard un témoignage d'autant moins suspect, qu'il a été rendu par un homme doué des plus grandes lumières, & qui étoit bien supérieur à tous les préjugés populaires : c'est celui de M. Venel, ancien professeur de Montpellier, & dont le nom est si connu en chymie : ayant eu occasion de les visiter en 1754, il a présagé un temps où elles partageroient la célébrité de celles de Barèges, & cette époque, dans le moment présent, paroît peu éloignée.

Médecine-Pratique.

Suite des observations sur la vertu fébrifuge de l'écorce du marronnier d'Inde. (Voyez le numéro précédent.)

Troisième règle. Si les accès de fièvre tierce ou quarte étoient accompagnés d'assoupissement comateux, il falloit faire précéder une émético-cathartique, & on donnoit ensuite deux ou trois onces de l'opiat par jour & même plus, suivant l'urgence des cas. Huit onces ont ordinairement suffi pour la guérison.

Quatrième règle. Si ces fièvres étoient compliquées d'obstruction de la rate, & de tension du bas ventre, on faisoit faire un long usage de la tisane ci-dessus avec le crystal minéral : on ajoutoit dans deux verres quelques purgatifs salins qu'on répétoit souvent, ainsi que les poudres incisives de Birckman, pendant dix à douze jours. Lorsque l'empâtement étoit léger & le relâchement manifeste, on faisoit prendre pendant quatre ou cinq jours durant la matinée, trois verres de la décoction nitrée de l'écorce du marronnier d'Inde.

Cinquième règle. Si les malades éprouvoient de la chaleur, de la pesanteur d'estomac, des douleurs d'entrailles, & de la sécheresse de poitrine, le remède étoit pernicieux si on ne faisoit précéder les délayans, les adoucissans, & si on ne donnoit de petites doses de la décoction légère. En général il réussit mieux dans les tempéramens phlegmatiques, que dans les sanguins & les mélancoliques ; il paroît sur-tout funeste à ces derniers. Il faut le donner avec circonspection, & par gradation aux personnes douées d'une constitution irritable ; & alors si on le donne, soit en opiat, soit en décoction, il faut le combiner selon les cas avec des plantes relatives aux accidens.

Sixième règle. Pour les enfans attaqués d'infiltrations à la suite de ces fièvres, on leur donnoit une petite dose d'une poudre composée de kermès, de sel de glauber & de coralline de Corse. Pour les éruptions farineuses on administroit les mêmes remèdes que dans les premiers cas, avant la décoction.

Septième règle. Il faut enlever cette écorce au mois de septembre d'un arbre ancien. On la réduit en petits morceaux pour la faire sécher au four, deux heures après en avoir ôté le pain. On l'y laisse douze heures afin de la dépouiller peu à peu d'un phlegme âcre, & ne conserver que la partie terreuse mêlée de la gomme résine. On la pulvérise d'ailleurs avec plus de facilité.

On voit d'après cela que l'écorce de marronnier d'Inde doit réussir dans des pays tempérés tels que le nôtre, plutôt qu'en Italie. Il faut d'ailleurs avoir les mêmes attentions que dans l'administration du quinquina, c'est-à-dire, faire précéder un vomitif, évacuer les premières voies, recourir aux délayans, attendre le temps de la coction, &c. en un mot, en varier l'administration avec intelligence, suivant les cas particuliers. C'est ainsi que cette écorce a réussi sur plus de 200 malades. Je dois ici rendre justice au zèle & aux talens de M. Hervet, chirurgien à Mondoubleau, mon coopérateur dans les courses épidémiques ; il avoit déja employé l'écorce du marronnier d'Inde avec succès, & ce n'est qu'en perfectionnant & en rectifiant sa méthode, que j'en ai obtenu la réussite la plus complette. Le mémoire de ce traitement a été envoyé à M. l'intendant de Tours, qui nous a donné des témoignages de sa satisfaction. On distribuoit le remede sous le nom de poudre de l'Intendance, parce qu'on auroit

refusé d'en faire usage en lui conservant son nom naturel ; ce qui vient de la persuasion où on est dans le canton, que cette écorce est un poison.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé*, DE LA CROIX, médecin des épidémies, à la Ferté-Bernard. Ce 16 mai 1787.

MEDICO-CHIRURGIE.

Il paroît une petite brochure avec un titre emphatique & très-vague (1) : Mais on voit ensuite ce que l'auteur anonyme veut dire, en lisant cette phrase latine : *medicus nisi chirurgus, nihil est; chirurgus nisi medicus, chirurgus semi-plenus* (le médecin n'est rien s'il n'est chirurgien ; le chirurgien, s'il n'est médecin, n'est que chirurgien à demi). On trouve dans le développement de ces deux textes, l'intention directe de vouloir confondre les deux parties de l'art de guérir en une seule, sous le nom de chirurgie-médecine. En vérité, c'est bien avoir du temps à perdre que de venir rebattre les oreilles de ces fastidieuses réclamations, qui, à coup sûr, partent d'une personne médiocre ; car les chirurgiens vraiment distingués, des grandes villes, & qui possèdent, dans toute leur étendue, les connoissances de leur ressort, renoncent de bonne foi à l'exercice de la médecine ; nous pourrions en citer des exemples, sans crainte d'être démentis.

Il est assez inutile de venir citer avec fracas Hoffmann, Stahl, Boerrhave, &c. pour prouver que le médecin doit avoir des principes généraux de la chirurgie. S'il peut en effet s'en passer dans une foule de maladies aiguës & chroniques, il y a des cas où ce défaut de connoissance peut l'induire dans des erreurs manifestes. En voici un exemple dont l'auteur eût sans doute profité s'il l'eût connu : un homme éprouvoit une tumeur renitente dans la région hypogastrique, avec un écoulement involontaire d'urine (*urinæ stillicidium*). Un médecin qui a été célèbre, jugea que c'étoit une tumeur de l'épiploon, qui, par sa compression sur la vessie, produisoit une incontinence d'urine. Un chirurgien habile, opina au contraire que c'étoit une rétention d'urine, que la vessie étoit très-distendue par le fluide, que ses fibres sans ressort ne pouvoient remplir leurs fonctions ; mais que la surabondance d'urine s'échappoit seulement peu à peu par le cou de la vessie. Pour démontrer que la chose étoit ainsi, il sonda le malade, & il lui fit rendre une quantité énorme d'urine. La tumeur disparut ainsi que la prétendue incontinence que le médecin croyoit avoir reconnue.

L'auteur a joint dans sa petite brochure la recette d'un savon ammoniacal, comme préservatif des maux vénériens : il est même si habile en pharmacie, qu'il ne marque point la dose de l'alkali volatil, & qu'il ajoute cependant qu'on doit avoir soin de ne point irriter les fibrilles nerveuses. Voilà ce qu'on appelle donner une formule élégante & précise. L'opuscule est terminé par quelques réminiscences sur la question de la section de la symphise du pubis dans les accouchemens.

(1) *Appel à la raison ou vœu de l'humanité, un volume in-8°. de 157 pages. A Paris, chez Royez l'aîné, libraire, quai des Augustins.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 24.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

Remarques sur le précepte que donne Plutarque de fuir les crudités qui procèdent de manger trop de viande. (Règles & préceptes de Santé, trad. d'Amiot.)

LE choix des alimens, leur proportion & leurs apprêts méritent sans doute toute l'attention de l'homme, puisqu'ils le régénèrent, pour ainsi dire, & que, suivant que la digestion en est plus ou moins aisée, on jouit d'une santé plus ou moins durable. Il est cependant singulier de voir que l'art de la cuisine, qui devroit être dirigé par les connoissances les plus solides d'histoire naturelle & d'économie animale, soit entièrement livré à une aveugle routine, & seulement asservi au desir de plaire & d'irriter nos organes. Des viandes succulentes bouillies ou rôties, jointes à l'usage des légumes ou des plantes potagères, toujours avec l'apprêt le plus simple, suffiront aux besoins de l'homme, & on doit regarder comme nuisible l'habitude qui rend nécessaires des mets plus recherchés.

Les crudités qui proviennent du trop grand usage de la viande, sont faciles à reconnoître. Les signes en sont la lenteur de la digestion, une sombre morosité, un engourdissement général qu'on éprouve après le repas, un dégagement incomode de l'air qui s'échappe de la matière alimentaire, la qualité extrêmement fétide des déjections, & une foule d'autres dérangemens dont un observateur démêle facilement la cause. Au contraire, quand les substances végétales & animales dont on se nourrit, sont dans une proportion convenable & adaptée à la constitution de l'individu, la digestion est aisée, le mouvement du corps est facile; on est gai après le repas, & on conserve l'exercice libre des facultés de l'entendement. C'est par des essais que chacun peut connoître ce qui convient à sa constitution propre. Les doses réciproques peuvent varier suivant qu'on est plus ou moins robuste, & qu'on mène une une vie plus ou moins exercée; mais le précepte général n'en reste pas moins dans toute sa force. Il acquiert même un nouveau degré d'importance dans la saison actuelle des chaleurs, où les sucs des végétaux deviennent plus nécessaires pour s'opposer à la dégénération putride de la viande, & communiquer au sang leurs qualités bienfaisantes.

BOTANIQUE.

Explication du systême botanique du chevalier Von Linné, pour servir d'introduction à l'étude de la botanique; ouvrage dans lequel on donne; 1°. un précis des ouvrages élémen-

taires de cet auteur. 2°. On examine si son système est le plus solidement établi, si l'auteur a été fondé à rejeter toutes les parties de la fleur, & forcé de préférer les organes sexuels; 3°. On désigne les ouvrages élémentaires & nécessaires, avec la meilleure manière de s'en servir; 4°. on donne une explication de plusieurs mots techniques; par M. Gouan, Conseiller, Médecin du Roi, Professeur royal de Médecine au Ludoviciée de Montpellier, associé ordinaire de la Société Royale des Sciences de cette ville, associé honoraire de celle de Florence, associé étranger de celle de Naples, &c. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean-François Picot, in-8°. de 72 pages. 1787.

On trouvera peut-être singulière la publication de cet opuscule, dans un moment où les ouvrages de Linné servent de fondement à l'étude de la botanique dans toute l'Europe; mais on verra ensuite que le défenseur zélé du système sexuel a saisi très-à propos la circonstance présente, puisque dans l'*Encyclopédie méthodique*, & dans d'autres ouvrages françois, on déclame avec une sorte d'irrévérence contre le restaurateur de la botanique, & qu'au lieu de relever simplement les inexactitudes qui ont pu lui échapper, (1) dans l'immense carrière qu'il a parcourue, on se livre à de vaines déclamations contre son système, & on en attaque les fondemens. Il est même curieux de voir, à côté de ces critiques amères, les ouvrages de Linné servir de base à tout l'édifice, & ses descriptions, traduites littéralement, ou un peu déguisées, se reproduire sans cesse, sans qu'on les rapporte à la source d'où on les a prises.

Les botanistes françois qui ont fait une étude approfondie du système de Linné, & qui partagent avec les savans du reste de l'Europe le respect qu'on doit à sa mémoire, sauront gré à M. Gouan d'avoir élevé sa voix dans le moment actuel, & d'avoir profité des avantages que lui donnent ses grandes lumières en botanique & une correspondance suivie de vingt-cinq ans avec M. Linné lui-même. L'opuscule de M. Gouan n'est pas cependant un ouvrage purement polémique. Des personnes qui s'adonnent par goût à l'histoire naturelle, lui faisoient des instances depuis long-temps, ainsi que les étudians en médecine, de vouloir le faire imprimer sous forme d'extrait de ses leçons. Il recherche d'abord si Linné a dû rejeter la méthode naturelle, celle des fleurs, des fruits, des semences, & si ce naturaliste a été forcé de donner la préférence aux organes sexuels, pour en faire la base de son système. Il fait ensuite des remarques sur chacune des classes établies par Linné, (1) & relève quelques critiques injustes. Une attention importante qu'il faut avoir, suivant M. Gouan, est de commencer l'étude de la botanique par l'ouvrage de Linné qui a pour titre: *Systema naturæ*, & de n'avoir recours au *Genera plantarum* que dans les cas douteux, lorsqu'on est en suspens entre deux genres très-voisins.

On sait qu'un naturaliste d'un grand nom, M. l'abbé Spallanzani, a publié des observations curieuses au sujet des plantes unisexuelles & bisexuelles, & que le résultat en paroît peu favorable au système de Linné. M. Gouan fait remarquer que des expériences de cette nature méritent d'être répétées, & que d'ailleurs trois ou quatre exemples ne peuvent pas prévaloir sur sept à huit mille, & sur d'autres faits sans nombre. Nous pouvons ajouter qu'on trouve dans un ouvrage pé-

(1) M. Linné n'a pas pu tout voir par lui-même: il s'en est quelquefois rapporté au témoignage de ses disciples, ou a des échantillons mutilés des plantes. Mais n'est-ce point à l'aide de sa méthode qu'on a relevé ses inexactitudes?

(1) On reproche, dans l'Encyclopédie, à M. Linné d'avoir négligé l'importante considération de l'insertion des étamines; mais les conditions essentielles de son système ne sont-elles pas fondées sur le nombre, la situation (ou insertion), la proportion & la connexion des parties sexuelles? Trois principales classes de son système, savoir, l'icosandrie, la polyandrie & la gynandrie, ne sont-elles pas précisément établies sur l'insertion des étamines?

riodique anglois (*critical rewiew*, *for 1786*) une expérience postérieure & contradictoire à celle qu'a faite M. l'abbé Spallanzani sur le chanvre. (*cannabis sativa*) On sema du chanvre dans deux pots de terre, & on plaça l'un & l'autre à la lumière d'une fenêtre, mais dans des appartemens éloignés. On laissa croître ensemble les plantes mâles & les femelles dans l'un des pots, ce qui produisit des semences propres à la reproduction. Dans l'autre pot, au contraire, on retira toutes les plantes mâles, aussi-tôt qu'elle furent assez développés pour être distinguées des femelles; ces dernières, qui restoient seules, fleurirent & présentèrent long-temps leurs pistils, comme dans l'attente de la fécondation, qui ne put s'accomplir. Quand ces plantes vierges commencèrent à se flétrir, on examina tous leurs calices en présence de différens botanistes, & on les trouva bien développés, mais les germes étoit bruns, comprimés, membraneux & secs, sans aucune apparence de cotyledons, ni de pulpe.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Recherches sur l'origine & le siège du scorbut & des fièvres putrides, ouvrage traduit de l'anglois de M. Milman, par M. Vigaroux de Montagut, Docteur en Médecine, & membre de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A Paris, chez P. F. Didot jeune, quai des Augustins; & à Montpellier, chez Rigaud, libraire, rue de l'Aiguillerie, 1786.

L'ouvrage de M. Milman sur le scorbut & les fièvres putrides doit être regardé comme une application particulière de ce qu'avance M. Héberden dans les *transf. méd.* du collège de Londres, savoir; que plus nous acquérions de connoissances sur l'économie animale, plus nous trouvions de raisons de croire que le siège des maladies n'est pas dans le sang. M. Milman (1) examine la nature des causes prédisposantes & occasionelles qui, de l'aveu de tous les observateurs, contribue à la production des maladies putrides: il les rapproche des symptômes qui caractérisent ces maladies, & il pense que la cause prochaine en doit être rapportée à l'état des solides & à la diminution du pouvoir vital de la fibre musculaire.

L'auteur rappelle les notions physiologiques de l'irritabilité des muscles. Il prétend, avec M. Fontana, que la diminution ou destruction du pouvoir vital dans la fibre musculaire donne à celle-ci une tendance à la putrefaction d'autant plus forte que la cause de la destruction de ce principe agit avec plus d'énergie, comme le fait d'ailleurs connoître l'action du virus de la vipère & des autres serpens vénéneux. Il croit, d'après cela, que la paralysie qui survient aux scorbutiques dépend de la destruction du pouvoir vital dans les muscles, & non d'une lésion quelconque de nerfs qui s'y rendent. Il traite de chymérique la dégénération putride du sang, sur laquelle sont fondées les théories ordinaires. Sa prévention même à cet égard est portée si loin, qu'il attribue à la diminution d'irritabilité musculaire les douleurs, les taches rouges, les hemorrhagies, les ulcères & les autres affections dont Boërrhaave fait une peinture si vive & si énergique dans ses aphorismes. C'est ainsi qu'on franchit presque toujours les bornes, & qu'on se permet de tout rapporter à l'idée favorite qu'on a embrassée.

M. Milman, dans ses considérations sur les maladies putrides, parle indistinctement de la peste & des fièvres malignes, & il omet une juste distinction, qui est cependant si nécessaire quand on veut se former des idées exactes de ces maladies. On doit le louer d'avoir introduit dans la théorie des affections scorbutiques & putrides l'idée d'une irritabilité morbifique qui existe d'ailleurs &

(1) M. Vigaroux, traducteur de l'ouvrage, parle dans son avertissement d'une institution qu'on doit, en Angleterre au zèle patriotique du docteur Radelife: c'est une rente annuelle de six cents livres sterlings, destinée à deux jeunes médecins qui doivent voyager pendant dix ans, dont cinq au moins dans les pays étrangers, pour y observer l'état de la médecine. M. Milman, après avoir été reçu docteur, fut choisi pour remplir une de ces places. Son traducteur fait des réflexions judicieuses sur l'avantage des voyages pour les jeunes médecins.

se manifeste par plusieurs symptômes; mais il se livre beaucoup trop à des raisonnemens purement théoriques, & son ouvrage est très-peu riche en faits & en observations. Dans l'exposition cependant des moyens curatifs, il ouvre des vues utiles, il discute avec discernement la manière d'agir des substances, qu'on regarde comme antiseptiques, il analyse les résultats des fameuses expériences de Pringle; & il remarque avec raison que les moyens de préserver les substances mortes de la putréfaction ne sont point applicables aux fibres vivantes, gouvernées par des loix bien différentes, & qui leur sont particulières.

MEDICO-CHIRURGIE.

A Treatise on the venereal, &c. c'est-à-dire, *Traité sur la maladie vénérienne*, *par Jean Hunter*. (*Second extrait*. Voyez numéro 13.)

La description que donne M. Hunter de la maladie vénérienne est très-claire & très-exacte. Un observateur aussi judicieux ne pouvoit manquer d'insister sur la distinction des maux réellement vénériens d'avec ceux qui ne le sont pas, & de relever les vaines terreurs que conçoivent sur-tout les hypochondriaques ou d'autres personnes douées d'une imagination très-active. Celui qui les a traités a beau les rassurer; l'idée du virus qui infecte encor leur sang, les tourmente sans cesse. Ils en voyent de nouvelles preuves dans le moindre dérangement qui leur survient. C'est un spectre qui les assaille sous toutes les formes, & qui leur cause mille frayeurs renaissantes, jusqu'à ce qu'enfin ils se livrent entre les mains de quelque empirique qui entre dans leurs vues & ne manque pas de les tourner à son avantage.

La quantité du mercure qu'il faut donner, ses préparations & l'administration de ce remède sont exposées avec beaucoup de discernement. L'auteur parle en faveur du guayac & du *mezereum*; mais il paroît faire peu de cas de la salsepareille à titre d'antivénérien. La variété des objets nouveaux qui se trouvent dans cet ouvrage permet à peine d'en donner un extrait. Il s'agissoit seulement d'en faire pressentir le mérite, en offrant quelques-uns de ses traits. Si quelques points donnent prise à la critique, (1) il y a aussi une suule d'articles où brille la plus grande sagacité. Cet ouvrage, où on trouve les vues les plus fines & les plus profondes sur l'économie animale nécessairement liées au traitement des maux vénériens, fait voir tout ce qu'on doit attendre au contraire, dans un grand nombre de cas, de l'administration aveugle d'un seul & unique remède dirigé par des principes vagues & empiriques.

ANNONCES.

Introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la médecine, par David Macbride, D. M.; ouvrage traduit de l'anglois sur la dernière édition, & augmenté de beaucoup de notes, par M. Petit-Radel, Docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, & ancien Chirurgien major du Roi aux Indes Orientales. A Paris, chez Pierre J. Duplain, Libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie françoise. 1787, 2 vol. *in*-8°. 12 liv. rel., & 10 liv. broché.

Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

AVIS.

La Société Royale de Médecine déclare qu'elle recevra jusqu'au premier juillet prochain (1787), les Mémoires qui lui feront envoyés pour concourir aux prix qu'elle a proposé sur la question suivante:

Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres.

(1) Il a paru, l'année passée, à Londres une brochure, qui a pour titre *Observations upon the new opinions of John Hunter in his late treatise on the venereal disease*. By Jeesse foot Surgeon. London, 1786; mais nous ne pouvons rien dire de cette critique, qui ne nous est point parvenue.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume*.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 25.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

L'usage des bains froids est-il en général utile à l'enfance durant toutes les saisons de l'année?

DEUX ouvrages, qui sont entre les mains de tout le monde, l'*Avis au peuple*, par M. Tissot & l'*Emile* de Rousseau, font un précepte général des bains froids pour l'enfance. « Il faut laver les enfants, dit M. Tissot, peu » de jours après leur naissance, avec de l'eau » froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine. » Les enfans foibles sont ceux qui ont le plus » besoin d'être lavés; les très-robustes peu- » vent s'en passer. Il faut les laver très-régu- » liérement tous les jours, quelque saison qu'il » fasse. » Rousseau conseille de les laver d'abord avec de l'eau tiéde, & de diminuer par degrés la tiédeur de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin on les lave été & hiver à l'eau froide & même glacée. Il ajoute que cet usage du bain, une fois établi, ne doit plus être interrompu, & qu'il importe de le garder toute la vie. Deux autorités si imposantes n'ont pas manqué de faire une impression générale, d'introduire l'usage des bains froids pour l'enfance, parmi les gens éclairés, & de faire regarder cette omission comme un reste de préjugés populaires. Mais quand on ne veut se rendre qu'au résultat des faits, il s'en faut bien que cette question soit résolue d'une manière satisfaisante & complette.

M. le Febvre de Villebrune, traducteur de l'ouvrage de M. Underwood, (1) se déclare contre l'usage des bains froids dans l'enfance, après en avoir observé souvent des effets nuisibles. Il se confirme dans son opinon par le témoignage des auteurs de l'antiquité, bien propre à balancer l'autorité des auteurs modernes relativement aux connoissances sur l'économie animale. Hippocrate, *de liquid. usu*, est très-peu favorable aux bains froids en général. Il avoit observé qu'ils produisoient une impression nuisible sur la région précordiale, qui est le centre des forces, ainsi que sur les lombes & les reins. Il regardoit le trémoussement qu'ils excitent, comme propre à produire, par leur fréquente répétion, des convulsions, des spasmes & des rigueurs fébriles. Plutarque trouve plus d'ostentation que d'uti-

(1) *Traité des maladies des enfans, par M. Underwood D. M., membre du collége royal de médecine de Londres, auquel on a joint les observations pratiques de M. Amstrong, D. M., premier médecin des pauvres enfans de Londres, & celles de plusieurs autres médecins; traduit de l'anglois. A Paris, chez Théophile Barrois, 1786.* Nous avons rendu compte de cet ouvrage dans nos feuilles de l'année passée.

lité dans l'usage des bains froids. Galien, après avoir parlé de la pratique des anciens Germains, qui plongeoient les nouveaux nés dans l'eau froide, croit nuisible la fréquence d'une pareille immersion, & il rapporte à cette cause la trop grande densité de la peau, qui devient ensuite moins propre à la transpiration. Il ajoute expressément que, dans les premières années de l'âge, il faut se borner à l'usage du bain tiède, ou d'une eau légérement échauffée, du moins durant l'hiver, pour conserver la souplesse au corps de l'enfant, & favoriser ainsi le développement de ses membres. Le précepte de Galien est à cet égard plein de sagesse; il recommande d'éviter les deux excès opposés, c'est-à-dire, de ne rendre point la peau trop dense & peu propre à la transpiration, & de ne pas la réduire non plus à un état de relâchement & de molesse qui rende l'enfant foible & sujet à contracter des maladies.

On doit convenir que les bains froids sont un excellent remède dans certaines infirmités des enfans, & qu'ils sont salutaires à certaines constitutions qu'il s'agit de fortifier (1); mais ils sont très-souvent superflus à l'égard des enfans sains & robustes. Il y a des enfans qui se portent si bien, qu'il est absurde de vouloir faire qu'ils se portent mieux. Il s'agit alors seulement, pour les maintenir en santé, de les endurcir à toutes les impressions de l'air & de la lumière, qui sont leurs élémens naturels. D'autres enfans d'une constitution très-irritable, & qu'on s'opiniâtre à plonger dans le bain malgré leur répugnance, loin de tirer quelque avantage de cette pratique, en reçoivent un dommage manifeste. Leur accroissement est troublé & interrompu, &c, comme l'a souvent observé M. le Febvre, il leur survient une espèce de pâleur & de jaunisse qui, tient, soit à la répercussion de la matière de la transpiration, soit à l'irritation du systême nerveux. Aussi donne-t-il le précepte sage de se conduire, dans l'administration des bains froids, d'après les bons ou les manvais effets qui en résultent, de les continuer quand il sont agréables, & de les proscrire quand ils répugnent, ou quand ils nuisent manifestement à l'enfant. Le bain froid continué, comme le veut Rousseau, durant la jeunesse & la suite de l'âge, rend les fièvres exanthematiques difficiles & dangereuses, comme on peut le voir dans le traité de *Morb. cutan*, par M. Lorry. M. le Febvre conjecture que l'usage qu'en font le Anglois, contribue à l'hypochondriasie & à la consomption; maladies qui leur sont si ordinaires.

Il ne faut pas se laisser séduire par l'exemple des anciens Germains, dont la manière de vivre étoit si éloignée de la nôtre, puisque ces peuples étoient dans l'usage de se baigner en tout temps dans les fleuves, de rester comme dans une espèce de nudité, ou du moins de couvrir de peaux seulement une petite partie de leurs corps, & de vivre dans l'exercice continuel & pénible de la chasse & de la guerre. Dans l'état actuel de la société, le précepte général des bains froids doit souffrir beaucoup de restrictions. M. de Fourcroi (1) dit n'avoir pas vu un seul enfant qui s'en soit mal trouvé, & qu'il a vu, au contraire, qu'en le suivant les enfans les plus foibles sont devenus robustes. Il ajoute que M. Tissot lui a écrit, dans une lettre particulière, que depuis treize ans une multitude d'exemples lui avoient montré la salubrité de cette méthode; mais tout cela fait soupçonner un peu de partialité. M. de Fourcroi lui-même, qui se félicite d'avoir suivi cette méthode pour ses enfans, avoue cependant que son fils ainé, vers le quarorzième mois de son âge, prit en telle horreur le lavage à l'eau froide, qu'il fut obligé de le discontinuer durant six mois, ce qu'il attribue au mal-aise & à l'espèce d'irritabilité que produisit la révolution des dents. Il convient aussi que le même enfant, qui étoit né très-délicat & très-foible, a continué d'avoir un corps mince & fluet, qu'il a les nerfs très-sensibles, qu'il est pleureur & d'une humeur triste, &c. On ne voit point en cela quels sont les effets si admirables du bain froid; & s'il est resté exempt de rhumes, de fluxions & de la coqueluche, n'eût-il pas pu obtenir

(1) On en voit un exemple dans le numéro 3 de nos feuilles de l'année passée.

(1) *Les enfans élevés dans l'ordre de la nature, ou abregé de l'histoire naturelle des enfans du premier âge, &c. Par M. de Fourcroi, conseiller du Roi au bailliage de Clermont en Bauvoisis ; un vol in-12. Paris, chez Nyon, 1783.*

cet avantage en s'endurcissant tout simplement à toutes les impressions de l'air?

Il paroît que, quand on veut écarter tout enthousiasme, la pratique des bains durant l'enfance doit se réduire à des lotions faites une ou deux fois la semaine avec l'eau légérement chauffée durant l'hiver, & avec l'eau à la température ordinaire durant les saisons tempérées & qu'il ne faut employer en tout temps le bain froid qu'à titre de remède; & à cet égard il faut encore beaucoup d'intelligence pour l'administrer à propos. Mais, quant à l'air de l'atmosphère & à la lumière du soleil, on ne sauroit trop accoutumer les enfans à en supporter toutes les impressions, puisque ce sont là nos élémens naturels, & qu'on ne peut, sans nuire à sa santé ou à sa vigueur, se priver de leur heureuse influence.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Traité de la fièvre maligne simple & des fièvres compliquées de malignité, par M. Chambon de Monteaux, de la Faculté de Médecine de Paris, de la Société Royale de Médecine, Médecin de la Salpêtrière, &c. A Paris, rue & hôtel Serpente. 1787. 4. vol. in-12. (Second extrait, voyez le numéro 21 de la Gazette de Santé.)

M. Chambon, après avoir exposé les symptômes & le traitement de la fièvre maligne simple, passe à la considération des fièvres malignes compliquées. Il distingue d'abord trois espèces de fièvres inflammatoires malignes, suivant que les symptômes inflammatoires précèdent la malignité, ou qu'ils se déclarent en même temps, ou enfin suivant qu'une fièvre inflammatoire devient maligne par des causes externes. Nous nous arrêterons un instant à la considération de la première espèce. On connoît quels en sont les symptômes, pouls dur, élevé & fréquent, sentiment interne de chaleur, embarras dans la poitrine & la tête, couleur rouge des yeux & de la face, engourdissement douloureux de tout le corps, &c. Mais du quatrième au huitième jour la foiblesse & un abattement extrême succèdent, lors même qu'on n'a point fait de saignées, & à plus forte raison lorsqu'on les a inconsidérément prodiguées. Dans des fièvres épidémiques, il est arrivé que certains viscères ont été attaqués, tantôt ceux du bas ventre ou les poumons, & tantôt le cerveau & les méninges. Dans ce dernier cas l'ouverture des cadavres à fait voir des signes inflammatoires dans l'intérieur du crâne. C'est dans une circonstance semblable, dit judicieusement M. Chambon, que Chirac a fondé la pratique pernicieuse des saignées multipliées, pratique qui a été soutenue ensuite par M. Quesnay, qui s'est introduite dans les écoles, & qui a coûté la vie à tant de malades. On s'étonne en effet que plusieurs modernes se soient ainsi écartés des sages principes d'Hippocrate, & de tous les médecins vraiment observateurs.

L'auteur passe ensuite à la considération de deux espèces de fièvres putrides malignes, l'une dont le principal siège est dans les premières voies, & l'autre qui affecte les secondes voies. Il remarque, au sujet de ces dernières, combien l'usage du quinquina rendu purgatif est préférable à celui des purgatifs simples. On a par ce moyen l'avantage de soutenir le ton de l'estomac & des intestins, d'aider la coction des matières, & de prévenir les diarrhées crues qui épuisent les malades. Les infusions de rhubarbe, qu'on acidule avec le vinaigre ou sirop de vinaigre, de limon ou de citron, sont encore très-utiles; les véficatoires ne paroissent convenir que lorsque la matière fébrile, après avoir subi une coction complette ou incomplette, reste vague, & se porte sur quelque viscère. En général, c'est par les urines, les sueurs ou les selles que se termine la maladie; mais comme l'érétisme domine, M. Chambon recommande les bains. Cette curation, toute simple qu'elle est, ajoute-t-il, est la seule qu'on puisse admettre avec sécurité dans la maladie présente. « Si, malgré des traitemens différens, on a sauvé » quelquefois les malades après de longues » angoisses & des rechûtes réitérées, c'est, dit- » il, qu'on n'étoit point parvenu à bouleverser » tout-à-fait la marche de la nature. »

Quelques étonnantes que paroissent les anomalies de la fièvre maligne proprement dite, elles ne peuvent point être comparées à celles de la fièvre vermineuse maligne, dont M. Chambon rapporte deux cas particuliers. Les mercuriels ont alors le désavantage d'augmenter l'irritation du genre nerveux; mais

l'émétique rendu purgatif est très-utile. M. Chambon lui donne cette propriété avec la crême de tartre, qui d'ailleurs n'a pas l'inconvénient de décomposer la tartre stibié comme les autres sels neutres. Les jours suivans il fait administrer les vermifuges amers, comme toniques, & parmi ceux-là il fait choisir de préférence ceux qui contiennnent une huile aromatique, comme l'absynthe, l'aurone, le fenouil, la matricaire, l'origan, &c. On est obligé de recourir une seconde fois aux évacuans, tels que quelques-uns des sels neutres. Les boissons acides sont aussi très-utiles, ainsi que le camphre donné à haute dose en le combinant avec des corps muqueux ou huileux.

Ce qui est rapporté dans l'ouvrage de M. Chambon, au sujet des fièvres intermittentes malignes, & rémittentes malignes, est puisé dans les meilleures sources, comme dans les écrits d'Hippocrate, de Mercatus, de Vallesius, de Torti, d'Hoffman, &c. Nous ne nous arrêterons donc point sur ces objets, sur lesquels il n'offre point d'observations particulières. Nous remarquerons seulement que ce qu'il dit en faveur de la décoction du quinquina dans les fièvres intermittentes malignes, ne suffit pas pour rassurer, & que le danger est si pressant, qu'il importe de donner le quinquina en substance & à grande dose, comme on s'accorde en général de l'administrer. On peut en voir une observation particulière dans le numéro 32 de la Gazette de Santé, année 1785. Nous reviendrons sur le quatrième volume de l'ouvrage de M. Chambon.

AGRICULTURE.

Mémoires d'Agriculture, d'Economie rurale & domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris, année 1786. Trimestre d'hiver. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.

Ce volume n'est pas moins digne de l'attention publique que ceux qui l'ont précédé. Il renferme de nouvelles observations qu'il suffit d'indiquer pour en faire sentir toute l'importance.

1°. *Mémoire de M. Daubenton sur l'amélioration des troupeaux.*

D'heureux essais continués avec soin pendant dix-sept années, semblent nous prumettre que la France, située entre l'Espagne & l'Angleterre, peut espérer d'avoir un jour des laines aussi fines & aussi précieuses que celles de ces deux contrées.

2°. *Mémoire sur les arbres résineux; par M. le marquis de Turgot.*

Il y a long-temps qu'on recommande la culture de ces arbres dans les terreins sablonneux, & les landes stériles du royaume; plusieurs grands propriétaires ont déjà donné l'exemple; le succès a surpassé leur attente; il suffit de citer les belles plantations de M. le duc d'Harcourt & celles de M. de Malesherbes. Les nouvelles expériences de M. le marquis de Turgot nous offrent des moyens plus prompts de multiplier les arbres résineux, soit de marcotes, soit de bouture. Il faut voir dans le mémoire même ceux qui sont susceptibles d'être pruvignés de l'un ou de l'autre de ces deux manières.

Mémoire sur les avantages de la culture des arbres étrangers pour l'emploi de plusieurs terreins de différente nature abandonnés comme stériles. Par M. Thouin.

Cet excellent écrit qu'il faut lire tout entier est également propre à diriger les cultivateurs qui veulent tirer parti de leurs plus mauvais terreins, & à éclairer l'administration qui veille à l'aménagement des forêts du royaume. A la suite de ce mémoire intéressant à tous égards, on trouve une liste des différens arbres étrangers qui croissent en pleine terre en France; on y distingue ceux qui sont déjà acclimatés, & ceux qu'on espère encore y naturaliser.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE PRÉSERVATIVE.

Observations sur l'extrême sensibilité des jeunes filles vers l'époque de la puberté.

UN ouvrage dont nous avons rendu compte, (1) a fait vivement sentir combien la puberté est une époque de travail & de crise pour la nature, & combien est alors extrême la sensibilité du systême nerveux. L'irritabilité des muscles n'est pas moins remarquable, sur-tout pour les personnes du sexe: aussi c'est à cette période de l'âge que les moindres dérangemens, soit moraux, soit physiques, font une impression profonde. Outre un grand nombre de maladies auxquelles les jeunes filles sont alors sujettes, soit par leur constitution, soit par des causes étrangères, elles contractent souvent des infirmités légères, comme la langueur, la perte de l'appétit ou le degoût, les pâles couleurs, des tremblemens pour les moindres frayeurs, des syncopes pour les causes les plus légeres, &c. C'est une machine frêle & mobile que tout jette dans le trouble, & dont il faut ménager avec soin la délicatesse. Les parens ne devroient jamais oublier ces considérations, ainsi que ceux qui sont chargés de veiller sur les jeunes personnes du sexe, ou de les diriger. Ce précepte sera rendu sensible par un exemple dont j'ai été en partie témoin oculaire.

On préparoit, par des sermons & d'autres pratiques pieuses, les jeunes personnes d'une grande paroisse qui devoient faire leur première communion. On les rassembloit pour les instruire dans une partie de l'église peu aérée. Un des derniers jours, cette cise trouva remplie par une grande multitude, car le catéchiste avoit engagé les mères des jeunes personnes à s'y rendre. La chaleur étoit d'ailleurs considérable. Le discours du prêtre, qui étoit véhément & propre à exciter la ferveur, attendrit l'assemblée jusqu'aux larmes; les jeunes personnes furent encore plus émues quand on les engagea à demander pardon à leurs mères, qui étoient présentes; & on imagine bien que cet acte fut accompagné de beaucoup de pleurs & de sanglots. Le zèle du prédicateur fut encore porté plus loin: il peignit, avec les couleurs les plus vives, les peines de l'autre monde réservées aux personnes qui approcheroient de la communion avec une ame impure. Toutes ces impressions réunies, la chaleur du lieu, l'air gâté qu'on respiroit, les larmes que les jeunes personnes avoient répandues, l'émotion

(1) *Tableau des variétés de la vie humaine, par M. Daignan.* Voyez le numero 12 de la Gazette de Santé

qu'avoit produit la présence des mères, les frayeurs qu'on fit naître, produisirent un effet si profond, qu'il y eut d'abord quelques jeunes personnes qui tombèrent en syncope, & qu'on fut obligé de les emporter au dehors. La vue de ces jeunes filles, qui avoient perdu l'usage des sens, fit encore une plus vive impression sur les autres, & dès lors on les voyoit tomber de toutes parts en défaillance.

J'ai eu occasion d'en examiner un grand nombre : elles étoient en général dans un état de syncope qui continua long-temps, même après avoir été exposées à l'air. Les unes éprouvoient des tremblemens de la machoire. On appercevoit dans d'autres des mouvemens convulsifs du diaphragme, par un reste des commotions occasionnées par les pleurs; il y en eut qui restèrent plus de trois quarts d'heure à revenir à elles-mêmes. Les mères les entraînèrent avec beaucoup de peine chez elles, après que leurs forces furent un peu rétablies. Je n'ai point appris que cet événement ait eu d'autres suites pernicieuses pour aucune d'entr'elles. On doit présumer cependant qu'une secousse si violemment imprimée au systême nerveux peut produire des dérangemens, & disposer puissamment aux maladies de nerfs. On sait combien des impressions trop fortes peuvent concourir à produire, dans le jeune âge, l'épilepsie, les convulsions, ou d'autres maladies spasmodiques.

MÉDECINE.

Histoire de l'origine de la Médecine, par M. Coakley Lettsom, M. D., Membre du Collége Royal de Médecine, & des Sociétés Royale & des Antiquaires ; traduite de l'anglois par M. H... A Londres, & se trouve à Paris, rue des Cordiers, N°. 4; & chez la veuve Hérissant, Imprimeur-Libraire, rue neuve Notre-Dame, à la Croix d'Or, & chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins N°. 18. In-8°. de 183 pages. 1787.

L'auteur offre le plan d'un édifice immense dont il ne présente d'abord que le frontispice. Il croit ne devoir point séparer de l'histoire de la médecine celle des autres sciences voisines, qui sont nécessairement liées avec elle, comme l'anatomie, la botanique, la chirurgie, la pharmacie. Pour mettre plus d'ordre dans l'extrême variété de ces objets, il fixe des époques certaines de la médecine, qui ont du rapport avec d'autres époques de l'histoire générale du monde. Il distingue donc ; 1°. la médecine naturelle & fabuleuse, antérieure à la guerre de Troye; 2°. l'empirisme, qui régna depuis la guerre de Troye jusqu'au temps d'Hippocrate, au commencement de la guerre du Péloponèse; 3°. le dogmatisme, qui régna depuis Hippocrate jusqu'à la destruction de Carthage; 4°. l'empirisme de pratique, qui eut lieu sous le règne d'Auguste. 5°. La théorie pratique, que fonda Thémison, & qui régna jusqu'au temps de Galien, sous l'empereur Marc-Aurèle; 6°. le dogmatisme péripatéticien, qui fut introduit par Galien, & qui s'étendit jusqu'au temps de Paracelse, contemporain de Charles-Quint; 7°. le dogmatisme chymique, qui régna dupuis Paracelse jusqu'à Harvey, vers le milieu du dix-septième siècle; 8°. le dogmatisme mécanique qui prit naissance vers le commencement du dix-huitième siècle, avec Boerrhave; enfin, 9°. le dogmatisme général, qui s'étend jusqu'à ce jour, depuis Boerrhave créateur, dit M. Lettsom, d'un nouveau systême qui renferme tous les autres.

L'auteur de cette première partie d'un plan qui, comme l'on voit, est immense, traite d'abord de la médecine naturelle & fabuleuse, qui commence à la création du monde & finit à la guerre de Troie. La lumiere qu'il répand sur cette époque se réduit, comme on l'imagine, à des raprochemens des passages de quelques auteurs anciens, qui prouvent que dans ces premiers âges on eut pour la médecine une vénération religieuse. M. Lettsom applique à cette profession cet éloge que Cicéron donne à César dans son Oraison pour Marcellus : *Neque enim ulla aliâ re homines propiùs ad Deos accedunt quàm salutem hominibus dando.* Il joue sur le mot *salutem*, qu'il traduit par le mot de santé: (rien n'approche plus l'homme de la divinité que de donner la santé aux hommes.)

M. Lettsom consacre des articles particuliers à la chirurgie, à l'art des accouchemens, à l'anatomie, à la botanique, à la pharmacie & à la chymie. Il fait preuve, dans ces différens articles, d'une grande érudition puisée dans les Anciens; mais ces connoissances forment ce qu'on appelle *rudis indigestaque moles*. Il paroît plus curieux d'entasser avec profusion des passages des auteurs, que d'en faire un choix judicieux, & de se renfermer dans les bornes du sujet qu'il traite. Ainsi, par exemple, à l'article de l'anatomie, il parle des sacrifices des animaux, de la coutume d'immoler des victimes humaines, qui a été ordinaire à tant de peuples dès la plus haute antiquité, des présages qu'on tiroit de l'examen des entrailles ou du mouvement du cœur, &c. M. Lettsom doit convenir que de pareils objets sont entiérement étrangers à l'anatomie. Il y a apparence que dans les autres volumes, cet auteur ayant à faire connoître des temps moins fabuleux, sera plus rigoureux dans le choix des matières.

CHIRURGIE.

Expériments and Observations on the natural use of emetic tartar. By William Blizard; c'est-à-dire, *Expériences & observations sur l'usage externe du tartre émétique*, &c. (*The Lond. med. journ.*)

L'action vive que le tartre émétique pris à l'intérieur excite sur les fibres de l'estomac, fit présumer à M. Blizard que cette même substance pourroit aussi exercer un effet utile sur les fibres vivantes de l'extérieur du corps. Les observations qu'il a faites sur ce point sont encore en petit nombre; mais en les répétant avec soin, & en leur donnant plus d'étendue, elles conduiront peut-être à des vérités d'une grande importance.

Il a fait dissoudre du tartre émétique dans de l'eau, jusqu'au point de saturation, & il fait remarquer, en passant, que la qualité dissolvante de l'eau, par rapport au tartre émétique, est à peu près dans la proportion d'une once sur dix grains. Il a ensuite trempé un linge dans une sulution ainsi saturée de tartre émétique, & il a appliqué ce linge à la surface de plusieurs ulcères, dans l'hôpital de Londres. Voici les effets généraux qu'il a vus produits par ce topique.

L'application du linge a causé immédiatement une grande douleur. Les ulcères ont pris une couleur fleurie, & les granulations d'une chaire vive ont été ramenées après une première ou une seconde application; ensorte qu'il s'est formé une espece de cavité dans l'ulcère; cette cavité n'étoit point due à la destruction des solides vivans, car il ne paroissoit aucun vestige de chair morte, ou d'escarre, par l'action corrosive du remède; au contraire l'ulcère présentoit alors une surface d'un rouge vif, ce qui paroît indiquer que le topique agit en ranimant la vitalité dans les fibres charnues. M. Blizard a détruit de cette manière une fongosité d'un ulcère qui avoit les bords irréguliers, livides & durs, & qui avoit résisté aux autres moyens employés précédemment comme la compression & le caustique lunaire. La même sulution de tartre émétique a fait disparoître des verrues syphylitiques. Elle a été aussi employée avec succès dans deux cas de teigne.

MATIÈRE MÉDICALE.

Dissertatio de Clematitide vitâ-albâ L. ejusque usu medico auct. J. A. Th. Mueller; c'est-à-dire, *Dissertation sur la Clématite & ses usages en Médecine. A Erlangue, chez Kunstmann, & se trouve à Strasbourg, in-4°. de 28 pages.*

La connoissance de la botanique a un avantage bien précieux pour les médecins qui la cultivent; c'est de les engager à fixer d'une manière précise les vertus de certaines plantes, qu'on a recommandées vaguement dans plusieurs maladies, sans fixer les circonstances de leur usage: à mesure qu'on multipliera davantage ces essais, on se convaincra combien nous possédons dans le règne végétal de richesses inconnues, & dans quelles bornes il faut circonscrire l'emploi des plantes exotiques. M. Mueller rapporte qu'un professeur d'Erlangue a obtenu des feuilles & des racines du grand Lizeron (*convolvul. Maj. T.*) un extrait qui possédoit exactement les mêmes propriétés que la scammonée; le même professeur confirme ce qu'on dit

des fleurs du caille-lait jaune (*Gallii lutei T.*) contre l'épilepsie.

La clématite, qui fait l'objet de la dissertation présente, est une plante active, dont l'usage en médecine étoit très-digne d'une discussion particuliere. On fait que Nicolas Chesneau l'employoit à titre de vésicatoire, qu'il faisoit appliquer ses feuilles broyées sur les pieds des goutteux. Nous voyons encore souvent des pauvres se donner, par le même moyen, des ulceres artificiels afin d'attirer la commisération du public, & c'est de-là que la clematite a été appellée *herbe aux gueux*. Dans certains lieux, on fait usage de la clématite contre les douleurs de tête ou des membres. L'âcreté de cette plante est si forte qu'elle passe dans l'eau qu'on en distille, ensorte que cette eau peut s'employer utilement dans les maladies où la circulation languit.

Lorsqu'on veut employer en médecine ses feuilles, il faut les cueillir avant la floraison, les faire sécher à l'ombre, & les conserver dans un lieu sec. Elles n'ont aucune odeur remarquable. M. Mueller a fait des expériences avec la clématite sous les yeux de M. Wendt, professeur dans l'institut clinique d'Erlangue. Il prétend avoir guéri des maladies vénériennes qui avoient résisté au mercure, par l'usage théiforme des feuilles de la clématite. La même infusion a également eu du succès dans les affections rhumatismales opiniâtres & invétérées, en la continuant plusieurs semaines : la clématite cuite dans l'huile offre aussi un remède très-efficace contre la gale.

MÉDECINE.

Extrait d'une lettre de M. Pilhes, Médecin d'Ax au Rédacteur de la Gazette de Santé.

Il paroît des écrits anonymes relatifs à quelques passages de mon traité analytique & pratique sur les eaux d'Ax & d'Ussat. Les passages qu'on en cite ne prouvent que la mauvaise foi. J'ai relevé dans mon livre l'erreur d'un chirurgien de Toulouse, concernant les principes de l'eau d'Ussat; mais je n'ai point attaqué le corps de chirurgie, comme on a voulu le persuader. Je rendrai toujours justice aux talens des membres qui le composent. Les objections qu'on me fait sur ce que j'ai dit, que les eaux d'Ussat n'étoient point sulfureuses, ni bitumineuses, méritent peu de réponse. Si cependant il pouvoit encore rester quelques doutes, j'offre de m'en rapporter à la décision de deux chymistes de la capitale, qu'on engagera à venir pour faire une analyse de ces eaux. Je m'oblige à payer les frais du voyage si leur opinion est contraire à la mienne, en supposant toutefois que ces frais retomberont sur mes adversaires si les chymistes se rangent de mon avis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, PILHES.

AGRICULTURE.

Suite des Mémoires sur l'Agriculture, &c. (Voyez le numéro précédent.)

4°. *Sur les moyens de faire un bon pré d'un terrain auparavant inutile & impraticable; par M. l'abbé Teyssier.*

5°. *Observations sur une méthode d'arrosement, propre aux prairies situées dans les vallées plates; par M. Desmarets.*

Il seroit bien à desirer que l'exemple de ces fermiers industrieux, cités par MM. l'abbé Teyssier & Desmarets, fût plus connu & plus imité.

6°. *Mémoire sur la culture du faux-acacia dans les États-Unis de l'Amérique Septentrionale; par M. Crevecœur.*

Tout autre voyageur feroit à peine cru sur les avantages sans nombre que les Anglo-Américains tirent de l'acacia; mais l'auteur éclairé de ce Mémoire n'avance rien qu'il n'ait vu & observé par lui-même.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

Moyens employés à bord d'un vaisseau Anglois, pour conserver la santé de l'équipage durant son voyage sur la côte d'Afrique & aux Indes Occidentales. (Lond. med. journ. part the second, 1787.)

CE vaisseau, parti d'Angleterre, toucha à l'isle Teneriffe, où il fit provision de vin, & il se rendit successivement à différens comptoirs de la côte Occidentale d'Afrique. A son arrivée dans ces parages, la saison pluvieuse commença, & l'équipage fut exposé, sans pouvoir l'éviter, à toutes ces pluies périodiques qui sont si dangereuses pour les Européens. Pour prévenir ces effets pernicieux, M. Gillespie, chirurgien du vaisseau, avoit été pourvu de quinquina en abondance quand le vaisseau fit voile d'Angleterre. Durant les jours de pluie, les matelots qui étoient de quart recevoient ordre, en se rendant sur le pont, de mettre une espèce de capotte pour conserver leurs habits secs, & de la quitter en sortant du travail; on faisoit aussi prendre à chacun d'eux une dose de quinquina dans le vin avant leur travail & après. Ensuite chaque (1) matelot plongeoit son corps dans de l'eau de mer, qu'on mettoit dans une cuve; il s'essuyoit avec soin, mettoit des habits bien secs & alloit se reposer.

Pendant que le vaisseau étoit à l'ancre & qu'on étoit obligé d'exposer quelques hommes à la pluie dans des chaloupes, on observoit la même discipline. Le vin tint lieu de spiritueux aussi long-temps que la provision subsista. On prenoit le plus grand soin de tenir l'intérieur du vaisseau propre & bien ventilé, en le frottant, en le lavant avec du vinaigre & en corigant l'humidité entre les ponts par le moyen du feu. On forma une chambre pour les malades sous le gaillard d'avant, & on eut soin de conserver les malades séparés de ceux qui étoient en santé. Par ces attentions constantes du capitaine de vaisseau, du chirurgien & des

(1) La précaution de plonger son corps dans de l'eau de mer, après avoir été exposé à la pluie dans ces climats chauds, est fondée sur l'expérience des habitans de ces contrées, qui craignent beaucoup les mauvais effets de l'action de la pluie à la surface de leurs corps, & qui ont appris que rien n'y remédie mieux qu'une immersion dans l'eau salée. Le docteur Lind, dans son Essai sur les maladies des Européens dans les climats chauds, recommande cette pratique.

autres officiers de marine, le vaisseau, avec un équipage de 125 hommes, arriva à Antigoa, dans le mois d'octobre, sans avoir aucun malade à son bord, n'en ayant eu qu'un très-petit nombre durant son voyage, & n'ayant perdu qu'un seul homme depuis son départ d'Angleterre au mois de février de la même année 1778.

Pour rendre cette expérience plus décisive, M. Gillespie la rapproche de ce qui arriva à un autre vaisseau à la même station, dans lequel on n'avoit point observé des précautions aussi salutaires. C'étoit la Minerve, frégate de trente-deux canons, qui fit voile d'Angleterre pour la côte d'Afrique, quelques jours avant le sloop dont on vient de parler. Malheureusement, cette frégate n'avoit point été pourvue de quinquina, & on avoit mis la provision qui lui étoit destinée à bord de l'autre vaisseau, qui devoit la rencontrer sur la côte d'Afrique; cette rencontre n'eut point lieu, & dans tout le cours de son voyage, l'équipage de la Minerve fut privé de quinquina. M. Gillespie dit qu'il n'a point su d'ailleurs les précautions qu'on avoit prises ou qu'on avoit négligées à bord de la Minerve; mais il est certain que quand cette frégate arriva à Sierra-Leona, qui est la troisième ou la quatrième station, une grande partie de l'équipage étoit attaquée de la fièvre; & le commandant lui-même, qui n'avoit pu échapper à l'épidémie régnante, & qui finit par y succomber, convainquit tout l'équipage du danger qu'il y avoit de rester sur la côte d'Afrique, & la frégate fit voile pour les îles de l'Amérique avec un très-grand nombre de malades; après en avoir perdu une grande partie, elle arriva dans un état si déplorable, qu'elle ne put résister, & qu'elle fut prise sans peine par une frégate ennemie.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Opuscules sur la peste qui, en 1771, ravagea Moscou, avec un discours aux élèves des hôpitaux de l'empire de Russie, par M. Samoïlowitz, conseiller des collèges de S. M. Impériale de toutes les Russies, premier médecin dans les Gouvernement de Catherinoslaw & de la Tauride, Associé de l'Académie de Dijon, &c. &c. &c. A Paris, chez Leclerc, Libraire, quai des Augustins, à la Toison d'or. 1787.

L'usage de l'eau froide dans les maladies aiguës remonte à la plus haute antiquité. Les médecins Grecs la prescrivoient en boisson dans les fièvres ardentes, & plongeoient même quelquefois les malades dans un bain froid. Le D. Cyrille, médecin de Naples, a consigné dans les Transactions philosophiques (vol. XXXVI.) les bons effets de l'eau froide prise à l'intérieur dans le cas des fièvres malignes, & de l'inspersion même de la neige sur la poitrine des malades attaqués de symptômes les plus graves. On sait que les médecins de Breslau firent appliquer avec le plus grand succès des éponges trempées dans l'eau froide, sur le corps des malades, durant une fièvre putride épidémique de l'année 1737; M. Samoïlowitz a porté encore plus loin cette pratique durant la peste de Moscou. Les malades étant déshabillés, il leur faisoit laver tout le corps avec l'eau froide, & ensuite il les faisoit frotter avec de la glace jusqu'à ce que la peau devînt rouge, & qu'ils éprouvassent un tremblement. On finissoit par envelopper le malade dans un drap de lit bien trempé de vinaigre; les frictions glaciales étoient répétées deux ou trois fois par jour dès le début de la maladie, & on employoit les autres remèdes usités dans cette maladie. Le mémoire, où on rend compte de cette pratique, a été publié à Paris en 1783, & les journaux l'ont annoncé dans le temps. L'auteur public aujourd'hui l'extrait de ce mémoire avec une dissertation sur l'inoculation de la peste; il nous reste à rendre compte de cette dernière.

La pratique de l'inoculation de la peste doit paroître singulière; elle est fondée sur l'opinion que cette cruelle maladie ne peut attaquer qu'une seule fois durant une constitution pestilentielle; mais cette opinion ne paroît point encore fondée sur l'unanimité des faits, puisqu'un auteur célèbre prétend, dans la description qu'il a donnée de la peste de Moscou, que cette maladie peut attaquer plusieurs fois. M. Samoïlowitz rapporte, il est vrai, que quatre-vingts hommes qu'il avoit guéris de la peste dans

le mois de juillet, passèrent ensuite au service des pestiférés jusqu'à l'extinction totale de cette cruelle épidémie, sans en être attaqués, quoiqu'elle fût alors dans toute sa fureur ; & c'est d'après ce fait qu'il propose de faire inoculer la peste à ceux qu'on destine à être employés auprès des malades. Il paroît qu'une pareille pratique seroit un peu hasardée, & on doit douter qu'un médecin prudent voulût jamais en faire usage, d'autant mieux qu'il est reconnu qu'avec des attentions sur le régime, avec du courage & à l'aide de quelques autres moyens, on peut souvent se préserver de la contagion, comme cela est prouvé par l'exemple des médecins qui furent employés dans la dernière peste de Marseille.

Nous ne nous arrêterons pas sur une opinion particulière à l'auteur, qui fait consister le venin pestilentiel dans une matière *fluide huileuse*, qu'il prétend avoir trouvée dans le cœur de ceux qui ont succombé à cette cruelle maladie : tout ce qu'il dit à ce sujet est si vague & si dénué de preuves, qu'on est dispensé de s'y arrêter. En général il règne dans tous les écrits de M. Samoïlowitz un ton emphatique qui prévient contre lui. Il donne aux frictions glaciales le titre fastueux d'*Antipestilentiale Catherinæ II*. Il est vrai, que dans le cas où les forces du malade peuvent encore réagir contre l'impression du froid, ce remède peut avoir du succès ; mais on doit être loin de le regarder comme un moyen universel de guérison, & un spécifique contre la peste.

Histoire Naturelle.

Remarques sur la propriété qu'on attribue au sol de l'Égypte, de se refuser à la propagation, soit des plantes étrangères, soit des hommes nés dans d'autres climats. (Voyage en Syrie & en Égypte, par M. Volney, 1787.)

M. Volney, après avoir parlé de la sécheresse de l'air de l'Égypte & de son état sain, attribue à ces propriétés, jointes à l'extrême chaleur du climat, l'activité surprenante que reçoit la végétation dans ces contrées. « Partout où les plantes ont de l'eau, dit ce voyageur, leurs développemens se font avec une rapidité prodigieuse. Une espèce de courge, appellée *Qara*, pousse en 24 heures des filons de près de quatre pouces de long. Mais une observation importante est que ce sol paroît exclusif & intolérant. Les plantes étrangères y dégénèrent rapidement. Ce fait est constaté par des expériences journalières. Nos négocians sont obligés de renouveller chaque année les graines, & de faire venir de Malte des choux-fleurs, des betteraves, des carrottes & des salsifis. Ces graines semées réussissent d'abord très-bien ; mais si on sème ensuite les graines qu'elles produisent, il n'en résulte que des plantes étiolées. Pareille chose est arrivée aux abricots, aux poires & aux pêches qu'on a transportées à Rozette. La végétation de cette terre paroît trop brusque pour bien nourrir des tissus spongieux & charnus ; il faudroit que la nature s'y fût accoutumée par gradation, & que le climat se les fût appropriés par les soins de la culture. »

L'auteur rapproche de ce phénomène un autre fait remarquable sur les Mamlouks, qui forment les forces militaires de l'Égypte. Ces Mamlouks, ainsi que leurs femmes, sont des esclaves de Géorgie & de Mingrélie, qu'on transporte d'abord à Constantinople, & qui de-là sont répandus dans tout l'empire Ottoman. Les Beks d'Égypte en reçoivent un grand nombre à leur service, & ils les élèvent dans la discipline & les exercices militaires. M. Volney ajoute que, « depuis 550 ans qu'il y a des Mamlouks en Égypte, pas un seul n'a donné de lignée subsistante : il n'en existe pas une famille à la seconde génération : tous les enfans périssent dans le premier ou le second âge. Les Ottomans sont presque dans le même cas, & l'on observe qu'ils ne s'en garantissent qu'en épousant des femmes indigènes, ce que les Mamlouks ont toujours dédaigné. Les femmes des Mamlouks sont, comme eux, des esclaves transportées de Géorgie, de Mingrélie, &c. Qu'on explique pourquoi des hommes bien constitués, mariés à des femmes saines ne peuvent naturaliser sur les bords du Nil un sang formé aux pieds du Caucase ; & qu'on se rappelle que les plantes d'Europe refusent également d'y maintenir leur espèce ;

on pourra se refuser à croire un pareil phénomène; mais il n'est pas moins constant. Ainsi, lorsqu'Hippocrate dit (*de aëre, aquis & locis*) que chez les Scythes & les Egyptiens tous les individus se ressemblent, & que ces deux nations ne ressemblent à aucune autre; lorsqu'il ajoute que dans les pays de ces deux peuples, le climat, les saisons, les élémens & le terrein ont une uniformité qu'ils n'ont point ailleurs, n'est-ce pas reconnoître cette espèce d'intolérance dont je parle. »

Le rapprochement que fait M. Volney marque un esprit observateur; mais il faut convenir que, si on vient à le discuter avec des principes de physique végétale & de physiologie, on est encore loin d'avoir sur cet objet toutes lumières qu'on pourroit desirer. Ce voyageur dit d'abord que les plantes d'Europe deviennent étiolées en Egypte; or, suivant les botanistes l'étiolement des plantes consiste en ce que celles qui se trouvent couvertes par hasard, ou qu'on lie dans les jardins, ou bien encore celles qu'on fait croître dans des souterrains & des serres chaudes & obscures, deviennent jaunes ou blanches, au lieu d'être vertes: ce phénomene ne peut donc être attribué qu'à la privation de l'air libre & de la lumière. Comment donc celles qui croissent en pleine terre en Egypte sont-elles étiolées? Si M. de Volney entend parler d'une dégénération & d'une altération dans les formes naturelles, il faudroit savoir si le voisinage de quelques autres végétaux n'a point en part à la fécondation par la dispersion de la poussière des étamines. Linné a porté si loin son opinion sur les plantes hybrides, qu'il a cru que c'étoit la l'origine de plusieurs espèces d'une même plante qui parvient à offrir des variétés singulières dans la forme des feuilles, dans la tige, dans le port extérieur. Ainsi il y a des campanules à feuilles d'ortie, d'autres à feuilles de cymbalaire, de jacobée, d'alliaire, de vipérine, &c. Il est cependant probable que la végétation brusque qui a lieu en Egypte, assortie aux plantes propres à cette contrée, peut troubler l'ordre de la floraison & de la fructification des plantes étrangères & les faites dégénérer. Mais est-il bien vrai, & s'est-on assuré par des expériences répétées que les graines de ces plantes dégénérées ne peuvent pas reproduire quand on les sème?

Quant à la remarque, que fait M. Volney, sur le défaut de lignée subsistante, des Mamlouks, c'est encore un phénomène qui pour être constaté demande des recherches qu'il est bien difficile de faire, puisque ces Mamlouks sont environ au nombre de 8500, qu'une partie vit au Caire, & que l'autre est dispersée dans les campagnes pour lever les impôts. Depuis 150 ans que cette race est transportée en Egypte, s'est-on assuré par des registres exacts que tous leurs enfans sont morts dans le premier ou le second âge? En supposant même ce fait bien constaté, il faudroit encore rechercher si la manière de vivre & l'éducation qu'on donne à ces enfans, ou bien une foule d'autres causes morales & physiques n'ont pas produit l'effet qu'on attribue à l'intolérance du sol de l'Egypte. M. Blumenbach, professeur de médecine de Gottingue, a publié une dissertation curieuse sur les variétés originaires du genre humain, (*de generis humani varietate nativâ*), qu'il rapporte à quatre grandes classes. Il fait voir ensuite que la constitution du corps, la stature & la couleur sont des variétés produites par l'influence du climat sur l'homme, & que d'autres conformations singulières de la tête ou d'autres parties tiennent à des usages de certains peuples; mais que l'espèce humaine est par-tout la même, & que deux individus de différent sexe peuvent, malgré toutes leurs dissemblances de forme, produire leur semblable, qui lui-même deviendra propre à la propagation. On doit présumer, à plus forte raison, que deux individus transportés du mont Caucase en Egypte pourront propager leur espèce, si d'autres circonstances accidentelles ne s'y opposent.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement.) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 28.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE LÉGALE.

Remarques & observations sur l'infanticide; extraites d'un ouvrage qui a pour titre: Observations sur la société & sur les moyens de ramener l'ordre & la sécurité dans son sein, &c. Paris 1787, 2 vol. in-12.

L'AUTEUR de l'ouvrage dont nous parlons a traité avec étendue de l'infanticide; il rappelle l'édit de Henri II, qui punit celle qui est devenue mère avant d'être épouse, & qui la rend responsable de la mort de son enfant, & l'envoie au dernier supplice si elle n'a pas déclaré au juge les suites de sa faute, si elle a donné le jour à son enfant sans témoins, & si elle n'a pas veillé à ce qu'il fût baptisé. L'auteur fait des réflexions judicieuses sur cette loi: il insiste sur les vues, qui ont été proposées dans un autre ouvrage, d'établir dans toutes les provinces des asyles sûrs où la foiblesse pût se refugier sous la sauve-garde du ministère, allaiter & élever publiquement son enfant.

Nous ne devons point omettre un fait particulier que rappelle l'auteur, & qui montre avec quelle circonspection il faut toujours procéder dans des accusations de ce genre. Dans le ressort du parlement du Dauphiné, la fille d'un gentil-homme ne put résister aux desirs ardens d'un militaire, qui fut forcé de s'éloigner avant d'être son époux. Elle ne confia son état qu'à une femme, qui lui donna des secours au moment d'un accouchement pénible. Ce malheureux fruit de l'amour perdit la vie avant de venir au monde. On apprit quelques jours après qu'un enfant avoit été enterré dans un lieu écarté, & des bruits publics forcèrent le magistrat de faire des recherches. L'enfant fut exhumé, & on reconnut qu'il avoit le bras cassé. Un chirurgien, qui fut consulté, ne manqua pas d'attribuer cette fracture à une intention meurtrière. Des monitoires furent publiés: les dépositions quoique vagues & incertaines, se réunirent contre la demoiselle, dont la démarche foible & le teint décoloré offroient encore les signes de la convalescence.

Les égards dûs à son nom ne la sauvèrent pas de la rigueur d'un décret de prise de corps. Qu'on se peigne la confusion, l'effroi & le désespoir de la jeune accusée. Le juge l'interroge: il n'a pas de peine à lui faire avouer qu'elle a mis au monde un enfant qui n'a reçu ni le baptême ni la sépulture; mais lorsqu'il lui demande comment elle l'a privé de la vie, & pourquoi elle s'est portée à cette action dénaturée, elle fort de son abattement pour se défendre avec courage d'une semblable inculpation.

Elle jure, par ce qu'il y a de plus sacré, que si elle avoit été assez heureuse pour mettre au jour un être vivant, il n'auroit jamais péri par sa faute.

L'air de franchise avec lequel elle parla fit sur le juge l'impression la plus vive. Mais comment ne pas condamner une accusée que la loi & les apparences déclaroient criminelle ? on eut alors recours à l'épreuve ordinaire, qui est de détacher les poumons de la poitrine de l'enfant, & d'essayer si leur masse totale, ou seulement une partie surnage quand on la met dans un vase rempli d'eau, ou bien si elle s'y enfonce ; car dans le premier cas on pense que le tissu du poumon a été dilaté par l'air extérieur, & que par conséquent l'enfant a été tué après avoir respiré ; au lieu que, dans le second cas, on croit devoir conclure que l'enfant est mort avant de sortir du sein de la mère. On fit donc cet essai, & le resultat fut que les poumons tombèrent au fond de l'eau ; ce qui indiqua que l'enfant étoit mort avant d'avoir vu le jour, & que l'accusée étoit innocente. Le procès-verbal fut donc rectifié, & la trop foible amante fut rendue à la liberté & ensuite à l'honneur, puisque le jeune homme obtint de sa famille la permission de venir effacer sa faute aux pieds des autels.

Nous ne chercherons point à discuter si l'immersion totale des poumons, ou d'une des parties, est un signe certain que l'enfant soit mort avant de venir au monde, puisque cette épreuve est favorable à l'innocence. Mais nous devons remarquer que si ces mêmes parties viennent à surnager, on ne doit nullement en conclure que la mère soit coupable d'infanticide ; & c'est là un point que le célèbre Guillaume Hunter avoit soin de développer dans ses leçons publiques à Londres. Ne peut-il point en effet arriver que l'enfant ait respiré deux ou trois heures après sa naissance, & qu'il soit ensuite mort par les souffrances qu'il aura éprouvées durant l'accouchement ? il peut encore survenir un autre cas : quelquefois l'enfant ne donne aucun signe de vie à l'instant de la naissance, & alors la mère ou toute autre personne pourra avoir soufflé dans sa bouche & avoir fait parvenir de l'air dans les poumons, ce qui en rendra une partie propre à surnager. Nous demandons alors sur quel fondement porte la décision d'un juge qui croit la mère coupable, puisque l'acte le plus louable, celui de tâcher de rendre la vie à l'enfant, donnera lui-même lieu à la peine de mort. Enfin, le juge peut être encore induit en erreur d'une autre manière : le corps d'un enfant exhumé peut avoir déjà éprouvé un certain degré de putréfaction, qui donne lieu à un dégagement d'air, & qui, en rendant plus léger le tissu spongieux du poumon, le fasse surnager. Peut-être la jeune demoiselle dont nous avons parlé ci-dessus, auroit subi une mort ignominieuse, si le corps du fœtus étoit resté enterré un ou deux jours de plus, de manière à éprouver une décomposition putride.

Nous avons donné, dans le numéro 24 de nos feuilles de l'année passée, l'extrait d'une dissertation très-remarquable de M. Hunter sur l'incertitude des signes dans l'infanticide dont une mère peut être accusée. L'auteur, instruit par une expérience consommée, fait la peinture la plus vive & la plus vraie de la confusion, de la détresse & du désespoir qui s'empare, au moment des couches, d'une malheureuse fille livrée à la honte & à la douleur, & cherchant un réduit obscur, où elle ne trouve souvent du secours que dans elle-même. Un état d'épuisement & de défaillance la rend quelquefois insensible ; &, quand elle revient à elle-même, elle trouve son enfant privé de vie, soit qu'il ait vu le jour, ou que l'accouchement ne soit point encore terminé. Après cette chaîne cruelle de douleurs & de peines les plus déchirantes, elle est entraînée en prison, juridiquement convaincue de meurtre, sans pouvoir justifier son innocence, & condamnée sans appel à subir une mort infamante. « J'ai vu, dit le sage & humain Hunter, toutes les vertus & les fragilités des femmes, dans toutes les classes de la société, & je puis attester que, quoiqu'il y ait des exceptions, les femmes qu'on condamne comme infanticides sont en général dignes de la plus grande commisération, & beaucoup moins coupables qu'on ne pense. »

MÉDECINE-PRATIQUE.

Introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la médecine, par David Macbride, D. M. Ouvrage traduit de l'anglois sur la dernière édition, & augmenté de beaucoup notes; par M. Petit-Radel, Docteur régent de la faculté de Médecine de Paris, & ancien Chirurgien major du Roi, aux Indes Orientales. A Paris, chez Pierre J. Duplain, Libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie françoise, 1787. 2 vol. in8°. prix 10 liv. broché, & 12 liv. rel.

M. Macbride s'étoit acquis depuis longtemp un nom distingué parmi les physiologistes, par ses belles expériences sur la nature des sucs qui servent à la digestion, sur l'usage des vapeurs aériformes dégagées des alimens, & introduites avec le chyle dans les vaisseaux lactés, sur la vertu des remèdes propres à rendre aux humeurs la consistence qu'ellles ont perdue, &c. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui est digne de la réputation de l'auteur; il n'est point seulement remarquable par l'ordre & la méthode; mais il a encore l'avantage de faire éviter la sécheresse & la stérile redondance des divisions scholastiques, & de fixer l'esprit sur les idées principales de l'état sain & de l'état malade, qui servent de fondement à la nosologie & à la pratique de la médecine.

Ainsi, dans le premier volume dont nous rendons aujourd'hui compte, l'auteur se borne d'abord à quelques idées générales sur le systême vasculaire, sur le systême nerveux & sur le systême cellulaire, sur les fluides & les puissances qui animent le corps humain. Il passe ensuite à des notions très-simples de pathologie, c'est-à-dire, qu'il expose & développe quinze symptômes généraux des maladies, qui serviront ensuite à les classer en genres & en espèces, & qui d'ailleurs devroient être toujours présents à l'esprit de toute personne qui exerce la médecine. Parmi ces symptômes il compte une chaleur excessive, la sensation d'un froid par cause interne, une grande soif, la douleur, l'insomnie, l'assoupissement, l'oppression, la difficulté de respirer, la débilité des spasmes, l'insensibilité ou une sensibilité exquise, &c. Il passe ensuite aux affections morbifiques des sens internes & externes des organes de la digestion & de la génération, des glandes, des organes excrétoires & des organes moteurs. Il continue à exposer les symptômes locaux qui dépendent du déplacement de certaines parties, & ceux qui naissent des solutions de continuité. Il distingue enfin les symptômes qui peuvent affecter les organes sexuels de l'homme & de la femme, & il finit par ceux qui sont propres à l'enfance. Tels sont les principes qui servent ensuite de fondement à la nosologie, qui fait la matière du troisième livre. On voit par-là que l'auteur établit une liaison immédiate entre les trois parties fondamentales de la médecine, qui souvent paroissent isolées quand on n'a point l'art de les rapprocher.

La séméïologie, ou la doctrine des signes, fait la matière du quatrième livre. On sait que les anciens ont excellé sur ce point, & que s'ils ont laissé aux modernes la gloire de perfectionner quelqu'une des parties de la séméïologie, comme celle de la doctrine du pouls, ils ont aussi évité les écarts de ceux qui ont souvent voulu juger sur un seul signe, & qui ont négligé la sage précaution de ne prononcer que sur leur ensemble. Le quatrième livre de M. Macbride est terminé par l'extrait d'un livre très-rare : *les Méditations de la médecine d'Hippocrate de Vander Linden*, qui a ressemblé les grands principes du père de la médecine sur la science du prognostic.

M. Macbride, en indiquant dans le cinquième livre les fondemens de l'hygiènne, fait une division très-naturelle des principales constitutions du corps de l'homme. En effet, les fibres peuvent allier, 1°. une force & une rigidité trop grandes à une sensibilité exquise; ce qui dispose aux fièvres continues & aux maladies inflammatoires, qu'on ne peut éviter qu'en observant un régime modéré, soit pour la nourriture & la boisson, soit pour l'exercice. 2°. Les fibres peuvent unir la foiblesse à une sensibilité extrême; ce qui rend les personnes très-sujettes aux maladies douloureuses & spasmodiques; on sent avec quel soin il faut éviter dans ce cas les médicamens irritans, & combien il importe de fortifier le corps par un exercice modéré, & dans certains cas par les bains froids, le quinquina & les eaux ferrugineuses. 3°. Trop de forces unies à très-peu de sensibilité forment une troi-

sième constitution qui paroît le moins exposée contracter des maladies, & qui rend propre à supporter plus impunément les écarts du régime; mais une pareille disposition du corps est rare. Enfin, 4°. une dernière constitution est celle ou la foiblesse & l'insensibilité se réunissent ensemble; ce qui tend à produire des affections longues & invétérées comme l'excès d'embonpoint, l'hydropisie, la jaunisse & différens degrés de l'affection scorbutique. Ces sortes de personnes doivent prendre beaucoup d'exercice & conserver l'ordre régulier des sécrétions & des excrétions. L'usage abondant de la moutarde avec les alimens, celui du rayfort, & généralement de toutes les substances aromatiques & stimulantes, doivent convenir dans ces circonstances.

Le sixième livre expose les principes de la thérapeuthique, c'est-à-dire, les méthodes générales de traiter les maladies. Le traducteur a répandu dans le cours de ce livre, comme dans les autres, des notes instructives & savantes, qui donnent un nouveau prix à l'ouvrage de M. Macbride. Ces notes sont d'ailleurs faites avec choix & avec discernement, & on n'y voit pas cet énorme fatras de remarques triviales dont certains commentateurs se plaisent à obscurcir le texte original des auteurs qu'ils entreprennent de traduire.

Nous rendrons compte du second volume dans un autre numéro.

BOTANIQUE.

Fasciculus plantarum, &c. Fascicules des plantes de la Flore du Margraviat de Bareuth; par Jean Gaspard P. Elwert de Spire, D. M. à Erlangue, & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1786.

M. Elwert publie ici le résultat de ses herborisations, qu'il range suivant le système de Linné. Parmi les plantes rares de cette énumération, on remarque la *crisaine à bouquets*, *la clavaire rondefistuleuse de Schmicdel*, *le champignon cendré de Schæffer*, *le caille-lait d'Autriche*, *le chardon à foulon lacinié*, *le camérisier noir*, &c. L'auteur a soin de joindre à ses descriptions des notes intéressantes sur des propriétés peu connues, & les usages médicinaux des plantes. Ainsi il indique la décoction de la *douce-amère*, prise en boisson, comme excellente contre les affections goutteuses & les spasmes causés par le rhumatisme. Il recommande le lichen d'Islande contre la phtysie ulcérée, mais non dans la phtysie pituiteuse, c'est-à-dire, causée par un afflux d'humeurs âcres & séreuses sur les poumons. Les Allemands préparent avec les baies de viorne, un robs très-renommé contre les maux de gorge.

HYGIENNE.

An lactatio materna, quandoquè impossibilis aut noxia? (l'allaitement maternel est-il quelquefois impossible ou nuisible?) Quæst. med. Cardin. disputat. discutienda in schol. med. 1787.

Mad. L..., dans un opuscule qui a pour titre: *Avis aux mères, &c.* dit qu'il n'y a point de considérations assez fortes pour empêcher les mères de nourrir, & qu'elles le pourront toutes quand elles le voudront bien. On doit louer le zèle de cette respectable mère de famille; mais il faut convenir que si elle avoit pu observer une aussi grande variété des cas qu'il s'en présente dans l'exercice de la médecine, elle auroit été portée à faire des exceptions. Une foiblesse de constitution originaire & fomentée par le genre de vie qu'on mène dans certaines classes de la société, trouble quelquefois tellement les fonctions de la nature, que le lait prend à peine la direction qui lui est ordinaire, & que l'enfant périroit si on n'appelloit une nourrice. On peut voir le détail des circonstances qui peuvent mettre obstacle à l'allaitement maternel, dans un petit ouvrage (1) publié il y deux années par M. Roze de l'Epinoy, docteur régent de la la faculté de médecine de Paris.

(1) Avis aux mères qui veulent allaiter, &c. A Paris, chez Didot le jeune, 1785.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 29.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

CHYMIE.

Remarques chymiques sur l'étamage des ustensiles de cuisine, pour servir de préliminaire à une observation de médecine qui nous a été communiquée.

Il doit paroître surprenant qu'on n'ait point encore atteint, relativement à l'art d'étamer, un procédé fixe qui puisse mettre à l'abri de tout accident. En général l'étamure ordinaire ne recouvre que d'une manière inexacte la surface du cuivre, puisque si on y passe par-dessus de l'alkali volatil ou des corps gras, on apperçoit ensuite, au microscope, de petits points bleus qui supposent autant de petits trous dans la couche d'étain. On prétend que cette couche forme une vraie amalgame avec le cuivre, & que cette combinaison est beaucoup plus infusible que l'étain lui-même; mais qu'on examine ce qui arrive quand on fait une friture dans du cuivre récemment étamé, & on trouvera une grande partie de l'étain réduit en fusion.

On sait que plusieurs mines d'étain contiennent de l'arsenic; le grillage qu'on fait subir à la mine d'étain de Cornouailles sert à la dépouiller en très-grande partie de cette matière vénéneuse. M. Bayen d'après plusieurs expériences, a prouvé que la plus grande portion d'arsenic qui puisse y rester, est d'un grain sur une once d'étain. On peut donc regarder, à cet égard, l'étain d'Angleterre comme étant presque aussi pur que celui de l'Inde. Si en général on veut reconnoître la quantité d'arsenic qui est alliée à l'étain, on n'a qu'à faire dissoudre un poids déterminé de ce dernier metal, dans de l'esprit de sel bien pur. Cet acide se sature d'étain, & conserve sa couleur transparente, au lieu que l'arsenic se précipite en forme de poudre au fonds de la liqueur.

Il paroît que le vrai danger des étamages dans les ustensiles de cuisine provient surtout du cuivre & du plomb qu'on se permet d'allier à l'étain dans des proportions nullement déterminées. Dans un temps où le luxe n'avoit point encore introduit l'usage presque général de l'argenterie, on distinguoit l'étain pur & l'étain de commun aloi. L'alliage de sept à huit livres de plomb par quintal étoit permis par une loi expresse: dans la suite on y fit entrer environ deux livres & demie de cuivre, & douze ou quatorze livres de plomb. La fraude a été poussée plus loin dans la suite, & on a été jusqu'à introduire vingt, & même vingt-cinq ou trente livres de plomb dans la même masse d'alliage. Les chauderonniers, suivant M. Macquer, se servent pour leur étamage d'un mélange d'une partie de plomb sur deux

parties d'étain. On est d'autant plus excité à augmenter la proportion du plomb, que celui-ci est d'un prix six ou sept fois moindre que l'étain, & qu'aucune loi positive ne met de frein à cette cupidité effrénée qui cause tant d'accidens. On sait en effet combien le plomb & le cuivre sont facilement attaqués & dissous par les substances grasses & les acides, & combien ces combinaisons salines sont dangereuses.

Il faudroit donc qu'on veillât avec plus de soin sur la pureté de l'étain qu'on destine à l'étamage, ou plutôt il seroit à desirer qu'au lieu de faire entrer dans son alliage des métaux aussi dangereux que le plomb & le cuivre, on y employât quelque autre métal qui ne le fût point du tout, comme le fer; ce qui pourroit former une combinaison plus solide & plus propre à donner une plus grande épaisseur à l'étamure. L'argent pourroit être aussi allié à l'étain, & ce métal précieux, qui est maintenant si prodigué pour des objets de luxe & d'ostentation, trouveroit bien mieux sa place comme un moyen de salubrité qui ne laisseroit plus rien à craindre dans la préparation de nos alimens.

MÉDECINE.

Observations sur le danger qu'il peut y avoir d'user dans les cuisines de vaisseaux d'étain ou de cuivre étamé; par M. Gondinet, médecin à Saint-Yrieix-la-Perche, en Limousin.

Cinq personnes, toutes adultes, font le sujet d'une observation assez récente, que j'ai crue digne d'être publiée sur cette matiere. La mère, un de ses fils, deux de ses filles, avec une servante, sont ces cinq personnes qu'on compte au nombre de celles qui composent la nombreuse famille de M. Laforest, négociant à Saint-Yrieix. Il leur arriva le 28 janvier 1785, de manger à leur souper d'une tourte de veau préparée dans une tourtière de *cuivre nouvellement étamée*. La pâte dont on s'étoit servi pour faire la croûte de cette tourte avoit été roulée avec du beurre fondu, & on avoit fait entrer, pour relever le goût de ce mets, des acides végétaux dans la composition de sa sausse.

Une circonstance qui doit être remarquée, c'est que le fond du pâté chaud creva pendant la cuisson; ce qui fit qu'une partie de la sausse acide passa & bouillit ensuite long-temps sur la partie inférieure de la tourtiere. Quelque frugal que fût ce repas, les suites firent tout craindre. Le jeune homme, une de ses sœurs & la servante furent celles des cinq personnes désignées qui mangèrent le plus de cette partie de la croûte du pâté qui avoit été appliquée sur l'étamure du fond de la tourtière. Voilà sans doute la raison pour laquelle elles furent les plus promptement & le plus vivement affectées par les qualités malfaisantes que ce mets avoit acquises. Elles eurent à peine soupé qu'elles commencèrent à éprouver un vif sentiment *d'ardeur & de rudesse au gosier*, sur-tout le jeune homme qui mangea une pomme dans l'espoir que ce fruit aqueux rafraîchiroit son gosier enflammé.

L'état de souffrance devenant de plus en plus vif, on fut se coucher; mais bientôt les trois personnes dont j'ai déjà parlé éprouverent les symptômes les plus violens. Le jeune homme sur-tout fut saisi de très violentes douleurs d'estomac : il tomba en même temps dans un accablement général, & dans des sueurs abondantes, accompagnées d'un sentiment de froideur qui se rapportoit particulierement à toute l'étendue de l'épine du dos. Ce malade éprouva en outre un tremblement universel, avec une pâleur extrême du visage & les lèvres plombées. A ce cruel état succéda bientôt un vomissement énorme de matieres de couleur verte & jaune, après lesquelles il en vint de noirâtres. Ce vomissement amena un calme heureux: mais il y a une circonstance qu'il ne faut point omettre; c'est que ce jeune homme qui étoit atteint depuis plus de trois ans d'une fièvre quarte, sans cependant un délabrement extrême des visceres abdominaux, en fut entiérement délivré à cette époque.

Celle de ses sœurs qui avoit aussi mangé beaucoup de pâtisserie éprouva à quelque différence près, des symptômes aussi violens. La servante, fille robuste & laborieuse, & qui avoit mangé avec un peu d'excès de la tourte, fut tellement malade qu'elle n'eut pas la force de se lever de son lit pour secourir ses maîtres, qui exigeoient ses services

dans un moment si critique. La mère & la seconde fille eurent à se féliciter de n'avoir mangé qu'une petite portion de la pâtisserie, lorsqu'elles se virent exemptes des accidens graves dont les autres étoient affectés. Elles souffrirent seulement des douleurs d'estomac assez légères, qui furent bientôt appaisées par l'usage d'une infusion de thé.

Ces cinq personnes n'appellèrent point de secours, & abandonnèrent leurs périlleuses situations aux efforts de la nature, qui suffirent pour les guérir, sans doute parce que les substances vénéneuses qu'elles avoient prises étoient en trop petite quantité, ou parce qu'elles avoient reçu, par leur mélange avec les alimens, des modifications qui en adoucirent les qualités. Tout le désordre que cet événement laissa après lui consista dans une langueur générale & une extrême sensibilité de l'estomac, que ces cinq personnes, & sur-tout la servante éprouvèrent ensuite pendant plusieurs jours.

On sent au premier coup d'œil que la réunion de toutes les circonstances de ce fait, caractérise un empoisonnement réel. Mais quel en peut être la cause (1) ? Je pense que le beurre fondu & d'autres substances grasses & acides, employées dans la préparation de la tourte, durent dissoudre par un effet de leur propriété & à l'aide de la chaleur, quelque portion de cuivre & de plomb, qui se trouvoit alliée avec l'étain employé à l'étamage de la tourtière, peut-être même que le cuivre de cette dernière fut attaqué. Ces substances une fois dissoutes se mêlèrent & se confondirent avec une partie de la pâtisserie & de la sausse acide, & chacun de ceux qui eurent part au souper en mangèrent en plus ou moins grande quantité; de-là vint la violence plus ou moins marquée des symptômes.

A l'observation précédente je puis en joindre quelques autres d'un genre analogue & propres à faire sentir les dangers du cuivre étamé. 1°. Un prêtre que je connois essuya une longue maladie durant laquelle un chirurgien le purgea avec si peu de ménagement que son estomac a conservé depuis cette époque une grande disposition à être irrité par la cause la plus légère. Il a remarqué que cette *irritabilité accidentelle* ne se manifestoit jamais d'une manière plus sensible que lorsqu'il avoit mangé des alimens préparés dans des vaisseaux de cuivre *non étamés* ou *étamés à neuf*; car il rejetoit ces alimens avec de grands efforts & de vives douleurs, peu de temps après les avoir pris. Il sentit très-bien que pour n'être plus exposé à des révolutions si dangereuses, il devoit faire une réforme dans sa batterie de cuisine, & cette précaution a été suivie du plus heureux succès.

2°. Le célèbre auteur de l'ouvrage des *Contre-poisons*, &c. rapporte dans son livre l'histoire d'une mère & de deux de ses enfans empoisonnés pour avoir mangé des pois verts cuits & préparés avec du beurre fondu où on avoit laissé séjourner une cuiller d'étain. Cette dernière considération, la violence des symptômes auxquels ces personnes furent en proie, & la célérité avec laquelle les remèdes employés les calmèrent, servirent à convaincre M. Navier que cet empoisonnement étoit causé par une partie de l'arsenic contenu dans la cuiller d'étain (2) dissoute par l'acidité du beurre devenu rance; d'autant, ajoute M. Navier qu'un troisième enfant de douze à quinze ans, qui n'avoit pas mangé de pois, fut exempt de tout accident.

3°. M. de Justi, chymiste allemand, rapporte dans ses œuvres chymiques un fait dont il assure avoir été le témoin. Il dit qu'en Saxe une famille entière fut attaquée d'une maladie très-longue dont la cause resta long-temps inconnue aux médecins; mais qu'enfin ils découvrirent qu'elle provenoit de ce qu'on avoit mangé du beurre qui avoit été conservé dans un vaisseau d'étain allié avec du plomb.

(1) Nous supprimons ici quelques détails chymiques de l'observation, qui deviennent inutiles d'après ce qui a été dit ci-dessus sur l'étamage.

(2) Il paroît que M. Navier attribue trop d'effet à la partie arsenicale de l'étain & trop peu à l'alliage du plomb. L'arsenic entre sous la forme métallique dans l'alliage de l'étain; il le rendroit aigre & cassant, & en empêcheroit le travail, s'il n'y étoit pas employé en très-petite quantité.

Chirurgie.

Réduction d'une luxation de l'humérus, facilitée par l'état de foiblesse & de défaillance qu'avoit produit une prise de tartre émétique, par M. Robert Chesſher, chirurgien à Hinckley. (the Lond. med. journal.)

M. Chesſher fut appellé pour donner du secours à un homme très-robuste dont l'épaule avoit été luxée, c'est-à-dire que la tête (1) de l'humérus avoit glissé sous le grand pectoral. On avoit fait de vaines tentatives pour réduire cette luxation. M. Chesſher étoit alors un peu indisposé & ne se sentoit point capable de faire de nouveaux efforts pour vaincre la difficulté; il fit donc donner une solution de tartre émétique dans l'eau de Menthe au malade. On lui en donna encore une seconde fois, & après la troisieme dose il devint si foible & si défaillant, qu'il pouvoit à peine se soutenir lui-même sur la chaise. Durant cet état de défaillance, M. Chesſher fit faire une extension modérée au bras, & alors dirigeant la tête de l'os, il la réduisit immédiatement & avec beaucoup de facilité dans la cavité glénoïde.

L'éditeur du journal de médecine de Londres cite, au sujet de l'observation précédente, un cas rapporté dans les Transf. philosoph. fut une luxation du fémur dont la réduction avoit été facilitée en faisant garder le lit au malade, & en l'affaiblissant par des purgatifs répétés. Le tartre émétique paroît avoir un effet bien plus prompt & plus décidé pour affaiblir & relâcher les muscles des hommes très-forts & très-robustes qui ont éprouvé une luxation. D'autres chirurgiens ont recours à différens moyens pour produire ce relâchement de muscles. Quelques-uns ont cherché à les fatiguer par des extensions forcées & répétées, & sont parvenus par-là à réduire facilement la luxation; d'autres ont proposé ou même employé les narcotiques & les enivrans; mais la sûreté du moyen employé ci-dessus par M. Chesſher paroît lui mériter la préférence.

(1) Cette manière de concevoir la luxation de l'humerus n'est point exacte. La tête de cet os ne peut s'engager qu'entre le muscle sous-capulaire & l'omoplate. On peut en voir deux exemples dans le cabinet d'anatomie de M. Desault, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. (*Note du R.*)

PRIX

Distribués & proposés par la Société Royale d'Agriculture, dans sa séance publique du 19 juin 1787.

Prix distribué.

La Société avoit proposé, dans sa séance publique du 30 mars 1786, pour sujet d'un prix de 1000 livres, & d'un jeton d'or de la valeur de 100 livres, la question suivante:

Quelles sont les espèces de prairies artificielles qu'on peut cultiver avec le plus d'avantage dans la généralité de Paris, & quelle en est la meilleure culture?

La Société a adjugé le prix à la pièce n°. 32. L'auteur est M. *Gilbert*, professeur à l'école royale Vétérinaire.

Prix proposé.

La Société propose pour sujet d'un nouveau prix, de *déterminer par des expériences suivies & comparées, quelles sont les meilleures méthodes qu'on doit suivre pour obtenir les parties fibreuses des végétaux, & pour en reconnoître les qualités.*

La Société desire que les concurrens fassent l'application de la méthode qu'ils auront adoptée à différentes plantes cultivées un peu en grand; qu'ils préparent les parties fibreuses de ces plantes, de de manière qu'elles soient propres à la filature; enfin que les avantages des plantes qui auront été soumises à toutes ces expériences, soient appréciés comparativement à un pareil travail, fait sur le chanvre ou le lin.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 30.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

Lettre au Rédacteur de la Gazette de Santé, sur les songes.

VOUS ne présumez pas, Monsieur, qu'on puisse vous entretenir d'un objet aussi frivole que les songes ; c'est-là cependant le sujet de ma lettre. Ce qu'en ont dit les anciens philosophes, ne s'élève guère au-delà des opinions populaires ou des fictions poétiques. J'attends d'autres lumières de la médecine ; car, quoique étranger à cette science, ce que j'en lis dans vos feuilles me fait penser qu'elle donne de grands avantages dans toutes les questions relatives à la nature de l'homme.

Pythagore, dit-on, ordonnoit une certaine préparation de nourriture, pour faire les songes à propos. Etoit-ce pour écarter les images incohérentes & bizarres qui troublent le sommeil durant une digestion pénible, & qui empêchent d'en tirer des présages pour l'avenir ? où bien Pythagore n'avoit-il égard qu'à la santé, & cherchoit-il dans le choix des alimens ceux qui étoient propres à produire un sommeil paisible & nullement troublé par les rêves ? Quoiqu'il en soit, il seroit superflu, dans ce siècle éclairé, de revenir à la première question, & je me borne à la seconde. Je demande donc si la médecine peut, à l'aide du régime, délivrer des situations pénibles & fatiguantes, dont sont tourmentées, durant le sommeil, certaines personnes douées d'une constitution irritable & d'une imagination active ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un de vos abonnés.

Réponse du Rédacteur à la lettre précédente.

La philosophie & la médecine ont eu, dit-on, dans les premiers temps une origine commune. Je voudrois bien que ces deux sœurs veussent maintenant un peu plus rapprochées & dans une communication plus étroite de lumières réciproques. La question des songes en offre une exemple. On est étonné de voir les anciens philosophes croire aux présages tirés des songes ; & Cicéron, qui en montre la frivolité avec une logique si saine, les auroit-ils cru dignes d'une réfutation sérieuse, s'il avoit lu sur cet objet un des écrits d'Hippocrate ? Ce dernier, il est vrai, fait d'abord une distinction favorable aux opinions reçues des anciens Grecs sur la foi qu'on doit accorder aux songes ; il convient même que pour détourner les maux dont ils nous menacent, il est beau & utile d'adresser des prières aux Dieux ; mais il s'élève ensuite aux résultats de l'observation, qui font vivement sentir l'influence de l'état du

corps & du régime sur la nature de ces mêmes songes.

Les actions naturelles & les phénomènes des cieux ou de la terre qui se retracent durant le sommeil, dans l'ordre accoutumé, indiquent, suivant Hippocrate, qu'on jouit d'une parfaite santé, & que les humeurs ne pèchent ni par excès, ni par défaut : on doit donc alors persévérer dans le même régime. Mais si ces objets offrent en songe des assortimens confus, bizarres & pénibles, Hippocrate conseille de retrancher le tiers de sa nourriture, & de revenir ensuite par degrés à la dose ordinaire. Il ajoute le précepte de faire des promenades, ou d'autres exercices du corps, ou même de la voix, (comme le chant & la déclamation.) Cette loi devient encore plus urgente pour les constitutions phlegmatiques & pituiteuses. Les bains, un régime humectant, avec un exercice modéré, conviennent aux personnes qui ont un corps grêle & sujet aux affections nerveuses. Je ne parle point ici des rêves tumultueux & pleins de trouble, qui indiquent, suivant le père de la médecine, un désordre porté à l'excès & l'approche d'une maladie.

Je dois faire ici une remarque consolante en faveur de la masse générale du genre humain, livrée à une vie active & occupée; c'est que plus le corps est endurci à souffrir la fatigue & les injures de l'air, plus le sommeil est doux & exempt de rêves pénibles. L'expérience de tous les siècles confirme cette vérité, que je puis d'ailleurs rendre sensible par un exemple pris de la relation d'un voyage moderne au cap de Bonne-Espérance. Le docteur Sparrman & ses compagnons avoient passé plusieurs jours dans les déserts, livrés aux fatigues de la chasse & à toutes les alternatives de la vie la plus dure. Ils goûtoient, sur la terre nue & en plein air, un sommeil facile & rafraîchissant, & ils avoient pris l'habitude de s'éveiller joyeux dès le premier rayon du jour. Après avoir ainsi passé trois mois, pleins de vigueur & de santé, ils furent accueillis avec cordialité par un riche propriétaire. Une nourriture succulente & des lits moëlleux servirent les deux premières nuits à délasser leurs membres excédés; mais les autres nuits, ils se sentirent absorbés dans un sommeil pesant, laborieux & troublé par des songes les plus pénibles. Ils éprouvoient à leur réveil une inertie qu'ils ne pouvoient vaincre.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Observations sur la guérison de différentes espèces d'hydropisie, par M. de la Croix, Médecin de Monsieur, pour les épidémies, à la Ferté-Bernard.

On ne doit guère chercher à combattre les méthodes empiriques qu'on suivoit autrefois dans le traitement de l'hydropisie, par les drastiques; tous les médecins observateurs s'accordent maintenant sur les avantages de la pratique de M. Bacher, (1) qui consiste sur-tout dans l'usage d'une boisson abondante, & des délayans; (2) mais j'ai cru devoir encore faire quelques distinctions utiles, & rapporter des faits observés qui sont propres à donner plus de consistance aux principes des modernes sur le traitement de ce genre de maladies chroniques.

1°. Dans les hydropisies causées par l'abus des boissons spiritueuses, quoiqu'il y ait excès de sérosité, les diurétiques chauds seroient dangereux, tandis que les délayans sont suivis de plus de succès. On passe ensuite aux légers apéritifs avant d'employer les fondants toniques, dont les pillules de Bacher font la base. Il faut résoudre les stases & les obstructions qui sont ordinaires, & rendre plus fluides les humeurs épaissies.

2°. L'appauvrissement des humeurs & la perte du ressort des vaisseaux accompagnent les hydropisies, occasionées par des pertes utérines excessives, soit en rouge, soit en

(1) Voyez ses Recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies & sur les moyens de les guérir. Voyez ses deux lettres à M. Bouvart.

(2) Nous supprimons des remarques critiques de M. de la Croix sur une lettre de M. Cazaubiel, insérée dans le numéro 40 de la Gazette de Santé, pour l'année 1784, quoiqu'elles soient fort judicieuses : on les devinera sans peine par la suite de son mémoire.

blanc, & par des hémorrhoïdes ou autres hémorragies, ou par des fièvres continuës. Les remèdes sont alors les restaurans & les incrassans, qu'on seconde par un régime analeptique, & fortifiant. Long-temps après ces premiers remèdes, on se sert des toniques. 3°. Dans les hydropisies introduites par une affection nerveuse, ordinairement compliquées d'emphysème, il faut employer les calmans sans s'inquiéter d'aucune évacuation. 4°. Les hydropisies qui succèdent à un épuisement vénérien doivent être traitées par un régime restaurant & analeptique. 5°. Dans les hydropisies qui succèdent à la diarrhée ou à la dissenterie, on doit employer les incrassans & les mucilagineux, qu'on combine avec les analeptiques. On passe ensuite aux toniques martiaux qu'on administre par intervalles & à petites doses.

Il y a dans le pays que j'habite une espèce d'hydropisie produite par le froid, & qui demande l'emploi des diaphorétiques & des apéritifs. J'en parlerai dans la suite de ce mémoire. Je vais joindre ici quelques cas de pratique qui viennent à l'appui des principes que j'avance.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le nommé Drouin, tisserand, âgé d'environ 50 ans, d'un tempérament sec, & bilieux, & fort adonné à la boisson de l'eau-de-vie, s'étoit plaint depuis très-long-temps de mal-aises & de douleurs vagues dans le bas-ventre; il entra à l'Hôtel-Dieu, les derniers jours d'octobre 1786, avec tous les signes d'une ascite. A ma première visite, je lui trouvai beaucoup d'oppression : il avoit entièrement perdu l'appétit & le sommeil. Son visage étoit livide & ses urines étoient rares & briquetées. Il avoit une fièvre aiguë, accompagnée d'une soif extrême. Son ventre étoit très-tendu, avec tous les signes d'un épanchement. Je le mis tout de suite à l'usage des boissons aqueuses & délayantes, tantôt avec du miel ou avec du sel de nitre. On sent bien que la coutume qu'il avoit de prendre des spiritueux lui rendoit ces autres boissons peu agréables.

Vers le dixième jour, je le purgeai avec des minoratifs, & après un usage de trois semaines des boissons délayantes, je lui fis prendre les prisanes apéritives avec les pilules toniques de Bacher, d'abord au nombre de 10 par jour, cinq le matin & cinq le soir; on sut en augmentant jusqu'au nombre de 50. Lorsqu'il se sentoit un peu plus incommodé, on les discontinuoit quelques jours, sans suspendre l'usage des boissons. On donnoit celles-ci en proportion des évacuations qui se faisoient tant par l'expectoration que par les voies inférieures ; mais la crise fut par les urines.

Tout alla de mieux en mieux. Au bout d'un mois, lorsque le relâchement & l'atonie étoient manifestes, parce que tous les accidens d'épanchement étoient diminués, j'ordonnai le vin chalibé ; mais cet homme ennuyé sortit de l'Hôtel-Dieu, le 16 décembre suivant, afin de continuer son premier genre de vie & de reprendre les boissons spiritueuses. Un mois après sa sortie, il rentra à l'Hôtel-Dieu, plus enflé que la première fois. Je le soumis au même traitement, auquel il a été plus docile. Il en est resorti bien guéri au mois de février dernier. Il n'y a pas de doute que sa santé ne se soutînt dorénavant, s'il pouvoit vaincre sa passion pour la boisson de l'eau-de-vie.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Un enfant de 8 ans devint hydropique à la suite d'une fièvre intermittente, qui avoit été continuë dans le principe. Il étoit malade depuis cinq mois, lorsque je fus appellé au mois de septembre 1785. Je conseillai le régime délayant, qu'on ne manqua point de rejeter en conséquence du préjugé contraire. Il est vrai que les purgatifs forts ou les hydragogues qu'on employa, procuroient des évacuations si promptes & si abondantes, qu'il ne paroissoit plus d'enflure. La quantité des eaux rendues dans 24 heures, tant par les urines que par l'anus, se montoit environ à huit pintes ; ce qui flattoit beaucoup les parens, d'une prochaine guérison. Mais les accidens & les symptômes d'hydropisie revenoient avec plus de violence deux jours après cette fausse cessation. Ces alternatives de bien apparent & de mal ont duré près d'un mois, au bout duquel l'enflure devint plus considérable, & fut accompagnée

d'un éréſipelle gangreneux aux jambes; l'oppreſſion augmenta, & l'enfant périt en 24 heures. On peut voir dans l'ouvrage de M. Bacher un plus grand développement des idées qu'on doit ſe former de l'action des hydragogues.

La ſuite dans un autre numéro.

CHYMIE.

Diſſertation élémentaire ſur la nature de la lumière, de la chaleur, du feu & de l'électricité, dans laquelle on réſout d'une manière décisive la queſtion propoſée par l'Académie de Dijon en 1785: déterminer, par leurs propriétés reſpectives, la différence eſſentielle du phlogiſtique, & de la matière de la chaleur; par M. Carra, de la bibliothèque du Roi. A Londres, & ſe trouve à Paris, chez Eugène Onfroi, Libraire, quai des Auguſtins. In-8°. de 86 pages. 1787.

Cette brochure eſt remarquable par une ſingularité frappante; c'eſt que la queſtion la plus épineuſe de la chymie, & celle qui demande une ſuite d'expériences les plus fines & les plus compliquées, eſt réſoute par M. Carra, *curente calamo*, & comme ſi la nature lui avoit dicté à l'oreille ſon ſecret. Au défaut des faits, on y trouve une grande abondance de mots ſcientifiques & ſonores, comme ceux-ci: *oſcillations de ſubſtances terreſtres: vibrations de l'éther: puiſſance locomotive de la ſubſtance éthérée; cauſe mecanico-phyſique* du phénomene *du feu*, *&c.* On doit toujours le féliciter, s'il ne fait pas mieux, d'enrichir de nouveaux termes les vocabulaires de la chymie.

AVIS.

Pour qu'on puiſſe bien juger de la différence qu'il y a entre une pratique raiſonnée & une ſuite de cures empiriques, nous allons mettre en oppoſition des obſervations ci-deſſus, ſur l'hydropiſie, la liſte de quelques guériſons opérées par M. Martin, chirurgien, rue de Bièvre, numéro 16: quoique nous ne ſachions ni les moyens qu'il emploie, ni les circonſtances de la guériſon, nous ne voulons point priver les perſonnes affligées de ces maladies, des ſecours qu'elles pourront en tirer, en les engageant elles-mêmes à prendre des informations exactes.

Le commis du ſieur Deſprès, imprimeur, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Foin, qui devoit ſubir la ponction, a été guéri après avoir évacué 32 pintes d'eau. Le ſieur Lambert, imprimeur, rue de la Harpe, étant hydropique depuis huit mois, a évacué 94 pintes d'eau par les ſelles. Le ſieur Macet, commis au bureau de la Lotterie du Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu, a évacué 50 pintes d'eau par les ſelles. M. l'Archevêque de Buurges a évacué 50 pintes d'eau. On pourroit citer, à ce qu'on dit, beaucoup d'autres guériſons.

ANNONCES.

Eſſai médical ſur les vaiſſeaux limphatiques, &c. avec les moyens de prévenir les effets des ſubſtances venimeuſes, comme la ſalive du chien enragé, le venin de la vipère, le virus vénérien, &c. Par Aſſalini fils, à Turin, chez les frères Reycends, 1787; à Milan, chez les mêmes.

Nous rendrons inceſſamment compte de cet ouvrage.

REMARQUE.

On a omis, dans l'article *étamage* du numéro précédent, de parler des expériences faites par M. Crohoré, pour conſtater que dans les alliages artificiels qu'on fait d'étain & d'arſenic, l'eſprit de ſel opère le départ de ce dernier en facettes brillantes & non en poudre noire, comme le prétend M. Bayen. Il fait voir enſuite que la poudre noire qui ſe précipite, eſt une chaux cuivreuſe, & qu'à l'aide d'un flux réductif, on en obtient un vrai régule de cuivre. Le même chymiſte a démontré que l'arſenic n'eſt point le minéraliſateur de l'étain, comme on l'avoit penſé, & que ce métal ne recèle pas un atôme de ce poiſon. On peut voir ſur cet objet intéreſſant, le numéro 6 de la Gazette de Santé, année 1784.

Les perſonnes qui voudront faire inſérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les ſemaines régulièrement) ſont priées d'adreſſer les paquets & lettres, ainſi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoiſe, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement eſt de 9 liv. 12 ſols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

BIOGRAPHIE.

Détails sur la vie privée de Frédéric II, Roi de Prusse. (*Eloge du Roi de Prusse*, *un volume in-8°. 1787. Paris.*)

On s'intéresse volontiers aux moindres circonstances de la vie d'un prince qui a fait si long-temps l'admiration de l'Europe. Notre objet n'est point de nous arrêter, avec le panegériste, sur les talens militaires, & les institutions politiques de Frédéric II, & nous nous bornerons à quelques particularités propres à faire connoître ses goûts, sa constitution & son caractère.

Ses vieux jours se passèrent dans la retraite & la culture de la philosophie & des lettres. Il y joignit le goût des jardins & de la nature. Il aimoit passionnément les fruits ; il en mangeoit dans toutes les saisons de l'année, & il entretenoit pour cet effet de vastes & magnifiques serres. Né avec une constitution foible & délicate, il parvint à la fortifier par ses travaux, à l'exemple de Jules-César. Il avoit eu le goût des plaisirs & des voluptés recherchées ; mais, dès qu'il fut sur le trône, il s'imposa une vie régulière & laborieuse. Des accès de goutte, auxquels il étoit sujet, l'avoient souvent mis en danger ; ce ne fut pas cependant cette maladie qui termina sa vie. Depuis un an sa santé s'affoiblissoit visiblement, & une hydropisie de poitrine commençoit à se manifester. Mais il luttoit contre le mal avec courage, & il parvenoit quelquefois à le surmonter. Ses infirmités, du moins, ne l'empêchoient point de présider aux soins du gouvernement & de se montrer par intervalle au public. On dit qu'au milieu du dépérissement de sa santé, il lui est arrivé de se barbouiller brusquement les joues de rouge, pour ne pas paroître trop défait devant ses troupes.

Enfin, il fut obligé de renoncer à faire ses revues du printemps, & ce fut alors qu'on ne douta plus qu'il ne fût atteint d'une maladie mortelle. Insensiblement son état empira ; mais son ame ne parut point s'affoiblir : presque jusqu'au dernier jour il se leva & s'habilla comme de coutume. Un officier françois le vit quelques jours avant sa mort sur les marches d'un péristile, seul & assis, vêtu en uniforme & à demi recouvert d'un manteau. Il étoit coëffé d'un grand chapeau à plumet ; une seule de ses jambes étoit bottée, l'autre étoit alongée ; il paroissoit souffrir, & il se ranimoit aux rayons du soleil levant. Les derniers livres qu'il se fit lire, furent la vie de Henri IV, & celles des XII Césars, par Suétone. Les derniers instans de sa vie sont remarquables. Frédéric eut sans doute l'opinion que c'est dans le recueillement de la solitude qu'il faut mourir ;

car dans ses derniers momens il voulut rester abandonné à lui-même. Un valet-de-chambre & un des houssards attachés à sa personne, voilà ce qui lui tint lieu de tout cet appareil qui environne la couche des Rois. Plusieurs fois il perd la parole & la connoissance, & quand il les recouvre, il ne demande, il n'appelle personne. A minuit il tombe dans une angoisse douloureuse; on lui relève la tête avec des coussins. Il dit dans un moment de délire: « Cela va bien, la montagne est passée. » Il tomba dans l'assoupissement, pendant que l'épanchement dans la poitrine se consommoit, & enfin à trois heures du matin, le 17 août 1786, s'arrêtèrent tout-à-coup, suivant l'expression de son médecin, les ressorts qui animoient ce génie extraordinaire.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Observation sur la guérison de quelques espèces d'hydropisie. (Suite du mémoire de M. de la Croix, inséré dans le numéro précédent.)

Troisième observation.

M. Hachard de la Lihondière, lieutenant du premier chirurgien du Roi de cette ville, & chirurgien de l'Hôtel-Dieu, m'a rapporté le fait suivant. Il met entièrement en pratique les principes de M. Bacher. Un de ses neveux, avocat à ..., âgé de 30 ans, d'un tempérament phlegmatico-sanguin, très-grand & très-replet, étoit très-adonné à la boisson. Il devint ascitique & le fut pendant près de trois mois. Le chirurgien ordinaire le traitoit par le régime le plus sec & avec les plus puissans purgatifs, ou hydragogues. Tous les accidens augmentoient de plus en plus, au lieu de diminuer. La fièvre lente aiguë revenoit avec des frissons très-violens. La soif étoit excessive: l'enflure étoit si considérable qu'on ne voyoit plus d'autre moyen de la faire disparoître que la ponction. Il étoit menacé à tout instant d'être suffoqué: c'est pourquoi il étoit obligé de passer les nuits dans un fauteuil. Il demanda son oncle pour être présent à l'opération. Lorsque celui-ci fut instruit des moyens qu'on avoit employés, il prescrivit les boissons délayantes. Au bout de 15 jours, tout alla de mieux en mieux; les urines commencèrent à couler. Plus il urinoit, plus on augmentoit la quantité des boissons, suivant le précepte général qu'on doit suivre dans ces cas. Après ce temps on administra de trois en trois jours des minoratifs simples. On substitua après trois semaines de legers apéritifs avec des sels fondans. Toutes les eaux s'évacuèrent ainsi successivement, au grand soulagement du malade. On doit même remarquer qu'il ne fut pas nécessaire de se servir des pilules toniques de Bacher.

Les remèdes actifs ont excité, suivant M. Hachard une fièvre capable de resoudre les humeurs tenaces, en réveillant les oscillations des vaisseaux. Il a donc saisi le temps favorable pour que les apéritifs déterminassent la sortie des eaux en augmentant la transpiration & en facilitant cette même force sistaltique. Si on eût continué le premier traitement, le malade auroit péri, tandis qu'il jouit depuis trois ans de la meilleure santé. De légers toniques ont parachevé le traitement.

Quatrième observation, ou exemple d'une hydropisie traitée par les diurétiques chauds & les hidragogues.

On employa ces remèdes à l'égard d'une personne de 60 ans, très-adonnée à la boisson, & d'un tempérament très-sanguin. J'eus beau représenter le danger de cette méthode: on me tourna en ridicule de ce que je voulois prescrire une boisson abondante à un hydropique. Il y avoit complication d'engorgement du foie & de la rate. Ses mal-aises avoient commencé par des étouffemens auxquels avoient succédé un état de langueur; & l'enflure des jambes, après avoir duré environ deux ans, gagnoit insensiblement le ventre. Alors la fièvre revint avec des frissons très-violens. L'oppression étoit à un tel point, qu'il ne pouvoit plus que rester couché, soit dans un fauteuil, soit assis dans son lit. Il fut encore trois mois sans demander du secours: la fluctuation devint sensible, & les urines rares & briquetées. On commença à le traiter par les diurétiques actifs, dont l'oximel étoit le principal: on les méloit à la poudre de guttète, & on lui faisoit prendre tous les jours, ou tous les deux jours, tantôt des pilules de Bontius, tantôt des pilules Cochées majeures. Tous ces remèdes procuroient des évacuations très-abondantes, tant par les selles que par les urines; à peine le ventre devenoit moins enflé, que les accidens revenoient avec plus de violence, comme des dou-

leurs, l'oppreſſion, & enfin la ſoif la plus vive. Malgré tous ces ſecours, les évacuations ne correſpondoient point à la quantité d'eau épanchée & à l'infiltration générale. Il éprouvoit ſouvent des ſaignemens de nez copieux, ce qui annonçoit un état de diſſolution dans les fluides. La maladie ſe termina malheureuſement par la gangrène, qui attaqua tant les parties génitales que les extrémités inférieures. Il mourut au mois d'octobre 1785, après un mois de traitement, au milieu des douleurs les plus aiguës, avec la tuméfaction la plus conſidérable du bas-ventre : il étoit vers les derniers jours dans un état comateux ; enfin la dyſſenterie mit le comble à ſes maux.

J'ai ſouvent occaſion d'obſerver deux genres d'hydropiſie différens, & relatifs à la nature du ſol que j'habite. Dans un des cantons qui eſt au midi, & qui eſt très-aride & très-ſablonneux, les trois quarts au moins des habitans périſſent d'hydropiſie par leur indocilité à ſe ſoumettre au régime que je leur preſcris & à l'uſage des boiſſons délayantes. Ces boiſſons cependant, jointes à l'uſage de quelques purgatifs fondans, ſont les plus ordinairement ſuivies de ſuccès. Dans d'autres cantons bas & humides, où la quantité des victimes eſt égale, par la difficulté d'aſſujettir les payſans à un traitement méthodique, il y a complication de jauniſſe ; il faut employer alors les diaphorétiques avec les apéritifs, tant en boiſſon qu'en poudre, comme l'*arum*, la ſcille, le chardon roland, qu'on mêle à la poudre cornachine, & dont on fait des opiates avec du miel. On en augmente les doſes lorſqu'on veut purger. On finit enſuite par des ptiſanes apéritives où entre l'oximel ; c'eſt-là le cas ou ce dernier réuſſit. Il n'eſt pas facile de ſe ſervir ici des pilules toniques, parce qu'elles ſont trop coûteuſes à faire venir de Paris, ou parce qu'elles ſont mal préparées en province. Une autre raiſon eſt que les malades ne les prennent jamais ſuivant la manière preſcrite, & qu'on ne peut point les voir journellement pour en modérer & en graduer les doſes.

Telle eſt la conduite que je tiens relativement aux circonſtances. Je (1) puis aſſurer en avoir obtenu de grands ſuccès, & depuis cinq ou ſix ans il meurt beaucoup moins d'hydropiques à l'Hôtel - Dieu qu'autrefois. Quand aux hydropiſies enkiſtées & aux gélatineuſes, on peut voir ſur cet objet ma diſſertation qui a été inſérée dans la Gazette de Santé, année 1778.

ANATOMIE.

Joan. Ernest. Nevbaver. Med. Doct. Anatom., Chirurg. atque artis obſtetriciæ apud Jenenſes Profeſſ. &c. Opera anatomica collecta; editionem curavit Georg. Conradus M. D., &c. Francofurti & Lipſiæ, 1786. 2 volum. in-4°.

Les recherches anatomiques contenues dans ce volume ſont ; 1°. une diſſertation ſur les tuniques vaginales du *teſtis* & du cordon ſpermatique. L'auteur, d'après des diſſections les plus exactes, admet & démontre l'exiſtence d'une tunique vaginale commune du *teſtis* & du cordon ſpermatique, une tunique vaginale propre du cordon ſpermatique pris ſéparément, & une tunique vaginale du *teſtis*. L'auteur lui-même a vu une hydrocèle de la ſeule tunique vaginale du cordon ſpermatique. Mais, pour bien conſtater l'exiſtence de ces trois tuniques vaginales, il faut avoir conſidéré les parties avec le plus grand ſoin & dans l'état de ſanté & dans certaines affections comme l'a fait l'auteur.

On trouve, 2°. dans les recherches de M. Nevbaver une obſervation anatomico-chirurgicale ſur l'épiplo-oſchéocèle. On voit dans cette obſervation de quelle importance eſt pour l'exercice de la chirurgie une connoiſſance préciſe & très-exacte de l'anatomie. Les anciens, qui n'en avoit qu'une idée imparfaite, penſoient que le cordon ſpermatique & le *teſtis* étoient renfermés dans un prolongement du péritoine, & que ce même prolongement dans le cas de hernie, recevoit une portion des inteſtins. C'eſt ſur ces principes erronés qu'ils avoient fondé un traitement auſſi funeſte à l'eſpèce humaine que barbare. Après avoir fait la réduction de l'inteſtin, ils faiſoient la ligature du cordon ſpermatique, & emportoient le *teſtis* avec un inſtrument tranchant. Ce qu'il y a de mal-

(1) Les boiſſons délayantes que M. de la Croix emploie pour les hydropiques ſont ſuivant, les circonſtances, l'eau nitrée ou l'eau légérement teinte avec le vin, le petit-lait, la limonade, l'eau de groſeille, les fruits bien mûrs, les incraſſans, les tempérans & autres de cette eſpèce.

heureux, c'est que cette méthode grossière & détestable (1) est souvent renouvellée dans les provinces par des empiriques, qui profitent de l'état d'ignorance des parens pour tailler à leur gré les enfans. De nouvelles recherches ont appris que les tuniques vaginales communes du cordon spermatique & du *testis* ne sont point un prolongement du péritoine; mais qu'elles viennent plutôt du tissu cellulaire qui revêt les reins, & qui est adjacent aux anneaux; & par conséquent elles sont entièrement différentes du sac herniaire.

Les autres recherches anatomiques de M. Nevbaver sont, 3°. une description anatomique des nerfs cardiaques, avec une description de la portion cervicale du nerf intercostal d'un côté; 4°. une description anatomique de l'artère innominée & de la thyroïde inférieure; 5°. une observation très-rare d'un sac du péritoine qui contenoit les intestins grêles séparés des autres viscères abdominaux; 6°. une observation anatomique très-rare d'un triple rang de nymphes.

MÉDECINE.

Traité des fièvres malignes, par M. Chambon, &c. (Troisième extrait.)

M. Chambon, en traitant de la fièvre ardente maligne, se montre toujours nourri de l'étude des anciens: il limite avec raison l'usage de la saignée, & il est porté à prescrire désormais celui des boissons froides, soit dans cette maladie, soit dans d'autres affections avec malignité, déterminé par sa propre expérience & par le desir de quelques malades dont il ne croyoit plus la guérison possible. Il rapporte un précis d'observations insérées dans le journal de médecine, année 1779, sur les maux de gorge gangréneux, & il recommande la pratique de M. Marteau, qui consiste à appliquer deux emplâtres vésicatoires très-âcres, qu'on fixe sur le trajet de chaque veine jugulaire, depuis l'angle inférieur de la machoire jusqu'à la clavicule. Leur largeur peut s'étendre depuis deux travers de doigt jusqu'à deux pouces.

M. Chambon, en traitant des fièvres malignes catharrales, donne un précis d'un mémoire intéressant de M. Pecq de la Cloture sur cet objet; la description qu'il donne de la dyssenterie maligne est tracée d'après ses propres observations, ayant été appellé à Fontaine-Françoise, pour traiter une semblable épidémie qui faisoit de grands ravages. Les traités de la fievre maligne des femmes en couche, & des fièvres exanthématiques malignes terminent le quatrième & dernier volume.

On reconnoît dans l'ouvrage de M. Chambon une attention constante à rappeller les grands principes de la médecine antique & à bannir des méthodes de traitement moins fondées sur l'observation que sur la routine & sur les opinions particulières de quelques médecins célèbres: mais on desireroit aussi plus de précision & une marche plus rapide dans la description des symptômes. Plusieurs observations deviendroient aussi plus lumineuses si elles étoient plus circonstanciées; mais, quoi qu'il en soit, l'auteur offre un objet d'instruction de la plus grande importance, puisque les fievres malignes, soit simples, soit compliquées, sont pleines de dangers, & que le moindre écart dans le traitement peut entraîner des suites funestes.

(1) On peut se former une idée du grand nombre d'enfans qui sont encore victimes de cette barbarie par un fait que rapporte M. de *Fourcroi, conseiller du Roi au baillage de Clermont*. Etant un jour présent au tirage de la milice dans cette ville, il remarqua qu'il y avoit un grand nombre de garçons qui étoient déclarés inhabiles au service du Roi & renvoyés. Il apprit, ensuite du subdélégué qu'on renvoyoit ceux qui avoient été taillés de la descente & qui étoient tout-à-fait châtrés ou à moitié. Il en compta, dans une seule matinée, 46 sur 160. L'usage du maillot & les cris des enfans, souvent abandonnés à eux mêmes par les gens de la campagne, paroissent être la cause du grand nombre de descentes ou hernies des enfans. Pour comble de malheur, il faut qu'il se trouve encore des opérateurs ignorants & cruels qui finissent par les mutiler malgré la défense expresse des loix. (*Note du R.*)

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

L'usage ordinaire de tenir découverte la poitrine des enfans est-il salutaire ?

DANS une lettre adressée aux auteurs du du journal de Paris, 4 août 1787, on trouve des réflexions contraires à cet usage. « Quoi, » dit l'auteur anonyme, nos enfans qui dans, » nos appartemens sont plongés dans un air » dont la température est à 15 ou 16 degrés » au-dessus de la glace, en sortent pour passer » à celle de la rue, qui quelquefois est au-» dessous de la glace. Alors, atteints d'un » froid qui frappe leur poitrine, respirant » avec peine, il sont plutôt traînés que con-» duits à la promenade, où ils se trouvent » dans l'impuissance de prendre un exercice » salutaire. » Cette question mérite d'être encore examinée, & on doit chercher surtout à la résoudre par les faits.

On ne doit pas craindre d'abord d'avancer en général que toutes les parties de notre corps qui sont recouvertes avec le plus de soin contre les impressions de l'air, sont toujours les plus délicates & les plus susceptibles d'être affectées par les variations de ce fluide : celles au contraire qu'on tient le plus exposées au contact de l'air & de la lumière, en deviennent plus propres à soutenir impunément & sans lésion toutes les vicissitudes de l'athmosphère. Plus on tient sa tête couverte, plus on est exposé aux maux des dents & des yeux, aux enchifrenemens & aux fluxions de toute espèce : on peut voir sur cet objet une suite de faits dans le numéro 20 de la Gazette de cette année. C'est encore un fait constant que les personnes les plus sujettes aux rhûmes sont celles en général qui mettent le plus de recherches & de soins à tenir chaudement leur poitrine. Si on veut d'ailleurs se résoudre sur l'universalité des faits, qu'on parcourre les campagnes, & on se convaincra de l'avantage que retirent les enfans, de l'espèce de négligence des parens à leur procurer des vêtemens chauds.

D'après les observations constantes que fourrit la médecine & celles qu'on trouve dans les ouvrages de pratique, l'impression brusque d'un air froid n'est dangereuse que dans trois cas pour l'homme qui est en santé. 1°. Lorsqu'étant en sueur & après avoir fait de l'exercice, il s'expose à un courant d'air frais, en gardant le repos ; c'est-là la cause la plus ordinaire des rhumes & des pleurésies. 2°. Lorsqu'étant dans un appartement très-chaud, on se tient près d'une porte ou d'une fenêtre ouverte, & qu'une partie du corps est exposée au chaud, tandis que d'autres parties reçoivent l'impression d'un air froid ; des enrouemens, des fluxions, des rhumatismes peuvent être la suite de cette imprudence. 3°. Lorsqu'après s'être

échauffé auprès d'un grand feu ou aux environs d'un poële, on passe à l'air extérieur. Mais si on a soin de rester quelques minutes dans une chambre froide en sortant d'un appartement chaud, & que le corps se familiarise pour ainsi dire avec l'action du froid, on peut ensuite soutenir impunément, du moins dans nos climats, l'impression de l'air extérieur, en recouvrant même le moins qu'il est possible la poitrine. Le léger resserrement qu'on éprouve d'abord dans les organes de la respiration, loin d'être nuisible, sert à les fortifier.

Le soin minutieux de recouvrir la poitrine des enfans ne sert d'ailleurs à rien pour les prémunir contre l'atteinte d'un air froid, puisque c'est la portion d'air qu'on reçoit par la respiration qui peut devenir seule nuisible : le poumon devient d'autant plus susceptible d'être affecté par cette impression, que le corps est plus délicat & tenu plus chaudement. On ne devroit jamais inspirer ces terreurs pusillanimes contre l'élément naturel de l'homme. L'air est le fluide dans lequel nous sommes destinés à être plongés depuis l'instant de notre naissance jusqu'à la mort ; c'est un des plus puissants soutiens de notre vie : l'habitude de s'endurcir à toutes ses variations est le plus sûr garant d'une santé ferme & robuste, comme le prouvent les observations de tous les temps & de tous les lieux. Si l'usage de bains froids demande beaucoup de restrictions à l'égard de l'enfance, il n'en est pas de même de l'action de l'air : on peut voir combien les enfans, quand on les débarrasse de leurs liens & qu'ils reçoivent à nu le contact de ce fluide, sont sensibles à cette espece de jouissance. Ils étendent, ils fléchissent alternativement leurs membres & une joie innocente rayonne sur leur visage. C'est par la même raison que des vêtemens flottans ont un très-grand avantage.

L'usage donc de tenir la poitrine de enfans découverte doit être regardée comme salutaire, & c'est à tort qu'on reproche à Rousseau de l'avoir érigé en maxime : la génération présente a assez à gémir des maux qu'ont causés les anciens préjugés d'une éducation molle & énervante. Faisons ensorte que la génération prochaine ignore ces maladies interminables qui n'ont ni forme, ni caractère, qu'on retrouve sans cesse dans certaines classes de la société, & qui ne tiennent qu'à une organisation détériorée dans le principe & affoiblie de nouveau par le genre de vie.

MATIÈRE MÉDICALE.

Cours de matière médicale de M. Cullen D. M., ancien Professeur de médecine clinique, de chymie, de matière médicale, &c. dans l'université d'Edimbourg, mis à la portée de la bonne éducation, traduit de l'anglois pour servir d'introduction à ses élémens de Médecine-pratique, auxquels on a ajouté des notes & des observations, par M. Caulet de Vaumorel, médecin de la maison de Monsieur, frère du Roi, tome premier. A Paris, chez l'Auteur, hôtel Pasquier, rue Bourg-l'Abbé, & chez Didot le jeune, & chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, 1787.

Le traducteur dit dans sa préface, en parlant de son ouvrage : « Si je suis assez heureux pour qu'il puisse plaire au public & lui témoigner le zèle qui m'anime pour l'avancement d'une science que je considère comme la plus utile & la plus noble à la quelle l'homme puisse s'adonner, je me ferai un plaisir de publier le plutôt possible les changemens que le docteur Cullen y pourra faire, &c. » Nous allons donner un peu plus de développement à ce début, pour que le public ne soit point induit en erreur.

Vers la fin de l'année 1761, à la mort de M. Alston, professeur de matière médicale, M. Cullen, qui donnoit alors des leçons publiques de chymie dans l'université d'Edimbourg, fut chargé de remplir la place vacante par la mort de cet autre professeur. Les connoissances que M. Cullen avoit acquises sur la matière médicale, le mirent à même de rédiger promptement ses leçons, & même de suivre un plan, qui, à bien des égards, étoit nouveau. Ses cours furent très-suivis, & quelques-uns de ses disciples, par l'habitude de tracer des caractères abrégés & d'écrire presque aussi vite que la parole, parvinrent à rassembler les principes de M. Cullen, & guidés par des motifs de cupidité, ils firent

imprimer à Londres les leçons de cet habile professeur sans son aveu. On sent tout ce qu'il y a de peu délicat dans cette conduite. M. Cullen réclama contre une pareille surprise & fit saisir un grand nombre d'exemplaires. Plusieurs cependant avoient été déjà vendus & échappèrent à la rigueur des loix. On en fit une nouvelle édition *in*-8°. à Dublin en 1781; celle-ci, quoique annoncée avec des corrections, ne differe en rien de celle de Londres; c'est du moins ce qui nous a paru en comparant un grand nombre de passages des deux éditions angloises.

Nous ne donnerons point l'analyse de cet ouvrage, 1°. parce qu'il a été publié il y a environ 26 ans, c'est-à-dire, dans un temps où M. Cullen étoit très-éloigné de s'être formé les principes qu'il a développés ensuite dans ses institutions de médecine-pratique; 2°. parce que la manière dont il a été publié ne peut qu'inspirer une juste défiance. Nous avons depuis plusieurs années l'ouvrage anglois entre les mains; &, quoiqu'il y ait des vues ingénieuses, il ne nous paroît pas digne des honneurs de la traduction. La partie qui traite de la diététique est très-foible. 3°. Une lettre de M. Elliot, libraire d'Edimbourg, écrite l'année dernière à un autre libraire de Paris, annonçoit que M. Cullen étoit sur le point de publier son ouvrage sur la matière médicale. Le rapport de quelques voyageurs, qui viennent d'Ecosse, nous confirme que cet ouvrage va incessamment paroître au jour à Edimbourg. Il est donc prudent de ne juger M. Cullen que sur le nouveau livre qu'il nous fait attendre, & qui doit certainement contenir un grand nombre de recherches curieuses & intéressantes.

Des notes sur un pareil ouvrage demandoient des connoissances très-étendues en chymie & en botanique, pour le rectifier en plusieurs points. Or, celles du traducteur sont si vagues & si imparfaites, qu'on n'y reconnoît nulle part les principes enseignés dans tous les cours de la capitale: on n'a qu'à lire ce qu'il dit sur les divers genres de fermentations, sur la digestion, sur le vrai sens du terme: *alkalescence*, &c. Nous en donnerons un exemple en rapportant ce qu'il dit des œufs considérés comme aliment. Voici une de ses notes sur cet objet: « On regarde les œufs comme une bonne nourriture pour les convalescens qui sont tourmentés de crudités acides; mais je pense que leurs qualités visqueuses les rend souvent difficiles à digérer, à moins qu'on n'ait fait beaucoup usage de boisson pour alonger cette viscosité. L'expérience prouve d'ailleurs, contre le sentiment de M. Cullen, que les œufs sont très-alkalescens, à en juger seulement par l'alkalescence qui existe dans le blanc d'œuf le plus frais. Que l'on prenne du blanc d'œuf, qu'on l'alonge avec de l'eau distillée & qu'on verse dans cette matière du sirop de violette, à coup sûr il verdira ».

Le terme d'alkalescence, déjà très-vague dans la bouche des médecins peu instruits en chymie, donne ici lieu à une fausse application. Il est vrai que le blanc de l'œuf donne des traces d'alkali minéral, que si on le traite avec le vinaigre, il forme une vraie terre foliée minérale, &c.; mais cela autorise-t-il à regarder les œufs comme une nourriture alkalescente, terme consacré seulement aux substances propres à tomber promptement en putréfaction, & à donner par-là de l'alkali volatil. Quoique le blanc d'œuf verdisse un peu le sirop de violette & qu'il contienne un alkali, c'est une substance des plus nourrissantes & des plus appropriées aux convalescens, puisqu'elle est composée d'une lymphe coagulable à la chaleur de l'eau bouillante, & d'une matière gélatineuse. Il s'ensuit que, quand on traite les œufs à un feu doux & que leur blanc conserve sa liquidité, il n'y a pas dans la nature un aliment plus restaurant & plus facile à digérer. Le jaune même n'est qu'une véritable substance émulsive, c'est-à-dire, une véritable huile combinée avec des liquides analogues à ceux qui constituent le blanc, & renfermée avec eux dans des espèces de loges particulières.

MÉDECINE.

Essai médical sur les vaisseaux lymphatiques, &c. avec les moyens de prévenir les effets des substances vénimeuses, comme la salive du chien enragé, le venin de la vipère, le virus vénérien, &c. Par Assalini, fils; à Turin, chez les frères Reycends, 1787, in-12, de 156 pages.

Il feroit injuste de juger avec rigueur l'essai d'un jeune homme, qui montre beaucoup

d'ardeur pour l'instruction, qui a noté avec soin tous les faits de médecine relatifs à son objet que ses voyages ont pu lui offrir, & qui les rappelle à des principes éclairés & aux découvertes des modernes sur le systême lymphatique. Le jeune auteur ne s'est proposé que de considérer l'ordre particulier des phénomènes qui surviennent dans les maladies par les loix de la circulation de la lymphe. Voici un des exemples qu'il rapporte: M. Desault, consulté par un malade qui avoit un ulcère de mauvaise nature sur le dos de la main, avec ramollissement des os du carpe & du métacarpe, jugea l'extirpation de la partie malade nécessaire; mais d'autres chirurgiens, observant que le malade avoit les glandes brachiales & les axillaires enflées & engorgées, les crurent affectées d'un vice scrophuleux & jugèrent que l'opération proposée étoit contre-indiquée. M. Desault assura que l'engorgement de ces glandes n'étoit entretenu que par la sanie absorbée & il opéra le malade. L'engorgement des glandes continua jusqu'à ce qu'une louable suppuration fût établie: alors les glandes du bras furent les premières à se resoudre; ensuite celles des aisselles commencèrent à diminuer, & peu à peu l'engorgement fut tout-à-fait dissipé.

Histoire Naturelle.

Observations sur les propriétés météorologiques que paroît posséder la sangsue. (*The morning chronicle Juli 26.*)

Un anglois avoit placé sur sa fenêtre une fiole d'eau qui contenoit une sangsue: il la regardoit le matin, & il parvenoit à connoître, par la situation de l'insecte, le temps qui se préparoit pour le lendemain. Si le jour doit être beau & serein, la sangsue reste sans mouvement au fond du verre, & se roule en spirale. S'il doit pleuvoir avant ou après midi, elle s'élève à la partie supérieure de son logement, & elle y reste jusqu'à ce que le temps se remette au beau. Si on doit avoir du vent, l'insecte captif se meut dans l'eau avec une vîtesse surprenante, & rarement il s'arrête, si ce n'est quand le vent vient à souffler avec force. S'il doit survenir un orage remarquable, accompagné de tonnère & de pluie, quelques jours avant, la sangsue se tient presque continuellement hors de l'eau; elle paroît éprouver un malaise extrême qui se manifeste par des mouvemens comme convulsifs. Si la gelée doit survenir, la sangsue se conduit à peu près de même que pendant les beaux jours d'été, c'est-à-dire qu'elle reste constamment au fond de la fiole, durant la neige, de même que pendant un temps pluvieux, la sangsue fixe sa demeure vers l'embouchure de la fiole.

L'auteur de ces observations laisse aux philosophes le soin d'en chercher la raison; cependant, dit-il, ces phénomènes paroissent analogues à l'impression que fait le temps sur le mercure & les spiritueux de nos thermomètres. La sangsue est sans doute susceptible de sensations très-surprenantes, puisque le changement de temps, même quelques jours avant qu'il s'opère, produit une altération visible dans sa manière de vivre. Il est bon de remarquer, en faveur de ceux qui desireront de répéter ces essais, qu'on a fait usage d'une fiole propre à contenir huit onces d'eau, & qui étoit remplie de ce liquide aux trois quarts, & dont l'embouchure étoit recouverte d'un morceau de toile. En été on changeoit l'eau de la fiole une fois par semaine, & en hiver une fois en quinze jours. On peut ainsi se procurer à vil prix une espèce de baromètre, qui peut même durer plusieurs années.

Annonces.

Abregé des transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, ouvrage traduit de l'anglois & rédigé par M. Gibelin, Docteur en Médecine, membre de la Société Royale de Londres, &c. avec des planches en taille-douce. A Paris chez Buisson, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins. 1787.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 33.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Observations sur l'efficacité de l'eau en vapeurs contre la goutte. (Extrait du voyage au cap de Bonne-Espérance, &c.) (1)

QUOIQU'IL importe d'être d'une réserve extrême dans l'application des topiques durant un accès de goutte, il paroît cependant qu'on doit faire une exception en faveur de l'eau en vapeurs. Les observations que rapporte le D. Sparrman, sur cet objet, inspirent la plus grande confiance. Ce voyageur, après avoir souffert la faim plusieurs jours dans les déserts, fut accueilli par un riche propriétaire, qui lui faisoit faire une excellente chère. Il avoit senti quelques atteintes de la goutte dans le désert; mais alors elle se déclara d'une manière violente. La roideur qu'il sentoit dans les muscles & les articulations, jointe à des douleurs aiguës & à une chaleur sèche répandue sur toute la peau, lui donnèrent l'idée de prendre un bain de vapeurs. Deux personnes malades de la goutte, en Afrique, à qui il avoit ordonné des bains chauds artificiels, s'en étoient bien trouvées; il avoit aussi vu plusieurs exemples de l'efficacité des bains chauds naturels dans cette maladie: ces considérations, jointes à un état de souffrance insupportable & au regret de perdre son temps, l'engagèrent à faire la même épreuve sur lui-même & à rejeter le préjugé ordinaire qui fair regarder l'eau comme dangereuse dans la goutte.

L'appareil fut aussi simple & aussi aisé que le remède. Il plaçoit ses pieds deux fois par jour, pendant trois ou quatre heures de suite, sur un bâton qui traversoit une cuve remplie d'eau chaude, dans laquelle la vapeur & la chaleur étoient concentrées par quelques couvertures de lit, & entretenue par l'addition de quelques pierres chaudes. Il enfonçoit quelquefois ses pieds dans l'eau; mais il lui sembloit que la vapeur seule le soulageoit plus promptement & d'une manière plus sensible; & d'ailleurs l'eau produisoit un gonflement avec une espèce de spasme. En quelques jours il fut totalement guéri, & il eut, à peu près dans le même temps, le plaisir de guérir par le même moyen la femme d'un fermier qui avec la goutte étoit encore affligée

(1) *Voyage au cap de Bonne-Espérance, & autour du monde, avec le capitaine Cook, & principalement dans le pays des Hottentots & des Cafres, par André Sparrman, docteur en médecine, de l'académie des sciences, & directeur du cabinet d'histoire naturelle de Stockholm, avec cartes & figures, & planches en taille-douce, traduit par M. le Tourneur. A Paris, chez Buisson, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, 1787, 3 volumes in-8°.*

d'une fort mauvaise constitution, & qui depuis plusieurs années avoit les pieds si enflés & si douloureux, qu'elle ne pouvoit les poser à terre... Depuis son retour en Suède, M. Sparrman n'a pu persuader à aucun goutteux de faire usage de ce remède, & de vaincre une répugnance aveugle, mais fondée sur des préjugés contraires. M. Sparrman pouvoit cependant citer à l'appui de son opinion celle de M. Tyssot, qui, dans son Traité *des Maladies des gens du monde*, recommande les bains de pieds demi-chauds contre la goute.

PHYSIOLOGIE.

Observation sur une impuissance par vice de conformation, (*Ce cas nous a été communiqué par M. de la C. D. M.*)

Chargé d'examiner le nommé ...., âgé de 30 ans, tres-maigre & d'une taille médiocre, *observavi membrum virile longè distare à proportione solitâ : citra statum erectionis, vix pollicem longitudine æquat, & volumine digitum auricularem : preputio facilè tegitur vel detegitur glans.* Le long du canal de l'urètre on trouve deux ouvertures avec des bords calleux, & qui se resserrent cependant comme des sphincters: l'une de ces ouvertures est supérieure, & de cinq ou six lignes de diamètre; l'autre, inférieure & voisine de l'anus, a un diamètre double. L'une & l'autre donnent une issue libre aux urines. Les *testes* paroissent avoir une position renversée, c'est-à-dire, que le bord supérieur est postérieur, & l'inférieur est antérieur; ils ont cependant le volume ordinaire, excepté le droit, qui est le plus flétri à cause d'une ancienne hernie de ce côté: l'un & l'autre sont relevés de maniere que la verge paroît au milieu d'eux comme une petite protubérance. L'ouverture supérieure est, pour ainsi dire, cachée par cette rétraction. Il y a toujours une rougeur aux environs, parce que les urines n'en sortent pas aussi vîte que par l'autre. Il avoue que, quand il se livre au malheureux vice d'Onan, l'émission est accompagnée de peu de volupté.

La cause de la notoriété publique de cette impuissance est venue de ce que ce jeune homme étoit bien accueilli par des parens qui vouloient lui faire épouser leur fille. Une certaine somme d'argent, dont il devoit disposer par contrat en faveur de la future, faisoit desirer son mariage malgré les bruits publics qui se répandoient sur son impuissance, & qui étoient d'autant plus fondés, que plusieurs habitans du lieu, & même les parens, l'avoient reconnu mal conformé depuis son enfance. Tous les arrangemens étant pris, il vint apporter ses bans au curé de sa paroisse. Celui-ci lui fit des représentations sur son état qu'il ne désavoua point. On allégua divers prétextes pour faire différer la célébration du mariage. Le garçon, vivement sollicité par les parens, voulut forcer le curé de hâter la cérémonie. L'affaire fut alors entiérement divulguée, & les curés voisins soutenoient que la voix publique ne devoit point arrêter les fonctions du ministère. Ils croyoient avoir d'autant plus de raison, que ce cas d'impuissance ne se trouve point rapporté dans Sainte-Beuve, dans Pontas rédigé par Collet, ni dans les Conférences d'Angers. Le curé de la paroisse, se voyant prêt d'être sommé, répondit qu'il ne procéderoit point à la cérémonie du mariage qu'il n'y eût une visite authentique, & qu'on n'en eût dressé procès-verbal.

Après avoir constaté ce qui a été dit ci-dessus, mes conclusions ont été que la consommation du mariage étoit impossible; qu'il y auroit abus du sacrement, que le membre viril manquoit du volume & du ressort nécessaires à la génération, & que le bout du gland n'étoit point d'ailleurs perforé comme il doit l'être. Il est vrai qu'on auroit pu remédier à ce dernier vice de conformation dès le moment de la naissance, & même dans un âge plus avancé, en perforant le bout du gland & en scarifiant les bords des deux ouvertures dont j'ai déjà parlé, pour en opérer la réunion par les moyens usités; car la membrane qui bouche l'extrémité de l'urètre, fait une saillie lorsque les urines coulent: il y a un petit enfoncement d'environ deux lignes en-dedans, formé par cette pellicule qui n'est pas fort épaisse. Le renversement de la figure & des bords des testes n'est point d'ailleurs un obstacle à la sécrétion de la semence.

Le curé de la paroisse a été plus prudent que ses confrères, en pressentant les suites d'une pareille union. Il est vrai qu'il s'est plutôt conduit par les règles de la prudence,

qu'il n'a été dirigé par une loi expresse du droit ecclésiastique. Le jeune homme, toujours ferme dans la résolution de prendre une femme, a changé de paroisse ; mais la publicité de son aventure a fait naître les mêmes difficultés, & on a admiré son intrépide mais inutile courage.

MÉDECINE.

Introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la médecine, par David Macbride, D. M. ; ouvrage traduit de l'anglois sur la dernière édition, & augmenté de beaucoup de notes, par M. Petit-Radel, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, &c. A Paris, chez Pierre J. Duplain, libraire, cour du Commerce. (Deuxième extrait.)

La marche du D. Macbride est celle de tous les esprits exacts, c'est-à-dire, qu'il se borne à des distinctions bien caractérisées des maladies, à des descriptions justes & précises, & au traitement que l'expérience a constaté. L'homme qui n'a étudié que superficiellement la médecine, se décide sur les symptômes les plus saillans & n'a qu'une méthode uniforme d'agir dans des cas qui demanderoient d'être soigneusement distingués, & d'être traités d'après des indications particulières. On voit dans l'ouvrage du D. Macbride une attention constante à faire éviter cet écueil. C'est, ainsi par exemple, qu'en traitant de la fièvre miliaire, il a soin de distinguer, 1°. la miliaire simple ou bénigne, 2°. la miliaire catharrale, 3°. la miliaire inflammatoire, 4°. la miliaire séreuse, 5°. la putride miliaire ou pétéchiale, 6°. la fièvre aphteuse.

Tout le systême de médecine pratique du D. Macbride est renfermé dans neuf livres. Il traite, 1°. des fièvres, 2°. des inflammations, 3°. des flux, 4°. des maladies douloureuses, 5° des maladies spasmodiques, 6°. des incapacités & des privations ; & sous ces noms il comprend les affections comateuses, la paralysie & la défaillance ; 8°. des maladies mentales, c'est-à-dire, de la manie & de la mélancolie, 9°. des maladies humorales.

Pour donner une idée du savoir de l'auteur & du choix judicieux qu'il fait faire, nous allons rapporter, d'après son ouvrage, la description d'une maladie qu'on trouve rarement exposée dans les ouvrages de médecine : c'est l'*angine du poumon*. Elle consiste dans un sentiment violent de strangulation, ou d'étouffement qui indique une interruption de circulation dans les poumons pendant le paroxisme, une singulière constriction douloureuse qui a lieu sous le sternum, & se porte, suivant le docteur Heberden, vers le côté gauche ; & cette sensation est telle que lorsqu'elle continue ou qu'elle augmente, elle menace d'une mort prompte. Les phénomènes qu'ont offerts deux ouvertures de cadavre, prouvent que le cœur avoit été dans un état violent de spasme. Le docteur Fothergill, qui avoit eu occasion d'observer cette maladie, avoit recommandé un régime doux & temperant, l'usage des anodins & des carminatifs, & une diète végétale pour éviter l'excès d'embonpoint, qui dispose puissamment à cette maladie ; mais il a été reconnu ensuite qu'en appliquant un large cautère à une des cuisses on diminue par degrés la violence & la fréquence des accès, & qu'enfin on obtient une cure complète.

Nous n'insisterons pas plus long-temps sur le mérite de l'ouvrage de M. Macbride, qui joint à une distribution très-méthodique des matières plusieurs objets nouveaux, discutés avec soin, & qui allie la précision & la justesse avec la clarté & l'élégance. On trouve à la tête du premier volume l'éloge de M. Macbride, prononcé par M. Vicq-d'Azyr, dans une des séances publiques de la société royale de médecine.

SALUBRITÉ PUBLIQUE.

Mémoire relatif au plan pour les eaux, présenté M. Deforge, Chevalier, ancien Ecuyer de main du Roi.

Nous avons rendu compte dans le numéro 51 de la Gazette de Santé, pour l'année 1785, du projet de M. Deforge, qui propose la construction d'un pont de bois entre l'Arsenal & le Jardin du Roi, avec l'établissement de six corps de pompes, propres à entretenir cinquante nouvelles fontaines. En faisant payer trois deniers par voie d'eau, il fait trouver un revenu de treize à quatorze cents mille livres au moins. En abandonnant,

ſuivant lui, ce revenu aux actionnaires des pompes à feu de Chaillot pendant huit ans, leur ſort abſolument aſſuré les met à l'abri de toutes les pertes. Il propoſe en ſuite qu'à l'expiration de huit années ce revenu ſoit irrévocablement & à perpétuité affecté aux quatre hôpitaux qu'on doit conſtruire. On doit applaudir au zèle patriotique de M. Deforge, & on doit deſirer de voir ſes projets réaliſés.

PRIX.

Suite des prix diſtribués par la Société Royale d'Agriculture, &c. (Voyez le numero 29 de la Gazette de Santé.)

Le prix ſera de 600 livres, auxquels on ajoutera un jeton d'or; les Mémoires ſeront reçus jusqu'au premier mars 1790.

II.

Sujet d'un autre prix. *Faire connoître quelles ſont les étoffes qui peuvent être en uſage dans les différentes provinces de France ou des pays étrangers, & ſur-tout dans les pays de montagnes, & dont les bergers & les voyageurs ſe ſervent pour ſe garantir des pluies longues & abondantes.*

La Société deſire que ceux qui travailleront pour le prix, décrivent tout ce qui concerne le choix & la préparation des matières premières, les procédés de fabrication des étoffes qu'ils propoſeront, & de leurs apprêts; qu'ils ajoutent à tous ces détails l'évaluation du prix auquel les fabricans pourront établir ces étoffes; enfin qu'ils joignent à leurs Mémoires des échantillons aſſez conſidérables pour que la ſociété puiſſe s'aſſurer par elle-même de leur qualité & des avantages qu'on doit s'en promettre.

Le prix ſera de 600 livres, les Mémoires ſeront reçus jusqu'au premier mars 1789.

III.

La Société propoſe, pour ſujet d'un prix de 300 livres, la queſtion ſuivante:

Quelles ſont les plantes qu'on peut cultiver avec le plus d'avantage dans les terres qu'on ne laiſſe jamais en jachères, & quel eſt l'ordre, ſuivant lequel elles doivent être cultivées?

Cette queſtion eſt relative à toutes les terres de différentes qualités; mais il ſuffit que les concurrens aient fait l'application de leurs principes à un ſeul terrein dont ils indiqueront avec ſoin la nature. La Société n'attend la ſolution de cette queſtion que des Agriculteurs qui ont fait ou vu faire, pendant pluſieurs années, à d'autres cultivateurs, des travaux de ce genre.

Ce prix ſera diſtribué dans la ſéance publique de 1788: les Mémoires ſeront remis avant le premier mars de la même année.

IV.

La Société propoſe un prix de la valeur de 600 livres en faveur du meilleur Mémoire qui lui aura été adreſſé ſur le ſujet ſuivant:

Perfectionner les différens procédés employés pour faire éclorre artificiellement & élever des poulets, & indiquer les meilleures pratiques à ſuivre dans un établiſſement de ce genre fait en grand.

L'utilité d'un pareil établiſſement dans le voiſinage de la capitale étant bien reconnue, & la plupart de ceux qui y ont été formés n'ayant point eu un ſuccès complet, la Société a cru devoir propoſer cette queſtion, dont la ſolution ſeroit très-avantageuſe pour les progrès de l'économie domeſtique. Les concurrens ſe feront connoître, afin que les commiſſaires nommés par la compagnie puiſſent ſe concerter avec eux pour répéter leurs expériences.

Ce prix ſera diſtribué dans la ſéance publique de 1788, & les ouvrages ne ſeront reçus que jusqu'au premier mars de la même année.

La ſuite dans un autre numéro.

Les perſonnes qui voudront faire inſérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les ſemaines régulièrement) ſont priées d'adreſſer les paquets & lettres, ainſi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoiſe, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement eſt de 9 liv. 12 ſols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 34.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

BIOGRAPHIE.

Eloge historique de Michel-Philippe Bouvart, Chevalier de Saint-Michel, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Par M. A. J. B. M. Guenet, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. A Paris, chez Quillau, imprimeur de la Faculté de Médecine, 1787.

CET hommage rendu à la mémoire d'un de nos médecins françois les plus célébres, ne peut qu'intéresser. On desire naturellement de connoître son caractère & le peu d'écrits qu'une pratique immense lui a permis de mettre au jour: c'est d'ailleurs la voix de l'amitié qui s'élève en sa faveur. Le panégyriste est un médecin qui a vécu dans une étroite liaison avec M. Bouvart, & c'est en obéissant aux plus doux sentimens du cœur qu'il vient tracer son éloge.

Nous ne parlerons point ici des dissertations particulières que M. Bouvart composa durant sa licence, ni des mémoires qu'il lut à l'académie des sciences, ni enfin des discours latins qu'il prononça, soit lorsqu'il fut désigné professeur des écoles, soit lorsqu'il fut nommé à une des chaires de médecine du collége royal. Mais il importe de s'arrêter sur un ouvrage (1) qu'un de ses disciples publia d'après ses leçons manuscrites. La circonstance qui a donné lieu à ce Traité des fièvres intermittentes & rémittentes, fait sentir qu'il n'est point parvenu au point où son auteur auroit pu le porter. Cependant il est très-précieux, soit par l'esprit d'observation & les vues saines de pratique qu'il contient, soit par la sûreté de la marche, l'éloignement pour toute hypothèse & toute recherche vaine des causes prochaines. Deux autres écrits de M. Bouvart, qui fixèrent dans le temps l'attention publique, furent l'analyse critique de l'ouvrage de M. Tronchin, sur la colique du Poitou, & un mémoire sur les naissances tardives.

Un jugement sain & lumineux, des principes rigides de conduite, & une fermeté inébranlable, ont distingué M. Bouvard dans l'exercice de la médecine. Il étoit généralement redouté dans les consultations, dit M. Guenet; il lui échappoit souvent des expressions peu agréables pour les consultans avec lesquels il se trouvoit. Il faisoit redouter son

(1) *De reconditâ febrium intermittentium tum remittentium naturâ, & de earum curatione variis experimentis & observationibus illustratâ. Lib. II, Amstelodami sumptibus fratrum de Tournes, in-8°.* La première édition parut en 1759.

ton décisif & même son silence. Mille actions de sa vie ont prouvé son désintéressement. Jamais il n'a exigé ses honoraires. Bien des gens ont profité de sa délicatesse, & son silence sembloit favoriser leur défaut d'équité. Un trait que rapporte M. Andry dans *ses Recherches sur la mélancolie*, suffit pour faire connoître la noblesse du caractère de M. Bouvart. Un banquier avoit éprouvé des pertes considérables, & il étoit sur le point de cesser ses paiemens; il lui survint des symptômes nerveux, que son médecin (M. Bouvart) jugea être l'effet du chagrin & de l'inquiétude. Le malade ne voulant pas avouer ce qui pouvoit l'affecter, son épouse en fit la confidence au médecin qu'elle reconduisit. Il leur manquoit pour satisfaire à des échéances très-prochaines vingt mille livres, dont aucun ami n'avoit pu leur faire l'avance. Le médecin revint peu d'heures après, prier le malade d'accepter cette somme, & ne lui prescrivit point de remèdes. La guérison fut prompte. »

PHYSIOLOGIE.

Développement précoce & embonpoint excessif d'un enfant de douze ans & onze mois.

La taille de cet enfant est de quatre pieds neuf pouces. Le ventre a près de quatre pieds de circonférence. Le devant de la poitrine est de quatorze pouces & demi d'étendue, & d'un pied par derrière. On remarque d'ailleurs que l'enfant est d'une figure agéable & animée; son appétit & ses alimens sont proportionnés au développement extraordinaire de son corps. Il est robuste & lève des fardeaux très-pesans. Une circonstance remarquable, est qu'il est sujet à des agitations incommodes, qui, lorsqu'elles deviennent trop violentes, le mettent aux abois. Elles durent sept à huit jours; &, aussi-tôt qu'elles sont passées, il reprend bien vîte ses exercices ordinaires avec ses autres condisciples. Ses mouvemens sont lents; à le regarder on le prendroit pour un homme fait; mais ses gestes & ses propos enfantins trahissent son âge, qui a été d'ailleurs constaté par les registres publics. Si ses mouvemens étoient aussi prompts que ceux des enfans de son âge, il seroit encore plus fort.

On demande quelles sont les causes de ces secousses involontaires qu'il éprouve? sont-elles relatives à sa constitution? lui deviendront-elles funestes? n'éprouvera-t-il point quelque révolution plus violente à l'âge de puberté? Pour appaiser ces agitations extraordinaires de la nature, on lui prescrit les bains, les calmans, & quelquefois la saignée du pied.

HYGIENNE.

Réglement de vie, ou comment doivent se gouverner ceux qui sont affligés de la foiblesse de la vue, avec les moyens de s'en préserver, par M. Gleize, Docteur en Médecine, Médecin Oculiste ordinaire de leurs Altesses Royales & Sérénissimes Messeigneurs Comte d'Artois & le Duc d'Orléans, Maître en Chirurgie, & Oculiste du collège royal de Chirurgie d'Orléans, & Correspondant de plusieurs Académies, 1787. A Orleans, & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, & chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins. In-8°. de 280 pages, prix 2 livres 8 sols.

On sent bien que l'art de conserver la vue tient aux principes de l'hygienne, c'est-à-dire, aux moyens généraux de se conserver en santé. Il y a cependant quelques observations particulières à faire relativement à la vue. M. Gleize, dans son premier chapitre, rappelle quelques affections générales de cet organe; comme celle de voir les objets à travers un brouillard, celle de ne rien voir à moins que le soleil ne soit sur l'horison; ou au contraire de ne bien appercevoir les objets que durant la nuit, ou enfin la privation totale de la vue, connue sous le nom de goutte-sereine. Il fait une remarque en faveur de l'eau distillée de fleurs de sureau, qu'il regarde comme un remède universel pour calmer les douleurs de l'œil. Il pense qu'on doit l'employer presque toujours seule, & qu'on ne doit point y mêler de spiritueux.

Tout le monde fait que le blanc, le noir & le rouge, offusquent singuliérement la vue; mais que le verd, le violet, & le bleu de ciel la réjouissent & ne la fatiguent point. Il invite par conséquent les vieillards ou

ceux qui ont la vue foible de porter des habits de ces couleurs. Il recommande aussi aux dames de donner la préférence, pour les tapisseries des appartemens, ainsi que pour les rideaux du lit & des croisées, à des étoffes de soie de couleur verte ou de bleu de ciel. C'est par une suite des mêmes principes qu'il faut éviter de tenir les yeux fixés sur tout ce qui offre un grand éclat, comme les éclairs, la lumiere du soleil, les reflets d'un objet blanc très-éclairé, ou d'un métal dans l'état d'incandescence. C'est un fait connu que la plupart des personnes employées aux travaux des verreries contractent de bonne heure la cataracte ou d'autres vices de l'organe de la vue. Les gens d'etude devroient aussi de temps en temps respirer l'air de la campagne, pour redonner du ressort à leurs sens affoiblis.

L'exercice du corps modéré contribue autant à la force de l'organe de la vue, qu'au maintien général de la santé. Il augmente, dit M. Gleize, la chaleur naturelle ; il donne de l'appétit, rend les membres plus souples & plus forts, & enfin il favorise le jeu de tous les conduits sécrétoires & excrétoires. Pour remédier à des vices de la vue, ou à la rétablir même, quand elle est détruite, il suffit d'éloigner la cause primitive qui a donné lieu à l'accident. M. Gleize rapporte qu'un vigneron d'Orléans perdit la vue à la suite d'une transpiration arrêtée. Il fut d'abord affecté d'une grande douleur de tête. M. Gleize le fit saigner, lui fit prendre un vomitif & plusieurs verres d'une décoction de Bardanne, ce qui procura une abondante sueur, & la vue revint telle qu'elle étoit auparavant.

Le desir d'intéresser & de plaire fait souvent multiplier les historiettes : on voit que M. Gleize n'a pas négligé le moyen de se rendre agréable à son lecteur. Il a introduit même des faits qui n'ont aucun rapport à son objet, comme, par exemple, une élégie d'une soixantaine de vers, sur un enfant mort de la petite vérole, une aventure galante de la fille de Charlemagne, la visite juridique des matrones qui constaterent la virginité de la fameuse *Jeanne d'Arc*, &c. Qu'importent ces faits à l'organe de la vue ?

Chymie Végétale.

Extrait d'un Mémoire lu à l'Académie des Sciences par M. Dutrone la Couture, D. M., sur les moyens de convertir le suc exprimé de la canne à sucre en une liqueur analogue au cidre ou au vin.

M. Dutrone, durant un long séjour en Amérique, a fait plusieurs recherches intéressantes, soit sur la végétation de la canne à sucre, soit sur les liqueurs fermentées qu'on peut tirer de son suc. On pourra en juger par l'extrait suivant de son mémoire.

Ce naturaliste fait d'abord remarquer qu'outre le systême général de la circulation des sucs végétaux de la canne, qui se fait dans le trajet de l'écorce, il se forme dans les entre-nœuds un suc muqueux qui subit diverses modifications. Il est d'abord herbacé comme dans les fruits verds, & il devient plus doux à mesure que l'entre-nœud s'accroît. Ainsi, à la seconde époque, si on goûte ce suc, on lui trouve la saveur & l'odeur des pommes douces parvenues à leur maturité. Dans une période plus avancée, sa saveur participe de celle des pommes & de la canne à sucre. Enfin, après l'entier accroissement de l'entre-nœud, lorsque la feuille qu'il porte est desséchée, & qu'en un mot l'entre-nœud a atteint son dernier degré de maturité, son suc entiérement sucré ne porte plus que l'odeur & la saveur propres à la canne à sucre.

M. Dutrone rappelle les principes de la fermentation vineuse que subit le suc des raisins, des poires ou des pommes, & comment avec le même suc on peut faire différentes sortes de vins, en faisant varier, par un moyen quelconque, la proportion de la matiere sucrée. Quand la canne à sucre a obtenu son dernier degré de maturité, si on veut faire éprouver à son suc la fermentation vineuse, il faut la garder pendant huit à dix jours avant de l'exprimer. Le sel essentiel du sucre est alors converti en suc muqueux, dont l'odeur & la saveur sont analogues à celles du suc des pommes. Si on exprime la canne à cette époque, son suc fermente donne une liqueur analogue au cidre. Si on laisse fermenter la canne quatre ou cinq jours de plus, l'odeur & la saveur des pommes disparoissent, ou au moins diminuent beaucoup.

Le suc qu'elle donne est légèrement piquant ; il passe promptement à la fermentation vineuse, & la liqueur qui en résulte est un véritable vin qui ne differe point de celui qu'on obtient du raisin.

Le suc exprimé des cannes fermentées, comme on vient de le dire, mis dans des vases, ainsi qu'on le pratique pour le suc des pommes & du raisin, entre bientôt en fermentation. Les matières féculentes en sont séparées par l'action même de la fermentation, & en parties rejetées sous la forme d'une écume mousseuse très-abondante. Après plusieurs jours, la fermentation est très-affoiblie : alors on perce le vase à trois ou quatre pouces au-dessus du fond, & si la liqueur est claire, il convient de la soutirer dans un vase propre, qu'il faut remplir en entier ; si elle est trouble, ce qui arrive quand la matière féculente est abondante, il faut la coler, & la soutirer apres vingt-quatre heures de repos. Dans cet état, la liqueur est trop douce pour qu'on puisse en user comme boisson ordinaire. Il convient de lui laisser éprouver, pendant quelque temps, la fermentation insensible, ainsi qu'on le pratique pour le vin & pour le cidre. En joignant au suc exprimé de la canne fermentée le suc d'un fruit, tel que de l'ananas, du citron, de la gouyave, de l'abricot, on obtient un vin qui a la saveur & le parfum du fruit qu'on a employé.

La nature n'a donc point privé, comme on l'a cru jusqu'à nos jours, les zones torrides des fruits propres à faire une boisson vineuse & abondante : elle les a enrichies de la canne à sucre, qui leur présente, dans son sel essentiel, l'aliment le plus pur, & dans son suc fermenté, la source d'une boisson aussi salutaire qu'agréable.

HYGIENNE.

Rendre l'enseignement agréable & exciter l'amour-propre, n'est-ce point contribuer à la santé & au progrès de la jeunesse ?

« C'est merveille, dit Montagne, combien Platon » se montre soigneux en ses loix de la gayeté & passe-» temps de la jeunesse. » Quel fruit en effet doit-on attendre d'une application forcée, des menaces & du ton magistral qui président si souvent à l'instruction des enfans? On éteint le grand ressort de l'amour-propre, qu'il feroit si important de ranimer ; on porte l'abbattement dans l'ame, & la foible organisation de la jeunesse en contracte des dérangemens sans nombre. M. l'abbé Gaultier paroît avoir senti très-vivement ces inconvéniens, & il donne le moyen de les éviter, en enseignant les règles de la Grammaire (1) sous une forme de jeu. « Ce jeu, disent les commissaires de l'académie des inscriptions & belles-lettres, chargés de l'examen de cet ouvrage, est une application continuelle de la pratique à la théorie, & cette théorie ne s'acquiert que par une étude graduée & suivie. Le goût de l'amusement inspire le desir d'exercer la mémoire ...; l'intérêt, l'amour-propre bien ordonné, l'émulation, la gloire & la honte sont autant de mobiles qu'il met en action ».

(1) *Leçons de Grammaire suivant la méthode des tableaux, analytique, synthétique, & celui du mécanisme de la grammaire françoise, destinées à apprendre les principes de cette langue, par le moyen d'un jeu. Dédiées à Monseigneur le Dauphin, par M. l'abbé Gaultier. A Paris, chez l'auteur, rue neuve Saint-Augustin, au coin de la rue de Grammont, numéro 25, & chez les marchands de nouveautés, 1787.*

ANNONCES.

Electricité des météores, ouvrage dans lequel on traite de l'électricité naturelle en général, & des météores en particulier, contenant l'exposition & l'explication des principaux phénomènes qui ont rapport à la météorologie électrique, d'après l'observation & l'expérience; avec figures, par M. l'abbé Bertholon, Professeur de physique expérimentale des états généraux du Languedoc; 2 volumes. A Paris, Chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, près celle de la Harpe.

Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, partout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

Au Rédacteur de la Gazette de Santé.

DANS votre réponse à la lettre d'un anonyme, (numéro 30, année 1787 de cette intéressante feuille périodique) sur la question suivante, savoir :

Si la médecine peut, à l'aide du régime, délivrer des situations pénibles & fatigantes dont sont tourmentées, durant le sommeil, certaines personnes douées d'une constitution irritable & d'une imagination active ?

Vous avez satisfait à la question proposée avec ce degré de lumière qu'on ne devoit attendre que d'un homme comme vous, Monsieur, qui sait allier les notions les plus saines de la philosophie, aux connoissances acquises que présente l'état actuel de la médecine.

J'ose dire que je ne tiens pas plus que votre consultant, ni que vous-même, aux notions absurdes du siècle de Pythagore. Je vous avouerai cependant que je suis fâché de vous voir faire indistinctement, avec Cicéron, le procès à tous les songes, ou du moins aux présages que l'on en peut tirer.

Je ne vous citerai, pour preuve contraire de votre opinion, aucune espèce de songes qu'il me seroit facile d'extraire du chaos des histoires anciennes & modernes des différens peuples du monde ; mais c'est avec les songes de l'*Ecriture* que je vais vous mettre aux prises. Chaque page de nos livres de la *loi écrite*, est pour ainsi dire marquée par un songe. Je me bornerai aux trois suivants ; que l'historien sacré nous a transmis dans les *chapitres 37, 40 & 41 de la Genèse.* (1)

Parmi un grand nombre d'autres songes particuliers, dont il seroit ridicule d'occuper vos lecteurs, je ne vous citerai point, pour venir à l'appui de mon sentiment, le rêve qu'a eu un de mes amis, qui partage avec tant d'autres la manie de vouloir gagner, ou plutôt se ruiner à la *Loterie royale de France*. Il voit en songe sortir de la roue de fortune les numéros du premier tirage de juin de l'année dernière ; trois de ces numéros fixèrent particuliérement son attention ; il se réveille, se jette à bas de son lit, & les écrit la nuit, sans clarté. Le lendemain matin, obligé d'aller en campagne, il recommanda à sa femme de placer, dans le jour, vingt-quatre livres *par terne* sur ces trois

(1) On ne rapportera point ici ce que dit M. Bablot des trois songes pris de l'ancien Testament. Les songes qui tiennent à des causes surnaturelles, sont du ressort de la théologie, & ne doivent nullement être un objet de discussion pour le médecin.

numéros. Soit oubli, soit autrement, le *terne* n'est point chargé, les trois numéros sortent; & ce beau rêve, qui eût dû valoir à son auteur une somme de *cent trente-cinq mille livres*, n'a fait que donner lieu à une fièvre double quarte, dont il n'est pas encore bien guéri.

Je ne vous citerai pas non plus, pour faire valoir mon opinion, les songes qu'ont eus, par exemple, deux jeunes gens de ma connoissance. Quoi qu'ils n'eussent alors jamais rien fait qui ait pu leur faire craindre l'infamie du gibet, ils croient l'un & l'autre entendre prononcer, dans le sommeil, leur arrêt de mort; l'exécution, qui suit de près ce fatal arrêt, les éveille épouvantés. Six à sept ans après, & à six mois environ de distance l'un de l'autre, ils laissent en effet tous deux leur tête sur un échafaud.

Un songe de cette espèce malheureusement réalisé ne prouve, je le conçois, rien autre chose qu'une créance trop aveugle au fatalisme des anciens: cette créance, ayant fortement agité ces cerveaux faibles, les a seule peut-être, & comme malgré eux, jetés dans la carrière du crime, & de-là portés sur l'échafaud, pour y être immolés au repos & à la sûreté publique.

Madame de Cauchon, veuve de messire Armand de Valk, comte de Dampière, domiciliée alors à Châlons-sur-Marne, rêva, la nuit du premier fevrier 1772, qu'elle mourroit le dix-sept du même mois; elle accomplissoit alors son treizième lustre, & n'avoit d'autre incomodité que celle de ses nombreuses années. Comme cette dame, qui n'avoit pas laissé que de rêver dans sa vie, avoit constamment remarqué que ses songes se réalisoient, elle fut singulièrement frappée de celui-là, dont toute sa maison prit vivement l'alarme. Notre Comtesse chercha, mais en vain, un abri contre la mort prochaine dont elle étoit menacée, dans les lumières & les soins du docteur Aubert, elle expira le jour même que lui avoit marqué le dernier de ses rêves.

La réalisation de ce songe est encore, je le sens, susceptible d'une explication raisonnable. Mais je vous demanderai, monsieur, la permission de finir ma dissertation par l'exposé d'un rêve qui m'est particulier. Ce rêve tient à un phénomène sympathique, dont il ne me semble pas facile de rendre raison: cependant je compte assez sur votre complaisance & sur vos lumières, pour croire que vous voudrez bien y répandre un jour satisfaisant.

Mon père avoit contracté une vomique, qu'il portoit depuis environ cinq ans, à la suite d'une fluxion de poitrine mal traitée. Pendant tout cet intervalle, éloignés l'un de l'autre de huit lieues, nous etions en commerce de lettres, que d'une part la tendresse filiale & paternelle, & de l'autre la position alarmante de mon père rendoient très-soutenu & très-rapproché. Deux mois avant sa mort, notre corespondance se trouva, par quelques circonstances particulières, entiérement arrêtée. Croyant mon père dans un état à donner des espérances, je m'occupai moins que jamais de sa situation. Après deux mois de sécurité de ma part, je passe la nuit du six au sept mars 1779 dans une agitation cruelle; je crois voir durant mon sommeil mon père expirant au milieu d'une nombreuse famille éplorée. Le lendemain ce rêve effrayant ne me sort pas de l'esprit, & sur le soir de ce jour-là même, arrive l'un de mes frères, dont les larmes & les sanglots me confirment la vérité de mon trop sinistre songe. Un autre de mes frères, qui exerce ici la profession d'avocat, & qui étoit alors éloigné de mon père de trois lieues, fut saisi le sept mars, à son réveil, d'un frisson violent & d'un tremblement de tous ses membres, qui le forcèrent à s'arracher du lit, en s'écriant involontairement: *hélas! mon père est mort!...*

J'aurois encore quelque chose à ajoûter pour compléter ce détail; mais c'est déjà trop m'arrêter à un souvenir qui me déchire le cœur; & ce récit, tout succint qu'il est, n'a déja (1) coûté que trop de larmes à mon excès de sensibilité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Benjamin BABLOT, conseiller, médecin ordinaire du Roi.

Châlons-sur-Marne, ce 4 août 1787.

(1) *Alexander ab Alexandro* rapporte un fait semblable, arrivé à un jeune homme qu'il élevoit dans sa maison. Ce dernier, une certaine nuit, poussoit en dormant des gémissemens & des cris plaintifs. On

DIÉTÉTIQUE.

Faits qui servent à prouver que l'homme peut, dans tous les climats, se nourrir de végétaux, sans rien perdre de sa vigueur & de sa force. (*Voyage au cap de Bonne-Espérance, &c. par A. Sparrman, D. M., &c.*)

Plusieurs naturalistes ou médecins ont cru voir dans la configuration des dents & l'étendue des intestins de l'homme une preuve qu'il est par sa nature également carnivore & frugivore, & qu'il ne peut point uniquement se nourir de végétaux sans décheoir d'une maniere sensible. Il importe de détruire cette opinion, soit pour engager l'homme, en général, à faire dominer les substances végétales dans sa nourriture, soit pour le prévenir que plusieurs maladies qui paroissent incurables, cesseroient de l'être s'il vouloit s'astreindre au régime végétal.

Dans l'isle de Paque, tout attestoit que l'homme pouvoit se contenter d'une portion même très-modique de nourriture végétale. Les insulaires n'avoient aucun canot, & dans l'isle même le produit végétal consiste tout au plus en vingt plantes, entre lesquelles le pisang, les ignames, les patates douces & la canne à sucre méritent une distinction particulière. Cependant les hommes y sont agiles & lestes comme des cerfs, & ils semblent jouir d'une très-bonne santé. Forster parle de leurs femmes comme d'autant de Messalines; ce qui prouve que la nourriture végétale ne les rend point froides & lentes dans l'exercice des plaisirs de Vénus. Une de ces femmes qui vint à la nage joindre loin du rivage le vaisseau à bord duquel étoit M. Sparrman, soutint dans l'espace de quelques heures les embrassemens de dix-sept hommes de l'équipage avant de retourner à terre, encore à la nage.

Dans la Nouvelle-Espagne les pauvres ne vivent que du maïs, & d'une espèce de haricot. Dans les endroits où croît la fève de cacao, elle est presque l'unique aliment des habitans. On sait d'ailleurs combien cette nourriture augmente l'embonpoint & la vigueur des personnes usées & affoiblies. On a l'exemple de l'équipage entier d'un vaisseau qui pendant deux mois n'eut que du chocolat pour toute nourriture, & s'en trouva très-bien. On sait que le chocolat & le salep donnent des forces & disposent au plaisir de l'amour. Dans la haute Egypte, on ne vit que de dattes. On connoît l'extrême tempérance des Arabes Bédouins. La somme ordinaire des alimens de la plupart d'entr'eux, ne passe pas six onces par jour. C'est sur-tout, comme le dit M. Volney, dans les tribus de Najd & de Lhedjar que l'abstinence est portée à son comble. Six ou sept dattes trempées dans du beurre fondu, quelque peu de lait doux ou caillé suffisent à la journée d'un homme. Il se croit heureux s'il y joint quelques pincées d'une farine grossière ou une boulette de riz. La chair est réservée aux plus grands jours de fête, & ce n'est que pour un mariage ou un mort, qu'on tue un chevreau.

Croira-t-on qu'en France & par-tout ailleurs un homme seroit faible & inhabile à la production, s'il étoit réduit aux patates, turneps, carottes, oignons, asperges, scorsonère, salades, choux, artichauds, pois, fèves, pain, préparations de farine & de bled, châtaignes, amandes, pommes, poires, fruits secs, melons, citrouilles, olives, figues, raisins, grains de toute espèce, vin, biere, &c.? La plus grande partie des gens de la campagne ont à peine d'autre nourriture que quelqu'une de ces substances. Autrefois les athlètes se nourrissoient sur-tout de figues, avant que l'usage de la viande fût introduit parmi eux. Les gardes de vignobles ne deviennent-ils pas gras & rebondis en automne, en mangeant des figues & du raisin avec du pain? Le docteur Sparrman a vu dans le Nord un grand

le fit éveiller pour en connoître la raison, & il rapporta qu'il avoit cru en songe assister aux obsèques de sa mère. Peu de jours après, un exprès apporta la nouvelle de ce malheureux événement, & des informations exactes, à ce qu'on dit, confirmerent que la mère étoit morte au jour & à l'heure indiqués. On trouve dans les auteurs plusieurs cas analogues; mais comme l'expérience de chaque jour apprend qu'un très-grand nombre de rêves semblables n'est point suivi de l'événement qu'ils semblent présager, on en doit conclure qu'il ne faut ajouter aucune foi à ces images fantastiques, quoique dans quelques cas particuliers, il y ait eu une correspondance entre le songe & l'événement. (*Note du R.*)

nombre de Dalécarliens, employés pendant long-temps à des travaux durs & fatigans, ne vivre pour ainsi dire que de bouillie & de biere, régime dont cependant ils ne se plaignent jamais. Qu'on consulte le tome VI de la Physiologie de Haller, & l'on se convaincra par des faits, que l'homme peut très-bien vivre en Europe sans faire usage de nourriture animale. Grant a mis en évidence l'utilité d'une diète végétale dans les maladies hypochondriaques, la goutte obstinée, &c. Il dit aussi que les personnes avancées en âge peuvent en toute sûreté avoir recours à ce même régime.

CHIRURGIE.

Dissertatio Anatomico-Chirurgica, de radii superioris extremitatis dimotione, &c.; c'est-à-dire, *Dissertation sur le déplacement de l'extrémité supérieure du rayon, plus ordinaire aux enfans qu'aux adultes. Cette dissertation a été l'objet d'un acte public aux écoles de Chirurgie de Paris*, 1787.

Ce genre de luxation est très-souvent méconnu, soit par le défaut des connoissances anatomiques, soit parce que les signes diagnostics n'en avoient point encore été déterminés avec assez de précision, quoique M. Duverney nous ait laissé dans son ouvrage des recherches intéressantes sur cet objet. Les enfans y sont sujets, parce que leurs ligamens sont d'un tissu lâche & foible, sur-tout le ligament annulaire qui fixe la tête du rayon dans la cavité sygmoïde du cubitus, & qui à cette époque de l'âge n'a guère que la consistance d'une membrane.

Si, par exemple, lorsque l'enfant fait une chute on le relève en contournant son bras en dedans au-delà du mouvement de rotation que le rayon peut subir, ce dernier, s'appuie sur le milieu du cubitus, & son extrémité supérieure, en se relevant, distend & force le ligament annulaire. Le déplacement en devant & en dehors est plus ou moins grand suivant le degré d'effort qu'on a fait. Si ce déplacement est léger, le malade, qui ressent peu de douleur, peut exécuter librement presque tous les mouvemens de l'avant-bras, si on en excepte la supination. Mais si la cause a agi avec plus de violence, les ligamens sont distendus au-delà de leur ton naturel; la direction des muscles est changée; les parties voisines sont comprimées, les vaisseaux s'engorgent ainsi que le tissu cellulaire; enfin les os s'aglutinent; le mouvement de l'articulation est perdu, ou bien il se forme des dépôts, & le mal prend les apparences d'une affection scrophuleuse.

Voici maintenant les signes diagnostics de ce genre de luxation. Si après un coup, une chute, ou un effort violent de contorsion du bras en dedans, l'enfant ne peut point exécuter le mouvement de supination; si son bras reste à demi fléchi & sa main dans un état de pronation, si lorsqu'il veut porter quelque chose à sa bouche, il fléchit la main & il incline la tête, s'il pousse des cris toutes les fois qu'il lui arrive de tourner l'avant-bras en dehors, on ne doit plus douter de la luxation de l'extrémité supérieure du rayon. Ces signes, joints aux circonstances qui ont précédé, font distinguer une luxation de tout engorgement de l'articulation qui provient d'une autre cause.

Pour opérer la réduction du rayon, on place l'enfant sur les genoux d'un aide, qui fixe le bras vers l'épaule. Le chirurgien prend d'une main le carpe de l'enfant; il applique le pouce de l'autre main sur la tête du rayon pendant qu'avec ses autres doigts il embrasse le cubitus; il comprime ainsi les deux os & ramène à sa place la tête du rayon, ce qu'il obtient sur-tout en faisant fléchir en même temps l'avant-bras & en obligeant à le tenir dans un état de supination. On connoît que la réduction est opérée par une légère crépitation, qui est plus sensible au doigt qu'à l'oreille. La douleur d'ailleurs cesse aussi-tôt, & dès le lendemain, au plus tard, l'articulation reprend la liberté de ses mouvemens. Quelquefois on n'applique point de bandage, ou si on en fait usage, on l'imbibed'un simple résolutif.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, partout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HISTOIRE NATURELLE.

Abrégé des transactions philosophiques de la Société Royale de Londres; ouvrage traduit de l'anglois & rédigé par M. Gibelin, D. M. membre de la Société Royale de Londres, &c.; avec des planches en taille-douce. A Paris, chez Buisson, Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, 1787.

ON ne peut point encore fixer le nombre de volumes de cet ouvrage, dont les deux premiers ont déjà paru. M. Gibelin a mieux aimé, pour la commodité des lecteurs, disposer son abrégé par ordre de matières, que de donner simplement par ordre chronologique, comme ils se trouvent dans les Transactions philosophiques, les articles nombreux & infiniment variés qu'il se propose de faire connoître. L'histoire naturelle lui a paru devoir précéder les autres sciences, comme la plus intéressante pour toutes les classes des lecteurs; ainsi son abrégé commence par les tremblemens de terre & les volcans, &c.

On trouve dans le premier volume des remarques sur la nature du sol de Naples & de ses environs, par Guillaume Hamilton. Ce dernier naturaliste est fondé à avancer que la plupart des montagnes qui sont ou ont été des volcans, doivent leur existence aux feux souterrains; ce qui est précisément le contraire de l'opinion reçue. On ne peut nier que *Herculaneum* & *Pompeia*, qui ont été ensevelies par une éruption du Vésuve, au temps de Titus, ne fussent autrefois au-dessus du sol, quoique maintenant la première ne soit nulle part à moins de soixante-dix pieds, & en certains endroits à cent douze pieds au-dessous de la surface actuelle de la terre, & quoique la dernière soit à dix ou douze pieds de profondeur. Dans un grand nombre de maisons de Pompeïa qu'on a déblayées, on a trouvé des squelettes avec des anneaux, des boucles d'oreilles, & des bracelets d'or. J'ai vu, dit M. Hamilton, découvrir moi-même plusieurs squelettes humains, & il y a deux ans qu'en ma présence on tira de dessous un endroit voûté les ossemens d'un homme & d'un cheval, avec les fragmens du harnois, qui étoient ornés de pierreries fausses, montées en bronze. Le crâne de quelques squelettes trouvés dans les rues étoit évidemment fracturé par la chute des pierres que produisit l'éruption du Vésuve.

L'auteur rappelle le tremblement de terre qui arriva en Sicile en 1694, & où il périt 59,963 personnes. Ceux qui survéquirent à cette calamité générale, éprouvèrent des effets très-variés, quoiqu'il ne vinssent pas tous du tremblement de terre. La folie, dans toutes ses diverses modifications, se manifesta de tous côtés, ainsi que les maladies hypochondriaques, mélancoliques & bilieuses; il parut

beaucoup de fièvres intermittentes & de fièvres malignes dangereuses, accompagnées de délire & de léthargie. Il y eut de grandes mortalités occasionées par la malignité naturelle de l'air, par-tout où il régnoit quelque épidémie. La petite vérole fit beaucoup de ravages parmi les enfans.

Dans le dernier tremblement de la Calabre, en 1783, le nombre des victimes a été porté environ à 40,000, tant dans les deux Calabres qu'en Sicile. On trouve, à ce sujet, des observations particulières sur la faculté qu'ont certains animaux de vivre long-temps sans nourriture. Deux cochons engraissés, qui étoient restes ensevelis sous un tas de décombres, en furent retirés vivans au bout de quarante-deux jours. Ils étoient amaigris & foibles; mais il ne tardèrent pas à reprendre leur premier état. Deux mules, appartenant au duc de Belviso, ensevelies sous un monceau de ruines, en furent retirées l'une au bout de vingt-deux jours, & l'autre au bout de vingt-trois. Elles ne voulurent pas manger de quelques jours; mais elles burent abondamment, & sont actuellement bien rétablies. Une poule resta vingt-deux jours sous les ruines de la maison du consul anglois à Messine; elle ne fit que boire, les premiers jours de sa délivrance, sans rien manger. Elle étoit fort amaigrie & donnoit peu de signes de vie; mais elle est actuellement en santé. On peut inférer de ces exemples, & de beaucoup d'autres, qu'un long jeûne est toujours accompagné d'une soif ardente, & de la perte complète de l'appétit.

On a remarqué à Rosano, ainsi qu'ailleurs, que les hommes qui ont été trouvés morts & ensevelis sous les ruines, étoient en posture de lutter & de se roidir contre le danger, tandis que les femmes y ont été trouvées presque toutes dans celle de l'abattement, les mains croisées sur la tête & s'abandonnant à leur désespoir, à l'exception toutefois de celles qui avoient des enfans qu'on a trouvées les serrant affectueusement dans leurs bras, ou dans telle autre attitude qui exprimoit leur vive sollicitude, & qui rendoit avec énergie l'expression de leurs soins & de leur tendresse maternelle. L'ancienne ville d'Appido se trouve entièrement ruinée. Le prince Cariatti s'est empressé de donner du secours à ses malheureux vassaux. Il fit voir à M. Hamilton deux jeunes filles, l'une d'environ seize ans, restée onze jours sous les ruines d'une maison à Oppido, sans la moindre nourriture. Elle avoit dans ses bras un enfant de cinq à six mois, qui périt le quatrième jour. La santé de la jeune fille n'a pas paru altérée; elle boit aisément; mais elle éprouve encore quelque difficulté à avaler des solides. L'autre enfant, d'environ onze ans, n'étoit resté que six jours sous les ruines, mais dans un espace si étroit & une posture si gênée & si douloureuse, qu'une de ses mains pressant contre sa joue l'avoit presque transpercée.

MÉDECINE PRATIQUE.

Observation sur la guérison d'une l'hydropisie générale ou anazarque, opérée par l'effet diurétique qui est résulté d'un vésicatoire aux jambes; par M. Gondinet, D. M. à Saint-Yrieix.

M. la Cour, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament sec & bilieux, fut attaqué, au mois de septembre 1785, d'une maladie qui parut d'abord sous la forme d'une fièvre rémittente bilieuse; cette fièvre résista long-temps aux purgatifs qu'on lui opposa, & qu'on employa, autant que je pus en juger par la suite, avec trop peu de ménagement. Elle devint double tierce, & finit par dégénérer en fièvre continue lente. C'est à cette époque que les traits du malade parurent décomposés, & que son visage offrit une couleur jaunâtre: sa langue étoit chargée, il étoit tourmenté d'une petite toux sèche. A l'état de ses urines, qui étoient bourbeuses, se joignirent l'abattement des forces & une maigreur extrême. On appercevoit, au toucher, des obstructions dans le foie, le mézentere & la rate qui étoient très-gonflés; enfin, un commencement de leucophlegmatie se manifesta aux extrémités inférieures.

Je fus appellé dans ces circonstances au secours du malade, & après avoir mûrement examiné son état, je crus que le traitement devoit consister dans l'usage du petit-lait, tenant en dissolution des doses convenables de terre foliée de tartre. Je faisois étendre dans ce petit-lait les sucs de cerfeuil, de chicorée, &c. Je combinai ces moyens avec des décoctions de racine de fraisier, de chiendent, nitrées, & édulcorées avec le sirop des cinq racines

apéritives. Je mettois aussi en usage des moyens propres à procurer par intervalles de légères évacuations, en évitant d'exciter aucune irritation. Un régime presqu'entièrement végétal me parut également propre à seconder mes vues. Par-là, l'état du malade fut amélioré, & je parvins à ramener la maladie à la marche périodique qu'elle avoit sans doute essentiellement affectée, c'est-à-dire, à la marche d'une fièvre quatre régulière.

Ce changement n'eut lieu que dans le cours du mois de décembre de la même année, & ce fut vers le même temps qu'il s'en fit encore un autre bien plus frappant; ce fut une enflure œdémateuse qui commença par les pieds, qui gagna les jambes & les cuisses, & se propagea ainsi jusqu'à la région des fausses côtes. Il se joignoit à cela une bouffissure extrême du visage, & le danger du malade parut augmenter. Je crus devoir alors varier ma méthode curative en certains points, & insister particulièrement sur l'emploi des légers fondans joints aux toniques & aux amers, que je modifiai toujours suivant les circonstances. Mais, dans la vue d'évacuer l'humeur aqueuse qui abreuvoit le tissu cellulaire, je fis appliquer les vésicatoires aux jambes, en indiquant les moyens de prévenir la gangrène, qui peut survenir aux plaies de ce genre dans pareil cas. Il en résulta une diminution sensible de l'œdématie; mais la suppuration, à laquelle étoit dû un effet si avantageux, s'étant arrêtée plutôt qu'on ne l'auroit desiré, on prit le parti de réitérer (toujours en observant les précautions convenables) l'application des cantharides sur les plaies déja existantes, & de la renouveller plusieurs jours de suite en forme de vésicatoire perpétuel. On fut obligé de revenir plus d'une fois à cette manœuvre qui avoit paru sensiblement utile, en ne changeant d'ailleurs rien à la première manière d'agir. Ce traitement, qui s'est terminé par l'usage des eaux de Vichi, procura au malade une guérison si assurée, que depuis cette époque il a joui d'une santé ferme.

Ce qui mérite ici le plus d'attention, c'est que l'excrétion des urines devenoit plus abondante, chaque fois que l'application des cantharides avoit lieu, & durant tout le temps qu'elle étoit continuée.

N'est-il pas arrivé, dans ce cas, que les parties les plus pénétrantes des cantharides, après s'être insinuées dans la masse générale des humeurs, ont, par l'effet d'une vertu spécifique, affecté les organes des voies urinaires, & y ont exercé l'action d'un puissant diurétique? Ne sait-on pas que des préparation de cantharides ont été données avec succès comme remède interne contre des hydropisies qui avoient résisté à toutes les ressources de l'art? Il me semble que le fait que je viens de rapporter, pourroit bien contribuer aux progrès dont est encore susceptible le traitement des hydropisies.

MÉDECINE.

Narrative of the efficacy of Bath Waters in various Kinds of Paralitic disorders, &c. C'est-à-dire; *Recueil de faits sur l'efficacité des eaux de Bath, dans différentes espèces d'affections paralytiques. Londres, 1787.*

On rend un compte exact dans cet exposé des succès qu'on a obtenus des eaux de Bath, durant l'espace de dix ans, pour la guérison des paralytiques. Pendant ce temps-là, il en étoit entré onze cent-deux dans l'hôpital de cette ville. Sur ce nombre deux cent trente-sept ont été parfaitement guéris; cinq cent quatre-vingt-seize ont été fort soulagés, deux cent trente-trois n'ont éprouvé aucun effet, & trente-six en sont morts. C'est un relevé qu'on a fait avec soin sur les registres des médecins & des chirurgiens de cet hôpital. Cependant l'objet principal du petit ouvrage dont nous parlons, est une relation circonstanciée de cinquante-deux faits particuliers de paralysie, dans lesquels on avoit usé des eaux de Bath, pour déterminer leurs vertus antiparalytiques. Les Les auteurs de ces observations ont spécifié chaque cas, & ont donné une description particulière des symptômes qui ont précédé, accompagné, ou suivi l'usage de ces eaux; de sorte que leur efficacité est présentée sous le point de vue le plus lumineux.

MATIÈRE MÉDICALE.

Remarques sur les divers médicamens qu'il faut associer suivant les circonstances à l'usage du quinquina. (Medical cautions by J. M. Adair, London.)

1°. Si on prescrit le quinquina comme

fortifiant, pour des personnes & dans des maladies dans lesquelles les pouvoirs vitaux sont languissans, & où la sensibilité péche plutôt par défaut que par excès, on doit y joindre les échauffans, pour augmenter l'énergie du systême nerveux & vasculaire. C'est ainsi, par exemple, qu'on doit en user dans la cachexie, l'hydropisie, & la paralysie.

2°. S'il est indiqué dans les maladies dans lesquelles la sensibilité est excessive ou dépravée, il faut le combiner avec les nervins.

3°. Dans les fièvres, où le paroxisme est violent & approche de l'état inflammatoire, il faut attendre que la fievre soit diminuée avant que de donner le quinquina, même dans l'intervalle des accès, & alors il faut l'associer avec les rafraîchissans.

4°. Dans les fièvres malignes, nerveuses, ou putrides, il faut administrer le quinquina de bonne heure & dans les premieres périodes de la maladie, en secondant son efficacité par l'usage du vin & des autres stimulans.

Ces considérations générales, suivies avec soin & étayées par des observations particulières, pourroient devenir très-importantes.

AVIS.

Sur les moyens de blanchir & de conserver les dents.

Le sieur la Forgue, expert dentiste à Paris, rue des Boucheries, fauxbourg Saint-Germain, s'est appliqué à connoître la cause de la carie des dents & les moyens de l'arrêter ou de la détruire. Il a fait aussi des recherches sur les maladies des alvéoles, qu'il attribue en général à la formation du tartre. Pour enlever ce dernier, il prétend qu'aucun médicament, élixir, beaume, eau ou opiate ne doit être employé, parce qu'il est trop adhérent. La main & les instrumens du dentiste sont, suivant lui, un moyen sûr, simple & point douloureux, qu'on ne doit point négliger. Dès que le tartre est une fois enlevé, les gencives, qui sont quelquefois enflammées & dans un mauvais état, se rétablissent, & il faut très-peu de médicamens pour faciliter leur dégorgement. La seule propreté de la bouche ensuite suffit pour empêcher la génération d'un nouveau tartre. C'est dans cette vue que le sieur la Forgue distribue une poudre qui n'a point les désavantages des dentrifices acides ou spiritueux qu'on emploie quelquefois, & qui, suivant lui, peuvent hâter la désorganisation & la perte des dents.

ANNONCES.

Tractatus de pestilentiali scorrâ, sive mala de franzos, originem remediaque ejusdem continens, compilatus à venerabili viro magistro Joseph Grunpeck de Burckhausen, super Carmina quædam Sebastiani Brant, utriusque juris professoris, iterùm edi curavit D. Chistian Gothfrid Gruner, prof. med. Ienensis, Ienæ in bibliopolio academico, 1787. in-12 de 40 pages.

Si on est curieux de voir un tas de rêveries astrologiques appliquées à la médecine, on n'a qu'à lire cet opuscule. L'auteur attribue l'origine de la maladie vénérienne à la conjonction de Jupiter & de Saturne. Il est singulier que M. Gruner aille ainsi ressusciter un écrit composé vers la fin du quinzième siècle, & rempli d'absurdités. Aussi termine-t-il gaiement sa préface: *De reliquo, lectores, favete veterum nugis, cùm nostri homines vos suis nugis opprimere non desinant.*

Méthode de nomenclature chymique, proposée par MM. de Morveau, Lavoisier, Bertolet & Fourcroy. On y a joint un nouveau systême de caractères chymiques, adaptés à cette nomenclature par M. Hassenfratz & Adet. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1787. Un volume in-8°. de 314 pages.

Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, partout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 37.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

BOTANIQUE.

Notices sur le Cours public de botanique du jardin du Roi.

L'EMPRESSEMENT & le zèle qu'on a montrés cette année pour l'étude de la botanique, méritent d'être remarqués : un grand nombre d'amateurs ont donné jusqu'à la fin du cours l'exemple d'une assiduité qui est d'un heureux présage pour l'avenir, & qui annonce que cette belle partie de l'histoire naturelle va désormais être plus généralement répandue. La durée du cours, qui est environ de trois mois, rend plus détaillées & moins fatiguantes à suivre les leçons que M. Desfontaines donne avec un zèle & un savoir qui lui assurent la reconnoissance de tous ses élèves.

On sait que toutes les circonstances se sont réunies pour former au jardin du Roi la plus riche collection qui existe en Europe. Le commençant est d'abord effrayé à la vue de ce grand nombre d'objets; mais bientôt la méthode qu'on suit pour les lui faire connoître le rassure. Le professeur a la sage attention de n'offrir dans la première partie de la leçon que les caractères spécifiques du genre, de les rendre sensibles à l'œil, en suivant, autant qu'il est possible, l'ordre de la fécondation des végétaux, de faire remarquer ceux dont les différences sont bien tranchantes, quoique souvent difficiles à découvrir; enfin, de prévenir sur le petit nombre de ceux qui sont encore douteux, & qui demandent des recherches ultérieures.

Les distinctions des genres données en françois, & écrites dans l'ampbithéâtre, servent de préliminaire à la seconde partie de la leçon, qui se passe à démontrer les espèces comprises sous ces mêmes genres, & différenciées entr'elles par la forme des feuilles ou des tiges, par le port extérieur de la plante, par les nuances de couleurs ou d'autres qualités sensibles. Ces notions sont suivies de remarques sur certains usages, soit médicinaux, soit économiques, des plantes, sur des points de physique végétale & sur la différence des espèces bien caractérisées d'avec les variétés introduites par le climat, la culture ou d'autres causes accidentelles.

La botanique, si différente de l'aveugle routine de l'herboriste, qui ne porte que sur des traits vagues de disparité & de ressemblance, mérite un des rangs les plus distingués parmi les sciences naturelles. Elle présente des loix générales & des effets qui, quoique analogues, se reproduisent sans cesse sous les formes les plus variées. Que de rapports à étudier dans les nuances graduées, & quelquefois dans le passage brusque d'un genre à un autre? que de distinctions fines & délicates à faire entre les espèces bien caractérisées, les plantes hybrides & les

variétés que prend quelquefois la même plante? La botanique, outre l'avantage d'offrir en tous lieux un objet d'instruction & un aliment à la curiosité, rend par-tout la campagne agréable. Elle donne un nouveau charme à la destination naturelle de l'homme, fixe son attention sans la fatiguer, exerce ses membres, entretient sa santé, & communique à l'ame ce calme & cette sérénité douce qu'on ne croiroit plus trouver que dans les romans, s'il n'existoit des botanistes.

Je ne parlerai point ici de l'influence de la botanique sur le jardinage & l'agriculture, puisque cette influence est déjà si généralement reconnue, & qu'on voit les amateurs se porter en foule au jardin du Roi. Cette science ne peut que s'étendre de plus en plus, à mesure que l'homme deviendra plus éclairé sur les vraies sources de son bonheur, qu'il se dégoûtera des fausses jouissances de l'ambition & du luxe, & qu'il se rapprochera de son état primitif, qui est l'habitation des champs & la culture.

Je ne dois point ici omettre la liaison étroite de l'étude des végétaux avec celle de la médecine. La diététique exige d'indiquer sans cesse des noms de plantes. Et que signifie le terme, si on n'a dans l'esprit l'image qu'il représente? La partie la plus solide de la matière médicale ne consiste-t-elle pas dans l'usage des simples, & quel autre moyen d'introduire plus de précision dans l'art de guérir, que l'usage de quelque plante employée seule, dont on suit les effets avec un esprit observateur? Mais comment indiquer celles dont on doit user, si on n'en connoît le genre & le caractère de l'espèce? Un grand nombre de végétaux devroient d'ailleurs être exclus de la matière médicale (1), pendant que plusieurs autres y devroient être introduits, si on consulte l'analogie botanique & le résultat de l'expérience.

(1) Voyez la Dissertation de Linné : *de Censurâ simplicium*. Le *calamus vulgaris*, par exemple, équivaut à l'*acorus verus*; la partie herbacée du *dianthus aureus* est inefficace, ainsi que celle de l'*achillea ageraton*; les semences d'*althea* n'ont point la vertu de la racine. On ne devroit employer que la racine de l'*angelica setiva*. L'*anthirrinum* doit toute sa vertu à une croyance superstitieuse; la tige & les feuilles de l'ancolie sont douteuses & suspectes, &c. Nous aurons occasion, dans quelque autre circonstance de revenir à cette dissertation trop peu connue.

PHYSIOLOGIE.

Le produit de la conception peut-il sortir entier dans un accouchement à terme? c'est-à-dire, le fœtus peut-il venir au jour dans quelques cas, sans que les enveloppes soient déchirées, ni qu'on ait procuré l'évacuation des eaux de l'amnios?

On connoissoit plusieurs observations éparses sur cet objet; mais il n'en paroissoit presqu'aucune digne de foi; lorsque M. Wrisberg, docteur en médecine, a publié à Goettingue (1) des faits qui décident la question de manière à ne plus laisser aucun doute. Il a même porté son attention sur plusieurs points qui étoient auparavant vagues & indéterminés. Entre plus de deux mille accouchemens auxquels il a assisté, il dit n'avoir été témoin que trois fois du cas extraordinaire dont on vient de parler. Il l'a vu une fois dans une femme de la campagne qui étoit occupée aux travaux de la moisson, & qui étoit affligée vers la fin de sa grossesse d'un *prolapsus* de la matrice. Il a eu occasion de faire deux fois la même observation dans l'hôpital des femmes en couche.

On sent bien qu'il faut des circonstances particulières pour déterminer ce cas très-rare d'accouchement. 1°. Le bassin de la femme doit-être d'une juste étendue & d'une conformation convenable; 2°. le fœtus doit être d'un volume médiocre, le poids de son corps ne doit guère excéder six ou sept livres, sa tête doit être bien située & d'une grandeur naturelle. 3°. Ce cas n'arrive guère qu'à des femmes qui ont eu précédemment d'autres enfans. 4°. Comme l'accouchement est alors précipité, il faut le concours de quelque cause véhémente qui augmente la contraction de la matrice. Dans

(1) *Hen. Aug. Wrisbergii, de structurâ ovi & secundinarum humanarum in partu maturo & perfecto. Gottingæ.*

le premier cas que rapporte M. Wrisberg, les travaux de la moisson & la descente de la matrice ont favorisé l'expulsion du fœtus enfermé dans ses enveloppes; & dans les deux autres cas, on doit rapporter cet effet à de violentes affections de l'ame, causées, par des disputes & des débats.

Dans les trois exemples déjà rapportés, les douleurs de l'enfantement se succédoient très-rapidement. Lorsque M. Wrisberg fut appellé pour seconder l'accouchement de la femme de campagne, les membranes formoient déjà hors de l'orifice de l'utérus une espèce de vessie très-saillante, & le travail ne dura qu'une heure & demie. Dans le commencement on ne vit point s'écouler la moindre goutte de sang; mais lorsque les dernières portions du placenta se détachèrent avec les membranes, il survint une hémorrhagie de l'utérus qui paroissoit pleine de danger; mais elle fut bientôt arrêtée, soit par la force contractile de ce viscère, soit par les compressions qu'on fit subir à l'abdomen.

De semblables accouchemens ont donné lieu à des recherches qu'on n'avoit point encore faites, comme le poids du produit total de la conception vers le terme de l'accouchement, la quantité du fluide de l'amnios évaluée avec précision, la manière d'être & de se mouvoir de l'enfant enfermé encore dans ses enveloppes. Ce sont là les objets dont M. Wrisberg s'est occupé dans deux accouchemens survenus à l'hôpital. Le premier fœtus avec ses enveloppes & les eaux de l'amnios pesa huit livres & deux onces; le second, huit livres & demie: chacun des fœtus étoit de cinq livres & demie. Les membranes avec le placenta pesoient une livre & demie; dans l'un de ces cas, les eaux de l'amnios étoient d'une livre deux onces, & dans l'autre, d'une livre & demie.

L'opacité des membranes où chaque fœtus étoit contenu, empêchoit de voir la situation du fœtus; mais on appercevoit que l'un & l'autre étoient dans une agitation très-vive. Comme avec toutes ces apparences de vie il n'y avoit point de risque, M. Wrisberg prit plaisir à retenir quelques momens le fœtus renfermé dans ses enveloppes & nageant dans la liqueur de l'amnios. Il ôta en partie les tuniques denses du corion pour pouvoir contempler la situation & les mouvemens de l'enfant au travers de la membrane transparente de l'amnios. Il avoit disposé le produit total de la conception, ensorte que le placenta occupoit la partie inférieure; il vit ainsi que l'un & l'autre fœtus étoient couchés sur le côté droit, & que leur dos étoit courbé en arc, comme on le représente ordinairement; & comme la liqueur de l'amnios ne recouvroit pas le corps du fœtus en entier, & qu'elle n'en mouilloit guère que la moitié, le reste du corps s'élevoit au-dessus des eaux comme une petite éminence.

Les principaux mouvemens des fœtus consistoient dans ceux de leurs bras & de leurs pieds. Leurs bras en effet étoient croisés sur la poitrine, & la face se dirigeoit en dehors à-peu-près comme dans les pandiculations ou les tiraillemens des membres d'un homme qui s'éveille: les jambes, qui étoient aussi fléchies & croisées, faisoient des mouvemens alternatifs d'extension. La bouche restoit parfaitement close, & on ne put appercevoir aucun changement dans le bas-ventre & la poitrine.

Craignant toutefois qu'une expérience trop prolongée ne fût nuisible, M. Wrisberg incisa la membrane de l'amnios pour donner passage à l'air: les mouvemens du fœtus devinrent alors plus forts & plus libres; sa bouche s'ouvrit, & ayant été retiré du fluide, sa première respiration eut lieu ainsi que les cris plaintifs du premier âge. Ayant lié & coupé le cordon ombilical, on sépara le fœtus du reste du produit de la conception. Dans un cas il s'écoula sept minutes entre l'instant de l'accouchement & la première respiration, dans l'autre il se passa neuf minutes.

M. Wrisberg joint à ces détails très-curieux les variétés qu'il a observées dans sa pratique, relativement au poids des divers fœtus, à la longueur du cordon ombilical, à la capacité des membranes & à la quantité des eaux de l'amnios. Il ajoute que les *placenta* humains varient beaucoup par rapport à la grandeur & à l'épaisseur, quoique, relativement au poids & à la forme ronde, on observe en général une grande conformité.

PRIX.

Suite des prix distribués par la Société Royale d'Agriculture, &c. (Voyez le numero 29 de la Gazette de Santé.)

V.

Les comices agricoles de Montfort-l'Amaury, témoins du tort considérable que fait aux luzernes la plante parasyte connue sous le nom de *Cuscute*, ayant prié la compagnie de vouloir bien proposer un prix relatif à cet objet, la Société annonce qu'elle décernera un prix de 300 livres à l'Auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Quels sont les moyens les plus efficaces de détruire la cuscute ou teigne qui se trouve communément dans les luzernières ?

Les mémoires ne feront reçus que jusqu'au premier mars 1788, & la Société proclamera la pièce couronnée dans sa féance publique de la même année.

VI.

La Société propose un prix de 600 livres, qui fera adjugé dans la féance publique de 1790, à l'Auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Quels sont les moyens les plus sûrs pour obtenir de nouvelles variétés des végétaux utiles dans l'économie rurale & domestique ; & quels sont les procédés à suivre pour aclimater dans un pays les différentes variétés de végétaux ?

La Société desire que les concurrens s'occupent non-seulement de l'indication des procédés qu'on pourroit suivre pour se procurer de nouvelles variétés, & les aclimater dans un pays, mais encore de l'histoire des méthodes qu'on a employées jusqu'ici pour parvenir à ce but.

Les ouvrages destinés au concours ne feront reçus que jusqu'au premier mars 1790.

VII.

La question suivante forme le sujet d'un autre Prix de 600 livres, qui ne fera distribué que dans la féances publique de 1790 :

Quels sont les végétaux croissant naturellement dans le Royaume, ou dont la culture y seroit facile qui peuvent fournir une matière colorante en bleu, & quels sont les moyens de déterminer avec précision la quantité de cette substance dans les diverses plantes qui la contiennent ?

Le travail du *Pastel* étant très-bien connu, la Société desire que les concurrens ne s'occupent point de cet objet, à moins qu'il n'aient à indiquer des procédés nouveaux & plus avantageux que ceux qui sont ordinairement mis en pratique. Les Auteurs désigneront les plantes dont il parleront sous le nom de botanique de Linné, & ils sont priés de joindre à leurs mémoires des échantillons ou des certificats authentiques de leurs expériences.

Le mémoires ne feront reçus que jusqu'au premier mars 1790.

VIII.

Il sera accordé dans la féance publique de 1788 un prix de la valeur d'un jeton d'or à la personne qui aura présenté dans l'année un *instrument, soit nouveau, soit perfectionné*, dont la Société aura reconnu l'utilité en économie rurale ou domestique.

IX.

Un prix de même valeur que le précédent sera adjugé, dans la même féance, à l'Auteur de l'ouvrage que la Société aura jugé être le plus à la portée des habitans de la campagne, & le plus propre à leur donner des connoissances utiles en morale & en économie rurale & domestique.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, partout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 38.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

CHIRURGIE.

Discours sur la prééminence & l'utilité de la chirurgie, prononcé par M. Brambilla, chevalier du Saint E. R., premier chirurgien de S. M.; à l'ouverture de l'académie impériale de Chirurgie-Médecine, fondée à Vienne en 1785, par S. M. Joseph II, & traduit du latin par M. Linguet. A Bruxelles, 1787.

LA lecture de ce petit ouvrage est bien propre à faire connoître les écarts & l'injustice que peut produire l'esprit de parti. D'un côté on voit dans l'avertissement, des fragmens de lettres de Guy Patin, qui se déchaîne avec la plus grande violence contre les chirurgiens, qui les traite d'artisans mécaniques, & qui cherche à faire regarder comme une véritable révolte les efforts qu'ils font pour acquérir ou employer leurs lumières. D'un autre côté on voit, dans la suite du discours, M. Brambilla chercher à établir la prééminence de la chirurgie sur la médecine, traiter celle-ci de science superflue & ne la regarder que comme un vain luxe.

A quoi se réduisent tous ces débordemens de bile amère & de déclamations de rhéteur, sinon à prouver que l'esprit de rivalité est un germe éternel de dissention entre deux professions voisines & qui cherchent à empiéter l'une sur l'autre. Mais on doit remarquer aussi que ces disputes éternelles sont les marques les plus évidentes de la médiocrité. Un grand médecin & un grand chirurgien ont chacun leur département séparé, & sont faits pour s'honorer & s'estimer l'un & l'autre, sans avoir d'autre émulation que le soulagement de leurs semblables & le progrès de l'art de guérir.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur l'établissement de l'académie impériale de chirurgie-médecine, qui prouve seulement que M. Brambilla jouit d'une grande faveur à la cour de Vienne. Nous ne releverons pas non plus les inexactitudes, les contradictions & les assertions hasardées qui servent à étayer les opinions paradoxales du discours d'ouverture de ce chirurgien célèbre. Nous en donnerons seulement un exemple : M. Brambilla dit qu'Hippocrate n'est regardé comme le *vrai fondateur de la médecine que parce qu'il étoit grand chirurgien*. Nous demandons si on peut donner une preuve d'une partialité plus outrée. Peut-on ignorer que la science du prognostic, les règles du régime, & les loix générales que suivent sur-tout les maladies aiguës, ont été réduites en un corps de doctrine par Hippocrate, qui n'a laissé à cet égard d'autre gloire à ses successeurs que celle d'étendre

quelques-unes de ses vues, de restreindre certaines propositions générales ou de commenter ses principes, pendant qu'il ne nous a transmis que quelques fragmens épars sur la chirurgie, & que cette dernière branche de l'art de guérir, fruit tardif de l'expérience & de la réflexion, dont tous ses progrès aux siècles modernes?

MÉDECINE.

Encyclopédie méthodique. Médecine, contenant: 1°. l'Hygienne, 2°. la Pathologie, 3°. la Semeiotique & la Nosologie, 4°. la Thérapeutique ou Matière médicale, 5°. la Médecine Militaire, 6°. la Médecine Vétérinaire, 7°. la Médecine Légale, 8°. la Jurisprudence de la Médecine & de la Pharmacie, 9°. la Biographie Médicale, c'est-à-dire; *les vies des Médecins célèbres, avec des notices de leurs ouvrages; par une Société de médecins: mise en ordre & publiée par M. Vicq-d'Azir, tome premier. A Paris, chez Panckoucke, Libraire, hôtel de Thou, rue des poitevins*, 1787.

« La médecine, dit l'éditeur dans son avertissement, est une branche de la Zoologie » qui est elle-même une division de la physique particulière. Elle a, comme toutes » les autres sciences, des faits & des observations qui lui appartiennent. Mais tout, » jusqu'à l'art de voir, y est difficile. Tout » y exige la prudence la plus consommée » & le jugement le plus sain. » Dans la suite de l'avertissement M. Vicq-d'Azir expose le plan qu'il suivra. La collection qu'il annonce a pour base les articles publiés dans l'ancienne encyclopédie; mais il ajoute que la nomenclature de la partie médicale de cette dernière étoit très-incomplette, & qu'il a fait, pour y suppléer, des recherches très-étendues. « Ceux, dit-il, qui compareront notre travail avec celui de nos prédécesseurs, verront » que ce dernier nous a très-peu servi, & » que cet ouvrage peut être regardé comme » nouveau. » Lorsqu'il sera achevé, les auteurs réunis publieront un discours préliminaire qui sera placé en tête du dictionnaire, & dans lequel le plan & l'ordre de la lecture seront déterminés.

La multiplicité des matières renfermées dans ce premier volume nous force à nous borner à quelques objets particuliers. On rappelle l'efficacité de l'*acmella*, plante originaire de l'île de Ceylan, & vantée pour les graviers des reins & de la vessie, en la faisant prendre en infusion. M. Fantini, ayant éprouvé ces effets, a observé cependant qu'elle ne dissolvoit point les pierres, mais qu'elle pouvoit empêcher leur concrétion en dissolvant les glaires sablonneuses qui y donnent lieu. Vanderbeek assure qu'il en a obtenu toujours de bons effets. Linné a cru qu'on pouvoit substituer la *sigesbeckia*, quand on manque de l'*acmella*.

Comme les eaux gaseuses artificielles sont aujourd'hui recommandées par beaucoup de médecins dans les maladies putrides & dans un grand nombre d'autres affections, il est bon de faire connoître un moyen simple de les préparer. On met de la craie ou du sel fixe de tartre dans un flacon tubulé, on y verse de l'acide vitriolique; on le bouche sur le champ, afin que le gas acide, qui se dégage par l'effervescence, passe, au moyen d'un appareil pneumatochymique, dans une bouteille pleine d'eau, & déplace un volume de ce fluide égal au sien. Lorsqu'il y a dans la bouteille une quantité de cet acide égale en volume à celui de l'eau, on enlève le vaisseau de dessus la tablette, on le bouche, on l'agite fortement en tenant le col en bas; par ce moyen, le gas est absorbé & l'eau acidulée.

Au sujet de l'*action générale des médicamens introduits par les organes de la respiration*, on remarque que la nature & les propriétés des remèdes admiostrés de cette manière peuvent être variés à l'infini. L'air pur retiré du nitre ou du précipité rouge, & lavé dans l'eau de chaux, les différens gas mêlés à l'air atmosphérique dans la proportion d'un huitième, l'eau en vapeurs, les corps odorans & les huiles essentielles, volatilisées, le vinaigre, constituent la plus grande partie des médicamens qui peuvent être prescrits sous cette forme. Il y a tout lieu de croire qu'il passe une partie de ces corps dans le tissu des vaisseaux, & qu'ils se mêlent au sang; ils peuvent donc être utiles dans toutes les maladies qui attaquent les humeurs: & les bons effets de l'air sec, chargé du parfum des fleurs dans les affections qui dépendent des vitus rachitique,

scrophuleux, & scorbutique, sont nécessairement dus à cette action. A plus forte raison les remèdes employés de cette manière conviendront-ils dans les maladies qui attaquent le tissu même du poumon. C'est ainsi que l'eau en vapeurs, l'air frais, le vinaigre volatisé sont utiles dans les inflammations du poumon. C'est ainsi que les fumigations des baumes & des résines chauffés assez pour être réduits en vapeurs, contribuent à la cicatrisation des ulcères du même organe.

Dans l'article *abstinence de la boisson dans l'hydropisie*, l'auteur fait une distinction qui mérite d'être remarquée. Cette maladie est quelquefois produite par une boisson excessive, par une transpiration arrêtée, une absorption extraordinaire de l'humidité atmosphérique, ou l'exposition du corps à des vapeurs malfaisantes; & alors il est raisonnable de prescrire le régime sec & l'abstinence de la boisson. Mais toute les fois que l'hydropisie sera le produit des engorgemens & des obstructions dans les principaux viscères, comme il faut alors travailler à résoudre ces obstructions & rétablir toutes les sécrétions, on doit laisser aux malades la liberté de boire à leur soif, & leur prescrire, suivant leur goût, les eaux minérales, aërées, ferrugineuses, le vin blanc bien trempé, ou les infusions de plantes aromatiques.

La suite dans un autre numéro.

ÉCONOMIE RURALE.

Mémoire sur les haies destinées à la clôture des prés, des champs, des vignes, & des jeunes bois; où l'on traite des différentes espèces de haies, de leur construction & de leurs avantages; couronné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, dans la séance publique du 31 août 1784. Par M. Amoureux, fils, D. M. en l'Université de Montpellier, Bibliothécaire & membre de plusieurs Académies. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1787, in-8°. de 238 pages.

Le mémoire de M. Amoureux est un vrai présent fait aux cultivateurs, puisque le savoir est ici appliqué à un des objets les plus importans de l'économie rurale. L'auteur distingue trois sortes de haies vives, les épineuses ou offensives, celles d'agrément, & les productives.

Les végétaux épineux, dont on peut faire des haies vives, sont l'aubépine, la ronce (rubus fruticosus) l'églantier, le prunelier épineux, l'épine-vinete, le génet épineux, le caprier, l'alaterne, le nerprun, le paliure, le jujubier, le faux acacia, le buisson ardent, l'azerolier sauvage, &c. C'est ainsi que les pointes & les piquans dont la nature a pourvu certains végétaux, deviennent, à l'aide de l'industrie humaine, des armes & des défenses pour investir & rendre inaccessibles d'autres plantes plus nécessaires.

Les haies peuvent aussi servir à la décoration des jardins, des parcs, & des campagnes habitées; l'auteur remarque en général qu'on pourroit faire usage d'une infinité d'arbres ou d'arbustes à fleurs doubles & à fleurs panachées, & de plantes rampantes & à tiges flexibles & sarmenteuses comme les clématites, les lizerons, la grenadile, la bignone rampante, le chévrefeuille. Si on veut avoir des haies & des palissades toujours vertes, pour des avenues ou l'enceinte des parcs, on sait qu'on préfère le troëne, le mirthe, le laurier tin, le laurier rose, le laurier cerise, le pin, le sapin, le cyprès, le lentisque, le charme, le lilas, &c. Quoique les jardiniers aient acquis une grande expérience sur cet objet d'agrément, plusieurs cultivateurs peuvent faire leur profit des recherches de M. Amoureux.

L'objection qu'on fait contres les haies vives de faire perdre une lisière de terrain, devient nulle si on a l'art de rendre ces haies productives, soit en fruits, soit en feuillages, pour la nourriture des bestiaux, & pour l'engrais de la terre, soit en bois de service ou de chauffage. Les végétaux dont on peut composer ces sortes de haies, sont le mûrier de semis, l'amandier, le pistachier, le thérébinthe, le figuier, le coignassier, le néflier, le sorbier des oiseleurs, le prunier, le cerisier, le poirier & autres arbres fruitiers, qu'une libéralité généreuse abandonneroit à l'indigence ou au soulagement du voyageur. Les autres arbres à planter en haies pour d'autres usages, sont le chêne, le hêtre, le châtaignier, le frêne, l'érable, l'orme, l'arbousier, le noisetier, l'alysier des Alpes, le

faule, le bouleau, le peuplier, &, suivant la nature du terroir, plus ou moins marécageux, diverses espèces de roseaux & de joncs.

PRIX

Distribués & proposés dans la séance publique de la Société royale de Médecine, tenue au Louvre le 28 août 1787.

PRIX DISTRIBUÉS.

La Société Royale de Médecine a tenu le 28 août 1787, sa séance publique au Louvre dans l'ordre suivant. Le Secrétaire a dit:

La Société Royale de Médecine avoit proposé dans sa séance publique du 7 mars 1786, pour sujet d'un prix de la veur de 1200 livres, dont 600 livres sont dues à la bienfaisance de MM. les administrateurs de l'Hôpital Général de Paris, la question suivante :

Rechercher quelles sont les causes de la maladie aphteuse, connue sous les noms de MUGUET, MILLET, BLANCHET, *à laquelle les enfans sont sujets, sur-tout lorsqu'ils sont réunis dans les Hôpitaux, depuis le premier jusqu'au troisième ou quatrième mois de leur naissance; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif?*

Quatre Mémoires ont principalement fixé l'attention de la Compagnie qui a partagé le prix à leurs Auteurs, dans l'ordre suivant:

Elle a décerné 1°. le premier prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 400 livres, à M. François Sanponts, Docteur en médecine, de l'Académie Royale de Médecine-pratique de Barcelonne & de l'Académie Royale des Sciences & Arts de la même ville.

2°. Le second prix consistant également en une médaille d'or de la valeur de 400 livres, à M. Jean Abraham Anvity, Membre du Collége & de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, Chirurgien ordinaire l'Hôpital des Enfans-Trouvés de la même ville.

3°. Le troisième prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 200 livres, à M. Jacques Thienfius Van-de-Wymperffe, Docteur en Médecine à Leyde.

4°. Le quatrième prix consistant également en une médaille d'or de la valeur de 200 livres, à M. Gadso Coopmans, Docteur en philosophie & en Médecine, Professeur de Chymie & de Matière médicale, à Franecker, en Hollande, Membre des Académies de Harlem, & d'Utrecht.

La Société Royale a arrêté qu'il feroit fait une mention honorable des deux mémoires suivans, aux Auteurs desquels elle a adjugé *l'accessit.*

Le premier a été envoyé par M. Justus Arnemann, Docteur en Médecine à Gœttingue.

L'auteur du second est M. Lebrecht Frédéric Benjamin Lentin, Docteur en Médecine & en Chirurgie, Médecin de la Cour de sa Majesté Britannique, & Médecin de la ville de Lunebourg, dans l'Electorat de Hanovre.

Quoique ce concours ait été très-nombreux, & que la Société ait lieu d'être très-contente des connoissances répandues dans les Mémoires qu'elle a couronnés ou qu'elle a cités honorablement, il reste encore beaucoup à desirer sur la partie curative & préservative de ces recherches. En général, on peut reprocher aux Auteurs des Mémoires envoyés à ce concours d'avoir copié, dans plusieurs endroits, le traité de Kételaer.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroit toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, partout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 39.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Encyclopédie méthodique. Médecine, &c. (*Deuxième extrait.*) Voyez le numéro précédent.

I.

L'ARTICLE *agent* donne lieu à des réflexions très-philosophiques, & d'autant plus importantes qu'on voit souvent en médecine la crédulité abusée, & de vains phantômes de l'imagination mis à la place de la réalité. Pour éviter cette source d'erreurs, on propose dans la recherche d'un *agent*, 1°. *de n'admettre un fait qu'après l'avoir considéré sous toutes ses faces & avec des yeux exercés*; 2°. *de ne tirer de chaque fait que les conséquences qui en résultent immédiatement, & de ne jamais aller au-delà de ces conséquences.* Parmi les exemples auxquels on applique ces règles, nous choisirons celui de la morsure de la tarentule.

On fait que, lorsque quelqu'un des habitans des campagnes de Tarente est mordu par l'araignée appellée tarentule, il est regardé comme dangereusement blessé. On le fait danser fortement & long-temps; il sue & on le regarde comme guéri. Cet homme étoit, dit-on, atteint d'un venin mortel; la danse l'a fait transpirer, & le venin a sorti par la sueur. Un Physicien qui se défioit de cette guérison bisarre, a cru devoir la vérifier, & il n'a pas craint ensuite de se faire mordre par plusieurs tarentules dans la saison des grandes chaleurs; il n'en est résulté aucune suite fâcheuse, & le courage d'un seul homme a triomphé d'un préjugé de trois siecles. (1)

1°. « Une personne est mordue par une tarentule; elle danse, elle sue & ne meurt point. Cela ne prouve autre chose sinon que l'on peut être mordu par une tarentule, danser & suer sans mourir. Pour conclure que la danse est dans ce cas un moyen curatif, il faudroit que la mort eût été le partage de la plupart de ceux qui n'auroient point dansé après avoir été mordus par cet insecte: or, comme on employoit toujours le même procédé, on n'en pouvoit tirer aucune induction en faveur du spécifique que l'on vantoit. 2°. On attribuoit à la morsure de la tarentule des charbons & des anthrax qu'elles n'ont jamais produits, & plusieurs de ceux qui étoient atteints de ces charbons mouroient, quoiqu'on les eût fait danser. 3°. Les effets de la crainte

(1) Voyez le traité de M. Serrao, intitulé, *Della Tarentola o sia falangio di Puglia: Lezioni academiche di Francesco Serrao, Professore nella regia università Napoli. M. DCC. XLII.*

se mêloient à ces divers accidens ; ils les compliquoient, & ils devenoient en quelque sorte contagieux pour ceux qui se trouvoient dans les mêmes circonstances. »

I I.

Adustion, ustion, brûlure, cautérisation, action par laquelle on applique le feu sur une partie du corps humain.

Cet article offre un tableau juste & précis des diverses méthodes employées pour l'adustion, dont la pratique, très-importante, remonte jusqu'aux siècles les plus reculés, & est encore en usage parmi tous les orientaux. Nous allons en donner une légère idée.

On trouve dans les ouvrages de *Celse*, de *Horn*, de *Platerus*, de *Fabrice d'Aquapendente*, de *Nuck*, de *Fallope*, *&c.* la méthode d'appliquer un fer rouge immédiatement sur les os du crâne, pour guérir l'épilepsie, la manie, la phthisie, &c. Dans ces derniers temps, *Dehaën* voulut la vérifier, & il en fit un essai sur deux épileptiques de l'hôpital de Vienne ; mais les suites de cette opération furent funestes aux deux malades, dont on trouva après la mort la dure & la pie-mère affectées par l'action du feu. M. *Pouteau*, comme on sait, est parmi les modernes, celui qui a le mieux apprécié les bons effets du cautère actuel. Il fait voir qu'en cautérisant la tête avec des substances embrasées moins actives que le fer rouge, comme par exemple une petite pyramide de coton, enveloppée d'une bandelette, on évite tous les accidens. Il en donne des preuves par des observations nombreuses. Parmi les Japonois & les Chinois, on compose le *moxa* avec une espèce d'étoupe grossière, qu'on retire des feuilles desséchées d'armoise (*artemisia latifolia.*)

L'adustion peut être aussi pratiquée par le moyen d'un verre ardent, & on peut voir dans l'histoire de la société royale de médecine, année 1776, un résultat très-intéressant d'observations faites par M. *le Comte*, chirurgien à Arcueil, qui a guéri par ce moyen des boutons cancereux à la lèvre. Une autre variété de la cautérisation est ce qu'on appelle l'exercice du charbon, qui consiste à approcher & à éloigner alternativement des charbons embrasés de la partie affectée, pour en ressentir la chaleur la plus forte sans se brûler ; ce que le malade peut répéter souvent pour accélérer la guérison. Ce moyen est employé pour guérir les engelures, les ulcères, ou d'autres maladies locales, causées par des virus particuliers. M. *Faure*, à qui on doit cette méthode, a fait aussi usage de l'*insolation*, qui consiste à exposer la partie ulcérée, & même des boutons cancereux au rayons d'un soleil ardent. Enfin, une autre variété de la cautérisation consiste dans le mouvement oscillatoire d'un verre ardent, & cette méthode est due à M. *Lapeyre*, chirurgien de vaisseau. Voici quel est son procédé : il présente la lentille aux rayons du soleil, afin de les rassembler dans un foyer auquel est exposée la partie ulcérée ; il la parcourt dans toute son étendue jusqu'à ce que la chaleur se fasse sentir vivement ; il répète plusieurs fois cette opération dans le courant de la journée ; & comme il a soin de ne pas tenir long-temps dans la même situation le verre dont il se sert, il donne au mouvement qu'il exécute le nom de *vacillatoire*.

I I I.

Faire un tableau abrégé & précis de chaque procédé de l'art de guérir ; indiquer la marche de l'esprit humain, soit lorsqu'il s'avance sur la même ligne en faisant de nouveaux progrès, soit lorsqu'il revient sur lui-même en rectifiant ses erreurs ; savoir se borner aux idées primitives & supprimer des détails secondaires que l'esprit le moins réfléchi devine sans peine ; se montrer enfin supérieur à tout esprit de prévention & de partialité : c'est-là à peu près la tâche que doit se proposer tout coopérateur d'un ouvrage tel que la partie médicinale de l'Encyclopédie, quand il n'a point de nouveautés à offrir ; & nous venons de voir que certains articles remplissent cet objet. Mais on s'attend bien que beaucoup d'autres s'éloignent de ce plan immuable qu'on devroit se prescrire. L'article *des affections de l'ame* en offre un exemple.

Le genre d'érudition que l'auteur prodigue

dans ce dernier article, est entièrement semblable à celui qui fut en usage au renouvellement des sciences ; c'est-à-dire, qu'on y trouve une logique foible, beaucoup de lieux communs & de citations de poëtes, qui prouvent seulement une grande lecture.

Physique Médicale.

De l'électricité des météores, ouvrage dans lequel on traite de l'électricité naturelle en général, & des météores en particulier ; contenant l'exposition & l'explication des principaux phénomènes qui ont rapport à la météorologie électrique d'après l'observation & l'expérience ; avec figures. Par M. l'abbé Bertholon, Professeur de physique expérimentale des Etats-Généraux du Languedoc, des Académies Royales des Sciences de Montpellier, de Lyon, Bordeaux, &c. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins près celle de la Harpe ; 2 vol. in-8°. prix 10 livres 10 sous broché, & 12 relié.

Le style prolixe de l'auteur & le soin qu'il a de donner des explications très-détaillées des phénomènes connus, annoncent qu'il destine son ouvrage à des personnes peu versées dans les sciences, & qui desirent de s'instruire des phénomènes effrayans qu'offre l'électricité de l'atmosphère. Il parle dans le premier volume des premières expériences qui furent faites sur ce genre d'électricité, des cerfs-volans électriques, du tonnère, de la foudre ascendante, & enfin des tremblemens de terre & des volcans. Il regarde ces trois derniers comme produits par la même cause, plus ou moins intense & diversement modifiée ; & c'est d'après cela qu'il propose des para-tremblemens & des para-volcans, c'est-à-dire de faire enfoncer dans la terre, le plus avant qu'il est possible, des verges de fer armées aux deux extrémités de plusieurs pointes divergentes, pour soutirer du sein du globe la matière fulminante amoncelée. Mais la cause des tremblemens de terre & des volcans est bien loin d'être aussi démontrée que le prétend l'auteur, & d'ailleurs leur foyer est quelquefois à une profondeur difficile à apprécier. Les éruptions de l'Etna, alternatives avec celles du Vésuve, font présumer qu'ils ont un foyer commun, & qu'ils communiquent entr'eux au-dessous du détroit de Messine.

Dans le second volume, l'auteur traite des météores aqueux, de la pluie, de la rosée, des brouillards & des trombes ; il parle ensuite de la nature du vent, de ses espèces & de ses causes ; il passe après cela à la connoissance des instrumens propres à observer l'électricité de l'atmosphère, & il finit par la considération des météores lumineux. Les objets exposés dans l'ouvrage de M. l'abbé Bertholon sont curieux à connoître, & méritent sur-tout d'occuper les personnes qui habitent la campagne.

Médecine Pratique.

Traitement suivi avec succès à la Jamaïque dans une dyssenterie épidémique. (London Med. jour. part. the fourth, 1786.)

La saison actuelle est souvent marquée par des épidémies de dyssenterie dans les campagnes ; nous croyons donc devoir rappeller un traitement simple, qui a pleinement réussi à la Jamaïque. On doit distinguer celui qui convient à l'état aigu de cette maladie d'avec celui qui convient à l'état chronique.

Dans la dyssenterie aiguë on doit faire observer un régime antiphlogistique ou rafraîchissant. Les purgatifs doivent être employés fréquemment sur-tout ceux où entrent les sels neutres. En voici une formule :

℞ Sel cathartique amer, une once,
Tartre émétique, deux grains, (1)
Eau bouillante, une livre.

Mêlez le tout & faites en prendre au malade deux ou trois onces, de trois en trois heures, chaque jour.

Il faut insister sur ce moyen jusqu'à ce que la maladie cesse d'elle-même, ou qu'elle dégénère en chronique ; ce qu'on connoît à la grande rémission des symptômes & aux

(1) On pourroit omettre le tartre émétique, qui dans cette formule est décomposé par le sel neutre, & doit être très-peu utile.

déjections blanches qu'on voit paroître cinq ou six fois par jour. Le malade en général est fort soulagé par ces évacuations, à moins qu'il ne soit affoibli & atteint de scorbut. Le resserrement diminue, ainsi que l'état inflammatoire. Le reste du traitement consiste dans des boissons délayantes, comme eau d'orge, eau de riz, &c. prises abondamment; il est très-utile de faire administrer des lavemens émolliens, & de donner le soir un narcotique, pour procurer le sommeil, qui contribue tant à la cure de la maladie.

Dans la dyssenterie chronique, les indications à remplir sont de procurer une ou deux selles par jour, de soutenir les forces & de guérir les ulcérations des intestins. On donne au malade une infusion aqueuse de rhubarbe, seulement durant la matinée, pour maintenir le ventre libre. Une infusion d'amers & d'aromatiques, comme celle de quinquina, de fleurs de camomile, de de gentiane & d'écurces d'orange, est très-utile pour fortifier le canal alimentaire, donnée de temps en temps en boisson, pendant qu'on use pour boisson ordinaire de quelque décoction adoucissante, & qu'on donne de temps en temps des lavemens émolliens. Il faut éviter toute nouriture animale & préférer les farineux & le lait.

ANNONCES.

La vie de l'homme respectée & défendue dans ses derniers momens, ou Instruction sur les soins qu'on doit aux morts & à ceux qui paroissent l'être; sur les funérailles & les sépultures; ouvrage dédié au Roi. A Paris, chez Debure l'aîné, libraire, rue Serpente, hôtel Ferrand, 1787.

Nous rendrons incessamment compte de cet intéressant ouvrage, ainsi que du suivant;

Mémoire couronné par la Société Royale de Médecine de Paris, dans lequel, après avoir exposé les idées générales qu'on doit se former sur la nature de la fièvre & sur celle des maladies chroniques, on tâche de déterminer dans quelles espèces & dans quel temps des maladies chroniques la fièvre peut être utile ou dangereuse, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement. Par M. Dumas, D. M. de l'Université de Montpellier. A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean-François Picot, seul imprimeur du Roi & de la ville, 1787.

PRIX.

Suite des Prix distribués & proposés dans la séance publique de la Société royale de Médecine, tenue au Louvre le 28 août 1787.

II.

La Société avoit proposé dans les Séances du 31 août 1784, & du 30 août 1785, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, dont une partie est due à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante:

Déterminer quels avantages la Médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres?

Ce prix a été adjugé à M. Jurine, Maître en chirurgie, chirurgien en chef de l'hôpital général, & membre de la Société des Arts à Genève.

L'accessit a été adjugé à M. Jules César Gattoni, chanoine de la cathédrale de Côme en Sardaigne.

Les Auteurs de ces deux Mémoires prouvent également que l'eudiométrie, telle qu'elle est entre les mains des modernes, donne des résultats très-utiles dans la théorie des phénomènes de la respiration, considérée sous des rapports physiologiques, mais qu'elle ne fournit point de moyens qui puissent être immédiatement appliqués à la médecine pratique, c'est-à-dire aux diverses altérations de l'air qui accompagnent ou produisent les maladies.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, partout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 40.

GAZETTE DE SANTÉ;

OU Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

Autumni fructus caveas ne sint tibi luctus.
Sch. Sal.

CE précepte, que donne l'école de Salerne, de s'abstenir des fruits d'automne, montre combien on peut abuser du raisonnement en médecine quand on ne prend point pour guide des faits observés. Le commentateur, en modifiant cette règle trop générale, & permettant un usage modéré de ces fruits, (*ut modicè de iis edatur*) revient cependant aussi-tôt à l'opinion de l'école de Salerne, & nous dit gravement que les raisins, les figues, les pêches & autres fruits semblables engendrent un sang propre à tourner à la putréfaction, à cause de l'ébullition qu'ils produisent dans le corps & dans les humeurs, sur-tout quand l'estomac est surchargé de mauvais sucs, comme cela arrive suivant lui en automne.

On ne peut avancer rien de plus contraire aux connoissances que donnent l'analyse végétale, les faits de médecine-pratique, & l'expérience de chaque jour. On fait en effet que ces fruits contiennent sur-tout une matière sucrée & une substance gommeuse ou extractive, dissoutes dans l'eau de végétation, & qu'ils sont par conséquent propres à corriger la tendance à la putréfaction que peut produire la nourriture animale. Ils concourent donc très-puissamment au maintien de la santé. Ils sont d'ailleurs d'excellens remèdes dans plusieurs maladies, comme l'hypochondrie, la fièvre hectique, la phthisie, la dyssenterie, &c. Ils possèdent d'ailleurs à un très-haut degré des propriétés nourrissantes. On sait que les gardes des vignobles s'engraissent & acquièrent beaucoup d'embonpoint en faisant un très-grand usage de ces fruits. Les anciens Athlètes, si remarquables par leur vigueur & leur force, ne se nourrissoient-ils point de figues, avant que l'usage de la viande fût introduit parmi eux? Les mauvais effets du fruit ne sont à craindre que par le défaut de maturité ou l'excès qu'on pourroit en faire; ce qui pourroit causer des indigestions très-pénibles, ou nuire à d'autres parties du canal alimentaire.

MÉDECINE.

Observations sur un genre particulier de perte spermatique, compliquée d'une affection des poumons, Par M. P... D. M.

Il n'est pas rare de voir des écoulemens involontaires de liqueur spermatique succéder à des excès dans les plaisirs de l'amour ou à d'autres abus de ce genre: aussi est-on dans l'usage de prescrire des fortifians & des restaurans. Mais on n'est point assez en garde contre une affection semblable qui

vient d'une cause opposée, & qui demande une autre méthode de traitement. C'est celle qui tient à une extrême continence & à un état particulier d'irritabilité, soit de toute l'habitude du corps, soit des organes de la génération : c'est ce que je vais rendre sensible par un exemple.

Un jeune homme d'un tempérament sanguin, d'une excellente constitution, & qui s'étoit déjà distingué dans les sciences, embrassa, vers l'âge de vingt-quatre ans, une vie austère & retirée. Les premieres infirmités dont il eut à se plaindre furent une grande foiblesse de poitrine, un crachement de sang sans toux, & une douleur sourde qu'il rapportoit à la partie inférieure du *sternum*. Ces symptômes étoient légers, peu inquiétans & se sont maintenus de cette maniere pendant sept à huit années. Le crachement de sang, qui étoit peu abondant & sans toux, tenoit moins à un état inflammatoire qu'à la foiblesse du poumon ; puisque de légers rhûmes qui lui survenoient par les changemens des saisons, loin de l'incommoder, lui donnoient au contraire des forces. Il n'a éprouvé aucun soulagement du lait de vache, ni de celui d'ânesse dont il a usé à différentes reprises. Ce régime adoucissant, ainsi que celui des bouillons de limaçon, qui lui furent prescrits ensuite, étoient peu indiqués dans ce cas particulier d'hémophtysie, qui sembloit être entretenue par la foiblesse du corps & par l'état moral. Car dans une de ses lettres, il attribuoit toutes ses maladies à des scrupules & à des peines qui le tenoient souvent dans un état de contraction & de resserrement fort pénible.

Mais ces agitations intérieures d'une ame timorée, furent encore augmentées par les desirs les plus violens & les plus difficiles à réprimer. Il éprouvoit, la nuit, les rêves les plus tumultueux, qui lui représentoient les tableaux les plus lubriques. Il se croyoit transporté dans des lieux enchantés, & environné de femmes jeunes & passionnées, dont il ne pouvoit fuir les embrassemens. Troublé par ces illusions renaissantes, il s'éveilloit en sursaut ; il sortoit de son lit pour bannir ces images importunes, & il erroit la nuit dans sa chambre, le désespoir dans l'ame. La nature combattue, parut vouloir se délivrer elle-même d'une surabondance de vie, & produisit un flux involontaire de la liqueur séminale. Le malade augmenta alors la dose du vin, pour remédier à l'état de foiblesse que lui faisoit éprouver cette perte. L'écoulement diminua par degrés & fut enfin supprimé à la suite de cette espece de crise ; l'impulsion du tempérament & les troubles de l'ame furent moindres pendant environ deux années.

Apres ce long intervalle, le mal a paru sous une autre forme. « Je suis attaqué, me disoit-il dans une de ses lettres, d'une maladie honteuse dont je n'avois jamais soupçonné l'existence ni la possibilité, & pour laquelle j'ai tant d'horreur, que je préfererois la mort s'il étoit en mon pouvoir de choisir. Depuis près de deux ans, je suis sujet à des pollutions fréquentes & involontaires ; & qui m'arrivent ordinairement trois heures apres mon lever ou mon dîner. J'observe un régime très-modéré, & j'ai fait plusieurs remèdes qui ne m'ont été utiles que dans les commencemens. Le quinquina pris en extrait ou en poudre pendant près d'un an, le lait, le petit-lait, les demi-bains froids, les demi-bains tiédes, une ptisane *d'agnus-costus*, sont les remédes qui m'ont été prescrits par les docteurs du pays que j'habite, & nonobstant, cela ma maladie en est toujours au même point. Je crois même que ce traitement, qui d'abord me soulageoit, n'a fait qu'aigrir mon mal. »

Telle étoit sa situation lorsqu'il m'a demandé des avis. Un de mes premiers soins a été de relever son courage & de dissiper les craintes d'une ame faussement alarmée. La cause de la maladie & la constitution individuelle étant connues, j'ai cru que les remédes internes deviendroient nuisibles ou superflus, & il m'a paru qu'on devoit tout attendre d'un régime bien dirigé. J'ai insisté beaucoup sur l'usage des fruits succulens & de toute autre nourriture végétale. Je n'ai point désaprouvé la coutume où étoit le malade de conserver du camphre dans sa chambre, & de le flairer de temps en temps, moyen peut-être foible, mais qu'on peut employer sans danger. La dissipation & de longues promenades, faites au grand air, ont été aussi fort recommandées, soit pour faire diversion aux idées sombres & mélancoliques, soit pour fortifier le corps. J'ai fait

sentir aussi tous les avantages que pouvoit produire l'exercice du cheval. Mais, pour corriger l'état vicieux d'irritabilité des organes de la génération, pour augmenter la force tonique de toute l'habitude du corps, & consumer en même temps l'excès du fluide séminal qui se produisoit, j'ai engagé le malade à se prescrire chaque jour, soir & matin, pendant une heure au moins, un travail sérieux & un peu pénible d'agriculture ou de jardinage.

Il y a déja dix mois qu'il observe ces pratiques salutaires, & les émissions spermatiques ont presque disparu. Il me marque dans sa dernière lettre qu'il a passé un mois & demi sans en éprouver aucune, & qu'il pense que si sa guérison n'est point complète, elle est bien prochaine. « Vous m'avez rendu, » me dit-il, plus que la vie, en me délivrant » d'une noire tristesse, qui en empoi» sonnoit tous les momens. Quant à ma » poitrine, elle va mieux; mais je ne me » trouve pas cependant aussi soulagé que » de l'autre affection. » Il revient ensuite aux peines d'esprit qui causent des resserremens spasmodiques dans sa poitrine & qui entretiennent sa maladie.

Chymie.

Méthode de nomenclature chymique, proposée par MM. de Morveau, Lavoisier, Bertholet de Fourcroy. On y a joint un nouveau système de caractères chymiques adaptés à cette nomenclature; par MM. Hassenfratz & Adet. A Paris, chez Cuchet, libraire, rue & hôtel Serpente, 1787. Sous le privilège de l'académie des Sciences; in-8°. de 314 pages.

Nous avons déjà annoncé, dans le numéro 21 de la Gazette de Santé de cette année, que des chymistes distingués s'occupoient de réformer la nomenclature chymique. Le projet est maintenant réalisé, & il ne nous reste plus que d'ajouter quelques détails à ce que nous en avons dit.

La première colonne de la table, où est tracée la nouvelle nomenclature, renferme les substances qui paroissent être les plus simples, ou celles qu'on n'est point parvenu jusqu'ici à décomposer: telles sont la lumière, la matière de la chaleur (ou le calorique), la base de l'air vital ou l'oxigène, &c. Ensuite viennent les bases acidifiables ou les radicaux acides; c'est-à-dire, ces substances qui, n'étant pas acides par elles-mêmes, forment pourtant les différens acides par leur simple combinaison avec l'oxigène. A la tête de cette classe on a placé le soufre, qu'on y regarde comme un être simple, ou du moins comme un être non décomposé & comme base de l'acide vitriolique. Nous allons maintenant rendre sensible par un exemple la manière suivant laquelle procède la nouvelle nomenclature. 1°. L'acide sulfurique exprime le soufre saturé d'oxigène autant qu'il peut l'être; c'est-à-dire, ce qu'on appelloit acide vitriolique. 2°. L'acide sulfureux exprime le soufre uni à une moindre quantité d'oxigène, c'est-à-dire, ce qu'on nommoit acide vitriolique sulfureux volatil, ou acide vitriolique phlogistiqué. 3°. Sulfate est le nom générique de tous les sels formés de l'acide sulfurique. Ainsi, par exemple, ce qu'on appelle sel cathartique amer, ou la combinaison de l'acide vitriolique avec la magnésie, est nommé *sulfate* de *magnésie*. Le sel de glauber prend le nom de *sulfate* de soude. 4°. Sulfite est le nom des sels formés de l'acide sulfureux. Ainsi la combinaison de l'acide sulfureux avec l'alkali de la potasse, ce qui forme le sel sulfureux de Stahl, prend le nom de *sulfite* de *potasse*. 5°. Sulfure annonce toutes les combinaisons de soufre employé en substance. Ainsi on appelle sulfure de potasse le foie de soufre à base d'alkali végétal.

Nous ne nous étendrons point ici davantage sur la nouvelle nomenclature, ni sur la théorie qui lui sert de fondement. L'une & l'autre, comme le disent les commissaires de l'académie, doivent être soumises à l'épreuve du temps, au choc des expériences, au balancement des opinions, & enfin au jugement du public. Mais, quoi qu'il en soit, on doit convenir que cette nouvelle nomenclature introduit une cohérence & une simplicité singulières dans les principes de la chymie, qu'elle est fondée sur des expériences très-ingénieuses, qu'elle tend à donner une plus grande précision à la théorie, & à faire bannir de la chymie l'idée vague & indéterminée du phlogistique,

ANNONCES.

Nouvelles Lettres sur les montagnes, ou livre classique, particuliérement destiné aux gens du monde, & aux jeunes personnes qui veulent acquérir des connoissances utiles & satisfaisantes sur la formation des montagnes, accompagné d'une collection systématique de pierres. Par M. Voigt, à la librairie académique, à Strasbourg, & à Paris, chez Musier, libraire, rue Pavée, au coin du quai des Augustins. Prix 36 livres, la collection & les lettres.

PRIX.

Suite des Prix distribués & proposés dans la séance publique de la Société royale de Médecine, tenue au Louvre le 28 août 1787.

III.

La Société avoit annoncé qu'elle distribueroit dans cette séance des prix aux Auteurs de meilleurs Mémoires sur la Topographie médicale des différens cantons & provinces. Parmi ceux qu'elle a reçus, elle en a distingué trois, aux Auteurs desquels elle a décerné des prix de la valeur d'un jetton d'or.

PRIX REMIS.

I.

Quelles sont les maladies que l'on peut regarder comme vraiement contagieuses, quels organes en sont le siége ou le foyer, & par quels moyens elles se communiquent d'un individu à un autre?

Les concurrens détermineront avec précision quelles sont; parmi les maladies, soit aigues, soit chroniques, celles que l'on doit regarder comme contagieuses; ils rechercheront quel est le siége de chacun des principes de ces maladies, & par quelle voie elle se transmettent d'un corps à un autre. Parmi les affections contagieuses il en est de cutanées qui attaquent la peau à différentes profondeurs; il en est d'autres dont le foyer est dans les différens viscères plus ou moins altérés. Cette division sépare ces maladies en deux grandes classes, très-différentes l'une de l'autre, & dont chacune mérite l'attention des concurrens.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789. Ce prix sera distribué dans la séance publique de la fête de Saint-Louis de la même année.

II.

La compagnie avoit proposé dans la séance du 7 mars 1786, pour sujet d'un prix de la valeur de 400 livres, la question suivante:

Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver, & dans les premiers mois de la campagne; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies?

La Société n'a point été satisfaite des mémoires envoyés pour concourrir à ce prix. En général, ils sont trop vagues & trop diffus; plusieurs ne présentent qu'un trait des ouvrages de Pringle ou de quelques-uns des Mémoires publiés dans les volumes de la Société; on demande que les Auteurs écrivent d'après leurs propres observations, & qu'ils ne copient personne. Ils insisteront principalement sur le choix des alimens qui conviennent le mieux aux troupes vers la fin de l'hiver, & jusqu'au moment où il est possible de leur procurer des légumes; & ils exposeront les procédés les plus utiles & les plus sûrs pour donner à une armée, qui entre en campagne, toute la force & la santé nécessaires au succès de ses entreprises.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, partout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 41.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

PHYSIOLOGIE.

Effets de la rareté de l'air, éprouvés par M. de Sauſſure, à la cime du mont Blanc. (Extrait d'une lettre inſérée dans le journal de Paris.)

VERS la fin du ſecond jour de ſon voyage, M. de Sauſſure, avec ſes compagnons, atteignit le ſecond des trois grands plateaux de neige qu'il falloit traverſer. C'eſt-là qu'ils camperent à la hauteur de 1995 toiſes au-deſſus du niveau de la mer. Ses guides ſe mirent d'abord à excaver la place dans laquelle ils devoient paſſer la nuit; mais ils ſentirent bien vîte l'effet de la rareté de l'air. (Le barometre n'étoit qu'à dix-ſept pouces & près de onze lignes.) Ces hommes robuſtes, & d'ailleurs infatigables, avoient à peine ſoulevé cinq ou ſix pellées de neige, qu'ils ſe trouvoient dans l'impoſſibilité de continuer. Ils étoient obligés de ſe relayer d'un moment à l'autre. L'un d'eux, qui étoit retourné en arriere pour prendre dans un baril de l'eau qu'on avoit apperçue, ſe trouva mal en y allant, revint ſans eau, & paſſa la ſoirée dans les angoiſſes les plus pénibles. M. de Sauſſure lui-même, qui eſt très-accoutumé à l'air des montagnes, étoit épuiſé de fatigue en obſervant ſes inſtrumens de météorologie. Ce mal-aiſe leur procuroit une ſoif ardente; ils ne pouvoient cependant ſe procurer de l'eau qu'en faiſant fondre de la neige; & le petit réchaud à charbon qu'on avoit porté ſervoit bien lentement vingt perſonnes altérées.

On ne voit à cette hauteur aucun être vivant, aucune apparence de végétation; c'eſt le ſéjour du froid & du ſilence. Les neiges y ſont d'une blancheur éblouiſſante, & contraſtent avec le bleu foncé qu'offre le ciel dans ces hautes régions. Les guides, toujours préocupés de la crainte du froid, fermerent ſi exactement tous les jours de la tente, que M. de Sauſſure eut beaucoup à ſouffrir de la chaleur & de l'air corrompu par la reſpiration, en ſorte qu'il fut obligé de ſortir pendant la nuit pour reſpirer plus librement. A la pointe du jour, le thermomètre étoit à trois degrés au-deſſous de la congelation.

M. de Sauſſure, avec ſes compagnons, ſe remit en marche pour parvenir entiérement à la cime du Mont-Blanc. Près de cette cime, il ne pouvoit faire que quinze ou ſeize pas ſans reprendre haleine; il éprouvoit même de temps en temps un commencement de défaillance qui le forçoit à s'aſſeoir. Tous ſes guides, proportion gardée de leurs forces, étoient dans le même état. Parvenu enfin au ſommet, il décrit la ſenſation que fit naître le ſpectacle le plus magnifique &

le plus imposant qui puisse être offert à l'homme. Mais la lassitude qu'il éprouvoit au moindre mouvement le gênoit dans les expériences qu'il se proposoit de faire. Le baromètre ne présentoit là que seize pouces & une ligne d'élévation, c'est-à-dire, que l'air n'avoit guère plus que la moitié de sa densité ordinaire. Il falloit donc suppléer à la densité par la fréquence des inspirations: or, cette fréquence accéléroit le mouvement du sang & rendoit le pouls fébrile. En effet, après quatre heures de séjour & de repos sur la cime, le pouls d'un des guides battoit quatre-vingt-dix-huit pulsations par minute (1), celui d'un autre en battoit cent douze, & celui de M. de Saussure cent. Or, dans la vallée de Chamouni, le nombre des pulsations du premier, dans le même temps, avoit été de quarante-neuf; celui du second, de soixante, & celui du dernier, de soixante-douze.

MÉDECINE.

La vie de l'homme respectée & défendue dans ses derniers momens, ou Instruction sur les soins qu'on doit aux morts & à ceux qui paroissent l'être; sur les funérailles & les sépultures: ouvrage dédié au Roi. A Paris, chez Debure l'aîné, libraire, rue Serpente, hôtel Ferrand, 1787, in-8°. de 229 pages.

Rien peut-être ne mérite plus notre hommage & nos regrets que la tendre affection & la vénération religieuse que les anciens témoignoient pour les restes inanimés des personnes qui leur avoient été chères. C'étoit un devoir sacré que de recevoir le dernier soupir d'un ami, d'un père, d'une épouse; les yeux du mourant étoient fermés par un de ses proches; on l'appelloit ensuite à haute voix à plusieurs reprises; on joignoit, à ce qu'on nommoit *conclamatio*, des bruits perçans de vases d'airain, comme pour l'éveiller, s'il étoit possible, & le rendre à la vie. Le cadavre étoit lavé à l'eau chaude, parfumé, enveloppé d'un linge blanc & orné de couronnes de fleurs en signe du triomphe des peines de ce monde. On le plaçoit dans le vestibule, la face tournée en dehors, & on tenoit du feu allumé autour de lui, jusqu'au moment plus ou moins éloigné destiné à lui rendre les derniers honneurs funèbres. Il étoit du moins consolant, en perdant la vie, d'arrêter ses regards mourans sur ceux qu'on avoit chéris, & de ne point redouter d'être, avant le temps, porté sur un bûcher ou enseveli dans la tombe.

Quel contraste avec nos mœurs actuelles! à peine tout espoir est perdu, que ce que le mourant a de plus cher s'enfuit & l'abandonne. Il ne voit autour de lui que des images funèbres, & des mains mercenaires pour le servir. Toutes les apparences de la vie cessent, & on s'empresse d'en donner avis à la paroisse. Le menuisier ou le fossoyeur prennent le temps qui leur est le plus commode, souvent peu d'heures après l'agonie. On tire le corps du lit, & on lui fait perdre un reste de chaleur propre à fomenter la vie. On va jusqu'à lui fermer les conduits naturels qui pourroient servir à le dégager. On le remue avec une dureté barbare; il est enfermé quelquefois avec violence dans la bière; on s'empresse de la clouer, & de rendre impossible tout retour à la vie, dans le cas où elle pourroit n'être que suspendue. Prendroit-on d'autres mesures si on se proposoit de faire favourer toutes les horreurs de la mort, ou même d'en accélérer le moment funeste?

Les abus qui peuvent naître de cette indifférence coupable, & le danger de confondre quelquefois les apparences de la mort avec la mort réelle, ont fixé l'attention de M. Thiéry, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, & l'un des médecins consultans du Roi. Il a eu le courage de se rendre souvent le spectateur de ces momens redoutables que les médecins semblent presque toujours éviter; & il propose, dans l'ouvrage que nous annonçons, un plan de réforme qui puisse être suivi & entendu des personnes même étrangères à l'art de guérir. La manière dont cet objet est traité, montre

(1) Cette augmentation du pouls a dû se faire graduellement en montant à différentes hauteurs. On sent donc de plus en plus le parti qu'on peut tirer de l'air des montagnes dans certaines maladies chroniques.

également un observateur exercé & une ame compatissante & sensible.

La perte du mouvement volontaire, la cessation des fonctions vitales & du sentiment, la couleur livide ou jaunâtre de la peau, la dilatation de la prunelle, l'immobilité de l'iris à une vive lumière, l'abaissement de la mâchoire inférieure, sont encore des signes équivoques de la mort quand ils sont pris séparément, puisqu'ils peuvent être les symptômes naturels de certaines maladies; & ce n'est que par leur réunion qu'ils peuvent former une preuve complète, si on joint à cela le froid & la roideur du corps, & l'affaissement terne des yeux. Le médecin, en comparant l'état actuel du mort avec la marche de la maladie, évite sans doute l'erreur; mais combien de méprises en ce genre peuvent être commises par le peuple qui ne s'en rapporte souvent qu'à un seul signe!

Le temps accordé avant la sépulture, doit être, en général de trois jours; puisque dans le nombre de résurrections apparentes qu'on a observées, celles qui ne se sont faites que le troisième jour sont les plus rares. On doit regarder comme des cas très-extraordinaires celles qui ont été plus tardives. M. Thiéry rapporte les précautions qu'il faut prendre dans les cas de morts douteuses, comme de placer un oreiller sous la tête, de tenir le visage découvert, d'éviter tout ce qui serre le col & la poitrine, de laisser le mort dans le même lit, ou de le transporter décemment revêtu & tenu chaud sur des matelas ou dans une bière découverte, &c. Enfin, de le porter à la sépulture à visage découvert, & pendant le jour, afin que la grande lumière, le bruit des rues & le mouvement puissent favoriser le retour à la vie, s'il est possible. Il propose, comme une œuvre de justice & de bienfaisance, de former, sur-tout dans les grandes villes, des dépôts ou lieux d'attente, où on auroit la liberté de faire porter le cadavre douze heures après la mort. Il regarde aussi comme très-convenable qu'on établit dans chaque hôpital une chambre destinée au même usage. Il finit par démontrer l'insuffisance des moyens imaginés pour la sûreté des morts douteux; & en répondant aux objections qu'on pourroit lui opposer, il fait sentir la nécessité & les avantages du plan qu'il propose.

Chymie médicale.

Noticia de las aguas minerales de la fuente de Solan de Cabras en la sierra de cuenca, escrita por don Juan Pablo Forner; con la analisis y sintesis que de orden del Gobierno hizo de ellas, &c. D. Domingo Garcia Fernandez, pensionade de S. M. por la chimica aplicada à las artes y fabricas del Reyno, &c. Madrid, 1787, in-4°. de 96 pages.

L'histoire des eaux minérales de la source de Solan de Cabras en Espagne, & l'analyse chymique qui en a été faite par M. Fernandez, méritent d'être remarquées, soit par l'exactitude & la précision des procédés chymiques, soit par les observations de médecine, qui mettent en évidence les effets salutaires de ces eaux, soit enfin par l'établissement public qui vient d'être formé sur le même lieu, & que l'affluence des malades rendoit nécessaire.

Les maladies qui sont guéries ou très-soulagées par les eaux minérales de Solan de Cabras, sont des hypocondries, des coliques iliaques, des rhumatismes, des affections goutteuses, des douleurs néphrétiques, des maladies de la peau & autres affections semblables, qu'on sait pouvoir être guéries par plusieurs autres eaux minérales. Mais l'auteur rapporte une guérison de l'organe de la vue, qui mérite d'être citée: une personne de distinction croyoit voir voltiger devant ses yeux des taches nébuleuses & comme des espèces d'atômes, qui l'empêchoient d'écrire & de lire. Il usa en vain pendant long-temps d'une eau spiritueuse, qui lui avoit été prescrite par un oculiste. Il fit encore plusieurs autres remèdes, sans en retirer aucun avantage. Il usa même pendant quatre mois, mais en vain, de certaines eaux minérales qu'on lui avoit vantées. Enfin il se rendit à Solan de Cabras, où il fit usage des eaux minérales, alternativement en boisson & en bain. Il ne paroissoit en éprouver aucun effet au bout d'un mois, & il se remit en marche pour se rendre chez lui; mais le septième jour de sa route, il sentit se dissiper la plus grande partie de

ces taches nébuleuses ; le changement en mieux augmenta insensiblement, & au bout de six mois sa vue fut parfaitement rétablie.

L'histoire naturelle de la fontaine de Solan de Cabras, sert comme de préliminaire à l'analyse de ses eaux. M. Fernandez fait connoître les montagnes qui l'avoisinent, la nature de son sol, la position de la vallée où elle se trouve, & les diverses plantes, soit aromatiques, soit d'une autre nature, qui croissent le long du courant de l'eau ou aux environs. Quant aux qualités physiques de ces eaux, elles ont indiqué constamment quinze degrés au thermomètre de Réaumur, pendant que les variations de l'atmosphère s'étendoient depuis dix jusqu'à vingt degrés. Comme elles sont tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la température de l'atmosphère, elles ne méritent point proprement le nom d'eaux thermales.

Ces mêmes eaux ayant été rigoureusement examinées par la voie des réactifs, M. Fernandez en a soumis à l'évaporation six cents livres pour en obtenir les sels crystallisables, ou les autres matières terreuses & la chaux martiale. Il en résulte que ces eaux contiennent, dans différentes proportions, du sel commun, du sel marin de magnésie, du nître de magnésie, du sel d'epsom, du sel de Glauber, du sel fébrifuge de Silvius, du tartre vitriolé, de la magnésie aërée, de la terre calcaire, du fer aëré, de l'argile & de la terre siliceuse. En retenant en même temps les fluides aëriformes, à l'aide d'un appareil pneumatochymique, il en résulte que six cents livres de cette eau, traitées sur le lieu même, donnent cinq cents soixante-seize pouces cubiques d'acide aërien ou acide craieux, & quatre-vingt-dix pouces cubiques d'air atmosphérique.

On voit tout l'avantage qu'on retire d'opérer sur de grandes quantités d'une eau minérale qu'on desire d'analyser. Si M. Fernandez n'avoit point eu cette attention, auroit-il pu s'assurer de l'existence du nitre magnésien, qui ne se trouve qu'à la dose de deux scrupules & seize grains sur six cents livres d'eau. Ce sel est très-amer, & rend nauséabonde l'eau dans laquelle on le fait dissoudre à une très-petite proportion. Peut-être est-ce à ce sel, ainsi qu'au sel marin de magnésie, que sont dues les qualités vermifuges des eaux de Solan de Cabras, constatées chaque jour par des observations directes de médecine. Peut-être aussi seroit-il utile d'introduire en pharmacie ces deux genres de sels à titre de vermifuges.

PRIX.

Suite des Prix distribués & proposés dans la séance publique de la Société royale de Médecine, tenue au Louvre le 28 août 1787.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789. Ce Prix sera distribué dans la séance publique du carême de la même année.

PRIX PROPOSÉS.

I.

La Société propose pour sujet du Prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer la nature du pus, & indiquer par quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine ?

On ne connoît point encore de caractères certains pour distinguer le pus d'avec les autres humeurs qui lui ressemblent, & que l'on appelle vaguement du nom de *puriformes*. Il est nécessaire de déterminer d'abord quelle est la nature du pus, considéré comme le plus simple & le moins altéré par le mélange des différentes humeurs étrangères. Ensuite on l'examinera mêlé avec différens fluides, tel que celui que l'on trouve dans l'urine ou dans les crachats.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 42.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

BIOGRAPHIE.

Eloge de M. de Lamure. (Extrait de celui qui a été lu par M. Vicq-d'Azir, à la dernière séance de la Société Royale de Médecine.)

LE secrétaire de la Société, après avoir parlé des conférences que M. Lamure ouvrit à Montpellier, dès qu'il eut été reçu docteur, ajoute qu'en même temps il fréquentoit les hôpitaux, & qu'il méditoit sur l'art de guérir : « tout ce que l'étude, l'expérience & la réflexion lui montroient d'utile & de vrai, il s'empressoit de le transmettre à ses nombreux élèves. Une émulation commune les animoit tous & les faisoit marcher rapidement, eux vers l'instruction, lui vers la gloire. »

« C'est un bel art que celui de l'enseignement. Quand en effet l'homme offrit-il à l'homme le témoignage le plus flatteur de son respect? Ce fut sans doute lorsqu'il se tut pour écouter son semblable, pour recueillir ses paroles, pour se pénétrer de son esprit. Comme M. de Lamure s'exprimoit avec clarté & que son discours avoit du mouvement, on l'entendoit, & il intéressoit toujours. Pour agir sur l'imagination, il n'avoit pas besoin de la tromper. Il a enseigné pendant plus de quarante années, & l'on n'aura pas à lui reprocher un seul systême. »

M. de Lamure, jeune encore, obtint une place de professeur à l'université de Montpellier, & dès-lors son temps fut partagé entre les consultations du cabinet, les travaux d'une pratique étendue & la rédaction de plusieurs ouvrages. Son panégyriste, après avoir montré les avantages d'exercer ainsi son activité sur plusieurs objets, ajoute : « combien, en effet, cette jeunesse dont on se méfie tant, n'a-t-elle pas opéré de prodiges? combien est féconde cette chaleur qu'elle met à tout ? infatigable & généreuse, elle ne recueille que pour répandre. S'agit-il d'enseignement, par combien de moyens le jeune homme, que de grands talens y appellent, frappe-t-il à-la-fois l'attention de son auditoire! comme on aime le contraste de son savoir avec son âge, & celui de son ardeur avec sa modestie! sa mémoire est riche en tableaux que son imagination embellit; son discours est plein d'enthousiasme; il ne récite pas, mais il peint. Avec quelle perfection il expose l'enchaînement des connoissances acquises! avec quelle force il poursuit l'erreur! avec quel respect il prononce les grands noms, même ceux de ses contemporains! l'envie n'a point encore pénétré dans son cœur. Celui qu'une longue expérience a formé, l'emporte sans doute par la par la précision des idées : il a rassemblé

plus de faits, & la vérité lui est mieux connue; on y parvient plus difficilement avec l'autre; mais on la desire davantage & il fait mieux la faire aimer. »

« Ses travaux sur quelques points de physiologie ne le cedent point à ceux de Haller. Deux questions importantes sur l'application des arteres & sur les mouvemens du cerveau étoient encore indécises. M. de Lamure les a résolues, & il a attaché son nom à cette partie de notre histoire. Il eut, au sujet de cette dernière question, une dispute avec Haller pour l'antériorité de la découverte; mais il se montra dans sa defense si généreux & en même temps si fort, qu'enfin Haller lui rendit justice, en publiant que c'étoit à M. de Lamure qu'appartenoit l'honneur d'avoir fait connoître par de nombreuses expériences la cause de l'élevation & de l'abaissement du cerveau. »

MÉDECINE PRATIQUE.

Observations sur les bons effets du mercure dans une maladie qui tenoit au système lymphatique & qui étoit accompagnée de symptômes nerveux. (*Lond., med. journ. 1787.*)

Une fille de dix-huit ans, d'une constitution forte & saine, & née de parens très-sains, fut attaquée de la rougeole vers le milieu de l'hyver. La maladie se termina sans le secours du médecin, & sa mère lui ayant fait prendre ensuite sept à huit doses d'une forte infusion de séné & de thé, ce remède opéra très-promptement. Six semaines après, elle fut attaquée d'une violente colique, qui, après avoir continué deux ou trois jours se dissipa. Depuis cette époque jusqu'à l'hiver suivant, la colique reparut une fois en cinq ou six semaines, & ensuite une fois par semaine ou tous les dix jours. Au commencement du mois de Mars sa mère apperçut quelque altération dans son parler & la malade se plaignit de douleurs & d'une certaine roideur dans les genoux & les coudes.

M. Covey, apothicaire voisin, fut appellé, & il trouva la malade avec une fievre considérable & une espece d'éruption qui ressembloit à des piqûres d'orties & qui s'étendoit sur la plus grande partie du corps. Cette éruption avoit paru plusieurs fois dans le cours de l'année précédente; mais, comme elle étoit accompagnée de peu d'indisposition & qu'elle disparoissoit aussi-tôt, on n'y faisoit point attention. A cette derniere époque, l'éruption & la violence de la fievre cessèrent dans deux ou trois jours; mais on vit se renouveller les affections des jointures & l'embarras de la langue qui paroissoit fort augmenter, & auquel se joignoient fréquemment des gestes qui ont coutume de caractériser la danse de Saint-Guy. La fievre ne devenoit un peu sensible que le soir. En examinant les parties douloureuses, on y observoit de petits nœuds mobiles qui faisoient souffrir la malade lorsqu'on les comprimoit. La nuit elle s'éveilloit deux ou trois fois, en se plaignant d'un sentiment de douleur, tantôt dans une jointure, tantôt dans une autre.

Quatre semaines après, ces symptômes furent portés à un tel point, qu'elle ne pouvoit plus parler, que toutes les parties de la face étoient constamment dans un état de convulsion, & qu'il parut de petits nœuds sur toutes les articulations. Il y en avoit sur les genoux & la poitrine, qui étoient aussi gros que des châtaignes; les autres étoient de la grosseur des lentilles ou comme des haricots. Ceux qui étoient sur la poitrine & autour de la clavicule paroissoient quelque peu enflammés; la couleur de la peau qui recouvroit les autres n'étoit point altérée. L'éruption primitive reparoissoit en différentes parties du corps, & disparoissoit aussi-tôt, ainsi qu'une efflorescence pourprée qui succédoit. La malade avoit perdu l'usage de ses jambes & de ses bras, & elle s'éveilloit quelquefois la nuit avec toutes les apparences d'un état d'agonie. Si on remuoit ses membres, elle donnoit des signes de grande douleur.

A la première époque de ses affections nerveuses, on lui donna differents antispasmodiques, qui furent sans effet. Enfin, le docteur Makitrik Adair fut consulté, & comme il y avoit lieu de soupçonner la présence des vers ou quelque cause irritante dans le canal alimentaire, il prescrivit quatre grains de mercure doux pendant deux nuits successivement, & pour le lendemain matin douze grains de jalap en poudre. Ce

remède ne produisit aucun soulagement. Le bain chaud, secondé par les sudorifiques, fut aussi tenté plusieurs fois en vain, pendant une quinzaine de jours. Il est inutile de rappeller les autres remèdes altérans & les antispasmodiques qui furent employés sans effet.

Enfin le médecin prescrivit une petite dose de mercure en frictions, sur les jambes, vers le soir, & il fut d'avis que ces frictions fussent répétées chaque nuit, jusqu'à ce qu'elles parussent affecter les gencives, & qu'on donnât ensuite un purgatif. Le bain chaud devoit être continué. Vers le septieme jour de ce traitement, la malade devint capable de prononcer deux ou trois mots, de remuer ses jambes; & de se tenir debout. Les petits nœuds lymphatiques des articulations commencèrent à diminuer de volume, & les symptômes nerveux furent moins violens. Le traitement mercuriel fut continué environ un mois, & durant ce temps les gencives ne parurent que légérement affectées; les nœuds & les symptômes nerveux diminuèrent par degrés & la malade fut parfaitement guérie. Durant toute sa maladie l'appétit s'étoit maintenu bon & le ventre libre, & quoiqu'elle eût perdu l'usage de la parole, elle jouissoit de toute la liberté de ses sens.

Note du Rédacteur. On voit dans cette observation une heureuse application du traitement mercuriel dans une maladie qui paroît devoir être rapportée au systême lymphatique; & puisque le mercure est en effet un des plus puissans résolutifs, il paroît convenir dans toute affection semblable à la précédente, qui se manifeste par des concrétions de la lymphe. Il seroit à desirer que les médecins se rendissent familières les connoissances qu'on a acquises dans ces derniers temps sur l'anatomie du systême lymphatique, pour pouvoir faire des observations intéressantes sur les maladies peu connues qui en dépendent, & qui sont l'objet d'un prix proposé par la Société Royale de médecine.

HISTOIRE NATURELLE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, pour la partie des Sciences & Arts; second semestre, 1785.

Chaque année on voit l'académie de Dijon payer au public le juste tribut que lui doit tout corps littéraire, & soutenir la réputation brillante qu'elle s'est acquise. Le nouveau volume qu'elle publie est toujours digne de ceux qui l'ont précédé. Voici l'ordre dans lequel se succèdent les mémoires.

I.

Examen d'un sel qui a été fourni à un malade sous le nom de sel sédatif, & réflexions sur le danger de laisser vendre les sels médicinaux en poudre par d'autres que par les gens de l'art. Par M. de Morveau.

M. Enaux s'étoit trouvé auprès d'un malade à qui on avoit apporté ce prétendu sel sédatif: comme il ne lui trouva ni la légéreté, ni le brillant talqueux, qui sont les caractères extérieurs, ordinaires à l'acide boracin concret ou sel sédatif, il ne tarda pas à le suspecter; il en mit sur la langue, & sa saveur, qui avoit quelque chose de métallique, le décida à en défendre l'usage. Il le remit à M. de Morveau, en le priant d'en déterminer la nature par des expériences chymiques. Le résultat de cet habile chymiste, fut que le prétendu sel sédatif étoit un muriate de mercure, ou un sublimé qui tenoit une portion assez considérable de sublimé corrosif, suit par mélange, soit par une mauvaise préparation de mercure doux. On sent combien le malade fut heureux d'échapper aux funestes suites d'une pareille méprise, & de quelle importance est l'arrêt que le Parlement de Paris a rendu l'année passée pour la ville de Chateaudun; cet arrêt fait défenses à tous marchands de tenir, vendre & débiter à l'avenir aucunes drogues médicinales, simples & composées, & laisse ce droit exclusif aux apothicaires établis dans la même ville.

II.

Mémoire sur la construction de la tour de l'Hôtel-de-Ville d'Arras, appellée le Béfroi, munie accidentellement d'un paratonnerre.

Cette tour est située dans la partie la plus élevée de la ville, & depuis 220 années qu'elle existe, elle n'a jamais été frappée par la foudre, & cela à cause de sa construction particulière & de la continuité métallique qui y règne depuis la girouette, qui est terminée par un grand nombre de pointes (c'est un soleil de

cuivre doré), jusques dans le sein de la terre humide, au moyen des gouttières, des planchers & des galeries revêtues de plomb.

Le mémoire précédent est de M. Buissart. On y a joint une addition faite par M. Chaussier, sur les paratonnerres & sur la nécessité de placer l'extrémité de la barre conductrice assez profondément dans la terre, de manière à communiquer dans un puits perdu, ou au moins dans un sol toujours humide.

III.

Considérations sur l'état actuel de l'astronomie; par M. de la Lande.

IV.

Mémoire sur le champignon ridé, & sur les autres plantes de la même famille; par M. Durande.

La suite dans un autre numéro.

ANNONCES.

Conseils aux femmes de quarante ans, par M. Jeannet des Longrois, Docteur regent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris, ancien Professeur des Ecoles, &c. A Paris, chez Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers, 1787.

Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

PRIX.

Suite des Prix distribués & proposés dans la séance publique de la Société royale de Médecine, tenue au Louvre le 28 août 1787.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai, 1789. Ce prix sera distribué dans la séance publique de la fête de Saint-Louis, de la même année.

II.

Parmi les maladies qui attaquent les enfans, il y en a une à laquelle peu de médecins ont fait attention. Cette maladie, qu'on pourroit appeller *endurcissement du tissu cellulaire*, présente les symptômes suivans. 1°. Le tissu cellulaire est engorgé & dur, sur-tout aux extrémités supérieures & inférieures qui paroissent comme arquées & d'un rouge tirant sur le violet; la plante des pieds est souvent convexe, la région du pubis & les joues offrent aussi les mêmes signes d'empâtement. 2°. Toutes ses parties sont froides, & leur dureté si considérable que l'impression du doigt ne marque pas & ne produit aucun enfoncement lorsqu'on a cessé la pression, quoiqu'il y ait déja un épanchement séreux. 3°. Plusieurs de ces enfans sont sujets à des contractions spasmodiques dans les mâchoires & dans les extrémités. Quelques-uns ne peuvent prendre aucun aliment. 4°. Si on les approche du feu, ils acquièrent de la chaleur; mais cette chaleur se dissipe dès qu'on les en éloigne. 5°. Si après leur mort on fait des incisions sur les parties dures & engorgées, il en sort une sérosité abondante de couleur jaune-foncée. Le tissu cellulaire est compact; grenu; les glandes & les vaisseaux lymphatiques de la peau sont engorgés. Il en est de même des glandes mésentériques. Le foie est plus volumineux qu'à l'ordinaire, & rempli d'un sang fort noir, la vésicule du fiel contient une bile d'un brun très-foncé. Les vaisseaux ombilicaux sont remplis d'un sang noirâtre. 6°. Plusieurs de ces enfans apportent cette affection en naissant; elle ne paroît dans les autres que deux ou trois jours après leur naissance. On pourra consulter à ce sujet une observation d'André Uuzenbezius, rapportée par Schurigius, T. Embryologia, Sect. 3. c. 1. §. 16. p. 211. & les Ephémer. des Cur. de la Nat. Cent. IX. Obs. 30. p. 63 & suiv.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 43.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

PEU de sujets, comme vous savez, Messieurs, ont autant exercé la gaieté françoise que la médecine. Depuis les vives saillies de notre premier poëte comique jusqu'aux ouvrages les plus philosophiques & les plus sérieux, on voit se manifester pour le même objet ce penchant à la plaisanterie & aux bons mots, & former, pour ainsi dire, un des caractères distinctifs de l'esprit national. J'avoue que j'ai donné autrefois dans ce ton général, lorsque je mettois moins de prix à la raison qu'au desir de plaire. A peine on prononçoit en société quelque mot relatif à la profession de médecin, que ma bouche étoit déjà ouverte pour faire quelque rapprochement piquant & malin. La sagesse & la maturité sont venues à la suite des années. Il m'importe maintenant beaucoup plus de m'instruire en médecine que d'en plaisanter, & j'ai grand regret de n'en avoir point fait une étude sérieuse.

Les poésies d'Horace ont fait en tout temps mes délices, & je les lisois dernièrement pour faire diversion à des idées tristes & mélancoliques; mais je tombai sur un de ses vers qui n'offre rien de gai, & dont le sens ne peut être bien développé que par un médecin:

Autumnusque gravis, Libitinæ quæstus acerbæ.

Que signifie ce présage sinistre? la médecine n'a-t-elle point à offrir des moyens préservatifs & des préceptes consolans pour échapper aux maladies qui nous menacent dans la saison actuelle ou dans la suivante?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un de vos abonnés.

Réponse. L'automne n'est pas en lui-même plus dangereux que les autres saisons: il ne le devient que par accident & relativement à une constitution de corps cacochyme, phlegmatique, valétudinaire, ou à des affections de mélancolie, de fièvre hectique & autres semblables. Cette saison n'est point d'ailleurs à craindre pour les personnes saines qui évitent des imprudences & des écarts extrêmes de régime. Mais ces considérations générales méritent d'être plus développées.

Hippocrate a dit que si la sécheresse & les vents du Nord ont été constants en été & que les pluies & les vents du midi succèdent en automne, il faut s'attendre pour l'hiver suivant à voir régner des douleurs de tête, des toux, des enrouemens & même des phthisies: en effet, comme le remarque Hoffman, le temps pluvieux & humide diminue le ressort des fibres & fait languir les fonctions des organes, ainsi que la transpiration. Le froid

de l'hiver qui succède aussi tôt, resserre à peau & repousse à l'intérieur les humeurs qui se portent sur les parties les plus foibles de-là viennent, suivant la variété des constitutions, différentes affections qui se déclarent pour la premiere fois, ou qui se renouvellent, comme la toux, l'enrouement, des fluxions de différente espèce, des douleurs de dents, des accès de goutte, des rhumatismes, des douleurs de sciatique, &c. Ce n'est point par des pratiques frivoles & des attentions pusillanimes qu'on échappe à ces maux, c'est au contraire en s'endurcissant aux impressions de l'air extérieur par un passage gradué, en se livrant davantage à l'exercice du corps, & en augmentant un peu la dose des spiritueux & des fortifians.

Gorter explique très-bien le vrai sens de ces mots d'Hippocrate: *nonnullis etiam tabes oritur*; il ne s'agit point là de cette espèce de consomption qu'entraîne une ulcération des poumons; mais il est question d'une phthisie purement catarrale, produite par des humeurs crues qui s'engendroient d'abord dans d'autres parties du corps, & qui se portent, au déclin de l'automne, sur les organes de la poitrine. Il s'excite alors une toux continuelle, qui peu à peu dérange toutes les fonctions & jette dans le dépérissement, si on ne lui oppose un traitement convenable. Un cas de pratique rendra sensible ce que nous venons de dire.

Une dame âgée de quarante ans, & mère de six enfants qu'elle n'avoit point allaités, étoit sujette à des enchifrenemens habituels; cet écoulement par les narines devenoit beaucoup plus abondant & plus incommode vers le déclin de l'automne: il se supprima il y a environ trois ans vers cette époque; mais la poitrine parut aussi-tôt affectée d'un engorgement de matières séreuses & âcres, qui produisoient la toux la plus incommode avec le sentiment d'une chaleur brûlante. On prodigua en vain les juleps, les locks & tous les adoucissans qu'on peut imaginer. La matière de l'expectoration avoit tous les caractères de ce qu'on appelle *pituita salsa*. La maladie se soutint avec la même force durant tout le cours de l'hiver, & paroissoit avoir déjà jeté la personne dans un épuisement extrême. Vers le mois de mai elle renonça, d'après l'avis d'un médecin, à l'usage des adoucissans qui ne faisoient qu'augmenter sa foiblesse: elle eut recours à des fumigations aromatiques & à une nourriture fortifiante; mais un des points fondamentaux du nouveau traitement, fut de prendre un exercice proportionné à ses forces, dans un jardin planté de végétaux, & de s'arracher à l'espèce d'abattement qu'elle éprouvoit dans sa chambre. La personne reprit du courage & fut docile aux nouveaux avis; mais ce qu'il y eut de bien remarquable dans cette maladie qui paroissoit désespérée, c'est qu'il se forma, vers le mois de juillet, une espèce d'abcès sous l'aisselle, & que la matiere qui engorgeoit les poumons fut portée à l'extérieur par un effort salutaire de la nature: la suppuration fut abondante pendant environ un mois & demi, & elle se termina peu à peu. La personne s'est toujours très-bien portée depuis cette époque.

Les automnes pluvieux suivis du froid de l'hiver demandent, comme nous l'avons dit, d'augmenter l'exercice du corps, & de rendre la nourriture plus fortifiante. L'usage d'un vin généreux est sur-tout utile aux fluxionnaires qui sont d'un âge avancé; &, à ce propos, il est bon de rappeller ce que rapporte Brassavola d'un médecin de Ferrare, qui avoit déjà passé sa quatre-vingt-dixième année. Ce dernier fut attaqué d'un enrouement & d'un *corriza* ou enchifrenement. Un médecin de ses amis lui témoignoit son inquiétude sur ces affections, & lui citoit l'aphorisme d'Hippocrate, (*raucedines & gravedines in valdè senibus non coquuntur*): soyez tranquille, répliqua le bon vieillard, cet aphorisme n'est vrai que pour les malades qui ne sont pas médecins eux-mêmes. Il lui montra en même temps un bouillon de volaille, des viandes succulentes, & d'excellent vin dont il faisoit usage à une plus haute dose qu'à l'ordinaire; & en effet, au moyen de ce régime fortifiant, il se délivra de ces deux fluxions que son grand âge faisoit regarder comme dangereuses.

MÉDECINE PRATIQUE.

Médecine clinique ou Manuel de pratique, traduit de l'allemand de M. Christian Gottlieb Selle, Docteur & Professeur en Médecine, & Médecin de la maison de charité à Berlin; par M. D. Coray, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier. A Montpellier,

chez Jean Martel l'aîné, imprimeur ordinaire du Roi, &c. Et se trouve à Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins; à Lyon, chez les frères Perisse, à Marseille, chez Sube & la Porte, à Bordeaux, chez les frères La Bottiere, & à Montpellier, chez Rigaud & la veuve Gontier, 1787, deux volumes in-8°. prix, 6 livres les deux volumes brochés.

M. Selle est connu par un ouvrage très-méthodique sur les fièvres, qui fut publié à Berlin en 1773, sous le titre de *Rudimenta pyretologiæ methodicæ*. Le manuel de pratique, dont nous annonçons la traduction, parut dans la même ville en 1781. L'auteur eut seulement en vue de faire précéder de ce traité général des maladies, les instructions & les ordonnances qu'il donne de vive voix dans la maison de charité, & qu'on trouve à la fin du second volume. Il peut être très-utile pour la pratique de la médecine, en ce qu'il a écarté avec soin tout vain appareil de théorie & de systême; qu'il s'est borné à la description des principaux symptômes & à un choix très-borné de formules dont l'expérience lui a constaté l'avantage. Le traducteur, dans sa préface, fait des réflexions sages sur la marche que M. Selle a suivie & sur la conformité de ses principes avec ceux des bons observateurs, & entr'autres de M. Stoll, qui n'a traité les maladies nombreuses de toute une constitution de l'année, que par un très-petit nombre de remèdes. « Combien de » choses dont je n'ai pas besoin, disoit un » philosophe, en voyant le luxe effréné d'un » riche. Tout médecin sage pourroit en dire » autant à l'aspect de ce luxe pharmaceutique » qui commence à perdre de son crédit, mais » qui n'est pas encore restreint autant qu'il » devroit l'être. »

Un des avantages précieux de ce manuel, est d'éviter le reproche qu'on fait avec raison à beaucoup d'autres qui entassent confusément des symptômes divers & communs à plusieurs maladies, & qui indiquent encore les remèdes sous les titres vagues de discusifs, d'incisifs, de fortifians, d'alexitères, &c. sans rien donner de fixe & de précis. M. Selle fait des divisions bien caractérisées des maladies, rapporte en abrégé leurs causes les plus ordinaires, & indique les remèdes simples ou les formules dont sa propre expérience lui a constaté l'efficacité. Il regne par-tout un ton de bonne foi, de candeur & de simplicité qui gagnent la confiance. Nous allons extraire ce qu'il dit d'une des maladies de l'esprit, connue sous le nom d'amnésie.

On appelle *amnésie, un affoiblissement extraordinaire de la mémoire*, dans lequel le jugement n'est pas directement affoibli, quoiqu'il s'en ressente toujours. La foiblesse de la mémoire fait qu'on est incapable d'associer ses idées; elle influe par conséquent sur le jugement. Les causes de l'amnésie peuvent être, 1°. de grands efforts & des occupations multipliées de l'esprit, particuliérement du jugement; 2°. l'usage fréquent des plaisirs de l'amour, ou de la masturbation; 3°. les lésions extérieures de la tête; 4°. les passions violentes de l'ame; 5°. les douleurs de tête long-temps continuées; 6°. l'abus des boissons spiritueuses. On imagine combien doit être différent le traitement, suivant la nature particuliere de chacune de ces causes.

M. Selle vante avec raison la formule suivante comme un très-bon résolutif, & comme un remède spécialement efficace contre les *obstructions des glandes du mésentère*, dont les enfans sont quelquefois affectés.

℞ Sel de tartre purifié, un gros;
Saturez-le avec du vinaigre, & ajoutez,
Teinture aqueuse de rhubarbe, une once;
Vin émétique, un gros: mêlez.

Pour les enfans de quelques années, on commence par dix gouttes, trois fois par jour, & on augmente successivement la dose.

HISTOIRE NATURELLE.

Suite des nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, &c.

IV.

Mémoire sur le champignon ridé, & sur les autres plantes de la même famille; par M. Durande.

Après avoir donné la description du champignon ridé, M. Durande discute les opinions de divers naturalistes, sur la nature & la reproduction des champignons en général. Il en conclut que la plupart d'entr'eux font

des êtres organisés & vivans, ou autrement de vraies plantes; qu'ils présentent une configuration trop régulière & trop constante, pour que l'on puisse rapporter leur origine au hasard de la putréfaction; qu'ils doivent contenir en eux-mêmes les principes de leur reproduction; qu'ils assimilent à leur substance les sucs qu'ils absorbent, & qu'on peut les comparer au gui & à l'hypociste, & autres plantes parasites qui sont entiérement distinctes des arbres & des arbustes sur lesquels on les observe.

V.

Réflexions sur les inductions que l'on tire de la mort d'un homme, arrivée dans l'espace de quarante jours, qui ont suivi le moment où il a été blessé, par M. Maret.

C'est un point très-important de médecine légale, puisqu'en effet l'homme le mieux portant en apparence peut receler dans son sein une cause cachée de mort, qui produira son effet plus ou moins tard après un coup reçu, & puisque des circonstances, absolument étrangeres à une blessure même considérable, peuvent influer sur l'événement, sans que cette blessure soit mortelle par elle-même.

V I.

Réflexions sur quelques moyens de se garantir de la contagion, par M. Godard.

V I I.

Mémoire sur les maladies épidémiques, observées en Bourgogne, dans le printemps de 1785, par M. Maret.

Le passage brusque de la température chaude & humide, du mois de janvier à celle du mois de février, qui fut sèche & froide, le peu d'abondance des récoltes en menus grains dans l'année précédente, la mauvaise nourriture des habitans de la campagne, & la dure nécessité où ils se trouvèrent de s'exposer aux intempéries de la saison, donnèrent lieu à des maladies épidémiques qui offrirent un caractère inflammatoire compliqué de putridité. Les symptômes, les indications & la méthode du traitement, sont exposées avec autant de solidité que d'ordre & de justesse.

V I I I.

Examen des faits qui doivent servir de base à la théorie de la conversion du fer en acier, par M. de Morveau.

L'auteur donne d'abord une idée, non-seulement des procédés en usage, mais aussi de tous ceux par lesquels on a réussi à produire de l'acier; & rejetant à l'écart les recettes composées, il s'attache à connoître les effets résultans d'une seule matière ou d'une seule condition, pour éviter toute équivoque dans les conséquences. Entre les autres faits qui dans ce mémoire sont déduits de l'expérience, on y voit que ce n'est point ni le charbon, ni les matières charbonneuses qui réussissent le mieux, & que même elles ont paru dans un cas empêcher l'effet de la cendre d'os, avec laquelle on l'avoit mêlé. On ne voit pas trop comment on peut accorder ces faits avec les principes de la nouvelle nomenclature de chymie.

I X.

Journal du baromètre de M. Lavoisier, par M. Picardet.

X.

Suite de l'histoire météoro-nosolo-gique de 1785, par M. Maret.

X I.

Observations météorologiques, botaniques, zoologiques & économiques pour le second semestre de 1785, par M. Picardet, prieur de Neuilly.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 44.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

BIOGRAPHIE.

Particularités de la vie de Pierre-le-Grand, relatives à l'art de guérir. (Anecdotes originales de Pierre-le-Grand, &c. Par M. de Stœhlin, Membre de l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg, ouvrage traduit de l'allemand. A Strasbourg, 1787, un volume in-8°.)

PIERRE-le-Grand, excité par sa curiosité naturelle & plein d'amour pour les sciences, se plaisoit à voir des dissections anatomiques & des opérations de chirurgie : c'est à la protection éclairée de cet Empereur (1) qu'on doit les progrès que ces deux arts ont fait en Russie. Il les aimoit au point qu'il avoit ordonné de l'avertir toutes les fois qu'il se feroit quelque chose en ce genre dans les hôpitaux & autres lieux voisins de son séjour. Il ne manquoit guère d'y assister lorsqu'il en avoit le temps. Ce prince même avoit acquis assez d'habileté pour disséquer méthodiquement, saigner & faire d'autres opérations chirurgicales avec autant de méthode qu'un homme de l'art. Il portoit ordinairement avec lui une couple d'étuis, dont l'un étoit garni d'instrumens de mathématiques, pour vérifier les dessins & les plans qu'on lui présentoit; l'autre l'étoit d'instrumens de chirurgie, pour s'en servir au besoin. Ayant appris un jour que la femme d'un négociant Hollandois, qu'il connoissoit beaucoup, étoit malade d'une hydropisie & qu'elle ne vouloit point souffrir l'opération, il alla la voir, la décida à ce qu'on desiroit, en présence du médecin, & l'opéra lui-même avec beaucoup d'adresse.

Ce prince étoit sujet à des espèces de convulsions, qui s'annonçoient par une forte contorsion du cou vers le côté gauche, & par une violente contraction des muscles du visage. Ces accès, qui duroient souvent des heures entières, & qui le prenoient avec une force extraordinaire lorsqu'il lui arrivoit de se mettre en colere, paroissoient avoir pour première cause, soit une frayeur qu'il eut dans son enfance, soit un poison subtil que lui avoit fait donner sa sœur Sophie, princesse très-ambitieuse. Le moyen qu'on employoit pour calmer ces accès, est digne de remarque. On alloit promptement chercher l'Impératrice; ou quand on ne la trouvoit pas, on amenoit une autre jeune personne, souvent la première qui se présentoit, & on la conduisoit dans l'appartement du prince, sans l'annoncer. L'aspect inattendu d'un sexe fait pour être aimé, le son flatteur

(1) On sait qu'il acheta en Hollande & qu'il fit transporter à Petesbourg la collection entière du cabinet d'Anatomie, que le célèbre Ruisch avoit formée pendant le cours de quarante années.

de sa voix & l'agrément de sa conversation avoient une telle puissance sur l'ame de Pierre-le-Grand, que ses convulsions cessoient; & qu'après quelques instans de cette innocente jouissance, il reparoissoit avec le visage le plus serein & la meilleure humeur du monde.

Pierre-le-Grand fut fort tourmenté les deux dernieres années de sa vie, par des douleurs dans l'urètre & la vessie. Après avoir gardé le lit pendant quatre mois, il sentit ces douleurs appaisées, & résolut de visiter les travaux du canal de Ladoga. Durant son voyage, il eut quelques ressentimens de sa maladie. Témoin un jour du danger imminent où étoient des soldats & des matelots qui s'étoient embarqués, il leur envoya du secours, & il vint lui-même sur un banc de sable, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Il ne put dormir la nuit suivante, & il fut attaqué d'une fievre avec tout les signes d'une inflammation du bas-ventre, qui devint bientôt mortelle. En ouvrant le cadavre, on trouva la gangrene déja formée dans les parties qui avoisinent la vessie, dont le sphincter étoit enflé & si dur, qu'on eût de la peine à le couper avec le bistouri. Stalh & Boerhaave furent consultés; mais ce Monarque succomba trop promptement, pour pouvoir profiter de leurs avis.

MÉDECINE.

Mémoire couronné par la Société Royale de Médecine de Paris, dans lequel, après avoir exposé les idées générales que l'on doit se former sur la nature de la fievre, & sur celle des maladies chroniques, on tâche de déterminer dans quelles espèces & dans quel temps des maladies chroniques la fievre peut être utile ou dangereuse, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer. Par M. Dumas, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Associé correspondant de la Société Royale des Sciences de la même ville. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, à Lyon, chez Rosset, rue Mercière, à Montpellier, chez Tournel, rue de l'Eguillerie, 1787, un volume in-8°. de 212 pages.

On propose pour sujet d'un prix une question digne d'exercer toute la maturité du savoir & de la pratique la plus réfléchie. Un jeune Docteur d'une imagination vive & féconde, voit dans ce sujet le cadre heureux d'une foule d'idées ingenieuses qu'il a déja acquises; il rassemble de nouveaux faits dans les auteurs, il les coordonne & dispose son plan avec intelligence. Une facilité peu ordinaire dirige sa plume. L'ouvrage est achevé, présenté au concours, & obtient le partage du prix avec un médecin connu & d'une grande expérience. On imagine toute l'ivresse d'un pareil succès dans une ame ardente & enflammée du feu de la jeunesse.

Mais bientôt succede l'impatience de ne voir paroître l'ouvrage au jour que dans une époque éloignée & dans un des recueils de la Société de Médecine. Cet incident excite une vive effervescence & fait chercher des moyens. Ses compagnons d'étude, par un attachement généreux & digne d'éloges, vont au-devant des obstacles que pourroient faire naître les frais de l'impression, & l'ouvrage est publié. Que de circonstances propres à obtenir grace devant la critique la plus sévère! Le jeune auteur intéresse, non-seulement par l'abondance de son style, son érudition & la finesse de son esprit, mais encore par les qualités du cœur les plus estimables. Il parle avec chaleur de ceux de ses amis qui se sont distingués dans les sciences: il les comble d'éloges, & prononce leurs noms d'un ton affectueux. Rien n'égale sa vive reconnoissance pour ses professeurs, & sa tendre vénération pour l'un d'entr'eux, dont il a adopté plus particuliérement les principes. Par-tout, dans son ouvrage, on trouve des traces d'un esprit plein de pénétration, d'un savoir peu ordinaire à son âge, & de la plus vive sensibilité.

M. Dumas, après avoir discuté les diverses opinions qu'on s'est formées sur le vrai caractère de la fièvre, expose, à peu près comme M. Cullen, la marche que suit la nature dans le cours d'un accès de fièvre intermittente.

Nous ne suivrons point l'auteur dans les points d'analogie qu'il établit entre les maladies aiguës & les maladies chroniques, ni dans les divisions générales qu'il donne de ces dernières, pour rechercher les cas qui peuvent rendre la fièvre utile ou dangereuse. Nous devons cependant faire remarquer les

rapports qu'il indique entre la seconde période de la fièvre & l'action des remèdes employés contre les affections spasmodiques, comme les bains froids, les frictions, un exercice léger, les révolutions de la puberté, l'électricité, (1) les passions, les eaux thermales, &c. Il est bien à craindre qu'il n'y ait plus de finesse dans cette manière de raisonner, que de rigueur & de justesse. Ces moyens agissent bien plutôt par leurs qualités toniques, & en ranimant, pour ainsi dire, ce qu'on appelle en médecine *vis medicatrix naturæ*, qu'en imitant le vrai travail de la fièvre. Mais quoi qu'il en soit de ces distinctions subtiles, tout médecin qui aura réfléchi sur la nature des maladies chroniques, & qui aura eu occasion de les observer, se confirmera de plus en plus qu'elles proviennent en général d'un renversement de la manière de vivre, si on en excepte celles qui tiennent à un vice héréditaire ou qui ont été communiquées par contagion. C'est donc dans le régime & les principes de l'hygienne, qu'il faut chercher des secours efficaces, à l'exemple d'Hippocrate & de tous les médecins observateurs qui l'ont suivi. L'attention d'exciter un mouvement fébrile doit être restreinte à un très-petit nombre de cas, & l'idée en est certainement plutôt ingénieuse que féconde en applications utiles pour la pratique.

M. Dumas se présente dans la carrière de la médecine avec de grands avantages: la marche de son esprit & ses opinions en physiologie & en pathologie, sont analogues à son âge & à son imagination qui est vive & facile; c'est-à-dire, qu'il y règne plus de subtilité, qu'une logique sévère & un goût épuré d'observation. La réflexion, l'étude des bons modèles, & sur-tout la pratique, corrigeront un jour ces écarts brillans & cette exubérance d'idées, qui est d'autant plus séduisante qu'on croit ne raisonner que d'après les faits observés. La maturité de l'âge lui apprendra à se défier d'une certaine théorie un peu méthaphysique, qui fait maintenant ses délices, & à sentir toute la valeur du mot *Génie*, qu'il prodigue d'une main un peu trop libérale.

BOTANIQUE.

Dissertation sur le mangostan, un des arbres les plus utiles de l'Inde, tant comme aliment que comme médicament, & digne d'être transporté dans nos colonies de l'Amérique. A Paris, chez M. Buc'hoz, auteur de cette dissertation, rue de la Harpe, au-dessus du collège d'Harcourt, avec figures coloriées, prix 6 livres.

Ne pourroit-on point renouveller, pour M. Buc'hoz, l'éloge ironique que faisoit Boileau d'un auteur connu par sa fécondité inépuisable?

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

M. Buc'hoz va plus loin: à peine se passe-t-il une semaine qu'il ne fasse paroître au jour quelqu'une de ses productions, ou plutôt quelque réminiscence de celles d'autrui. S'il n'apprend rien de nouveau aux Botanistes, il

(1) M. Dumas pense, à l'exemple de plusieurs autres médecins célèbres, que les bons effets obtenus par l'usage de l'électricité dans la paralysie dépendent plus de sa répétition que de sa force; & d'après des raisonnemens spécieux, il conseille d'éviter toujours les commotions. Mais pour lui montrer combien il faut être réservé à déterminer la marche de la nature, voici un fait récemment arrivé. Un cordonnier fut frappé de paralysie de la moitié du corps, à la suite d'une débauche. Un physicien de ses voisins, qui cultivoit beaucoup l'électricité, eut pitié de ce malheureux qui ne pouvoit bouger de son lit. Il fit transporter une machine électrique chez lui, & il vint régulièrement l'électriser par étincelles, deux fois par jour, pendant une heure. Il fut encouragé par un changement en mieux qu'éprouva le malade, & ce traitement fut continué pendant un mois & demi ou environ. A cette époque le malade marchoit très-bien & paroissoit guéri, à cela près que le peignet & la main étoient absolument sans mouvement. Le physicien imagina d'appliquer une forte commotion, bornée à cette partie; ce premier essai fut suivi d'un gonflement considérable de la main, mais qui se dissipa dès le lendemain. Les fortes commotions furent continuées à la dose de deux ou trois par jour, & dans une douzaine de jours la main reprit entièrement sa force.

répondra qu'il n'écrit pas pour eux, & dès-lors on n'a plus rien à répliquer.

Quoique nous annoncions rarement ses ouvrages, nous croyons devoir parler de ce qu'il dit du mangostan, (*Garcinia foliis ovatis pedunculis unifloris. L.*) Le fruit en est rond, de la grosseur d'une petite orange; on le regarde comme un des plus délicieux de toutes les Indes. Quand les malades n'ont point de goût pour aucune autre nourriture, ils mangent ce fruit avec une grande sensualité. Le docteur Solander, dans la dernière période d'une fièvre putride dont il fut attaqué à Batavia, recouvra par degrés la santé, en suçant ce fruit rafraîchissant & délicieux. Le capitaine Cook parle de ce fruit dans le troisième tome de son voyage autour du monde. M. Ellis prétend que cet arbre réussiroit très-bien dans les Indes occidentales; aussi engage-t-il les voyageurs d'en apporter en Europe, pour les faire passer de là dans l'Amérique méridionale.

MÉDECINE.

Notions sur l'acupuncture qui est en usage parmi les Orientaux, (Encyclopédie méthodique, médecine, &c.)

L'acupuncture est une opération médico-chirurgicale, consistant dans une espèce de piqûre qui se fait avec des aiguilles, dont on se sert pour percer les parties souffrantes, dans la vue de guérir un grand nombre de maladies. Les Orientaux en font usage dans les maux de tête, soit récens, soit invétérés, dans les maladies soporeuses, l'épilepsie, les vertiges, la diarrhée, la dissenterie, le cholera-morbus, les affections venteuses; & en général on pratique l'acupuncture aux mêmes endroits que ceux sur lesquels on a coutume de brûler le *moxa*, & pour les mêmes maladies.

Nous ne décrirons point ici l'espèce d'aiguille dont on se sert en Orient pour pratiquer cette opération: sans exposer aussi en détail le manuel qu'on suit, nous remarquerons qu'on doit reconnoître deux temps dans l'acupuncture. Le premier est celui dans lequel on perce la peau toute seule, soit en frappant l'aiguille avec le maillet, soit par la percussion du doigt indicateur. Le second temps comprend l'intervalle pendant lequel on perce tout ce qui doit être traversé au-dessous de la peau jusqu'aux parties souffrantes, inclusivement; dans ce second temps on se contente de faire pirouetter très-légèrement la pointe de l'aiguille sur la partie malade, sans rien brusquer, & de continuer ainsi jusqu'au siége de la douleur.

Doit-on regretter que ce moyen ne soit point employé parmi nous? toujours est-il certain, dit le rédacteur de cet article, que les effets de l'acupuncture jettent un grand jour sur plusieurs questions importantes de l'art de guérir.

ANNONCES.

Traité des maladies vénériennes, par M. Jean Hunter, des Sociétés Royales des Sciences de Londres & de Gothemburg, &c. Chirurgien extraordinaire de S. M. Britannique, &c. traduit de l'anglois par M. Audiberti, D. M., correspondant des Académies Royales des Sciences de Turin & de Chirurgie de Paris, & Membre du Collége Royal de Chirurgie de Turin, & Chirurgien major du régiment Suisse Valaisan de Courtan, au service de S. M. le Roi de Sardaigne; un volume in-8°. avec figures: prix relié 6 livres. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de Chirurgie, 1787.

Nous avons déjà annoncé l'ouvrage anglois; nous en parlerons encore en rendant incessamment compte de la traduction nouvelle.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres, & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Conseils aux femmes de quarante ans, par M. Jeannet des Longrois, Docteur régent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris, ancien Professeur des Écoles, &c. A Paris, chez Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers, 1787, un vol. in-12.

DES conseils aux femmes de quarante ans! On sent bien qu'il s'agit ici de médecine; car pour tout ce qui tient au sentiment & à l'art de saisir avec finesse les ridicules & d'observer les convenances, elles sont à cet âge bien plus en état de donner des avis que d'en recevoir.

L'époque à laquelle M. de Longrois borne ses considérations, est certainement bien digne d'occuper le médecin, sur-tout dans les grandes villes, où les femmes liées par une foule de bienséances, assujetties à un genre de vie peu favorable à la santé, & exposées à mille infirmités par des révolutions propres à leur sexe, ne sont plus soutenues & animées du feu de la jeunesse. L'auteur avertit aussi que le titre de son ouvrage n'embrasse pas tout son sujet, & qu'il donne un traité des maladies que peuvent causer les dérangemens du flux menstruel, depuis la puberté jusqu'à ce terme de la vie qu'il appelle verte vieillesse. Après avoir donc parlé de la suppression de cet écoulement & des pertes du sang, il passe aux maladies qui peuvent être causées, suivant lui, par le refoulement des règles: telles sont l'apoplexie, la paralysie, les maux de tête, la syncope, la palpitation du cœur, la mélancolie, &c. Un exemple qu'il rapporte prouve de plus en plus les avantages qu'on peut retirer des secours moraux dans plusieurs cas, même désespérés.

Une jeune demoiselle, sur le point d'épouser un officier qu'elle aimoit éperduement, en fut tout-à-coup séparée durant la guerre de 1756; des marques de refroidissement de la part de l'amant, plongèrent la jeune personne dans la tristesse, & bientôt dans une mélancolie profonde. Elle parut atteinte des premiers symptômes de la pulmonie, & dans l'espace de dix-huit mois, le mal s'accrut & parvint au dernier degré. Le médecin avoit perdu tout espoir depuis six semaines; mais à cette époque on apprend des nouvelles agréables à la malade, & on lui fait espérer de l'unir à son amant, dès qu'elle aura recouvré sa santé. Elle éprouve aussitôt une révolution qui étonne. La joie rappelle ses forces épuisées; les symptômes de pulmonie diminuent; on voit reparoître l'écoulement séxuel, & la santé se rétablit en peu de jours, comme par enchantement. L'amant arrive, le mariage est conclu; & la nouvelle épouse devenue

dans la suite mère de plusieurs enfans, a continué de jouir d'une santé parfaite.

L'auteur déclare dans son introduction qu'il n'a point eu le projet d'écrire pour les médecins ; & dès lors la critique la plus sévère ne peut point lui imputer d'avoir fait une foible compilation. Son style est clair & précis, comme il doit l'être pour les gens du monde. Cependant comme, les ouvrages de ce genre se multiplient beaucoup & qu'on a la noble ambition d'être lu & de se rendre utile au public éclairé, nous nous permetrons quelques réflexions générales sur cet objet en écartant d'ailleurs toute application particulière.

Réflexions sur les ouvrages de médecine destinés aux gens du monde.

Pour rendre intéressant un ouvrage de médecine, il faut comme, dans toutes les autres branches de la physique, peindre la nature avec toute la finesse d'un esprit observateur, & suivre ses propres idées ; car quand on ne travaille que sur celles d'autrui, la marche est languissante & le style reste sans mouvement & sans vie. Or ce premier point est si difficile que plusieurs écrivains en médecine n'en ont pas même l'idée.

Les ouvrages de ce genre destinés aux gens du monde, doivent leur développer les causes & les remèdes de leurs infirmités ; & comme la plupart de celles-ci tiennent à l'état actuel de nos mœurs, le préceptes de médecine se trouvent liés avec ceux de la philosophie. Or il faut se rappeller qu'il a existé parmi nous un Labruyère, un Montesquieu, un Rousseau, &c., & qu'en appliquant la morale à la médecine il faut lui donner une tournure aussi philosophique & aussi piquante que ces grands écrivains l'ont fait pour d'autres objets, ou se résoudre à n'avoir qu'un succès très-borné. Il n'est donc pas si aisé qu'on pourroit (1) le croire d'instruire es gens du monde, même en médecine.

(1) L'ouvrage de M. Tissot, qui à pour titre : *Essai sur les maladies des gens du monde*, est par exemple, une production des plus foibles, quoique le sujet en soit certainement très-fécond.

Il y a maintenant sur cette science une certaine masse d'idées qui circulent dans la société, & qui y ont déjà été introduites par des ouvrages populaires. Pourquoi donc rappeller des notions usées, & une froide & mélancolique énumération des maladies dont les gens du monde cherchent à écarter le souvenir. Le comble du dégoût pour eux est de voir de la prétention dans le style, & une certaine montre de littérature dont l'écrivain en médecine cherche quelquefois à se parer. Il ne songe pas qu'on est aujourd'hui blasé, même sur les chefs-d'œuvre de poésie & d'éloquence, & qu'à la mal adresse du choix il joint encore l'affectation & le ridicule d'une recherche vaine.

HYGIENNE.

Hippocrate. Des airs, des eaux, des lieux, Version littéralle du Grec, rédigée d'après le texte vulgaire, par M. Magnan, médecin ordinaire du Roi, servant par quartier; Docteur en l'Université & correspondant de la Société Royale des sciences de Montpellier, du collège & de l'Académie des Sciences, Belles lettres & arts de Marseille, &c. A Paris, 1787; de l'imprimerie de la veuve Hérissant, rue neuve Notre-Dame, & se trouve rue Saint-André-des-Arts, n°. 82. un volume in-12 de 95 pages.

L'hommage rendu dans tous les siècles au Père de la médecine, n'a varié que suivant les vues plus ou moins étendues de ceux qui l'ont pris pour modèle. Les uns doués d'une âme élevée se sont contentés de bien se pénétrer de ses principes, &, sans se borner à une imitation servile, ils ont cherché à lire, comme lui, dans le grand livre de la nature: c'est ainsi, par exemple, que Sydenham a suivi les traces d'Hippocrate. D'autres esprits moins propres à prendre l'essor se sont contentés d'interpréter & de tourmenter, pour ainsi dire, le texte grec d'Hippocrate, de s'attacher au sens littéral de peur de s'égarer, & de le regarder en tout comme un oracle infaillible. Jamais peut-être personne n'a poussé plus loin cet asservissement minutieux que le traducteur dont nous annonçons la version. La chose est portée à un tel point, qu'il a rendu, nous

osons le dire, sa version dure & inintelligible. Nous nous bornerons à un article très-court, parce que ces discussions grammaticales sont du goût de peu de nos lecteurs.

Hippocrate en parlant des divers temps de l'année, dit :

Καὶ ἐπικινδυνότατοι ἡλίου τροπαὶ ἀμφότεραι.

M. Magnan traduit ainsi :

Et très-surdangereux des retours de soleil aux tropiques l'un & l'autre, au lieu de dire tout simplement : que l'un & l'autre solstice est très-dangereux.

D'abord nous remarquons que la proposition ἐπι, ne se trouve point ici devant un substantif, & qu'il ne faut pas la rendre par la préposition *sur*, comme il le fait. Tout le monde sait que les prépositions grecques, ἀνα, ἀντι, ἀπὸ, ἐπι, & une foule d'autres, lorsqu'elles entrent en composition, augmentent la signification des mots ou la changent diversement, & qu'elles sont une des plus grandes sources de l'énergie & de la richesse de la langue grecque. Dans le cas ci-dessus la préposition ἐπι, entre en composition avec le superlatif de κινδυνος. Elle ajoute donc une nouvelle force au mot *très-dangereux* ; mais il est ridicule de traduire par le mot *très-surdangereux*. Τροπαὶ ἡλίου, signifient les tours que fait le soleil ou les cercles diurnes qu'il décrit aux deux tropiques & nullement *les retours de soleil aux tropiques*. Τροπὴ, se rend en latin par le mot *conversio*, & il vient du verbe τρέπω, qui signifie *tourner*.

On voit donc que le traducteur, à force de vouloir vétiller, a non-seulement rendu le sens d'Hippocrate inintelligible, mais encore que sa version n'en est pas plus exacte. Nous pourrions accumuler les citations si nous ne craignions d'ennuyer. Nous rendons justice aux vues qui ont dirigé M. Magnan. Il a voulu rester scrupuleusement fidèle au texte grec de peur de s'égarer, &, à la vérité, quand on étudie Hippocrate dans sa propre langue, il faut tâcher d'abord de bien saisir la force de chaque mot avant de rendre le sens entier d'une phrase ; mais quand on donne une traduction au public, il ne faut jamais blesser les règles fondamentales de sa propre langue. L'autorité de M. l'abbé Arnaud, dont il s'étaye, ne justifie nullement son plan ; & il n'est jamais entré dans la tête de cet Académicien de nous donner une semblable version de l'Iliade d'Homère.

Nous finirons par rappeller qu'il existe une traduction latine, avec le texte grec & des notes savantes, du même écrit d'Hippocrate que M. Magnan vient de traduire. Elle a été publiée en 1646, par Jean-Martin, médecin de la faculté de Paris. C'est un ouvrage précieux pour les personnes qui s'occupent sur-tout de la typographie médicale.

MÉDECINE.

Exemple d'une hydrocéphale compliquée d'une hernie du cerveau. Ce fait nous a été communiqué par M. de la Croix, médecin de Monsieur, pour les épidémies à la Ferté-Bernard.

L'enfant qui avoit cet hydrocéphale étoit si difforme à sa naissance que le vicaire de la paroisse étonné d'une pareille tumeur, lui donna le baptême suus condition, quoique toutes les proportions de la figure fussent bien distinctes. J'ai pris avec exactitude les dimensions de la tête à l'âge de deux mois, terme de la vie de cet enfant ; & voici ce que j'ai observé :

La tumeur étoit large par sa base d'environ dix pouces & demi, & placée au sommet de la tête, les os du crâne qui concouroient à cette élévation en pyramide, étoient les pariétaux en entier, le bord supérieur du coronal & celui de l'occiput. Sa hauteur depuis sa base jusqu'à sa pointe avoit environ six pouces & demi. L'étendue d'une tempe à l'autre étoit environ de dix pouces ; aussi la face étoit elle très-petite, & n'avoit qu'un pouce & demi de dimension en tout sens. La circonférence de la tête avoit dix-sept pouces. Cette tumeur sortoit de l'écartement des deux pariétaux. La largeur de la future sagitale, qui se terminoit jusqu'à la racine du nez, étoit de sept pouces, & le *bregma* l'étoit de quatre. Cette tumeur étoit garnie de poils, dont les uns alloient en montant & les autres avoient la pointe en bas. Toutes les enveloppes de la tête étoient très-dures. Le reste du corps de l'enfant, qui étoit femelle, étoit très-décharné. L'accouchement, sans

être laborieux, a un peu traîné en longueur.

J'ai regardé cette tumeur comme une hydrocéphale, compliquée d'une hernie qu'il auroit été très-difficile de guérir, tant par la nature de la maladie, que par la répugnance qu'avoit la mère à faire administrer des remèdes. Les yeux de cet enfant étoient sans cesse en convulsion, fort enfoncés dans les orbites & inondés d'une humeur âcre. La tumeur faisoit sentir de la fluctuation au toucher & des pulsations : elle étoit d'ailleurs dure & renitente. J'aurois desiré d'en faire la dissection, mais il ne m'a point été possible.

MATIÈRE MÉDICALE.

Administration de l'air fixe ou acide crayeux, comme remède. (Extrait de la médecine clinique de M. Selle. Voyez numéro 43 de la Gazette de Santé.)

On fait l'usage qu'on peut faire des eaux qui contiennent de l'air fixe en dissolution. Voici une autre manière d'administrer cet air : elle consiste à faire prendre au malade quelque sel alkali aëré avec une acide, de manière que l'air fixe se dégage de la combinaison de ces substances dans l'estomac même, & qu'il y soit absorbé : en voici le procédé.

℞ S. L. de tartre purifié, deux drachmes qu'on fait dissoudre dans douze onces d'eau distillée. Après avoir connu & calculé la quantité d'acide vitriolique nécessaire pour saturer ces deux drachmes de sel alkali, on met cette quantité d'acide, mêlée également avec douze onces d'eau, dans un vase séparé de celui qui contient la dissolution d'alkali. On fait prendre une demie tasse de l'un, &, immédiatement après, une égale quantité de l'autre, & l'on répète cette dose de deux en deux heures. Pris de cette manière, l'air fixe, est, suivant M. Selle, d'une grande efficacité dans la phthysie pituiteuse ; il est propre aussi à décider le flux menstruel supprimé ; mais il faut saisir le temps où la nature fait d'ailleurs des efforts pour le rétablir. L'air fixe a été aussi employé quelquefois avec succès dans la paralysie. M. Selle dit avoir guéri un paralytique qui ne pouvoit se tenir debout ni marcher, en lui administrant uniquement l'air fixe de la manière qu'on vient de l'exposer. Le fameux antiemétique de Rivière, qui consiste à faire délayer un scrupule de sel d'absynthe dans une cuillerée de sue de citron, & à le faire prendre durant l'effervescence, ne paroît utile que par le dégagement de l'air fixe.

PRIX.

Suite des Prix distribués & proposés dans la séance publique de la Société royale de Médecine, tenue au Louvre le 28 août 1787. (Voyez le numéro 42.)

La Société propose pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, la question suivante :

Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire, auquel plusieurs enfans nouveaux-nés sont sujets, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif ?

La Société desire de savoir si les médecins étrangers ont observé cette maladie comme on l'a vu à Paris.

Ce prix sera distribué dans la séance publique du Carême 1789. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier de la même année.

Les Mémoires qui concourront à ces prix, seront envoyés franc de port à M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, rue des Petits-Augustins, N°. 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur & la même épigraphe que le Mémoire.

La suite dans un autre numéro.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 46.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

MÉDECINE.

Observations sur les effets des vapeurs méphitiques dans l'homme, sur les noyés, sur les enfans qui paroissent morts en naissant, & sur la rage, avec un précis du traitement le mieux éprouvé en pareil cas. Sixième édition, à laquelle on a joint des observations sur les effets de plusieurs poisons dans le corps de l'homme, & sur les moyens d'en empêcher les suites funestes; par M. Portal, Médecin consultant de Monsieur, Lecteur & Professeur de Médecine au collège Royal de France, Professeur adjoint d'Anatomie & de Chirurgie, au jardin du Roi; des Académies des Sciences de Paris, de Bologne, de Turin, de Padoue, de Harlem, d'Edimbourg, Docteur en Médecine, & de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1787, un volume in-8°. de 492 pages.

LE seul énoncé du titre de cet ouvrage en fait assez connoître l'importance, & une simple lecture suffit pour convaincre que les objets y sont traités d'une manière également solide & lumineuse. On y retrouve par tout la marche sévère de Morgagni & des vrais observateurs; c'est-à-dire, que l'auteur décrit avec soin les phénomènes qu'offre l'état du malade, & qu'il les rapproche des connoissances qu'on a d'ailleurs puisées dans les dissections anatomiques: il cherche encore de nouvelles lumières dans les résultats des expériences faites sur les animaux, & toujours en garde contre les simples inductions du raisonnement, il ne propose d'autres moyens curatifs que ceux dont une observation constante a démontré les succès. Qu'il seroit heureux pour le genre humain que tous ceux qui écrivent en médecine se fissent un devoir de procéder avec cette sage réserve!

M. Portal expose dans un avertissement les motifs qui l'ont engagé à donner cette édition nouvelle de plusieurs mémoires qu'il avoit précédemment publiés. Comme ces mémoires avoient été distribués séparément à MM. les intendans des provinces, & qu'on ne les retrouvoit plus, on en a fait de nouvelles demandes, & c'est pour répondre aux intentions du Gouvernement que l'auteur les publie de nouveau avec des additions considérables. Comme les principes qu'ils contiennent ne sauroient être trop répandus, & qu'on peut commettre chaque jour des fautes capitales quand on les ignore, nous croyons qu'il est important d'en donner un extrait un peu détaillé.

I.

Observations sur la suffocation produite par

les vapeurs méphitiques, & sur le traitement qui doit être suivi dans des cas semblables.

La connoissance de l'état des malades, les dissections anatomiques, & les expériences faites sur les animaux, concourent également à démontrer le danger des échauffans & des irritans, pour ramener à la vie les personnes suffoquées par la vapeur du charbon. On s'est assuré au contraire par des succès réitérés, que rien n'étoit plus utile que l'air froid, les aspersions & les bains d'eau froide, le vinaigre pris sous différentes formes, la saignée du pied & même quelquefois celle de la jugulaire, & l'insufflation des poumons en introduisant un tuyau dans une des narines, & en tenant fermées la bouche & l'autre narine. M. Portal fait voir la ressemblance des symptômes qu'on observe dans les hommes & dans les animaux qui sont empoisonnés par les poisons stupéfians & par les vapeurs méphitiques; & il résulte de plusieurs experiences ingénieuses qu'il a faites sur des animaux, que l'air méphitique parvient dans le sang par les dernières ramifications bronchiques d'où il est transmis au cœur où il fait une impression délétère.

Parmi les diverses observations que l'auteur rapporte, nous ne devons point omettre de parler de celle qui démontre jusqu'à quel point il faut user de zèle & de persévérance dans les secours qu'on donne aux asphixiés. L'homme, qui fait le sujet de cette observation, & qui avoit été suffoqué par une vapeur méphitique, fut d'abord exposé au grand air pendant la plus grande rigueur du froid. Il y avoit déja plus de douze heures qu'il avoit tous les signes de la mort la plus apparente; point de pouls, point de respiration, ni aucune marque de sensibilité, les extrémités étoient refroidies, mais flexibles. On lui avoit donné des lavemens avec du vinaigre, on avoit même tâché de lui en faire avaler. Tous les secours avoit été administrés, excepté la saignée. M. Portal ne se laissa point séduire par toutes ces apparences de mort, & il prescrivit la saignée à la jugulaire, mais elle fournit peu de sang; celle du bras n'en donna que deux ou trois gouttes. Par une heureuse obstination à secourir cet asphixié, ce médecin pensa qu'il falloit faire mettre ses jambes refroidies dans l'eau assez chaude. Les veines se gonflerent & la saignée à la saphene ayant été pratiquée, le sang coula goutte à goutte d'abord, mais peu à peu le jet devint plus libre & plus fort; mais ce qu'il y eut de remarquable c'est que, dès qu'il se fut écoulé par cette saignée environ une palette de sang, la saignée à la jugulaire & celle qu'on avoit faite au bras commencèrent à en fournir. On en laissa couler environ trois palettes par ces ouvertures; la chaleur parut alors aux extrémités. On distingua bientôt dans les lèvres & les narines quelques légers mouvemens. Tout d'un coup la respiration se ranima, & les artères carotides renouvellèrent leurs battemens. Il est curieux de suivre dans le reste de l'observation le développement progressif de toutes les fonctions de la vie, à mesure qu'on donna le vinaigre en boisson & en lavemens, & comment à l'aide de ce traitement l'homme éprouva une espèce de résurrection inattendue.

II.

Observations sur la cause de la mort des noyés, & sur les moyens qu'on emploie pour les ramener à la vie.

Touché de la diversité des sentimens qu'on trouve dans les auteurs sur la cause de la mort des noyés, M. Portal a pris le parti de consulter par lui-même la nature, soit en ouvrant des cadavres de noyés, soit en faisant des expériences variées sur des animaux qu'il a suffoqués dans une liqueur colorée en noir, & il s'est assuré que l'eau s'insinuoit toujours en plus ou moins grande quantité dans les voies aëriennes sous forme d'une sérosité écumeuse. Le traitement donc que suggèrent les dissections anatomiques, & qui est d'ailleurs confirmé par l'expérience, consiste pour les noyés, à les faire tenir couchés sur le côté, la tête à découvert & un peu relevée, à leur faire des frictions avec des morceaux de flanelle sèche & très-chaude, à souffler & à tâcher d'introduire de l'air dans leurs poumons, comme on le pratique pour les asphixiés, à leur faire flairer les odeurs les plus fortes, comme

l'alkali volatil, le vinaigre des quatre voleurs, &c. Comme les nerfs du nez ont une singuliere correspondance avec ceux de la poitrine ils pourront transmettre à ceux-ci leur irritation & déterminer une inspiration. M. Portal rapporte avoir vu des noyés sur le sort desquels on désespéroit, faire tout d'un coup, & dans le moment qu'on s'y attendoit le moins, une grande inspiration; le cœur leur battoit bien-tôt après, & le sang reprenoit son cours ordinaire.

On ne sauroit trop multiplier les points d'irritation. Il faut donner des lavemens âcres avec le tabac, la coloquinte, le vin émétique trouble, &c. Si la déglutition se rétablit un peu, il faut faire prendre quelques cuillerées d'eau de fleur d'orange, de mélisse ou quelque liqueur spiritueuse. On doit tâcher aussi de rétablir la chaleur en mettant sous la plante des pieds, & même sous les aisselles, des briques bien chaudes enveloppées de plusieurs linges. Quant à la saignée il y a des cas qui en indiquent l'usage, & d'autres qui la proscrivent. Il seroit, par exemple, superflu de la tenter sur des corps glacés; mais elle peut être utile lorsqu'un sujet a été retiré de l'eau peu après la submersion, que son visage est noir, rouge ou violet, & qu'il conserve un peu de chaleur. M. Portal compte peu sur les fumigations du tabac prises par le fondement, & si vantées pour ramener les submergés à la vie. Il en fait même voir les désavantages.

III.

Remarques sur le moyen le plus efficace pour rappeller à la vie des enfans qui paroissent morts en naissant.

On voit souvent commettre de funestes méprises sur cet objet. Un enfant que M. Portal a vu, fut réputé pour mort en naissant; la sage-femme l'avoit abandonné dans un coin de la chambre, & elle ne fut avertie de son erreur que par les cris de l'enfant, qui se firent entendre dans le moment qu'elle s'y attendoit le moins.

Plusieurs causes maintiennent l'enfant dans un état d'inertie qui le fait paroître mort; mais la plus commune & celle dont peut-être toutes les autres dépendent, c'est la difficulté qu'il trouve à respirer à cause d'une humeur visqueuse qui remplit la bouche, la trachée-artere & les bronches, ce qui empêche l'air de parvenir aux poumons. Le moyen donc le plus efficace qu'on puisse employer alors, c'est de pousser l'air dans la poitrine des nouveaux nés avec un tuyau, afin de détacher & de briser les matieres muqueuses qui remplissent les bronches. « C'est en suivant cette méthode, dit M. Portal, que j'ai eu la satisfaction d'appeller à la vie, un enfant qu'on croyoit mort. On l'avoit jugé tel dès le moment de sa naissance, & on l'avoit abandonné sans lui donner aucun secours. Je fus appellé pour voir la mere. Elle fut atteinte après l'accouchement, de convulsions qui firent craindre pour sa vie. Pendant que je lui faisois administrer quelques remèdes, j'eus la curiosité de voir le nouveau né, & l'idée me vint de lui souffler dans la bouche : je me procurai le tuyau d'une pipe, avec laquelle je soufflai dans la bouche de l'enfant; ce qui fut fait avec un tel succès qu'on vit aussitôt sa poitrine en mouvement; ses membres s'agiterent; il sortit de l'écume, par les narines & par sa bouche, enfin par ce seul moyen, qui est si simple, il fut ramené à la vie. »

Quelquefois après des accouchemens laborieux, lorsque l'enfant a beaucoup souffert au passage, il faut joindre à l'insufflation un bain dans du vin chaud, animé avec de l'eau-de-vie, l'action de quelque odeur forte, & autres moyens semblables. C'est ainsi qu'un Chirurgien de Lyon, dont parle M. Portal, ranima un enfant, en le tenant dans du vin tiéde, & en continuant les frictions. Environ une demie heure après il sortit de la bouche de cet enfant beaucoup d'eau écumeuse; on lui sentit quelques légers battemens de cœur, & au bout de trois quarts d'heure il s'annonça lui-même à sa mère par un cri qui répandit la joie dans toute la famille. C'étoit un premier enfant après quatre années de mariage.

Nous nous proposons de revenir dans un autre numéro sur ce que M. Portal dit de la rage, & sur le reste de son ouvrage.

PHYSIQUE.

Du feu & de quelques-uns de ses principaux effets; par M. Reynier, Membre de plusieurs Sociétés. A Lausanne, chez Mourer cadet, Libraire, & à Paris, chez Lagrange, Libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Palais-Royal & le lycée; 1787, in-8°. de 300 pages.

Voici encore un de ces auteurs qui écrivent sur la physique en style de roman, & qui peu propres à interroger la nature par la voie de l'expérience, jugent plus expéditif de lui tracer la marche qu'elle doit suivre. M. Reynier nous apprend dans son second chapitre qu'il existe de certains préjugés qui prennent naissance dans la classe des génies, & il donne pour exemple l'attraction Newtonienne. Nous nous en sommes tenus à ce début, & nous avons cru devoir nous dispenser de pousser plus loin notre extrait.

MATIÈRE MÉDICALE.

Extrait d'une lettre qui nous a été adressée par M. Dorez, ancien Chirurgien de l'hôpital militaire du Cap français, isle Saint-Domingue, &c. Actuellement à Paris, rue & isle Saint-Louis, n°. 105.

M. Dorez nous annonce qu'il a trouvé depuis plusieurs années, un procédé pour rendre les résines & les huiles essentielles miscibles avec l'eau, par un menstrue spiritueux. On voit qu'on éviteroit par-là la couleur laiteuse que prennent certaines mixtures magistrales, & qui est propre non-seulement à dégoûter les malades, mais encore à empêcher ces fluides de parvenir dans le sang dans leur état d'homogeneité.

NOUVEAUTÉS MÉDICINALES

Qui se trouvent à Strasbourg, chez Amand Kœnig, Libraire très-assorti.

1°. Aretæi Cappadocis de causis & signis acutorum & diuturnorum morborum libri IV, ad editionem Joh. Wiggani recudi curavit & præfatus est Alb. de Haller; editio nova 8 maj. Lausannæ, 1786, apud Grasset, 291 pag., & 84 pag. cum præfatione & indice capitum. *Se trouve aussi chez Kœnig, à Strasbourg.*

2°. Burserii institutiones medicinæ practicæ; in-8°. maj. Lipsiæ, 1787, apud Frussch. IV partes, seu. 11 vol. 10 livres.

Vol. 1. part. 1ª. & 2ª., de febribus, 608 pag. Præmittitur commentariolum de inflammatione.

Vol. 11 pars 1ª. & 2ª. de morbis exanthematicis & febrilibus, 560 pag.

3°. Cullen, synopsis nosologiæ methodicæ; editio 4 emendata & plurimùm aucta. Edinburgi, 1785, recudi curavit & præfatus est J. Franck, 8 maj. Ticini regii 1787, apud Comini 308 pag. 4 liv. 10 f.

4°. Koeler, experimenta circa regenerationem ossium, cum tab. III æneia, 8 maj. Gottinger, 1786, apud Dieterich.

5°. Strack nova theoria Pleuritidis veræ, & rectà eidem medendi ratio experimentis demonstrata, 8 maj. Mogunliæ, 1786, apud heredes Haffner, 136 pag. 2 livres 5 sous.

6°. Tavares, (franc.) med. doct. & prof. de Pharmacologia, libellus, 8 maj. Coimbriæ Portugaliæ, 1787, 4 liv.

7°. Blumenbachii institutiones physiologicæ, 8 maj. Gottingæ 1787, cum tab. æneis. apud Dieterich, 511 pag. 6 liv.

8°. Opere anatomiche, è Cerusiche di Ambros. Bertrandi, publicate, è accrescinse di note; è di supplementi dai chirurghi, P. d. Ant. Penchienati, è Pid. Brugnone, in-8°. Torino, 1786, 2 vol. con figure; presso i fratelli Reycendy. 9 livres.

La suite dans un autre numéro.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 47.

GAZETTE DE SANTÉ,

OU Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

HYGIENNE.

An enquiry into the effects of spirituous liquors, &c.; c'est-à-dire, *Recherches sur les effets des liqueurs spiritueuses prises en boisson & sur les maux qu'elles peuvent produire; par M. Rush, D. M.* (*the morning chronicle, &c.*)

C'EST-là sans doute un beau texte pour un article de médecine morale, puisqu'il existe peu de principes aussi destructeurs pour l'homme, que les excès & la longue habitude des boissons spiritueuses; mais qu'il est à craindre que les admirables préceptes que le docteur Rush prêche à ses compatriotes ne soient aussi les plus inutiles; de tous les empires que la coutume peut exercer sur l'espèce humaine, celui qu'éprouve un buveur de profession n'est-il pas le plus puissant & le plus irrésistible? Il est cependant utile d'éclairer l'homme sur une des sources les plus fécondes de ses maux. Il faut aussi être prévenu qu'on entend proprement par liqueurs spiritueuses celles qu'on tire par la distillation des substances fermentées de toute sorte, & où l'esprit de vin est à nud. On ne comprend point ici sous ce nom le vin, le cidre, la bierre, le punch, & autres liqueurs factices où la partie spiritueuse est combinée avec une matière sucrée, une substance extractive ou un acide, qui tempèrent plus ou moins l'action stimulante de cette autre & en empêchent l'effet nuisible, à moins qu'on ne se livre à de grands excès.

Un temps humide & froid & un travail pénible, portent l'homme à boire des esprits purs, parce qu'il en éprouve aussi-tôt une augmentation de chaleur & de forces, & que sa circulation en est accélérée; mais cette action stimulante est de peu de durée, & bientôt après il retombe dans un état de torpeur & de foiblesse qui oblige de recourir au même restaurant pris à une dose plus forte, ce qui mine insensiblement la constitution & use les organes. On ne fait point attention que le vrai soutien de la chaleur animale & des forces vitales consiste dans un bon vêtement, l'exercice du corps, & une nourriture solide & abondante.

En Irlande les habitans de la campagne vivent en général de pommes de terre qu'ils font bouillir dans l'eau, & qu'ils mangent avec du lait après en avoir enlevé la peau. Ces hommes, qui, dans leur heureuse simplicité, ne font point usage des liqueurs spiritueuses, sont les plus forts & les plus robustes. Leurs enfans (1) sont aussi très-remarquables

(1) César dit en parlant du peuple le plus belliqueux de l'ancienne Germanie : *Vinum ad se*

par l'excellente constitution dont ils héritent de leurs parens. Ceux qui ont voyagé dans les Pyrénées, savent que les habitans de ces montagnes se divisent en voituriers & en pasteurs. Les premiers, obligés de mener la vie la plus dure, ont recours sans cesse à des liqueurs fortes pour soutenir le froid & le travail. Ces hommes dont le sommeil est semblable à une léthargie, ont tous les vices attachés à la crapule & périssent en général jeunes. Les pasteurs au contraire ne se nourrissent que de pain de seigle, de lait & de fromage; ils sont doux, obligeans & d'une franchise singulière. Ils sont aussi remarquables par leur vigueur & leurs forces, & ils combattent avec avantage les ours & les autres animaux féroces. On les voit aussi parvenir en général à une extrême vieillesse.

Une constitution robuste, soutenue par un travail pénible, peut à la vérité contrebalancer les effets destructeurs des liqueurs spiritueuses pendant plusieurs années. Mais en général une longue habitude & des excès souvent répétés d'intempérance produisent la langueur de l'estomac, un défaut d'appétit, le tremblement des membres, des obstructions du foie, la jaunisse, l'ascite ou même une hydropisie universelle, l'apoplexie, la paralysie ou d'autres affections nerveuses & hypochondriaques. Les insulaires de l'Océan pacifique sont, suivant la relation du capitaine Cook, très-avides d'une liqueur enivrante qu'ils appellent kava ou ava: plusieurs d'entre eux sont réduits par ces excès, à une affreuse maigreur: leur peau grossière est desséchée & couverte d'écailles. Il n'est pas rare de voir parmi nous des victimes malheureuses d'une passion effrénée pour les spiritueux, se consumer lentement, se dessécher comme des momies, & finir par s'éteindre. Mais sans s'arrêter à ces excès, combien n'y a-t-il point de maladies qui, par une habitude d'intempérance prennent un caractère particulier, & deviennent beaucoup plus obstinées & plus (1) dangereuses. De ce nombre sont les fièvres de toute espèce & les maladies inflammatoires.

omninò importari non sinunt, quod eâ re ad laborem ferendùm remollescere homines atque effeminari arbitra ntur.

(1) Ceci donne lieu à une réflexion de pratique très-importante. Il y a une espèce de gangrène qui survient à la suite des inflammations dans des constitutions détériorées par l'abus des liqueurs spiritueuses. On sait en effet qu'après que l'action stimulante de ces liqueurs a cessé, le corps reste dans un état de langueur & de foiblesse. Ces excès répétés rendent les muscles plus irritables & l'action des nerfs plus foible. En même temps qu'il règne un diathèse inflammatoire, il y a donc une débilité cachée & le pouls devient dur, petit & fréquent, au lieu d'être plein & fort. Le malade est si épuisé & si dénué de ressources, que le médecin, avec le regime le mieux entendu, peut à peine le sauver du danger de la gangrène.

CHIRURGIE.

Principes sur l'art des accouchemens par demandes & par réponses, en faveur des sages-femmes de la campagne. Nouvelle édition revue, corrigée, augmentée & enrichie d'un grand nombre de planches en taille-douce propres à en faciliter l'étude; publiée par ordre du Gouvernement, par Me. J. L. Baudeloque, Membre du Collège, Conseiller du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de Chirurgie, 1787, un volume in-12. de 557 pages, prix relié 6 livres.

Un ouvrage destiné à l'instruction des sages-femmes, exigeoit de la part de l'auteur un esprit méthodique & clair, & un jugement solide & affermi par l'expérience. Les succès que M. Baudeloque a obtenus depuis plusieurs années, soit dans l'enseignement public, soit dans la pratique, sont les garans de l'un & de l'autre. Les principes sur l'art des accouchemens que nous annonçons aujourd'hui, avoient été publiés pour la première fois, en 1775. Ils servirent de guides dans plusieurs écoles instituées dans les provinces, ils furent même traduits en hollandois pour remplir les mêmes vues.

L'auteur leur a fait des augmentations considérables ; & cependant il a la modestie d'avouer qu'il n'a été déterminé à les publier que par les instances de quelques personnes distinguées, alarmées avec raison des tristes fruits de l'ignorance des sages-femmes. Il a cru aussi devoir céder aux sollicitations de plusieurs professeurs chargés de les instruire.

M. Baudeloque en retouchant son ouvrage a jugé convenable de lui conserver la forme d'un dialogue, puisqu'il est destiné à des femmes dont l'esprit, la mémoire & le jugement sont peu cultivés, & qui peuvent par-là s'instruire & s'interroger elles-mêmes. Il lui a donné plus d'étendue que n'ont coutume d'en avoir des ouvrages semblables. Pour en rendre l'étude plus facile il y a joint une trentaine de planches; quelques-unes concernent le bassin de la femme, la matrice & ses dépendances, l'arrière faix & la tête du fœtus ; les autres expriment les diverses parties de l'enfant qui peuvent se présenter à l'orifice de la matrice, la situation la plus ordinaire des jumeaux respectivement l'un à l'autre ; enfin le renversement de la matrice. Toutes les vérités les plus importantes de l'art des accouchemens se trouvent réunies dans ces principes ; & l'auteur a soin d'indiquer les cas qui exigent la présence d'un accoucheur instruit & même le concours de l'accoucheur & du médecin.

« Cet ouvrage, disent les commissaires » de l'Académie de chirurgie, nommés pour » en faire le rapport, répond aux vues de » sagesse & d'humanité qui en ont fait désirer » l'exécution. Il contient des instructions » lumineuses, très-utiles non-seulement pour » les sages-femmes de la campagne aux- » quelles il est destiné, mais encore aux jeunes » chirurgiens qui se proposent de se livrer » à la pratique des accouchemens. L'aca- » démie a permis à l'auteur de le faire im- » primer sous le privilége de la compagnie. »

MÉDECINE.

Observations sur les effets des vapeurs méphitiques dans l'homme, &c. Par M. Portal, Médecin de Monsieur, &c. (*Deuxième Extrait.*)

On a déja beaucoup écrit sur la rage, & cependant on s'apperçoit en lisant l'ouvrage de M. Portal qu'il restoit encore une foule de faits curieux à rapprocher, & de questions à résoudre sur plusieurs points importans ; tels que les signes de la rage du chien, la rage spontanée ou communiquée, les symptômes de cette maladie, la manière dont elle se communique, l'irritation des nerfs, l'ouverture des corps des personnes qui en ont péri, la distinction de l'ydrophobie d'avec la rage, le siège qu'on peut lui assigner, les circonstances du traitement le mieux entendu dans l'état actuel de nos connoissances, & les auteurs, soit anciens, soit modernes, qui ont écrit sur cet objet. M. Portal joint aux avantages de l'érudition plusieurs observations qui lui sont particulières.

Au traitement local qui consiste à cautériser la plaie au moyen du beurre d'antimoine, suivant la méthode de M. le Roux, l'auteur conseille de joindre l'application de cinq ou six sangsues pour dégorger la partie, & ensuite une emplâtre vésicatoire en tenant la plaie ouverte pendant une quarantaine de jours. Indépendamment de frictions mercurielles locales autour des plaies, il prescrit d'en faire sur d'autres parties du corps jusqu'à ce qu'on ait employé trois onces d'onguent mercuriel, avec l'attention de les suspendre lorsqu'il y aura un commencement de salivation. Sa méthode est aussi de faire prendre un bain chaque jour, le matin, pendant un mois, de donner un émétique avant l'usage de ces bains, & d'administrer les bols antipasmodiques suivans :

Prenez huit grains de camphre, autant de nitre, deux grains de musc ; incorporez avec un peu de miel & formez trois bols. Le premier sera donné avant le bain, le second après le bain & le troisième à l'entrée de la nuit.

Il faut que le malade observe en grande partie un régime végétal. Nous nous bornerons à citer ici une des observations propres à M. Portal, qui nous paroît très-concluante. L'homme qui en fait le sujet éprouva au milieu du traitement dont on vient de parler, une insomnie cruelle, des frissons, un gonflement des morsures, avec une aversion bien caractérisée pour toute boisson. M. Portal conseilla d'augmenter la dose des

bols antipasmodiques & de donner la friction mercurielle le soir & le lendemain; chaque friction étant de deux gros d'onguent fait par moitié. Il conseilla aussi de faire mettre les pieds dans l'eau, ce que le malade refusa d'abord; mais il les y mit sans difficulté le lendemain. Il lui survint une légère salivation, & le soir même il commença à prendre quelque cuillerées de liquide. Le surlendemain la suppuration des plaies parut de meilleure qualité, leurs bords s'affaissèrent; en peu de jours elles se cicatrisèrent, il ne survint plus d'accidens fâcheux, & la personne a joui depuis de la meilleure santé.

Nous avons regret que les bornes de notre feuille ne nous permettent point de nous étendre sur d'autres observations, & les effets de certains poisons sur l'homme, tels que la cigue, l'opium à forte dose, l'arsenic, le vert-de-gris, les chaux de plomb, & enfin sur certaines dégénérations de la bile qui peuvent simuler l'effet d'un empoisonnement. On sent combien il importe que de pareilles connoissances soient généralement répandues.

PRIX.

Suite des Prix distribués & proposés dans la séance publique de la Société royale de Médecine, tenue au Louvre le 28 août 1787. (Voyez le numéro 42.)

III.

Plusieurs des correspondans de la compagnie ayant cru remarquer que le rouissage du chanvre & du lin influe sur la santé des hommes qui demeurent près des lieux où se fait cette opération, la Société invite les Physiciens, les Médecins & les Chirurgiens des différens cantons à lui donner des renseignemens exacts sur la manière dont on fait rouir le chanvre & le lin dans les pays qu'ils habitent: elle leur demande *s'il en résulte des inconvéniens pour la santé des hommes ou des animaux, & quels sont ces inconvéniens. L'eau dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre, contracte-t-elle des qualités plus malfaisantes par leur macération que par celles des autres substances végétales; enfin, est-ce dans les eaux courantes ou dans les eaux stagnantes que doit se faire le rouissage, & quelle est celle de ces méthodes que l'on doit préférer, soit par rapport à la préparation de ces substances, soit relativement à la santé des habitans?*

La Société distribuera, dans sa séance publique de la fête de Saint-Louis 1788, des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ce sujet. Ces Mémoires seront envoyés avant le premier juin de la même année.

Ordre de lectures qui ont été faites dans la séance publique de la Société Royale de Médecine, au Louvre, le mardi 28 août 1787.

Après la lecture de l'annonce & distribution des prix, faite par M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel, M. Jeanroi a lu des réflexions sur le traitement des fièvres malignes.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de M. Delamure, doyen des Professeurs Royaux de l'Université de Médecine de Montpellier, associé régnicole de la Société.

On a ensuite entendu la lecture d'un Mémoire de MM. de la Porte & Doublet, sur la maladie qui a régné cette année dans les prisons de la ville de l'Orient, & sur les moyens propres à rétablir l'ordre & la salubrité dans les maisons de force.

Le secrétaire a lu l'éloge de feu M. Maret, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, précédé d'une notice sur la vie de MM. Blein, de Joubert, Mollin & Côme d'Angeville, associés régnicoles & correspondans de la Société; tous les quatre morts, ainsi que M. Maret, de différentes épidémies dont le traitement leur avoit été confié.

La séance a été terminée par la lecture d'un Mémoire de M. Andri sur une maladie récemment observée dans les enfans nouveaux nés, à laquelle il a donné le nom d'*Endurcissement du tissu cellulaire*.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 48.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Analyse de Livres & de Faits nouveaux relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chymie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c.

ANNÉE 1787.

LITTÉRATURE MÉDICALE.

Discours sur les devoirs, les qualités & les connoissances du Médecin, avec un cours d'études; par Jean Grégory, Médecin du Roi de la Grande-Bretagne, & Professeur de médecine en l'Université d'Edimbourg; traduit de l'anglois sur la nouvelle édition, corrigée & augmentée par l'auteur, par M. Verlac. A Paris, chez Croparr & Briand, Libraires, place Saint-Michel, 1787; un vol. in-12. de 342 pages.

CELUI qui veut vraiment posséder la médecine, a dit Hippocrate, a besoin d'être secondé par des dispositions naturelles, le savoir, un lieu propre à l'instruction, une éducation libérale dès sa tendre enfance, une grande habileté dans la pratique & le temps. M. Grégory, qui a si heureusement développé dans ses discours ces grands principes du père de la médecine, pouvoit-il ne point parler avec noblesse d'une profession qui est comme héréditaire dans sa famille? On fait en effet qu'il succède à un père à qui il doit une éducation très-soignée, une grande fortune, & qui a été un des Praticiens les plus distingués & les plus recommandables.

Les divers objets qui sont traités dans six discours de M. Grégory, sont la dignité & l'utilité de la médecine, les qualités morales du médecin (1), l'observation des convenances, les diverses branches de la médecine

(1) C'est un grand mérite pour un médecin d'avoir de la gaieté & de la douceur auprès de ses malades. Ces qualités même concourent beaucoup à l'efficacité des remèdes. « Mon maître, le docteur Pinho, » médecin de la ville de Gouarda, disoit le respectable docteur Sanchez, étoit doué de tous ces » avantages. J'ai été son disciple pendant deux ans, » & j'ai observé que dans les mois pendant lesquels il » faisoit son service de la Miséricorde de cette ville, » il y avoit une beaucoup plus grande quantité de malades qui sortoient guéris, que dans les autres mois, » où l'autre médecin étoit de service, quoique ce médecin fût très-instruit; mais il étoit d'un caractère » dur, ce qui le faisoit haïr des malades. Je me » souviens que lorsque mon maître entroit dans la » salle des malades, tous levoient la tête pour le » voir, tous avoient la gaieté & la satisfaction » peintes sur leur visage; ceux qui désespéroient de » leur état, étoient consolés. Il relevoit leur esprit » abattu, par la grace, la décence, le jugement, la » douceur, qu'il mettoit dans ses paroles, & le » courage qu'il savoit leur inspirer. » (Encyclop. méthod.)

qui ont une connexion intime avec la pratique, les avantages de l'étude de la nature, le danger de se fier à un nombre borné d'expériences, les principes généraux déduits par l'induction des faits particuliers, les erreurs que produisent les analogies imaginaires, & l'avantage d'une défiance philosophique, les causes qui ont retardé les progrès de la médecine, les inconvéniens de la méthode ordinaire d'enseigner, & l'avantage qu'il y auroit de voir des malades pendant tout le temps des études de médecine. Tous ces préceptes, exposés avec netteté & précision, annoncent un littérateur distingué, & un médecin élevé dans les principes rigides de la pratique d'observation.

« Il n'est pas rare, dit M. Gregory, de voir des hommes d'une imagination vive se livrer, comme par un penchant naturel, à des analogies dans lesquelles ils sont souvent dupes de leur imagination. Ardens à bâtir sur elles des principes généraux, ils s'y attachent si fortement, qu'ils n'apperçoivent pas les objections qu'on leur fait.... Une grande impatience, accompagnant ordinairement cette vivacité de Génie, les rend incapables de cette ferme attention nécessaire dans les observations & les expériences... Il y a une espèce de Génie qui est tout le contraire; tranquille, refléchi, attentif à différencier les choses qui paroissent se ressembler, surveillant les opérations des esprits ardens & inventifs, & qui trop souvent se plaît à couvrir leurs méprises de ridicule.... Ces deux dispositions se trouvent souvent réunies dans la même personne & en différens degrés. On peut être doué de cette imagination vive & ardente qui est particuliérement propre à conduire aux découvertes, & posséder en même temps ce jugement solide qui considère & pèse dans une juste balance toutes les objections qu'on fait au plan principal.... C'est cette heureuse & rare union du Génie avec un jugement profond, qui constitue le vrai médecin, & l'élève au premier rang. »

MÉDECINE.

Discurso que el D. D. Gregorio Garcia Fernandez Leyo a la Real Academia medica matritense el jueves, de mayo, 1784, sobre las enfermedades que podian producir las copiosas lluvias e inundaciones de aquel anno, &c. Van ananidas algunas notas y reflexiones acerca de la Epidemia que se experimenta en el dia. En Madrid, 1787.

On a su, par les nouvelles publiques, que depuis l'année 1784, il a régné en Espagne des épidémies de fièvres intermittentes & remittentes, d'un très-mauvais caractère. La cause générale de ces fièvres paroît avoir été l'abondance des pluies qui sont tombées durant les années 1784, 1785, & 1786, & qui en inondant les lieux bas, & en produisant des eaux stagnantes, ont ensuite infecté l'air, par les exhalaisons putrides qui se sont dégagées des matières végétales ou animales, décomposées ou corrompues. La cause secondaire de ces fièvres paroît avoir été la mauvaise nourriture & l'extrême misère du peuple qui, par le dérangement des saisons, ne pouvoit ni se livrer à ses travaux ordinaires, ni pourvoir à sa subsistance.

Le docteur Fernandez présage a, dès l'année 1784, les ravages de ces fièvres, & il lut à l'académie de médecine de Madrid le discours, que nous venons d'annoncer, sur les moyens généraux de les prévenir ou d'en restreindre les progrès. Il proposoit de purifier l'air près des lieux submergés, soit en procurant un écoulement aux eaux stagnantes, soit en brûlant aux environs, des plantes aromatiques, soit encore en faisant croître abondamment des plantes & des arbustes, qui, comme l'ont prouvé les naturalistes modernes, ont la singulière propriété d'absorber le mauvais air & d'exhaler l'air le plus pur.

Quant au régime préservatif, le docteur Fernandez conseilloit aux habitans de la campagne, qui pouvoient craindre ces fièvres, de travailler dans des lieux élevés & exposés aux vents, d'éviter les excès de toute espèce, de manger peu de viande, de préférer celle qui est d'une digestion facile, & d'y joindre en grande proportion une nourriture végétale, propre à s'opposer à la putréfaction des humeurs, comme sont toutes les plantes potagères acidules, & les fruits aromatiques & succulens, pris avec modération. Ce que le docteur Fernandez avoit conjecturé sur les ravages que pouvoient produire les épidémies

des fièvres, ne s'est que trop malheureusement confirmé; ce qui l'a engagé à joindre, cette année, à la publication de son discours une notice des remèdes curatifs qu'il faut actuellement employer.

Le Roi d'Espagne, touché du malheur de ses peuples, a fait distribuer dans plusieurs provinces une grande quantité de bon quinquina; mais on sent bien que le principal remède devroit consister dans une nourriture d'une bonne qualité & propre à restaurer les forces. Aussi M. Fernandez exhorte-t-il les Grands du royaume & les Prélats à ouvrir leurs greniers, & à secourir le pauvre, plutôt en fournissant à sa subsistence, que par des moyens pris de la pharmacie. Il avertit aussi de renouveller l'air dans les habitations où il y a des malades, pour empêcher le progrès de la contagion. Il dit en effet avoir senti dans plusieurs lieux qu'il a visités, une odeur semblable à celle des hôpitaux; ce qui, joint au défaut de propreté, contribue beaucoup à propager & à fomenter les maladies épidémiques.

Nous allons joindre à la suite du discours de M. Fernandez une observation sur la terminaison malheureuse d'une fièvre intermittente qui a été contractée durant un voyage en Espagne, & qui mérite d'être connue par l'abus des drogues durant le traitement, & par le défaut de plan & de méthode. Cet événement funeste peut bien être aussi instructif que beaucoup de succès qu'on vante avec emphase. Nous supprimerons seulement le nom du lieu par égard pour les personnes.

Observation sur une fièvre intermittente dégénérée en phthysie.

M. ***, âgé de 15 ans & d'une excellente constitution, fit un voyage en Espagne vers la mi-juin 1786; & bientôt après son arrivée, il fut attaqué de la fièvre tierce qui étoit épidémique dans plusieurs provinces de ce royaume; elle céda plusieurs fois à des prises de quinquina, & revint tour-à-tour jusqu'au mois de janvier de cette année, que le jeune homme se rembarqua à Carthagène pour revenir dans son séjour natal. La veille de son départ, il fut attaqué d'une fièvre violente avec une forte toux. Le médecin de la frégate crut voir en cela le début d'une fièvre putride, & il lui donna un émétique qui laissa, après son action, un sentiment de douleur dans la poitrine. Le malade, après son débarquement, parut se rétablir, soit par le changement d'air, soit par la joie qu'il éprouva de se trouver au sein de sa famille.

Cependant, 20 jours après, la fièvre se renouvella avec la douleur de poitrine, qui toute fois n'avoit point de siège fixe. Le quinquina fut administré vainement, & on fit appeller le médecin qui dirigea le reste du traitement. Celui-ci prodigua d'abord les diaphorétiques & les alkalis volatils sous différentes formes, dans l'intention de rétablir en entier le paroxisme de la fièvre; car le malade étant très-foible, les accès consistoient dans un petit froid aux extrémités qui duroit cinq ou six heures, & dans des alternatives de chaleur de la même durée, qui étoient suivies de sueurs abondantes.

Ce fut alors que les médicamens furent prodigués sans mesure. Un véficatoire fut appliqué à la poitrine pour remédier à la douleur interne qu'éprouvoit le malade. On donna un vomitif, & ensuite le quinquina. On appliqua des sinapismes aux jambes, & on revint encore à un véficatoire appliqué sur le dos. Les efforts critiques de la puberté & de l'accroissement du corps se joignirent à l'effet destructeur des remèdes administrés sans méthode. Dans un exposé, qui a été fait de la maladie à un médecin de Paris, dont on demandoit l'avis, on voit que le malheureux malade a été tourmenté par toutes les vacillations d'une pratique turbulente & désordonnée. Tantôt le médecin ordinaire jugeoit que c'étoit une fièvre très-compliquée, & il se plaignoit du peu d'effet que produisoient les meilleurs remèdes. Quelquefois il se vantoit d'avoir guéri des fièvres d'un semblable caractère; d'autres fois, il avouoit son insuffisance. Il changeoit tous les huit jours de médicamens, & il donnoit le quinquina de toutes les manières, en poudre, en décoction, en infusion, en extrait & dans les lavemens. Il répétoit les vomitifs très-souvent. Mais en même temps qu'il minoit ainsi la constitution par un abus immodéré de drogues,

il tâchoit d'un autre côté de soutenir les forces en prescrivant de temps en temps quelques petites doses d'un vin généreux.

Après environ trois mois de cette lutte pénible, la maladie parut dégénérer en phthysie, ce qui se manifesta par le caractère de l'expectoration. Environ trente jours après cette époque, il survint un crachement de sang qui dura trois jours & trois nuits, malgré le lait d'ânesse, dont le malade faisoit depuis quelque temps sa principale nourriture. Cette hémophthysie ayant cessé, l'état du malade resta à peu près le même pendant environ quarante jours; c'est-à-dire, qu'il ressentoit à des périodes irrégulières, des frissons précédés de nausées & de soif. La chaleur succédoit bientôt après, ainsi que les sueurs qui étoient cependant moins copieuses qu'autrefois. Les symptômes s'aggravèrent ensuite; c'est-à-dire, qu'il survint une petite diarrhée avec l'enflure des pieds & un amaigrissement extrême; & cependant le malade pouvoit se coucher indifféremment sur l'un & l'autre côté. Les derniers jours de sa vie son estomac étoit si délabré, qu'il rejettoit tout ce qu'il prenoit. Il a enfin succombé le 5 octobre de cette année, avant qu'on eût reçu l'avis d'un médecin qu'on avoit fait consulter à Paris. Ainsi s'est éteint, au milieu d'une famille désolée, un jeune homme plein de talens, & qui donnoit les plus heureuses espérances.

Réflexions sur le cas précédent.

Voilà ce que c'est que la médecine, dira d'abord un détracteur de cette science, qui aura lu cette histoire, & il ne manquera pas de se confirmer dans l'idée qu'elle est purement conjecturale & dénuée de principes. Mais ce juge suprême ne fait point attention qu'un pareil traitement suppose un défaut de lumieres, & que dans les affections de poitrine qui proviennent d'une fievre intermittente dégénérée, tout médecin, vraiment instruit, au lieu de prodiguer le quinquina, se borne à prescrire des bouillons apéritifs & relachans, à donner quelque diuretique innocent, comme le petit lait, ou la crême de tartre, & à soutenir les forces par un régime restaurant. On peut voir deux guérisons inespérées produites par ce moyen simple, page 115 de l'ouvrage qui a pour titre : *De reconditâ febrium remittentium, tùm intermittentium naturâ.* (1) Nous avons sur les fièvres des traités si excellens, qu'on peut garantir, avec toute assurance, que tous les faits qui se trouvent dans la pratique, ont été exactement observés & décrits par les auteurs avec le traitement qui leur convient. Mais pour faire ces rapprochemens, il faut avoir fait des études profondes, & ne s'être pas borné à classer dans sa tête des formules de pharmacie, dont l'administration est ensuite dirigée par l'instinct machinal d'une aveugle routine.

Il seroit bien à desirer que ceux qui ont la malheureuse manie de donner, au hasard & à tous propos, des médicamens, prissent la peine de méditer un peu les écrits d'Hippocrate, où il traite du régime dans les maladies aiguës, qu'ils lussent aussi avecattention un chapitre des ouvrages d'Hoffman; qui a pour titre: *de metho do, ordine & legibus artis in medendo*; un excellent article des ouvrages de Baglivi, *de morborum successionibus*, & enfin, dans le dernier ouvrage publié par M. Lorri, les réflexions judicieuses de l'article, *de epigenesibus quæ à medicamentorum actione pendent.* Ceux qui exercent l'art de guérir apprendroient dans ces écrits à être plus circonspects dans l'usage des drogues, & les détracteurs de la médecine, à juger moins légérement d'une science dont ils n'ont pas la moindre idée.

(1) Dans les fièvres intermittentes qui attaquent les enfans & les jeunes adolescens; il faut, dit Sydenham, laisser agir la nature & se garder de la troubler.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv 12 sols, port franc, par-tout le royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

NUMÉRO 49.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1787.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, *Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.*

HYGIÈNE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

JE trouve très-sages les préceptes que vous donnez, Messieurs, dans votre avant dernière feuille, sur le danger des boissons spiritueuses. J'avoue cependant que je ne suis pas très-effrayé; peut-être cela vient-il de l'habitude que j'ai de prendre plutôt des leçons d'Hygiène dans les écrits d'Horace que dans ceux de l'Ecole de Salerne. La rigueur de la saison actuelle augmente encore ma confiance. Je fais très-volontiers de longues courses au grand air, & j'ai de la peine à regarder comme nuisibles des liqueurs qui m'échauffent & me fortifient comme par enchantement, & qui dissipent les sombres nuages de la mélancolie. Au défaut du vin vieux de Falerne, dont l'ami de Mécène égayoit sa Muse, je double la dose du vin de Bourgogne, ou je prends du vin d'Espagne, & cette recette ne manque jamais de réussir. J'avouerai aussi, comme le lion de la fable, que j'ai été quelquefois plus loin, & que même il m'est arrivé de faire usage de ces liqueurs proscrites, où, selon votre expression, *l'esprit de vin est à nud*. Je fais franchement cette confession, puisque nous ne sommes point ici, comme en Arabie, soumis aux Loix de Mahomet: j'ajoute encore que malgré ces écarts je suis plein de santé & de vie.

Souffrez donc, Messieurs, que je vous demande s'il n'y a point de cas où les liqueurs spiritueuses peuvent être utiles, & par quelle méthode on pourroit interrompre leur boisson dégénérée en habitude invétérée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

B... un de vos Abonnés.

Réponse.

Il est heureux pour nous de n'avoir point troublé la tranquille sécurité d'un joyeux Disciple d'Horace, & de ne l'avoir point réduit au cruel désespoir de ne boire que de l'eau. Nous sommes bien loin de l'opinion de cet Académicien, qui, suivant M. Fontenelle, se réduisit au régime d'un anachorète, & qui enfin, dans un âge fort avancé, se résolut à prendre une once de vin par jour; *car il le mesuroit aussi exactement qu'un remède qui n'est pas éloigné d'être un poison.* De pareils exemples sont des singularités piquantes dignes d'être citées, & non d'être proposées pour modèles. Des faits historiques ont seulement servi à nous démontrer que ce seroit un bonheur pour le peuple que de ne point contracter l'habitude des spiritueux, & d'être dans l'heureuse impuissance d'en abuser.

Souvent on se rassure sur les dangers des esprits purs par le soin qu'on a d'en émousser l'activité, au moyen d'un mélange d'eau & d'une dissolution de sucre; mais bientôt on porte la chose plus loin: à mesure que les organes s'usent & perdent de leur sensibilité, on a recours à des doses plus fortes, & on finit par des excès destructeurs. Nous nous bornerons ici à un exemple rapporté par le D. Rush, dont nous avons déjà parlé dans l'avant dernière feuille. Un honnête Citoyen de Philadelphie, naturellement sobre, s'accoutuma à prendre pour boisson ordinaire, de l'eau de-vie avec un mélange d'une grande proportion d'eau; par le progrès du temps il se vit obligé d'augmenter la proportion de l'esprit de vin. Après cela, ses organes ne pouvant plus être assez excités par cette boisson, il fit usage d'un mélange égal d'eau & de rum avec un peu de sucre; il passa delà à la boisson du rum tout pur, & bientôt après il fut obligé de recourir aux spiritueux les plus forts qu'on fabrique à la Jamaïque: il continua ainsi durant quelques mois; mais enfin il trouva que ces spiritueux n'étoient point assez forts pour échauffer son estomac, & il se vit contraint d'ajouter à chaque verre de spiritueux qu'il prenoit, une cuillerée de poivre réduit en poudre, pour se délivrer, disoit-il, d'un sentiment de froid qu'il éprouvoit. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'il mourut bientôt après, victime de son intempérance.

Il y a cependant des circonstances où l'action stimulante & vive des spiritueux peut être utile. 1°. Dans tous les cas d'épuisement soudain, quelle qu'en soit la cause, puisqu'alors l'indication la plus pressante est de prévenir la chûte totale des forces. 2°. Lorsque la circulation est comme suspendue ou interceptée par un obstacle, comme la respiration d'un air méphitique, l'impression de la peur, un chagrin violent, &c. 3°. Quand le corps a été longtemps exposé à un air humide & froid, ou à des émanations marécageuses & autres exhalaisons propres à produire la fièvre. Dans toutes ces circonstances une dose modérée de spiritueux ranime promptement les forces de la vie, & peut prévenir des maladies prêtes à se développer. On connoît aussi l'usage qu'on fait en Médecine des Teintures & des potions cordiales.

Ceux qui ont déja éprouvé des effets nuisibles des boissons spiritueuses, & qui ont résolu de s'en abstenir, doivent s'imposer cette privation brusquement, & d'une manière complette; car il n'y a point d'exemple d'une pareille réforme opérée par degrés. Il faut éviter de les goûter & même de les flairer. Pour prévenir l'état de langueur que feroit éprouver l'estomac privé de son stimulus ordinaire, il faut boire pendant quelque tems une infusion théiforme de fleurs de camomille, ou de quelque autre amer, & même prendre chaque jour quelques verres de vin vieux. C'est par une semblable pratique que le D. Rush atteste avoir rendu à la Société des personnes dont la constitution avoit été détériorée par les spiritueux. Un maître d'école, que l'habitude d'une pareille intempérance avoit déjà jeté dans le dépérissement, recouvra la santé en substituant à ces boissons trois ou quatre tasses de thé qu'il prenoit l'après-dîner, comme pour se soulager des fatigues de son état; il a vécu ensuite en parfaite santé, & a atteint sa 71e. année.

ANATOMIE.

Anatomie des Vaisseaux absorbans du Corps humain; par M. Cruikshank; Ouvrage orné de planches gravées en taille-douce; & traduit de l'Anglois par M. Petit-Radel, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & ancien Chirurgien-Major du Roi aux Indes Orientales. A Paris, chez Froullé, Libr. quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1787. 1 vol. *in*-8°. de 402 pag. prix, broché 4 liv. 15 s. relié, 5 liv. 10 s.

On s'accorde en général à regarder la connoissance exacte du cours, de la distribution & des terminaisons du systême absorbant ou lymphatique dans le Corps humain, comme de la plus grande importance dans l'étude de l'économie animale, & dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie. Les personnes qui pourront comparer les avantages qui ont résulté de la découverte de la circulation du sang, avec ceux qui peuvent être le fruit des recherches modernes sur le systême lymphatique, ne balanceront point à mettre un plus grand prix à ces dernières. Mais cette branche de l'Anatomie demande de grands travaux & une dextérité rare pour découvrir ces vaisseaux, les injecter & les disséquer; il faut une

vue très-exercée pour les appercevoir, puisque leurs tuniques sont transparentes, & qu'ils sont eux-mêmes très-petits. Ce n'est pas ensuite sans peine qu'on parvient à les injecter, puisque la direction de leurs valvules ne permet de procéder que des branches vers les troncs. Enfin, comme on est obligé de les injecter au mercure, il faut une grande dextérité dans la dissection pour ne point les ouvrir, & faire ainsi perdre la matière de l'injection.

L'Ouvrage de M. Cruikshank, sur les Vaisseaux lymphatiques, est un des plus complets qui ait paru jusqu'ici sur cet objet. On y trouve même plus que le titre ne paroît promettre; car, outre l'Anatomie des vaisseaux lymphatiques, la doctrine de l'absorption y est développée & discutée avec étendue. L'Auteur entend par absorption une propriété de certains vaisseaux du corps, par laquelle ils prennent les fluides où leurs orifices sont plongés, pour les porter ensuite plus loin dans les vaisseaux sanguins. L'absorption suppose nécessairement la présence d'un fluide contenu dans une cavité, ou du moins tellement situé qu'il est en contact avec les orifices des vaisseaux absorbans; ce qui conduit M. C. à examiner comment les fluides qui sont dans diverses cavités y sont déposés. Il n'admet point l'opinion d'Albinus, de Haller, de Meckel & d'autres grands Anatomistes, qui pensent que les fluides, ou au-moins leurs parties les plus fines & les plus tenues, transudent à travers les tuniques des artères & des tégumens qui les renferment. Il soutient au contraire que toutes les parties du corps ne sont perméables qu'au moyen des vaisseaux. Il faut cependant convenir que les preuves générales dont il étaye son opinion, ne portent point encore la chose au dernier degré d'évidence; ses preuves particulières prises de l'imperméabilité de la vésicule du fiel, de la vessie urinaire, de l'épiderme, &c. n'offrent que des exemples isolés, & ne peuvent encore donner lieu à une conclusion générale.

Après avoir ainsi combattu la doctrine de la transudation, M. C. rapporte l'opinion des anciens sur l'absorption qu'ils croyoient être opérée par les veines & les artères. Il expose les expériences qui ont été faites par divers Anatomistes qui ont voulu défendre cette doctrine telle qu'elle est enseignée par Hippocrate & Galien. Il indique les défauts de ces expériences, & réfute avec justesse les conclusions qu'on en déduit; sa réfutation est en partie fondée sur le raisonnement, & en partie sur un grand nombre d'expériences curieuses, qui démontrent clairement que les veines sanguines n'ont par la propriété d'absorber; il n'accorde cette propriété qu'aux vaisseaux lactés & lymphatiques, dont l'ensemble forme le systême absorbant. Nous n'avons pas besoin d'insister ici sur les diverses méthodes que propose M. C. pour injecter les vaisseaux lymphatiques, puisqu'elles sont celles qui ont été pratiquées par Hunter, Monro, Hewson, Sheldon & autres anatomistes célèbres.

On sait que les Anatomistes ont été partagés sur la structure des glandes, & que les uns les regardoient comme formées de circonvolutions des vaisseaux, pendant que d'autres assuroient que c'étoit un assemblage de cellules totalement distinctes des vaisseaux prétendus secrétoires. M. C. après avoir examiné les preuves qu'on apporte de part & d'autre, expose ce que les injections au mercure lui ont fait connoître. Si les glandes, dit-il, sont complettement injectées, & qu'on les examine au microscope, il est certain, comme Meckel l'a observé, qu'on ne voit rien que des circonvolutions de vaisseaux lymphatiques dans plusieurs cas; mais il est vrai aussi qu'après les plus heureuses injections de ces glandes, on a vu des cellules parfaitement distinctes. Il ajoute avoir injecté plusieurs glandes où il n'y avoit pas la moindre apparence de circonvolution de vaisseaux, & où on trouvoit seulement des branches radiées de *vasa inferentia & deferentia* avec des cellules intermédiaires; mais il n'a jamais injecté aucune glande où il n'ait vu quelques cellules, surtout en arrêtant l'injection après que la glande est à-demie remplie, car alors les cellules sont très-distinctes; mais si l'injection est poussée plus avant, les cellules paroissent entièrement couvertes de ramifications de vaisseaux très-déliés qui les pénètrent.

La seconde partie de l'Ouvrage est purement anatomique, & offre la distribution du systême lymphatique dans toutes les parties du corps. Elle contient à peu-près l'état actuel de nos connoissances sur cet objet; ce qui rend cet Ouvrage nécessaire à tout Anatomiste. Son acquisition devient aussi précieuse à ceux qui portent des vues étendues dans l'Art de guérir, & qui auroient à se reprocher

d'avoir négligé un sujet d'instruction de cette importance. (Voyez le N°. 42 de la Gazette de Santé.) La traduction en est très-soignée.

MÉDICO-CHIRURGIE.

Méthode sûre de guérir les maladies Vénériennes par le traitement mixte; par M. Gardanne Duport, Maître en Chirurgie du Collège de Paris, Chirurgien ordinaire du Roi en sa grande Prévôté, & chargé par le Gouvernement de l'administration du traitement populaire du mal vénérien. A Paris, chez l'Auteur, rue Coquillière, n°. 11; & chez Mèquignon l'aîné, Libr. rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie, 1787. un vol. *in-8°.* de 182 pag. prix, 1 liv. 10 f. br.

La Méthode que nous annonçons est la même que celle que M. Gardanne, parent de l'Auteur, & Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a publiée en 1773, sous le titre : *Méthode sûre & facile de traiter les maladies Vénériennes.* Comme ce dernier Ouvrage est très-connu, & qu'on en a donné plusieurs éditions, nous ne dirons rien de plus de celui que publie M. Gardanne du Port. Nous ajouterons seulement que l'Ouvrage de ce dernier contient plusieurs augmentations qu'il a cru nécessaires, d'après l'expérience qu'il a acquise dans l'exercice du traitement populaire. Il avertit que les secours gratuits pour les pauvres continuent toujours de leur être administrés, chez lui, avec le même zèle, trois fois par semaine.

ÉCONOMIE RURALE.

Mémoires d'Agriculture, d'Economie rurale & domestique, publiés par la Société royale d'Agriculture de Paris, année 1786. Trimestre d'Automne. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.

On trouve dans la première partie de ce Recueil quelques extraits des Mémoires lus dans des Séances particulières de la Société d'Agriculture. L'un d'entre-eux avoir pour objet des Notices sur plusieurs instrumens d'économie rurale & domestique employés dans l'Amérique Septentrionale; un autre exposoit les avantages du seigle semé en automne, & destiné à servir de fourrage au printemps. Le but d'un 3°. étoit d'engager les propriétaires des terreins sablonneux, arides & peu propres à la production des grains, à y faire des semis de Pins. Dans un 4°. on faisoit connoître combien la culture des topinambours est avantageuse. Un 5°. apprenoit la méthode d'extraire une huile bonne à brûler, des bayes du coronuiller sanguin. (*Cornus sanguinea.* L.) Enfin, dans un 6e. on faisoit part de plusieurs observations sur la culture du Sorgho, du Maïs & des Pommes-de-terre.

Les Mémoires sont distribués dans l'ordre suivant :

1°. *Extrait d'une Lettre de M. Amoreux sur les instrumens aratoires dont on se sert aux environs de Montpellier, adressée à M. Broussonnet.*

2°. *Observations sur une gelivûre totale, par M. Daubenton.*

En travaillant les bois, on trouve quelquefois dans l'intérieur des arbres deux couches annuelles séparées l'une de l'autre dans une partie de leur longueur; c'est ce joint que l'on nomme gelivure, parce que ce défaut est le plus souvent un effet de la gelée. Les gelivures partielles ont été observées par plusieurs Physiciens; mais on n'avoit jamais fait mention d'une gelivure totale, c'est-à-dire, d'une séparation entre deux couches annuelles dans toute leur étendue; c'est-là l'objet du Mémoire de M. Daubenton.

3°. *Extrait d'une Lettre de M. de Borda, Correspondant de la Société, à Dax, adressée à M. Broussonnet, sur le froid qui s'est fait ressentir à l'extrémité méridionale de la Gascogne, les premiers jours de l'année 1786; & sur les effets qu'en ont éprouvé les végétaux.*

4°. *Mémoire sur la manière de semer les bois; par M. le Président de la Tour-d'Aigues.*

5°. *Recherches sur diverses sortes de stérilité dans les Végétaux, & sur les causes dont elles semblent dépendre; par M. Duchesne, communiquées par M. Tillet.*

La suite dans un autre N°.

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 50.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1787.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

HYGIÈNE.

LES accès de mélancolie ne sont-ils pas toujours plus fréquens & plus à craindre durant les premiers mois de l'hiver ?

L'Hiver est salutaire aux uns, & nuisible à d'autres, a dit Hippocrate, & on en doit dire de même de l'Eté. L'expérience de chaque jour prouve en effet que les premiers mois de la saison la plus rigoureuse, sont surtout très-contraires aux mélancoliques, que leurs accès se renouvellent pour les causes les plus légères, & qu'ils se portent au dernier degré de violence ; soit que la vue d'une atmosphère épaisse & nébuleuse soit propre à attrister ; soit qu'une vie plus sédentaire fasse languir toutes les fonctions de l'économie animale ; soit enfin que des passages alternatifs du chaud au froid augmentent la sensibilité des organes intérieurs. C'est sur-tout dans les grandes villes que les affections de mélancolie se reproduisent alors à divers degrés & sous mille formes variées, par le concours d'une foule de causes physiques & morales : elles sont rarement le partage de ceux qui vivent dans les campagnes, à moins qu'ils ne soient livrés à des travaux excessifs ou à l'intempérance. Il seroit superflu de rappeler ici les symptômes plus ou moins graves de ce genre d'affections, qui ont été décrits avec tant de précision & d'énergie par Arétée, Sydenham, Stalh, Boerrhave, &c. & qui se renouvellent tous les jours aux yeux d'un Médecin observateur. Nous ferons seulement remarquer, comme un de leurs caractères distinctifs, une mobilité perpétuelle qui les fait passer avec rapidité d'un extrême à l'autre ; un reflux orageux d'un excès d'abattement, à un mâle courage ; de la sérénité d'âme, à toutes les angoisses de la terreur & du désespoir ; de la tranquillité, à tous les emportemens de la colère & de la fureur ; enfin, des épanchemens de la confiance, à la froide réserve d'un esprit ombrageux & toujours prêt à éclater en murmures. L'imagination exaltée des malades, leur exagère les sujets de plainte les plus légers, & donne quelquefois lieu à un torrent de larmes avec des sanglots entrecoupés, & des soupirs comme convulsifs. Les causes de leurs craintes, souvent chimériques aux yeux d'un homme de sang-froid, peuvent produire en eux des bouleversemens extrêmes, & des maladies réelles. Je vais en rapporter un exemple pris d'une Dissertation *(a)* qui a fait, il y a quel-

(a) De Morborum quos nervosos, aut vaporosos, dicunt, principiis & elementis. Aut. Bened. Aubert.

ques années, la matière d'un acte public dans l'Université de Montpellier.

Un jeune Ecclésiastique consulte, comme par manière de jeu, un diseur de bonne-aventure, qui lui annonce la mort à l'âge de 25 ans. Ce présage n'excite d'abord que peu de trouble, & le jeune homme passe encore tranquillement plusieurs années. Il rencontre alors par hasard un autre faiseur d'horoscopes, qui lui prédit aussi la mort à la même époque de l'âge. Cette double prédiction fait naître les plus vives alarmes dans l'âme de cet Ecclésiastique, déjà porté à la mélancolie. Il quitte le séminaire, & se rend dans la maison paternelle. La fièvre le saisit; son corps se flétrit & se dessèche, & tous les remèdes prodigués durant le cours d'une année deviennent inutiles: il croit toucher bientôt au terme prétendu funeste de la 25e. année. Les parens, prévenus sur cet objet, ont soin de lui cacher le tems précis de son anniversaire, & de ne l'avertir que quelques jours après. Alors sa mère entre dans sa chambre avec un visage gai, & lui fait voir clairement son âge, & la fausseté des prédictions antérieures. Le jeune homme soupire & se relève comme soulagé d'un poids énorme. Tous les remèdes sont abandonnés, & la santé est bientôt rétablie.

Un des caractères assez ordinaires des affections mélancoliques, est un penchant extrême à changer de Médecins, & à user sans cesse de médicamens: penchant qui est fortifié par la vie sédentaire & l'inaction des longues soirées d'hyver. Le défaut de plan & de méthode qui en résulte pour le traitement, joint à l'action irritante des remèdes prodigués sans réserve, affoiblit de plus en plus les organes de la digestion, & ne peut manquer d'aggraver le mal. C'est là, sans doute, ce qui a donné lieu au proverbe de Montanus: *Fuge medicos & medicamenta, & facilè convalesces.* Il seroit sans doute plus sage de substituer à ce moyen négatif, l'utile précepte de choisir un Médecin éclairé, & d'un caractère ferme, qui prescrivît à propos, & avec épargne, des remèdes peu actifs, & qui eût sur tout l'habileté de mettre à profit toutes les circonstances de l'état moral, & de tirer ses principales ressources du régime, à l'exemple de tous les Médecins observateurs. On fait que les eaux minérales sont ordinairement prescrites, autant comme objet de voyage & de diversion, que comme un remède efficace.

La Question que nous nous sommes proposée, conduit naturellement à rechercher les causes du suicide, toujours plus fréquent dans les mois de Novembre & de Décembre. Mais ce point délicat de morale, sur lequel les Philosophes n'ont pu parler que d'une manière vague, parce qu'ils étoient privés des lumières de la Médecine, mérite d'être traité dans une autre occasion avec étendue, & doit être surtout éclairci par des faits observés.

CHIRURGIE.

Dissertatio Anatomico-Chirurgica, de Cannulâ è Gummi elastico per nares immittendâ, &c. C'est-à-dire: *Dissertation sur une Cannule de Gomme élastique, propre à introduire les alimens & les médicamens dans l'œsophage, quand il y a un obstacle dans la bouche.* Cette Dissertation a fait la matière d'un acte public dans les Ecoles de Chirurgie de Paris, 1787.

Plusieurs causes peuvent resserrer ou même obstruer le passage de la bouche dans l'œsophage, ensorte que les alimens ne puissent point pénétrer par cette voie dans les organes de la digestion. Les amigdales peuvent être gonflées au point d'obstruer l'arrière-bouche. La langue peut parvenir à un tel volume qu'elle touche à la voûte du palais. Dans des affections convulsives, & dans différentes maladies nerveuses, les dents de la mâchoire supérieure sont quelquefois si étroitement appliquées contre celles de l'inférieure, que nul effort ne peut parvenir à les séparer. Quelquefois les muscles qui servent à la deglutition sont frappés de paralysie. Le même malheur peut venir de quelque lésion externe, soit que la personne ait tenté de se couper la gorge avec un instrument tranchant, soit qu'elle ait cherché une mort plus prompte en se tirant un coup de pistolet dans la bouche; dans ces derniers cas, ou bien les alimens reviennent par l'ouverture de la plaie, ou bien l'enflure qui s'ensuit empêche l'entrée des alimens dans l'œsophage. Dans ces circonstances, lors même que la maladie n'est point mortelle, le malade périt d'inanition, si on ne fraye une autre route aux alimens, jusqu'à ce que leur passage naturel soit rétabli.

L'illustre M. Littre imagina plusieurs moyens pour faire parvenir un liquide dans

l'œsophage par la voie des narines; mais il n'en eut que des succès malheureux, par l'imperfection de sa méthode, qui ne pouvoit empêcher que quelque partie du liquide ne s'épanchât dans le larinx. M. Libouton, Chirurgien d'Arras, a remédié en partie à ces inconvéniens, en imaginant d'introduire une cannule courbée par les narines, jusques dans l'œsophage, & en injectant le liquide dans cette cannule avec une petite seringue. Cette ingénieuse méthode a été renouvelée, ou plutôt corrigée & perfectionnée par M. Desault, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Après avoir situé le malade convenablement, il s'agit d'introduire doucement dans les narines une cannule de Gomme élastique, soutenue en dedans par un stilet ou *mandrin*, & on la pousse jusques dans l'œsophage: on lui fait faire quelques mouvemens pour s'assurer si elle est parvenue dans la cavité du pharinx. On ôte le stilet, & en adaptant à son orifice le tube d'une petite seringue, on injecte la liqueur d'abord en petite quantité, afin de juger si l'extrémité inférieure de la cannule se détourne & pénètre dans le larinx, ce qu'on peut connoître au violent accès de toux qui s'excite. Quand on est sûr qu'elle est bien dirigée, on injecte une plus grande quantité de liquide. On fixe la cannule, une fois qu'elle a été introduite, afin d'injecter au besoin de nouveaux liquides propres à nourrir.

Première Observation.

L'Auteur de la Dissertation prouve les avantages de cette méthode par plusieurs observations. Au mois de Janvier 1785, on porta à l'Hôtel-Dieu un homme qui avoit tenté de se couper la gorge avec un rasoir. La plaie, qui présentoit une grande ouverture, fut pansée selon les règles de l'art; mais par l'hémorrhagie qui avoit eu lieu, & l'impossibilité d'avaler, le malade auroit bientôt succombé si on n'avoit fait usage de la cannule ci-dessus. M. Desault soutint par ce moyen le malade jusqu'au 8 du mois de Février suivant, en lui faisant prendre des alimens & des médicamens. Mais comme ce dernier persistoit toujours dans le dessein de se donner la mort, il se détacha, durant la nuit, les mains qu'on lui avoit liées, & dans une espèce d'accès de fureur, il enleva l'appareil & rouvrir sa plaie. Un élève en Chirurgie, qui étoit couché non loin de lui, pour le surveiller, accourut à son secours, & rétablit l'appareil. Mais le lendemain ce malheureux malade mourut dans un état d'asphixie. On voit là que la mort est survenue par un événement étranger à la méthode, dont l'efficacité est d'ailleurs démontrée par d'autres observations sans réplique.

Seconde Observation.

Au mois d'Octobre 1786, on porta à l'Hôtel-Dieu un domestique qui, ennuyé de la vie, s'étoit tiré un coup de pistolet dans la bouche; l'explosion de la poudre & la dispersion des grains de plomb avoient produit une plaie hideuse à voir. Le malade ne put d'abord ni parler ni avaler qu'avec douleur; l'inflammation fut bientôt portée au dernier degré, & toute déglutition devint impossible. On introduisit la cannule de Gomme élastique par les narines, & on l'y retint quatre jours, pour faire parvenir dans l'œsophage les alimens & les médicamens; l'inflammation se calma; les ulcères de l'arriéte-bouche furent détergés, & la déglutition fut rétablie. Quinze jours après l'accident, l'homme sortit de l'Hôtel-Dieu parfaitement guéri. L'Auteur de la Dissertation finit par une autre observation à peu-près semblable.

PHYSIOLOGIE.

De Vi vitali arteriarum Diatribe, additâ novâ de febrium indole generali conjecturâ. Auctor Christ. Kramp, Phil. & Med. Doct. Argentorati, in Bibliopolio Academico, 1786. Broch. *in*-8°. de 96 pag.

L'examen de la fonction des artères est un des points de Physiologie les plus importans & les plus difficiles; il demande non seulement une grande érudition en Medecine, mais encore des connoissances très-étendues en Mathématiques, pour juger sainement des divers efforts qu'ont faits les Physiologistes, dans la vue d'appliquer les Sciences exactes aux loix de la circulation. M. Kramp paroît réunir ces deux qualités, & sa Dissertation mérite singulièrement d'être étudiée & approfondie, si on veut éviter les idées confuses qu'on se forme trop souvent de la force qui porte le sang du cœur aux extrémités des artères. Il donne des notions fixes & précises de la force vitale de ces vaisseaux, & la fait distinguer

de l'élasticité & de l'irritabilité musculaire. Il considère aussi cette force vitale dans l'état de santé & dans celui de maladie, & il en tire une conjecture très-probable sur le vrai caractère de la fièvre. L'espoir que nous avons d'être ramenés dans la suite, par d'autres questions, à parler de la Dissertation de M. Kramp, fait que nous n'en donnerons point ici un plus long extrait.

ÉCONOMIE RURALE.

Mémoires d'Agriculture, d'Economie rurale & domestique, publiés par la Société royale d'Agriculture de Paris. (Deuxième Extr.)

Recherches sur diverses sortes de stérilité dans les Végétaux, & sur les causes dont elles semblent dépendre; par M. Duchesne.

L'objet de ce Mémoire est très-curieux, non-seulement par les faits qu'il présente, mais encore parce qu'il ouvre un vaste champ à des recherches nouvelles sur l'altération que reçoivent les Végétaux par la culture, comparée à l'état de domesticité des animaux. On voit en effet des plantes se parer, pour ainsi dire, d'un luxe de végétation, & leurs sucs se porter avec redondance, quelquefois aux feuilles, d'autres fois à la racine ou à la tige; ou enfin donner lieu à des fleurs composées pour un vain spectacle d'ornement, & dans quelques-uns de ces cas, il en résulte que la plante devient sterile. Le Cultivateur aussi parvient a augmenter le volume & l'embonpoint succulent des fruits, pendant que leurs grains ou pepins perdent la faculté de reproduire, comme on le voit dans le bananier, l'ananas, & d'autres arbres fruitiers. Il arrive donc dans ces cas que ce que le Cultivateur regarde comme une amélioration, est au contraire pour le naturaliste, un état de détériorations, & une défectuosité. On sent combien de pareilles vues sont intéressantes à approfondir.

Analyse Chimique de la Tourbe, & moyen facile de la convertir en charbon, & de la rendre propre à fumer les terres; par M. le Marquis de Bullion.

On fait que la Tourbe produit par la distillation un phlegme mêlé d'un peu d'alkali volatil, & ensuite une huile empyreumatique & figée, & un air inflammable. Suivant la remarque de M. le Marquis de Bullion, le charbon qui reste dans la cornue n'a point d'odeur, & pèse moitié moins que la tourbe employée. Ce charbon brûle très-bien, & son feu a beaucoup d'ardeur. La lessive évaporée a fourni au même chimiste de la sélenite, de la tere calcaire regènerée, de la chaux, un peu de sel marin à base terreuse, & un peu de foie de soufre. La tourbe peut être employée comme engrais; mais il faut pour cela la faire passer sous les animaux, en la mêlant avec leur litière.

Observations sur la fructification du Figuier; par M. Bernard.

Nous avons donné un extrait de ces observations dans nos feuilles de l'année passée.

Observations sur la culture & les usages de la Lupuline; par M. le Duc de Charost.

Il s'agit, dans ce Mémoire, des avantages des prairies artificielles, formées par la Lupuline, ou *minette dorée*.

La suite dans un autre N°.

ANNONCES.

Bandage défensif pour les Cautères.

Extrait des Registres de l'Académie Royale de Chirurgie.

Le Sieur DUCRET, *Bourgeois de Paris, ayant imaginé sur le modèle des Bandages ordinaires, l'application d'une plaque de métal, ou en écaille, pour mettre les Cautères à l'abri des froissemens & compressions extérieures, l'Académie a approuvé la manière industrieuse dont ce Bandage défensif est construit; en foi de quoi j'ai délivré le présent extrait des Registres, que je certifie véritable.*

A Paris, le 22 *Janvier* 1785.

Signé LOUIS, *Secrét. Perpét. de l'Académie Royale de Chirurgie.*

A Paris, chez l'Auteur, Vieille rue du Temple, n°. 76. Il y en a de 6 l. & de 24.

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1787.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, *Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.*

GYMNASTIQUE MÉDICINALE.

AN account, of the effets of Swinging, &c. C'est-à-dire: *Exposé des effets du balancement, (ou Jeu de l'Escarpolette) employé comme remede dans la pulmonie & dans la fievre hectique*, par J. Carmichael Smyth, D. M, & Medecin extraordinaire du Roi d'Angleterre, 1787.

Que peut avoir de commun, dira-t-on, le jeu de l'escarpolette avec la Phthisie? Cette question paroit d'abord naturelle, mais elle suppose qu'on est peu familier avec les moyens pris de la Gymnastique qu'employoit la Médecine ancienne. En attendant quelques remarques sur cet objet, on doit savoir que l'opuscule Anglois que nous annonçons n'est qu'un recueil de 14 cas de pratique, dans lesquels le jeu de l'escarpolette a été employé comme remède contre la Phthisie. M. Smyth en avoit d'abord fait hommage à la Société Royale de Londres; mais on jugea que cet écrit s'éloignoit du but de l'institution primitive de cette Compagnie savante, & c'est alors que l'Auteur se détermina à le publier avec quelques autres observations sur l'exercice du corps Les cures de la pulmonie que M. Smyth dit avoir été opérées par le simple jeu de l'escarpolette, sont très-extraordinaires; mais comme nous ne pouvons en parler ici que d'après le témoignage d'un Journal Anglois, (*The monthly Review. Oct. 1787.*) nous attendrons, pour en porter un jugement plus détaillé, que l'ouvrage nous soit parvenu.

A considérer le jeu de l'escarpolette en lui-même, on n'y voit qu'un simple mouvement d'oscillation plus ou moins rapide, une espèce de ventilation uniforme, soit à la surface du corps, soit dans les organes de la respiration; & enfin, un passe-temps agréable: tous ces avantages ne paroissent point avoir de rapports bien prochains avec la cure de la Phthisie; mais ici, comme dans beaucoup d'autres points, l'expérience va plus loin que le raisonnement, & c'est d'ailleurs à son témoignage qu'il faut s'en rapporter quand elle est dirigée par un homme intelligent & plein de candeur, cependant dans le cas présent, on peut étayer cette pratique par d'autres faits analogues en usage dans l'ancienne Medecine, sans parler ici des avantages de l'équitation, qui ne paroit guères agir que par les secousses légères qu'elle imprime aux viscères.

On sait que la navigation a été toujours regardée comme un excellent remède contre la Phthisie pulmonaire. Les anciens Romains, attaqués de cette maladie, avoient coutume, selon Pline, d'aller en Egypte, & ce Naturaliste même rapporte l'exemple d'Annœus

Gallio qui, étant devenu Phthisique après son Consulat, recouvra la santé par ce voyage. Or, quelques effets que Gilchrist attribue à l'air de la mer, qu'il regarde comme médicamenteux, il paroît que les principaux avantages de la navigation viennent, soit des oscillations que le corps reçoit par les divers mouvemens du vaisseau, soit des alternatives de la joie & de la tristesse, de la crainte & de l'espérance.

Un raffinement de luxe dans l'ancienne Rome fit imaginer des lits propres à être balancés, *Lectulos pensiles*. On en fit dans la suite un usage fréquent dans plusieurs maladies, & Celse même conseille cet exercice lorsqu'on ne peut naviguer ni être porté en litière, ou dans une chaise à porteurs. Antyllus, Ætius, Cœlius Aurelianus proposent aussi les lits à balancement dans plusieurs maladies chroniques, & même dans la Phthisie. La lecture & une déclamation forte & soutenue ont été aussi vantées par les anciens Médecins, comme propres à donner du ton à la poitrine & aux instrumens de la voix; & en effet, par cet exercice l'air est alternativement inspiré & expiré avec force, la chaleur est augmentée ainsi que la transpiration thorachique, & le poumon est débarrassé de ses humeurs superflues. Or, le jeu de l'escarpolette paroît participer des avantages de l'exercice de la voix, à cause du courant d'air qui vient alternativement frapper le poumon avec plus ou moins de rapidité. Je ne dirai rien du passe-tems agréable que procure un pareil jeu, quoiqu'on doive le compter pour beaucoup dans une affection où la mélancolie est si ordinaire.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Précis sur les maladies épidémiques qui sont les sources de la mortalité parmi les gens de guerre, les gens de mer, & les artisans, avec la concordance des moyens de prévenir & de guérir ces maladies, selon les résultats de la pratique de Sydenham, Chirac, Lind, Monro, Pringle, Bertin, Strack, Clarke, Lucadou & Retz. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Lib. rue des Cordeliers, 1787, un vol. *in*-12. prix, 2 l. 8 s.

M. Retz, Auteur de cet Ouvrage, publia en 1784 un Précis des maladies épidémiques; mais il n'y avoit pas joint, comme il le fait aujourd'hui, les extraits des livres où la même matière a été traitée conformément aux lumières de l'expérience, comme il le dit lui-même. Son but est de former par ce moyen un corps complet de connoissances solides, relatives aux maladies les plus communes parmi les soldats, les matelots & les artisans rassemblés en grand nombre. Nous ne reviendrons pas sur ce qui est le résultat de ses observations faites à Rochefort pendant la dernière guerre, puisque cet ouvrage, qui décèle une pratique réfléchie & éclairée, est déjà connu du Public. Nous nous bornerons à quelques remarques sur l'accord des principes de traitement qu'ont suivi les Auteurs des écrits dont il donne les extraits.

L'exercice de la Médecine, à l'égard des fièvres épidémiques, est-il aussi facile que M. Retz semble l'insinuer; & les méthodes de traitement doivent-elles être aussi uniformes qu'il l'indique? Cette opinion n'est que trop généralement répandue, & il seroit bien plus juste de réveiller l'attention & la vigilance des Praticiens, en leur rappelant que ces maladies peuvent offrir des nuances très-variées dans leur caractère. Sydenham, un des observateurs les plus exacts & les plus profonds qui aient jamais existé, dit expressément que, quoique les fièvres épidémiques offrent souvent les mêmes apparences extérieures, elles sont cependant *alienæ indolis & distant ut æra lupinis*. Il dit ailleurs, qu'une méthode de traitement qui a réussi une année, devient quelquefois nuisible l'année suivante dans des fièvres qu'on jugeroit du même caractère. Il n'est pas besoin de faire remarquer l'attention constante qu'il faut avoir au tempérament, à l'âge, au genre de vie & à d'autres circonstances. Nous rappellerons ici d'autant plus volontiers le témoignage de Sydenham, que l'Auteur paroît avoir fait une étude particulière de ses écrits.

Quant à la pratique de Chirac, dont M. Retz donne un Précis avec des éloges, pourquoi n'a-t-il point fait, à cet égard, usage de cet esprit de critique qu'il exerce si souvent contre les vivans? Qu'il nous soit permis de dire ici un mot sur les principes de ce Médecin célèbre.

Réflexions sur le caractère & les écrits de M. Chirac.

Faire dans sa jeunesse des Cours brillans de Médecine; passer bientôt de-là au grade de Médecin d'Armée; & après avoir rempli cette fonction avec eclat, être envoyé par le Gouvernement pour arrêter dans un de nos ports les ravages d'une épidémie très-meurtrière; établir une méthode de traitement qui paroît le fruit du talent & des connoissances anatomiques; devenir le Médecin d'un grand Prince qui alloit commander une de nos armées, & avoir la gloire de le guérir, par un moyen très-simple, d'une blessure dangereuse; se fixer dans la Capitale & y avoir une vogue immense; finir par la première dignité qu'on puisse occuper en Médecine; & après sa mort avoir Fontenelle pour Panégyriste, n'est-ce pas là avoir rempli la plus brillante carrière que M. Chirac pût ambitionner? Mais il y a encore bien loin de ces avantages, à celui de mériter, par des écrits solides, les hommages & le respect de la postérité.

Les grands principes de la Médecine Hippocratique, qui consistent à étudier avec soin les symptômes & les périodes des maladies aiguës, à observer les tendances salutaires de la nature, à les seconder avec intelligence & avec sagesse, à soutenir les forces du malade par un régime bien entendu, &c. sont maintenant des dogmes qui ont la sanction d'une longue suite de siècles. Si Hippocrate a laissé beaucoup à faire après lui, il n'eu a pas moins fixé la vraie route qu'on doit suivre; & quand on est nourri de ses principes on a chaque jour occasion de les vérifier. Chirac a tout brouillé par sa méthode: l'emploi tumultueux qu'il propose de ses prétendus fondans, & de ses éternelles saignées, ne forme qu'un empyrisme borné qu'on peut apprendre dans 24 heures, tandis que, pour se former à la vraie Médecine, il faut une longue suite d'années. Ses vrais talens dans la Pratique, c'est-à-dire, un coup-d'œil juste dans les maladies, & l'art du prognostic sont descendus avec lui dans la tombe, & il ne nous a laissé pour héritage que le misérable jargon de sa Théorie.

Dans une maladie épidémique de Rochefort, M. Chirac, au rapport du Secrétaire de l'Académie, eut recours, pour s'instruire de la source du mal, à l'ouverture des cadavres, & on ajoute peu après qu'il en ouvrit plus de 500. Quel ravage devoit donc faire l'épidémie, pendant que M. Chirac donnoit avec le plus grand zèle ses secours aux malades, & quelle triste idée ne doit-on point se former de sa méthode?

On ne peut douter de la bonne-foi de M. Chirac, & de la ferme confiance qu'il avoit dans ses principes. Il en donna une preuve non équivoque, en composant durant l'épidémie un Mémoire sur la manière dont il vouloit être traité, s'il venoit à être attaqué de la maladie. Sa prévoyance ne fut pas vaine; il fut traité selon ses ordres, dit son Panégyriste, & guéri; mais on remarque qu'il lui resta une jaunisse, & que sa convalescence fut très-longue. Cette petite circonstance ne dépose-t-elle pas hautement que la nature avoit été troublée & bouleversée dans sa marche?

MATIÈRE MÉDICALE.

Eaux Minérales naturelles ou artificielles, propres à faire fluer les hémorroïdes.

On nous a fait plusieurs demandes relatives à cet objet, & nous y allons répondre en faisant connoître le moyen que l'illustre Bergman recommande d'après sa propre expérience, & qu'il a laissé consigné dans ses écrits. Ce grand Chimiste étoit très sujet aux hémorroïdes, & tandis qu'il se portoit bien, elles s'ouvroient d'elles-mêmes vers le 10e. jour; mais l'écoulement se réduisoit à quelques gouttes. Souvent aussi elles ne pouvoient point fluer, surtout pendant l'hiver. Il éprouvoit alors plusieurs incommodités qui ne cessoient qu'en rétablissant le flux par l'usage des eaux artificielles de Seltz. Cette pratique ne l'a jamais trompé pendant huit ans qu'il l'a suivie. Les hémorroïdes s'ouvroient vers le 3e. ou 4e. jour de l'usage de ces eaux, ou au plus tard vers le 6e., & tous les troubles que leur rétention avoit causées cessoient. Le même moyen a été employé sur plusieurs autres hémorroïdaires. Il est absolument indifférent que les eaux de Seltz soient naturelles ou artificielles, puisque l'art parvient à imiter parfaitement celles qui viennent de la source même. Bergman ne prenoit durant la matinée qu'une livre &

demie de ces eaux pour ne point trop fatiguer son estomac. Nous allons maintenant rappeler le moyen de faire ces eaux artificielles.

Bergman nous a appris par l'analyse la plus exacte des eaux naturelles de Seltz, qu'une mesure de ces eaux qu'il appelle *Cantharus*, & qu'on peut évaluer à 4 livres, contient 17 grains de chaux aërée, 29 grains & demi de magnésie saturée d'air, 24 grains d'alkali minéral crystallisé, 109 grains & demi de sel marin, & 6 pouces cubiques d'air fixe ou acide crayeux, mêlé tout-au-plus d'un pouce d'air athmosphérique.

Pour imiter ces eaux on prend d'abord une mesure d'eau pure, qu'on sature d'acide crayeux, suivant le procédé indiqué pag. 150 de la Gazette de Santé de cette année. On y fait dissoudre ensuite l'alkali minéral & le sel marin, en les choisissant purs & bien crystallisés. On finit par y mêler les deux autres matières terreuses saturées d'acide crayeux, & on a soin de les réduire en une poussière très menue, pour rendre la dissolution plus facile.

Toute personne, après avoir vu le procédé une fois, peut le répéter ensuite elle-même, & M. Bergman atteste que plusieurs Dames Suédoises se sont rendue cette opération de chimie très-familière.

ANNONCES.

Observations sur les Hôpitaux, relatives à leur construction, aux vices de l'air d'hôpital, aux moyens d'y remédier, à l'admission ou rejet des malades, à la maladie anti-sociale, à la petite verole, aux femmes en couches, aux insensés, & à l'utilité dont ils sont pour l'art de guérir & pour les Etudians; par Jean Aikin, Chirurgien, avec une Lettre à l'Auteur sur le même sujet, du D. Percival, membre de la Société Royale de Londres; Ouvrage traduit de l'Anglois, & auquel on a ajouté quelques Notes; par M. Verlac. A Londres, & se trouve à Paris, chez Grapart & Briand, Lib. place S. Michel, 1787, un vol. *in*-12 de 134 p.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage ainsi que du suivant.

Manuel de Botanique, à l'usage des Amateurs & des Voyageurs, contenant les principes de Botanique, l'explication du systême de Linné, un Catalogue de differens végétaux étrangers, le moyen de transplanter les arbres & les semences, la manière de former un herbier, &c. avec huit planches; par M. F. Lebreton, de l'Académie Royale des Sciences d'Upsal, Correspondant de la Société Royale d'Agriculture, &c. A Paris, chez Prault, Impr. du Roi, quai des Augustins, à l'immortalité. 1787.

Essai sur l'art de la teinture; par M. Scheffer, membre de l'Academie Royale des Sciences de Stokholm, commenté & développé par le célèbre Bergman. A Paris, chez Buisson, Lib. hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins. 1787. un vol. *in*-8°. de 140 pag. prix, 1 l. 16 s. br. & 2 l. 2 s. franc de port par la poste.

Nous donnerons incessamment un extrait de cet Ouvrage.

Quaestio Medico-practica, an Phthisicis opium, &c. C'est-à dire: *l'Opium convient-il aux Phthisiques? Cette Dissertation, dont l'Auteur est M. Berard, a fait la matière d'un acte public dans les Ecoles de la Faculté de Nancy. 1787.*

La réponse de l'Auteur à la question proposée, est que les narcotiques ne favorisent point l'expectoration; qu'ils concourent à augmenter les sueurs nocturnes, qu'ils donnent plus d'intensité à la fièvre hectique, qu'ils rendent la diarrhée plus colliquative, en accélérant le dépérissement. D'où il conclud qu'il ne faut point prescrire de l'opium aux Phthisiques.

Formula insularum australium Prodromus, par M. G. Forster, Professeur d'Histoire Naturelle & de Botanique, à Wilna, &c. A Strasbourg, chez Koenig. 1787.

C'est une espèce de précis d'un plus grand Ouvrage que M. Forster doit publier sur les plantes qu'il a rapportées des Isles de la Mer du Sud.

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 52.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1787.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

BIOGRAPHIE.

Suite des Éloges lus dans les séances publiques de la Société Royale de Médecine, par M. Vicq d'Azir, Secrétaire perpétuel de la Société, &c. Sixieme Cahier. Paris 1787. *in-4°.* de 165 pag.

On sait avec quel art l'illustre Fontenelle rendit accessibles les Sciences les plus abstraites, & quelle heureuse révolution opérèrent ses éloges ou plutôt l'histoire des développemens du génie & de la marche progressive des découvertes. Peut-être que la Médecine touche aujourd'hui à la même époque, relativement à ceux à qui elle est étrangère. Trompés sans cesse par l'esprit d'intrigue, les ruses du Charlatanisme, ou l'instinct uniforme & mécanique de la routine, ils ne peuvent être ramenés à des idees exactes sur cette science que par l'histoire des Médecins célèbres, & le spectacle que donne le talent de l'observation applique à l'art de guérir. Mais que de Philosophie & de connoissances variées demandoit de la part de l'Historien une tâche aussi délicate ! L'opinion publique est déjà fixée sur le mérite des éloges que M. Vicq-d'Azir a déjà publiés, & on est convenu que la Société Royale ne pouvoit confier à une main plus habile le soin de perpétuer la mémoire de ses Membres.

Le Cahier que nous annonçons contient les éloges de MM. Watelet, Lobstein, Serrao, Schéele, Mater, de Lamure, & des notices historiques sur MM. Bonami, Hecquet, Marrigues, Bleia, de Joubert, Mollin & Côme d'Angerville. « Comment le nom de M. Watelet, qui a consacré sa vie entière à » la Poësie & aux Arts, s'est-il trouvé inscrit » sur notre Liste, dit M. Vicq d'Azir » ? La reponse à cette question est que M. Watelet contribua beaucoup, par son crédit & ses conseils, à l'institution de la Société Royale de Médecine, & que la reconnoissance & l'amitié le firent adopter au nombre de ses membres. La question une fois résolue, il restoit une autre tâche bien plus difficile à remplir pour un Médecin : c'étoit de louer dignement M. Watelet ; ceux qui liront son éloge conviendront que M. Vicq-d'Azir a eu encore ce genre de gloire.

On remarqua de bonne-heure dans M. Watelet un goût très-vif pour le dessin & pour la musique, & ses parens ne mirent aucun obstacle à ces dispositions. « Il n'est

point en effet d'étude qui convienne mieux à la mobilité de l'enfance & à l'activité de la jeunesse que l'étude des Arts. Considérez jusqu'à quel point tous les organes sont alors impatiens de jouir : il n'est rien que l'enfant ne voie, ne touche, qu'il n'entende, qu'il ne répète, qu'il n'imite. Voulez-vous accélerer le développement de ses facultés ? Appelez à votre secours les Beaux-Arts, si mal-à-propos exclus des Colleges, & qu'ils soient admis parmi ses jeuxd ... » L'Historien de la Société parle ensuite des divers voyages que fit M. Watelet, de ses liaisons avec des Artistes celèbres, & des ouvrages qu'il composa à diverses époques de sa vie. Ce qu'il dit de l'*Essai sur les Jardins*, amène le tableau touchant de la retraite de M. Watelet.

« A des vues très philosophiques sur les progrès des Arts, l'Auteur a joint dans cet écrit des préceptes ingénieux sur la décoration des jardins de toute espèce ; mais ce que l'on y remarque avec plus d'intérêt, c'est le tableau de sa vie, dans l'asyle champêtre où il devoit à ses amis le bonheur & l'hospitalité ; asyle devenu fameux par les beautés de son site & de ses dispositions, & où la nature fut toujours respectée ; asyle visité par les Grands, habité par les Muses, célébré par le Chantre aimable des Jardins (a), & qui fut la retraite d'un sage. Le cours & la limpidité des eaux, la fraicheur & le silence des grottes, des fleurs éparses sur des terreins incultes, & l'aspect de quelques ruines accompagnées d'inscriptions en vers harmonieux & doux, y rappeloient ce que valent dans le sein de l'amitié, la liberté, le repos & le tems. »

(a) Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asyle où suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
&c.

Les Jardins, Poëme par M. Delille.

Nous reviendrons encore sur quelques autres endroits des éloges que publie M. Vicq-d'Azir dans ce nouveau cahier.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Manuel pour le service des Malades, ou précis des connoissances nécessaires aux personnes chargées du soin des malades, femmes en couche, enfans nouveaux nés, &c. par M. Carrere, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, &c. Nouvelle Édition. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins, 178;. un vol. in-12. de 215 pag.

Nous avons déjà rendu compte (n°. 8 de la Gaz. de Santé) de la première Édition de cet Ouvrage. La rapidité avec laquelle cette édition a été épuisée, atteste assez combien il est d'une utilité générale. Dans cette nouvelle édition il reparoit sans aucun changement, mais il a l'avantage de faire éviter les fautes nombreuses qu'on trouve dans les contrefaçons contre lesquelles l'Auteur a soin de réclamer. Nous allons nous borner à en extraire quelques endroits.

» Les malades ont des fantaisies, on doit s'y prêter autant qu'elles ne sont point contraires à leur état, & qu'elles ne dérangent point l'ordre des remèdes nécessaires : telles sont, par exemple, 1°. l'addition de quelque sirop, de miel, de sucre dans leur boisson. 2°. Le changement de leur tisane, à laquelle pour les satisfaire, on peut en substituer une autre qui ait les mêmes vertus. 3°. Quelquefois un peu de vin, soit pur, soit mêlé avec de l'eau, qui, dans beaucoup de cas, ne peut pas nuire 4°. Certaines choses qu'ils croient pouvoir rafraîchir leur bouche, comme un peu d'eau fraîche, un quartier d'orange ou de citron, une cerise, quelque confiture. 5°. Le changement de situation, à laquelle on ne doit point se refuser, à moins que son état ne s'y oppose. »

La clarification du petit lait est une pratique très-ordinaire ; mais elle est souvent mal exécutée, parce qu'elle n'est pas toujours dirigée par des gens de l'art. Le petit lait tel qu'on l'obtient par l'altération spontanée du lait ou par la simple expression du caillé ; est trouble & chargé de parties caseuses & butyreuses. On le clarifie donc avant d'en faire usage ; mais il faut cependant éviter un autre extrême, c'est-à-dire, de le rendre trop clair, & de le dépouiller totalement des particules muqueuses qui lui communiquent un

moëlleux souvent très-utile. Il est donc convenable de suivre le procédé qu'on va décrire. On prend le petit lait récent ; on y ajoute à froid un blanc d'œuf sur une livre de liqueur ; on les mêle exactement en les fouettant ou battant ; on les fait bouillir ensuite à un feu doux ; pendant l'ébullition, on jette dans la liqueur douze ou quinze grains de crème de tartre ; on passe ensuite successivement au blanchet & au papier à filtrer. Les blancs d'œufs suffisent quelquefois, & on évite alors le goût que la crème de tartre peut communiquer au lait.

PHYSIOLOGIE.

EXTRAIT d'un Mémoire lu à l'Académie des Sciences, en 1786, par M. Pinel, D. M. sur un Fœtus monstrueux.

Ce fœtus mâle, né d'une des accouchées de l'Hôtel-Dieu de Paris, vécut environ trois heures, suivant le témoignage qu'en ont rendu la Sage-femme, ainsi qu'un Chirurgien interne de la salle des accouchées. M. Default, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, voulut bien permettre à M. P. d'en prendre connoissance, & d'en faire la description anatomique. Quoiqu'un fait isolé de cette nature ne puisse point donner lieu à des vues utiles, cependant, comme ce fœtus offre des aberrations frappantes de l'ordre naturel, & qu'il est distingué même des autres fœtus monstrueux, décrits par les auteurs, il importe de le faire connoître. On sentira par-là combien il faut se défier des prétendues ressemblances qu'un examen superficiel a fait voir entre des fœtus humains & ceux des autres animaux.

Le bras gauche de ce fœtus manquoit en entier, & on remarquoit seulement, à son origine au tronc, que les tégumens étoient plus minces & d'un rouge livide. La dissection a fait voir que la clavicule & l'omoplate du même côté existoient, quoique moins développées que dans l'état ordinaire. Nous ne nous arrêterons point ici aux autres particularités relatives à l'épine, aux côtes & au sternum ; mais nous ferons remarquer que ce fœtus étoit dans le même cas que celui dont il est fait mention dans l'Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1746 ; c'est-à-dire, que la plus grande partie des tégumens & des muscles abdominaux manquoient entièrement ; une différence remarquable qu'offroit le fœtus dont nous parlons, consistoit en ce que le cœur, le poumon gauche & tous les viscères du bas-ventre, excepté la vessie, étoient entièrement découverts, & qu'on ne voyoit aucune trace du péricarde. Une singularité anatomique bien frappante étoit l'insertion de la veine souclavière gauche qui étoit d'un moindre calibre qu'à l'ordinaire, & qui, au lieu de se porter dans la veine-cave supérieure, venoit s'aboucher dans l'oreillette gauche du cœur. Nous ne parlerons point ici des autres variétés qu'offroient les viscères abdominaux.

Deux nez, l'un à droite & l'autre gauche, offroient une difformité très-singulière à la face. M. P. décrit la forme particulière de chacun de ces deux nez, & un filet cylindrique en manière d'anse qui partoit de l'aîle externe du nez qui étoit à droite, & qui se terminoit au-dessus de la tête. Une autre difformité encore plus saillante étoit une tumeur fongueuse, mollasse & rougeâtre, formée hors du crâne par la sortie du cerveau recouvert de ses membranes. Cette tumeur avoit à-peu-près la configuration d'un choufleur ; & M. P. après en avoir déterminé les dimensions, fait remarquer que le crâne étoit aplati, qu'il n'y avoit point d'arcade orbitaire, & qu'on observoit derrière les oreilles deux saillies osseuses recouvertes du cuir chevelu, de cinq ou six lignes de longueur & de forme conique. Que de singularités propres à faire donner dans le merveilleux ! mais en examinant ces difformités de près, on n'y voyoit qu'une hernie du cerveau, dont les progrès lents avoient empêché l'ossification & le développement de plusieurs parties des os du crâne ; ensorte qu'on pouvoit conserver à ce fœtus le titre générique d'acéphale d'un genre particulier, & qui n'avoit rien de commun avec ceux qui éprouvent ce vice de conformation par un hydrocéphale. M. P. fit deux sections latérales à l'occipital pour examiner l'état du cervelet, & il trouva que ce viscère conservoit sa position & son état naturel ; ce qu'on pouvoit d'ailleurs conjecturer d'après ce qui a été dit sur la vie du fœtus, qui a duré environ trois heures après la naissance.

MATIÈRE MÉDICALE.

Des remèdes que M. Sparrman employoit contre les vers parmi les Hottentots. (Voyage au Cap de Bonne-Espérance, &c.)

Un Naturaliste qui voyage trouve par-tout à observer & à s'instruire : il fait plus, s'il est en même-temps Médecin : il a sans cesse occasion de s'attendrir sur les maux de ses semblables, & la douce satisfaction de les soulager ; mais c'est aussi alors, que dépourvu des secours de la Pharmacie, la Botanique doit faire ses principales ressources. M. Sparrman remarque qu'une maladie fort commune & fort incommode chez les Hottentots, ce sont les vers. Les adultes & les gens âgés semblent encore en être plus tourmentés que les enfans : c'est surtout le ver solitaire dont on découvre des symptômes dans les hommes mêmes qui paroissent jouir de la meilleure santé. Outre la plupart des symptômes auxquels on reconnoit clairement la présence des vers, beaucoup se plaignoient d'une oppression de poitrine & de maux de cœur.

La plupart des malades s'affoiblissoient par une diète sévère & par des remèdes propres à guérir la pulmonie. Ils se privoient même de leur liqueur favorite, qui est l'eau-de-vie, de crainte de nuire à leurs poumons. M. Sparrman leur ordonna de boire une gorgée ou deux d'eau-de-vie, dans laquelle ils auroient mis infuser du *Wilde alsies*, espèce d'absinthe sauvage, toutes les fois qu'ils sentiroient de l'oppression dans la poitrine, ou des défaillances ou quelque difficulté de respirer. Lorsqu'ils eurent essayé de ce remède, il est impossible de concevoir l'excès de leur joie, qui, disoient-ils en riant, provenoit autant de la douceur du remède que de son efficacité. L'ail, les boutons du *Wilde-alsies*, le sel, l'huile, le fiel de bœuf & l'aloës, étoient de tous les vermifuges, ceux que M. Sparrman pouvoit se procurer plus aisément, & ceux qu'il leur administra avec un peu de résine de jalap. D'autres n'employèrent que l'ail pris seul ou mêlé avec leurs alimens. Par ce moyen ils évacuèrent en peu de temps une multitude de vers, & furent guéris de leurs douleurs.

ÉCONOMIE RURALE.

Mémoire d'Agriculture, &c. (voy. le N°. 30 de la Gaz. de Santé.)

Observations sur différens objets d'Agriculture, par M. le Marquis d'Argicourt, Correspondant à Mondidier.

L'Auteur de ce Mémoire constate de nouveau l'avantage de laver plusieurs fois le blé où il y a beaucoup de noir, & de le chauler avant de le semer. Il s'est délivré par-là du blé noir, au grand étonnement de ses voisins qui en étoient accablés. (Voyez n°. 18 Gaz. de Sant. 1786.)

Mémoire sur un nouveau Fourrage originaire d'Afrique, tiré de la Nouvelle Angleterre & des îles de l'Amérique, par M. de l'Etang.

Ce nouveau fourrage, appelé *Herbe de Guinée*, est très cultivé à la Jamaïque. Les Marins Anglois de ces parages n'ont d'autre ressource que cette herbe sèche pour nourrir leurs bœufs, leurs chevaux & leurs mulets, dans les traversées qu'ils font d'une île dans une autre, & même dans les traversées de long cours. Cette plante a très-bien réussi au Jardin du Roi. Elle seroit très-propre par ses racines touffues, à fixer les sables arides des dunes & des bords de la mer. On pourroit donc, par la plantation de cette herbe, consolider & fixer les dunes qui tiennent un espace immense entre Bayonne & Calais.

AVIS.

BAINS D'EAU DE RIVIÈRE,

Purifiée à 40 sols, & à 30 sols par abonnement, y compris le linge. L'on a la liberté de s'abonner pour six cachets qui font 9 liv. pour 6 bains, enclos du Temple, N°. 15. Ces bains sont très-agréablement construits dans un beau & grand jardin dont on a la promenade, & il y en a pour le cours de l'hiver dans l'interieur de l'hôtel.

La Dame veuve le Beufve autorisée par privilège exclusif, ne laissera rien à desirer pour la propreté & le service ; l'on y trouvera de bons bouillons, & généralement tout ce que l'on peut prendre dans le bain.

Les Dames peuvent être assurées du bon ordre établi pour la plus exacte bienséance.

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

TABLE DES MATIERES DE LA GAZETTE DE SANTÉ,

POUR L'ANNÉE 1787.

A.

B.

C.

D.

A

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Y.

Fin de la Table.